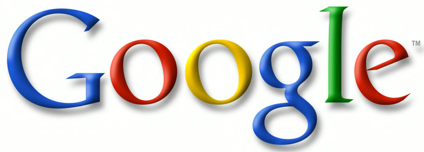
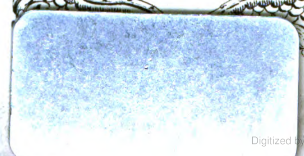




HISTOIRE

DE

DEUX SOEURS.

IMPRIMERIE DE J. STIENON.

HISTOIRE

DE

DEUX SOEURS.

PAR

JULES CHABOT DE BOUIN.

TOME PREMIER.



Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

A QUI VOUDRA LIRE.



L'épigraphe placée en tête de ce livre n'est ni l'expression d'une modestie affectée, ni l'aveu d'une impuissance reconnue ; on n'y doit pas non plus voir une ambitieuse antiphrase, un orgueil qui se cache mal sous un masque déchiré, comme celui du philosophe cynique qui s'apercevait à travers les trous de son manteau. Non, aucune de ces intentions n'a guidé l'auteur quand il écrivit sous le

titre de son ouvrage ces deux lignes empruntées au plus naïf de nos conteurs d'aujourd'hui :

N'est-ce pas folie aux faiseurs d'historiettes de se croire législateurs et moralistes?

A mon sens, *oui* et *non* tout à la fois.

Oui, si non folie, du moins singulière outrecuidance de s'imaginer qu'une œuvre légère destinée à une existence d'un mois au plus, aura force de loi, fera des repentans et des convertis;

Non, quand, cette prétention une fois mise hors de cause, il ne reste à l'écrivain que le noble désir d'être utile; peu importe après cela que la leçon aille ou n'aille pas à son adresse.

La question du bon *Lapidaire* révèle simplement de la crainte, de la défiance : c'est ainsi que je l'interprète, moi à qui une juste défiance de mes forces donne si bien le droit de l'interpréter ainsi. Le moraliste est sermonneur de sa nature, et les sermons en deux volumes sont chose fort ennuyeuse. Le législateur se laisse quelquefois entraîner au ton pédant et doctoral; il professe, probablement parce qu'il parle de haut et qu'une tribune et une chaire, c'est tout un. Le romancier, lui, raconte : c'est un beau lot s'il raconte

bien. Mais qui donc affirmera que le mérite d'un récit décroît en raison de l'utilité qui peut être renfermée dans ce récit?

Peindre les mœurs, s'attaquer aux vices des institutions sociales, crier haut et fort : ceci est mal, ceci est infâme! La noble tâche pour qui sait l'accomplir! Par malheur, beaucoup ont dépensé un grand talent à des œuvres dégoûtantes d'immoralité, et puis après ils ont dit : Prenez, voici un livre, un drame, un roman de mœurs! — A qui la faute? — Ce n'est point mon fait de répondre : j'en aurais trop à dire.

Nous vivons à une époque où la société se trouve étrangement tiraillée en tous sens; époque déplorable suivant les uns, et à laquelle d'autres, pour se consoler eux et les critiques, jettent l'épithète de transitoire. Excellent moyen de consolation en effet, que de charger l'avenir de cicatriser les blessures du présent. Transitoire! Oui, admirablement trouvé! Comme si toute époque, en vivant des produits du temps qui l'a immédiatement précédée, ne portait pas en son sein les élémens du temps qui la suivra; comme si aujourd'hui n'était pas tout ensemble le fils d'hier et le père

de demain! Transitoire! Et sur la foi de ce mot, ils se croisent les bras, ferment les yeux, et ils attendent. Vraiment, ne dirait-on pas les locataires d'une maison en flammes, qui ne bougent de leurs places, assurés qu'ils sont que l'heure d'après les sauvera, que l'eau va venir toute seule éteindre l'incendie. Mais pour que la transition soit heureuse, pour que le but auquel vous aspirez ne trompe pas vos espérances, faites autrement que le charretier de l'apologue, qui demandait au ciel de le secourir sans s'aider lui-même à sortir du bourbier.

Une plaie vivace ronge au cœur la société de nos jours, un cancer qui après avoir durant trente années enfoncé lentement ses ongles aigus dans la chair complaisante, saisit aujourd'hui sa proie et la mord jusqu'au sang, et la dévore, et la tuera. Ce cancer, il est là, devant vous, autour de vous ; cette plaie, mais vous la voyez, vous la touchez du doigt, et une mauvaise honte vous retient d'avouer que vous vous êtes trompés. Je m'adresse à vous, prétendus amis de l'humanité ; à vous qui, non contens de rêver l'impossible, avez réussi à réaliser vos absurdes utopies ; à vous tous

qui avez prêché et qui prêchez encore l'instruction égale pour tous, l'instruction universelle.

L'instruction, nous y voici.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant. Si je crie haro, c'est contre l'abus, et y a-t-il un abus plus condamnable que celui qui gâte et vicie la société nouvelle dans son germe, que celui qui détourne les enfans de la route qu'ils devraient suivre pour devenir des hommes?

L'instruction mal appliquée, mal digérée par conséquent, la demi-instruction en un mot, voilà, croyez-moi, ce qui allume dans tant de jeunes têtes cette ambition désordonnée, laquelle ne trouvant nulle part sa place toute faite, veut se la faire de force. Voilà ce qui lance sur le pavé des grandes cités, les jours d'émeutes, ces courages, coupables faute du bon emploi qui leur manque. Cette soif de bouleversemens et de désordres, cette ardeur révolutionnaire qui nous effraie, sont suggérées aux jeunes gens instruits mal à propos ou à demi instruits par le besoin de se créer une position dans une société régénérée à leur manière, puisque dans l'ordre actuel ils ne peuvent atteindre leur but. Une première épreuve est

pour eux sans succès, ils récommenceront, ils vivront de guerre civile, de renversemens, et cela doit être : incapables d'exercer un métier, ayant acquis des idées élevées, ces malheureux rougissent de la profession, de l'obscurité de leurs pères, sans pour cela avoir assez de capacité et de talent pour sortir de la sphère où ils étaient nés. Ils ont intérêt à faire des révolutions, puisque d'une révolution seule peut venir pour eux une fortune.

Et les femmes ! Parmi celles qui vivent de prostitution, combien sont tombées à ce degré d'avilissement par suite d'une éducation stupide ?

O Philanthropie, que nous veux-tu ?

Eh bien ! philanthropes, bienfaiteurs des hommes, c'est une de vos victimes qui veut ouvrir les yeux des insensés que vous conduiriez comme lui à un état pire que le néant, à une existence vide et sans but.

Ainsi que tant d'autres, j'ai passé huit ans dans les colléges à apprendre le grec et le latin, à me nourrir, moi destiné à vivre dans une monarchie, d'idées républicaines, à méconnaître le monde au milieu duquel je devais chercher une place. Ainsi

que tant d'autres, à vingt ans je ne savais rien de ce qu'il m'aurait fallu savoir. A vingt ans! Malheureux, songez-y donc, mes plus belles années perdues, un avenir à me faire, et sans moyens, sans ressources intellectuelles, ou pour mieux dire, avec une intelligence torturée, détournée de son droit et véritable chemin. Je vous le dis dans l'amertume de mon cœur, avec désespoir, votre instruction universelle n'est qu'un piége, qu'une indigne fausseté! vos belles paroles d'amour pour le genre humain, qu'un véhicule pour vous porter au faîte d'une popularité usurpée! Le beau système, en vérité, que celui qui n'a pour résultat le moins fâcheux que de produire des hommes inutiles!

J'ignore s'il y a prudence à aller ainsi contre les idées de son temps; mais ce que je sais, c'est qu'il y a courage du moins, et cela me suffit. Il y a plus : j'en appelle ici à ceux même qui propagent vos utopies, et je suis certain que pas un ne se trouvera qui ne dise, la main sur la conscience : Il a raison.

Et penser que ces voix éloquentes, qui ont du pouvoir sur les masses, gardent un silence obstiné

en regard de tant de désastres dérivant d'une seule cause ! Penser qu'il suffirait peut-être d'une seule parole d'un de ces hommes haut placés dans l'opinion pour remédier à ce mal, et que cette parole ne se prononce pas ! Et pourquoi ?... Je me tais : il y a de la honte dans ce mutisme calculé.

Un sentiment bien pénible me saisit au moment de la publication de ce livre, celui de mon impuissance ; mais je ne fais qu'un essai, je ne fais que jeter une pierre d'attente ; d'autres la ramasseront pour s'en servir à la construction d'un solide édifice. Grâce au ciel, depuis deux ans l'œuvre est commencée, elle s'achèvera.

Moi aussi, j'ai foi dans l'avenir ; par égoïsme peut-être : je suis jeune. Qu'importe ? Espérons que le jour n'est pas loin où tous ces faux semblans de patriotisme, de liberté et d'égalité mal entendues disparaîtront sous le fouet vengeur de la raison publique outragée. Vous avez fait de la génération actuelle une génération folle, généreuse sans doute par ses sentimens naturels, mais incapable de rien fonder, de rien établir. Eh bien ! de nos rangs, j'en ai la conviction, surgiront bientôt des vainqueurs de vos fourberies. Inconnu, je ne

réclame que le mérite d'avoir montré à d'autres le but auquel je ne puis parvenir.

Maintenant parlerai-je de l'action et de la forme du livre qu'on va lire. Ce sont choses extrêmement simples, et, l'avouerai-je, c'est cette simplicité même qui me donne quelqu'espoir de succès. Il m'a semblé qu'en obéissant à la réaction littéraire indiquée et presqu'opérée par de bons esprits, je n'ai pu que suivre la voie la meilleure.

La critique qui me fut si indulgente pour un premier ouvrage, et que je remercie de cette indulgence, m'a imposé par là de nouveaux devoirs: je me suis cru obligé, sinon à plus de talent, ce dont je ne suis pas le maître, du moins à autant de conscience dans mon travail; sur ce dernier point j'ai la conviction de n'être pas resté en arrière de la promesse que je m'étais faite. A mon avis, la même probité est imposée à l'écrivain et à l'homme privé; l'un est une partie de l'autre, ils ne se séparent point. Je puis donc, comme Montaigne, dire: *Ceci est un livre de bonne foi.* En un mot, autant qu'il m'a été possible, je me suis efforcé de profiter des conseils pour mieux faire, des encouragemens pour en mériter de nouveaux.

En retour de mes efforts, j'attends la même bienveillance.

Me sera-t-elle accordée ?

Juin 1835.

CHAPITRE PREMIER.

Un Collégien.

> Dans l'ordre positif, c'étaient d'utiles manœuvres, d'honnêtes artisans, qu'en a fait votre philanthropie imprudente?
>
> CH. NODIER.

Par une belle journée de septembre, une carriole, traînée par un seul cheval, recouverte d'une large pièce de toile grise, cheminait lentement sur la route pierreuse qui conduit de Melle à Chef-Boutonne, deux petites villes de l'ancien Poitou. Sur le devant de la modeste voiture, la toile s'élevait en voûte au moyen d'un demi-cerceau, et formait une niche où deux personnes assises sur un

coffre pouvaient s'établir commodément; c'était ainsi qu'on avait fait près des deux tiers du voyage, mais à l'approche d'une montée un peu rude, le voiturier sauta vivement à terre, et se mit à stimuler du fouet et de la voix sa pauvre bête qui n'en alla pas plus vite pour cela : la charge était trop lourde sans doute. Notre homme eut bien envie de prier son compagnon de descendre comme lui, il se retourna même prêt à parler, et à son air on pouvait juger que sa prière ne serait pas faite d'un ton de douceur, mais il s'arrêta tout-à-coup, et se contenta de gronder entre ses dents : « Allons, le voilà qui lit à cette heure; comme si ça l'enrhumerait de marcher, le beau monsieur! » et, dans sa mauvaise humeur, s'en prenant, faute de mieux, à son cheval, il recommença à jurer après lui et à le cingler de plus belle.

En effet, le voyageur, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, tenant d'une main un livre ouvert, semblait absorbé tout entier dans sa lecture, quoiqu'en réalité ce n'eût pas été risquer un jugement téméraire que de prononcer qu'il avait choisi cette occupation, moins pour se donner un plaisir ou un moyen de tromper l'ennui du chemin, que pour prendre un air de supériorité. Son costume était des plus simples : une cravate blanche d'étoffe grossière, roulée sans soin autour de son cou, et un habit d'uniforme boutonné du bas en haut, en

étaient la partie la plus saillante; le collet droit et montant de cet habit encadrait, de moitié avec des cheveux noirs tombant à plat le long des tempes, une figure qui, au premier abord, n'offrait de remarquable que des yeux brillans sous d'épais sourcils; du reste, malgré des traits fortement accentués, malgré un front large et déjà traversé par une ride horizontale qui le plissait par momens, c'était un visage commun, car il lui manquait ce qui donne une apparence de beauté même à la laideur, la physionomie; soit naturellement, soit par calcul, il était grave et pensif: cependant on pouvait supposer de l'affectation dans cette attitude réfléchie, et, à bien examiner, un habile observateur y verrait autre chose que du calme: au feu sombre de ce regard, à la contraction imperceptible et presque continuelle de ces lèvres pâles, il devinerait qu'il y a là un orgueil né sans doute d'une grande confiance en soi-même, mais un orgueil qui souffre à cette heure surtout peut-être, et qui souffre d'autant plus que la nécessité le force à se cacher. On comprendra aisément toute la portée de ces conjectures, lorsqu'on saura que sur les boutons de l'uniforme de notre voyageur sont empreints ces mots: *Collége royal de Poitiers*. C'est donc un collégien, un collégien roide et empesé, bourré de grec et de latin, boursouflé de suffisance et de pédantisme, un de ces

êtres malheureux qu'une éducation fausse et une instruction mal appliquée renvoient à la maison paternelle imbus des idées les plus étranges sur le monde dans lequel ils doivent vivre, ne connaissant les lois et les mœurs de leur pays que par les mœurs et les lois des anciennes républiques, et dont les moins ignorans sont encore ceux qui, au bout de six ou sept années de travaux absurdes, ont appris cela : qu'ils n'ont rien appris. Quant au nôtre, qui revenait chargé de prix et de couronnes, il se sentait cruellement humilié dans son amour-propre, car il trouvait la pauvre carriole qui le portait un char triomphal bien peu digne de lui. Et puis, lui qui à l'aide de ses succès avait rêvé de brillantes destinées, un avenir à la hauteur de ses idées acquises, lui qui avait eu pour camarades, pour amis, des jeunes gens de familles riches et distinguées, et qui les avait vus, au sortir du collége, monter dans de somptueux équipages pour aller passer leurs deux mois de vacances au milieu des fêtes et des plaisirs, il ne pouvait qu'avec un douloureux serrement de cœur, songer à ce qui l'attendait ; sa vanité blessée se révoltait contre l'injustice du sort, contre ses amis, qu'il valait bien assurément, qu'il avait même vaincus en savoir, contre ses parens, contre la petite ville qu'il allait habiter, contre tout le monde enfin, excepté contre lui-même. Mais une pensée or-

gueilleuse venait poser un baume sur la blessure de son orgueil : il se voyait déjà au-dessus de son petit monde à lui, il allait écraser du poids de sa science toutes les connaissances de son père ; on le citerait comme un génie, on le vanterait, on le porterait aux nues ; quel triomphe sur ses camarades d'enfance, fils d'artisans comme lui, et qui tout au plus maintenant savaient lire et écrire ! Cette flatteuse perspective refoula pour un temps au fond de son cœur l'ardente jalousie qui le dévorait, et bientôt, car les mauvaises passions vont vite, il en arriva à jurer haine et mépris à tous ceux qu'il se préparait à éblouir. Pour commencer, il n'y avait pas jusqu'au pauvre conducteur de la carriole, auquel il n'eût voulu faire chèrement payer son infériorité en fait de lumières et d'éducation.

Tour à tour en proie à ces pensées amères et à ces hautaines résolutions, il continuait à lire, ou pour parler plus justement, à tenir ouvert son livre dont machinalement il tournait les pages, sans jeter les yeux autour de lui. A dire vrai, si ce n'était que le sol natal eût dû éveiller en son âme de doux souvenirs, le pays qu'il traversait n'avait rien dans son aspect qui pût l'arracher à ses méditations. C'était une large plaine, dépouillée à cette saison de l'année des moissons qui en font le plus bel ornement, coupée çà et là par des vallées peu

profondes et sillonnées comme le reste par la charrue ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nul accident de terrain, pas un site pittoresque, pas un arbre, à l'exception des haies vives servant de clôture aux champs ; une nature fertile en un mot, positive, mais stérile pour l'imagination, sans contrastes, nue et triste, où la main de l'homme avait agrandi l'horizon au profit de l'agriculture, sans s'inquiéter du plaisir des yeux.

Le voiturier était remonté dans la niche et avait repris sa place auprès du collégien qui, sans prendre garde à son voisinage, n'avait pas cessé de parcourir son volume, tandis que son esprit était ailleurs ; enfin, arrivé au bout, il le ferma, et le brave homme à qui ce long silence commençait à peser, saisit avidement ce temps d'arrêt pour entamer la conversation :

— Comme ça, M. Charles, dit-il, il paraît que vous avez joliment manié votre plume là-bas ; il y en avait pourtant qui disaient que le père Baudin, tout riche serrurier qu'il est, avait fait une bêtise en vous envoyant au collége.........

— Et qui disait cela ? répondit le jeune homme, des ignorans, des imbéciles sans doute ?

— Dame, c'était tout le monde, et moi le premier, pardon excuse si je vous dis ça, mais.....

— Est-ce que vous y entendez quelque chose, vous ? interrompit vivement le collégien avec un

ton de dédain trop marqué pour qu'il échappât à son compagnon qui ouvrait la bouche pour continuer et qui s'arrêta tout court. Charles avait atteint son but, et tandis qu'il se félicitait à part lui d'avoir si bien profité de l'occasion, le propriétaire de la carriole se disait en lui-même : « fier et méprisant ! v'là que ça commence. » Mais comme il n'avait pas de rancune, il reprit la parole un instant après :

— Allons, encore une petite heure et nous arriverons. Tenez, M. Charles, ne voyez-vous pas, là, devant vous : c'est l'église !

Ils venaient d'atteindre le sommet d'un plateau qui domine une assez vaste étendue : au loin devant eux, des moulins à vent semblables à des sentinelles avancées dans cette paisible contrée, derrière les moulins un vert rideau de peupliers qui s'élève au fond d'une vallée où coule la Boutonne, petite rivière qui donne son nom à la ville, et, tout-à-fait à l'horizon, sur un monticule, au pied duquel jaillit la source de la rivière que nous venons de nommer, l'église paroissiale, ou pour mieux dire, la vieille chapelle, seul reste encore debout d'un antique manoir seigneurial dont les ruines l'environnent ; à ces ruines se rattache un souvenir doux et pénible tout à la fois, celui de la vertu et du malheur : le dernier maître de cette noble demeure fut le courageux Malesherbes, l'il-

lustre défenseur de son roi infortuné, et la faux révolutionnaire les abattit tous les deux, le seigneur et le château.

Aux paroles du voiturier, Charles se leva, et se pencha hors de la carriole pour mieux voir ; à ce moment, son cœur battit avec force, non plus de haine et de colère comme tout-à-l'heure, mais de joie : il ne pensait qu'à son père et à sa mère qu'il allait embrasser, et cette joie pure opérant tout-à-coup une révolution dans ses manières ainsi que dans ses paroles, il s'adressa avec douceur et amitié à son compagnon, pour le prier de hâter leur marche ; l'autre se prêta de bonne grâce à satisfaire son désir ; par malheur, le cheval ne voulut pas montrer la même complaisance : rien ne put lui faire quitter sa languissante allure, ni les coups ni les exhortations. Charles se rassit alors palpitant d'émotion et d'impatience, et le lourd équipage poursuivit sa route au petit pas de la rosse récalcitrante.

Si le collégien n'avait pu résister à l'attendrissement, à l'aspect des lieux où il était né, si tout entier au bonheur de revoir sa famille il maudissait la lenteur avec laquelle il était forcé de voyager, et si ses vœux n'avaient maintenant qu'un but : d'arriver au plus vite ; c'était une allégresse autrement vive et bruyante dans la maison du serrurier Baudin. Là, dès le matin, on avait compté

les heures, puis les minutes ; le soufflet de la forge était au repos, et les deux apprentis, profitant de l'occasion, se croisaient les bras devant leur maître, trop occupé ailleurs pour les gourmander sur leur paresse, comme à son ordinaire ; il se promenait en long et en large, sans pouvoir tenir en place, de l'atelier à l'arrière-boutique, puis il sortait dans la rue, faisait quelques pas et rentrait pour entendre madame Baudin lui répéter sans cesse :

— Eh bien ! ils ne viennent donc pas?

— De la patience, femme, répondait le serrurier, tu sais bien que la carriole de l'ami Morand va aussi vite qu'un limaçon....

— T'aurais mieux fait de m'écouter et de lui envoyer un cheval à ce cher enfant ; ça lui aurait convenu, j'en suis sûre, et nous l'aurions vu plus tôt ; avec ça qu'il doit être beau comme tout avec son habit de collége. Dis donc, mon homme, sommes-nous heureux d'avoir un garçon aussi savant? vont-ils enrager les autres? c'est que Charles a plus d'esprit dans son petit doigt qu'il n'y en a dans toutes leurs caboches ensemble. Ah ! dame, faudra pas qu'ils viennent s'y frotter au moins.... Mais il n'arrivera jamais.... ma foi, les jambes me démangent, j'ai envie d'aller au-devant lui...

— Et le souper, qu'est-ce qui le fera si tu n'es

pas là? voyons, commence-le tout de suite, et sois donc raisonnable...

Et l'instant d'après c'était elle qui surprenait son mari à dire : — Il n'arrive pas! la journée s'avance pourtant!

— Ah! bah! dit alors la commère avec malice, t'es trop pressé, toi : est-ce qu'il n'a pas le temps de venir?

— Voyez-vous, la méchante! elle qui en disait autant tout-à-l'heure.

— Allons, la paix, mon homme, et embrassons-nous; il nous semblera à chacun que c'est lui.

Aussitôt fait que dit; les deux époux se gratifient de deux baisers bien sonnans; madame Baudin reçoit le sien en poussant des éclats de rire, tandis que deux grosses larmes viennent mouiller ses joues, et les apprentis, mis en belle humeur par cet exemple et voulant prendre aussi leur part de la fête, se mettent à se poursuivre, à hurler à l'envi l'un de l'autre, et s'amusent à leur manière en se donnant des taloches capables d'assommer un veau. Pour comble de vacarme, surviennent les voisins et les voisines, demandant tous ensemble si M. Charles est arrivé, si enfin on n'aura pas bientôt le plaisir de voir M. Charles, ce gentil garçon qui apprend si bien, la merveille du pays. A travers ces derniers mots prononcés en chœur, il est facile de voir que le voisinage n'empêche pas

la jalousie, mais les parens de celui qui est l'objet de tant de louanges sont si heureux qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Baudin invite tout le monde à souper, et les éloges redoublent; sa femme envoie chercher des provisions, prépare les ustensiles de cuisine, et n'en tient pas moins tête aux plus bavardes; chacun parle à la fois : c'est à ne pas s'entendre dans la maison du serrurier. Quant à celui-ci, comme c'est bien la vingtième fois de la journée qu'une pareille scène se renouvelle, il fait la sourde oreille à tout ce tapage, et se recueillant en lui-même, il jouit par avance du retour de son fils, retour définitif cette fois, moment tant désiré et pour lequel il s'est imposé durant cinq années des sacrifices que peut-être il n'eût pu continuer plus long-temps.

Cinq ans en effet se sont écoulés depuis que l'artisan, n'écoutant que ses idées d'ambition, a conduit au collége Charles qui en avait alors quatorze, et qui promettait de devenir un habile homme, car aucun enfant de son âge ne montrait autant d'esprit naturel, autant de vivacité dans l'intelligence, un si ardent désir de s'instruire. A un fils qui eût moins flatté son orgueil paternel, le serrurier se fût sans doute contenté de mettre à la main une lime et un marteau, et de dire : « sois ouvrier » comme ton père! » Mais Charles n'était pas un garçon ordinaire : chez le maître d'école, il avait

eu bien vite dépassé tous ses camarades, et un jour celui-ci était venu dans l'atelier, tenant son élève par la main, et s'était exprimé ainsi :

— M. Baudin, reprenez-le : je ne peux plus rien lui apprendre.

Quelques jours après, Charles avait été placé dans une pension plus relevée, où les progrès furent si rapides et si brillans que, dans tout Chef-Boutonne, artisans et bourgeois ne parlaient de lui qu'avec admiration. Baudin en était fou de joie.

— Est-ce que vous laisserez votre fils en si bon chemin? lui disait-on à chaque instant; il a tant de moyens, ce serait dommage!

Il n'en fallait pas tant pour éblouir le bon serrurier : son amour-propre était trop bien d'accord avec les louanges données à son garçon, pour qu'il résistât à ces invitations réitérées. Et ce n'étaient pas seulement ses amis et ses voisins qui l'engageaient à pousser Charles dans l'instruction : ce qui surtout l'encourageait à mettre à exécution le dessein déjà formé dans sa tête, c'étaient les quelques paroles jetées en passant dans son atelier par Monsieur Garnaud, homme fort considéré dans la petite ville pour sa fortune et ses idées que la masse regardait comme généreuses et philanthropiques parce qu'elles étaient tout-à-fait en opposition avec le système du gouvernement d'alors.

— Père Baudin, répétait-il toujours, vous êtes

riche, votre fils a de l'intelligence, vous lui devez de l'éducation, ce serait mal à vous de priver la société d'un sujet qui peut devenir l'un de ses membres les plus distingués; il faut vous dépêcher; le voilà qui prend des années. Allons, suivez mon avis; moi, vous savez bien que si je vous parle ainsi, c'est dans votre intérêt.

A force d'entendre ces belles phrases, l'artisan avait fini par se persuader qu'il ferait un véritable vol à son pays en ensevelissant son unique rejeton dans une forge ou dans un atelier. Et puis, il se savait riche, maître Baudin, pas autant qu'on le disait pourtant, car la renommée, ici comme en tout, allait bien au-delà de la vérité. Parmi les envieux voisins, les uns ne se faisaient pas faute de donner, mais tout bas et en branlant la tête d'un air très significatif, une cause peu honorable à une richesse si vite amassée; à quoi les moins désobligeans répondaient qu'ils savaient bien de quoi il retournait: « Son père ne lui a rien laissé, ajoutaient ces derniers, mais il a trouvé un trésor. » ils disaient vrai sans le savoir: le trésor de Baudin, c'était le travail.

Un soir la famille du serrurier était réunie après le souper dans l'arrière-boutique, Charles lisait un journal à son père qui trouvait cette lecture trop en rapport avec ses idées pour n'y pas prêter la plus sérieuse attention; pour madame

Baudin, elle écoutait, sans comprendre, les yeux fixés sur son fils et rayonnans d'une orgueilleuse tendresse.

—Encore une injustice! s'écria tout-à-coup le brave homme en interrompant Charles; mais ça ne m'étonne pas depuis quatre ans que *ceux-ci* sont revenus, on ne voit que ça; Ah! sous *l'ancien,* ça marchait joliment mieux; vois-tu, garçon, si *l'ancien* était resté là où il était, t'aurais été soldat, officier, général: tout le monde était général dans ce temps-là, c'est-à-dire, quand on voulait l'être... Continue, ça m'amuse de leur voir faire des bêtises...

L'enfant obéit, et poursuivit sa lecture. Bientôt il tomba sur un passage qui fit vibrer fortement une corde bien sensible dans le cœur du père; le journal ne faisait que répéter ce que lui avait dit si souvent le philanthrope de la ville, que nous avons nommé plus haut; les termes étaient à peu près les mêmes, si bien qu'on eût pu croire que l'un était l'écho de l'autre.

—Parbleu! c'est vrai, M. Garnaud me le disait encore ce matin, interrompit de nouveau maître Baudin: c'est-il pas une pitié qu'aujourd'hui il n'y ait de places que pour les nobles? mais patience! le mérite et les talens auront leur tour; faut donc s'instruire et faire instruire ses enfans quand on le peut... Je le peux, moi, continua-t-il tout bas,

et mon parti est pris. » Après quoi il ajouta à haute voix : « Pas vrai donc que les gens d'esprit valent bien les *de* pour avoir des emplois et des honneurs ?

— Tiens, certainement, répondit la serrurière.

— Certainement ! Charles aussi faisait chorus avec un petit air de suffisance.

Ce soir-là il fut décidé qu'après l'année de pension qui touchait à sa fin, Charles serait envoyé au collége de Poitiers, tout comme les enfans des messieurs les plus huppés du pays.

— Pourquoi pas ? disait l'artisan avec fierté : y en a qui n'ont pas une bourse si bien garnie que la mienne ; ma foi, l'argent égalise tout, et tant pis pour ceux qui ne seront pas contens ; qu'ils jasent tant qu'ils voudront, c'est le cadet de mes soucis. Oui, garçon, tu seras collégien, tu dameras le pion à ces jolis cœurs qui font les fiers parce qu'ils ont de beaux habits, tu reviendras savant, et qui sait ? un jour peut-être tu épouseras la fille aînée du cousin Granger, le négociant de Paris ; elle n'a guère que sept ans, et on à déjà commencé à l'éduquer comme une princesse : vous serez à deux de jeu. C'est décidé : dans trois mois tu partiras ; mais d'ici là, retenez vos langues, entends-tu, femme ?

Cependant Baudin avait senti qu'un devoir lui restait à remplir : dans la ville demeurait quelqu'un à qui il devait beaucoup, celui qui lui avait

autrefois fait apprendre un métier après l'avoir tiré de la misère. En reconnaissance d'un pareil bienfait, l'artisan avait contracté la douce habitude de ne rien entreprendre sans demander conseil à l'homme qu'il appelait lui-même son bon génie, et cette habitude lui avait porté bonheur : il s'en alla donc, quelques jours après, lui faire part du projet qu'il avait formé relativement à l'avenir de Charles.

— Mon ami, répondit son protecteur, ce n'est pas moi qui vous blâmerai de vouloir élever votre fils au-dessus de vous par l'instruction; je n'ai à cet égard qu'une observation à faire : avez-vous bien songé à tous les sacrifices que vous vous imposez si généreusement? Avez-vous calculé vos moyens de fortune et les dépenses indispensables auxquelles vous vous soumettez pour de longues années?

— Oh! j'ai fait mes réflexions là-dessus, monsieur, soyez tranquille.

— A la bonne heure; je voulais seulement vous prémunir contre le danger d'une instruction que vous ne pourriez pas achever; car pour vous, pour Charles surtout, il vaudrait mieux, suivant moi, ne pas commencer la route que d'être obligé plus tard de rester en chemin.

L'homme raisonnable n'en avait pas dit davantage, car il voyait bien que cette fois son protégé était venu le consulter avec l'intention de ne sui-

vre son avis qu'autant qu'il entrerait dans ses idées. Cette observation ne laissait pourtant pas d'inquiéter le serrurier; ces longues dépenses qu'on venait de lui faire envisager n'étaient pas précisément de son goût; encore n'avait-il pas la certitude de pouvoir les faire. Néanmoins, l'ambition paternelle ne tarda pas à reprendre le dessus, et il n'était pas rentré chez lui qu'il avait répondu victorieusement, à ce qu'il pensait, aux objections de son conseiller, par cette présomption qui lui paraissait une vérité :

— Est-ce que Charles avec son esprit n'en apprendra pas autant en quatre ou cinq ans que les autres en dix?

Après cela, s'il eût eu besoin d'être rassuré et raffermi dans son dessein, les éloges que lui donna M. Garnaud auraient suffi de reste.

— Bien, mon cher, très bien! s'était écrié le philanthrope avec enthousiasme quand Baudin lui avait annoncé sa résolution; elle vous fait honneur : le savoir, voyez-vous, aujourd'hui c'est tout, car tôt ou tard il faudra bien, bon gré mal gré, que les hommes de talent prennent leur placе au-dessus des gens qui n'ont pour eux que la naissance. Très bien, vous dis-je; il n'y aura que les sots et les amis des vieilles routines qui pourront vous désapprouver. Ne les écoutez pas, ne suivez que vos inspirations; elles sont les meilleures.

Enfin, Charles était parti, et son père lui avait dit en lui faisant ses adieux : — Songe bien, garçon, que tu dois là-bas laisser derrière toi tous tes camarades et surtout ceux d'ici ; ça humiliera leurs parens, et tu en seras plus fier, et moi aussi.

L'envie n'avait pas attendu ce départ, pour s'exercer aux dépens du vaniteux serrurier. Aussitôt qu'on eut appris dans la ville le projet de Beaudin, ce fut à qui le blâmerait ; ceux-là même de ses voisins qui par leurs discours semblaient lui avoir soufflé les idées ambitieuses qu'il voulait réaliser, lui reprochèrent alors de faire abandonner à son fils la classe où il était né ; bref, un concert unanime de grossières plaisanteries et de réprobations dictées par la jalousie, s'éleva contre lui ; et pour rester inébranlable dans son dessein, il eut plus d'une fois besoin de toute sa ténacité naturelle. Seulement parfois il s'en prenait à sa femme, dont l'indiscrétion lui causait toutes ces tracasseries. Mais les rôles changèrent à mesure que l'on recevait des nouvelles du collégien ; ce fut au tour de l'artisan d'élever la voix et aux mauvaises langues de se taire ; car, suivant l'expression du voiturier Morand, Charles maniait joliment sa plume au collége : au bout de sa première année d'études, il avait fait plusieurs classes et remporté tous les prix, et à toutes les distributions d'ensuite il avait été vainqueur. Deux ou trois fois, pendant cet

espace de temps, il était venu passer les vacances dans la maison de son père, et c'était alors que celui-ci était heureux de le montrer aux médisans! enfin, il se consolait de voir diminuer sa bourse par la pensée qu'il n'y avait rien à quoi son fils ne pût prétendre.

— Il sera préfet un de ces jours, disait-il en se prélassant; quoique né dans une forge, il forcera bien l'autorité à lui rendre justice.

— Ou bien il deviendra maire de chez nous, ajoutait un voisin.

— J'aime mieux préfet, et je vous dis qu'il ne peut pas manquer d'être préfet quand il le voudra, répliquait avec chaleur maître Baudin, à qui cette petite contradiction commençait à faire monter le rouge de la colère au visage.

C'était sans doute un semblable rêve que caressait le bon père en attendant son fils, au milieu du bruit qui régnait dans son arrière-boutique. Mais un mois après l'arrivée de Charles, les idées de l'artisan ont pris une teinte moins brillante; il est fier encore de voir le jeune homme accueilli et fêté partout où il le conduit, fier des éloges dont l'ont accablé M. Garnaud et son bienfaiteur lui-même, quoique celui-ci lui ait dit à l'oreille à la fin de sa visite: « Dieu veuille que ses triomphes le conduisent à bien! » et pourtant son orgueil si délicieusement chatouillé n'est satisfait

qu'en apparence. C'est que Charles, après avoir, pendant les premiers jours, renfermé ses sentimens dans son cœur, ne se donne plus la peine de se contraindre, depuis que, dans une conversation avec son père, il lui a témoigné le désir de se faire avocat, et lui a demandé de l'argent pour aller faire son droit; à quoi l'artisan a répondu, en fronçant le sourcil, que ça ne se pouvait pas, qu'il lui était impossible de s'imposer de nouveaux sacrifices, en ajoutant, par forme de consolation :

— Qu'est-ce que ça fait donc, au surplus, d'être avocat? tu n'en as pas besoin pour être tout ce que tu voudras.

A ce refus dicté par la nécessité, le fils du serrurier est redevenu ce qu'il avait cessé d'être quelque temps, le jeune orgueilleux que nous avons vu au commencement de cette histoire. Sa hauteur, son affectation à montrer sans cesse sa supériorité sur ceux qui l'entourent, ne justifient que trop bien les conjectures de son compagnon de voyage : se voyant condamné à vivre dans une situation et au milieu de gens que ses nouvelles idées lui font trouver encore plus au-dessous de son mérite, il se venge, suivant la promesse qu'il s'est faite, en leur prodiguant à tous les dédains et les humiliations. Comme il n'a rien à faire, il dévore tous les livres qu'il peut se procurer, bons

ou mauvais ; et, comme lisant beaucoup, il s'imagine beaucoup savoir, il parle de tout pour tout fronder, pour tout blâmer : rien ne trouve grâce devant sa haine. Bientôt, devenu insupportable à tout le monde, il s'isole parmi ses livres, dans une petite chambre que le serrurier lui a fait arranger proprement sur la boutique ; c'est là qu'il passe la plupart de ses journées à lire et à ronger son frein.

Un matin qu'il était enfoncé dans la lecture d'un journal dont les raisonnemens s'harmoniaient parfaitement avec la lourde colère qui couve déjà dans son cœur contre la société, il s'entend appeler par son père; il descend, et trouve dans la forge un de ses camarades de collége, qui n'avait pas voulu passer par la ville sans venir lui faire visite d'amitié. A l'aspect de son condisciple richement vêtu, et qui ne laissait pas de marquer son étonnement de le voir dans un pareil lieu, Charles se troubla d'abord; mais se remettant bien vite, il dit avec humeur :

—Pourquoi n'avoir pas tout de suite amené Monsieur là-haut ?

—Mon fils, c'est que Monsieur n'a pas le temps de s'arrêter....

Ces mots : Mon fils, prononcés par le serrurier, alors les manches retroussées jusqu'aux coudes et les mains noircies par la fumée et le charbon, cau-

sèrent à l'amour-propre de celui à qui ils étaient adressés une blessure si cruelle et si vive qu'il resta tout étourdi du coup; puis lançant un regard de dédain sur l'établi où travaillait son père, il balbutia quelques mots de remercîment au visiteur. Celui-ci, prenant pitié de son embarras, l'entraîna dehors, et après trois ou quatre phrases échangées entre eux, il lui dit adieu et se retira.

Rien de ce qui s'était passé n'avait échappé à maître Baudin, ni la contenance humiliée de son fils, ni surtout ce coup-d'œil dont l'expression ne pouvait le tromper. Après le départ de son ami, Charles regagna rapidement sa chambre, et se jeta sur une chaise en maudissant la mortification qu'il venait de subir.

—Qu'est-ce encore ? s'écria-t-il un instant après en entendant un pas lourd qui faisait crier l'escalier.

—C'est moi : j'ai à te parler, répondit son père qui parut alors sur le seuil de la chambre. L'artisan était pâle, et cependant la sueur ruisselait sur son visage. Il s'avança lentement, les bras croisés sur sa poitrine, et se plaçant devant le jeune homme, il le considéra pendant quelques secondes sans parler. Tout son corps tremblait sous le poids d'une émotion plus forte que lui.

— Charles, dit-il enfin d'une voix entrecoupée, tu es un ingrat de mépriser ton père, car tu rou-

gis de moi, de mon état qui t'a rendu savant et qui te fait vivre encore aujourd'hui ; ce n'est pas la première fois que je m'en suis aperçu, mais tout-à-l'heure ça été plus clair que les autres, et je viens te dire que tu es un ingrat, un mauvais fils.....

Un sanglot étouffé l'empêcha de continuer. Charles ne résista pas au spectacle de cette douleur si poignante et si vraie ; il se précipita au cou de son père, et demanda pardon en pleurant. Il n'en fallait pas tant pour que sa faute lui fût remise.

— Si vous saviez, mon père, comme je m'ennuie ! ajouta-t-il, quand ils eurent tous deux essuyé leurs larmes.

— Eh bien ! parle. Voyons, que veux-tu ? Ça t'irait-il d'être notaire ? Tu n'as qu'à dire oui, et à te mettre à travailler ici dans une étude : c'est facile à obtenir : Je m'en charge....

— Mais plus tard il faudra de l'argent... et vous m'avez dit...

— Que ça ne t'inquiète pas, ça me regarde.... J'en trouverai quand il en sera temps ; j'avais bien envie de laisser là le marteau pour me reposer, mais je m'en donnerai encore quelques années de plus. Bah ! c'est rien ; j'y suis accoutumé ; es-tu content ?

— Oh ! oui. Je vous remercie de ce que vous faites pour moi, et vous pouvez compter que je

ne perdrai pas mon temps où vous me placerez.

— C'est dit : t'auras un étude. D'ailleurs, d'être notaire, ça n'empêche pas de monter plus haut à l'occasion.

On voit que l'artisan a singulièrement rabattu de ses idées de grandeur ; mais comme il lui en coûte d'y renoncer entièrement, il s'est hâté de se donner lui-même, en compensation de l'abandon momentané de ses rêves et pour satisfaire son orgueil révolté, une lointaine espérance dans l'avenir. Charles l'embrassa de nouveau en lui témoignant sa vive reconnaissance ; et maintenant c'étaient de douces larmes qui coulaient sur la mâle figure du serrurier, lorsque madame Baudin, inquiète de ne pas trouver son mari à la forge, où on le demandait, accourut pour le chercher.

— Que faites-vous donc là, vous autres ? demanda-t-elle tout ébahie.

— C'est Charles qui me contait ses petits chagrins, répondit le bon père en souriant.

— Et quels chagrins ?

— Tu sauras ça plus tard, femme.

— Oui, ma mère, je vous dirai tout, reprit Charles, exalté par le repentir.

— Non, garçon, ce sera moi, répliqua l'autre vivement.

Madame Baudin ignora toujours l'ingratitude de son fils, qui, voulant aussi la faire oublier à son

père, travailla pendant deux ou trois mois avec une ardeur sans égale dans l'étude où il était entré. Mais, par malheur, des actes à copier n'exigent pas une application tellement absolue que la tête ne puisse penser tandis que la main court sur le papier; et les pensées du jeune homme ne lui faisaient voir qu'avec le découragement de l'amour-propre déçu la perspective qui s'ouvrait devant lui. Enfin, dégoûté d'un travail stérile dans lequel son imagination ne trouvait aucun aliment, et qui ne lui promettait qu'un état obscur, alors qu'il se croyait par ses talens appelé à une position brillante, il ralentit peu à peu ses visites chez le patron, puis il les cessa tout-à-fait et reprit son ancien train de vie.

— Mon bon père, dit-il un jour, tant que je resterai ici je ne ferai rien, et cependant ce que j'ai appris doit me servir à quelque chose. J'en sais trop pour me contenter d'une étude de notaire dans un village : laissez-moi plutôt aller à Paris, c'est là que le mérite vaut une fortune.

— Tu veux donc nous quitter ? objecta Baudin.

— Je veux, mon père, que vous soyez plus content de votre fils que vous ne l'avez été dans ces derniers temps. Laissez-moi partir, et je vous réponds que vous entendrez parler de moi.

En mettant en jeu l'amour-propre paternel, il était sûr de la victoire. Le serrurier consentit donc,

mais avec un soupir, car son cœur se serrait à l'idée d'une séparation qui ne pouvait manquer d'être longue; seulement, il pria Charles d'attendre qu'il eût réalisé une somme un peu ronde.

— Après quoi, ajouta-t-il, je te donnerai une lettre pour le cousin Granger, le négociant; il s'intéressera à toi, je le connais; et puisque tu as bon espoir, au petit bonheur!

A dater de ce jour, maître Baudin se leva une heure plus tôt, se coucha une heure plus tard, travaillant avec un redoublement de zèle et d'assiduité; et pour chasser la tristesse, comme aussi pour se donner du cœur à l'ouvrage, il répétait sans cesse :

— Au fait, il a raison : il réussira peut-être mieux là-bas.

CHAPITRE II.

Le premier pas.

Il était du nombre de ces demi-éducations perdues sur le pavé de Paris, et qui, de ricochets en ricochets, harcelées par la faim, bourrelées par la fureur d'écrire, vont rouler dans le journalisme.

R. BRUCKER.

Ne froissez pas cette jeune âme, ou, comme la sensitive, elle se repliera sur elle-même.

JANE PORTER.

C'était vers la fin de l'automne de 1827, époque jetée déjà si loin de nous par tant d'événemens et par une révolution : une victoire remportée par l'opposition avait fait couler le sang dans la ca-

pitale quelques jours auparavant, et cette fois, comme toujours, l'impression produite dans les esprits par cette catastrophe, n'avait pas été de longue durée ; à cette saison de l'année où tout Paris semble se parer pour les fêtes, un événement plus terrible eût été bientôt effacé des souvenirs, emporté par le retentissement des plaisirs de la veille et par l'attente de ceux du lendemain. Seulement, comme celui-là était un texte fertile en déclamations, on en parlait encore quelquefois dans un bal ; pour beaucoup même, un bal n'était qu'un lieu de rendez-vous pour discourir longuement sur ce sujet; pourtant il faut leur rendre justice, les politiques avaient soin de se séparer des danseurs : parler de morts et de blessés au son d'une musique mélodieuse, eût été en effet une étrange anomalie : le sang versé offre une image si révoltante, que le mot seul eût tué, pour une heure au moins, les riantes émotions. Ce mot, mais il serait une tache sur les diamans des femmes, une souillure aux robes blanches des jeunes filles. Allez-donc, messieurs, tenez-vous à l'écart, que vos paroles de colère ne viennent pas se mêler à ces doux murmures de galanterie, à ce délicieux caquetage de jolis riens! Vos élans d'indignation effaroucheraient les sourires à peine éclos, chargeraient du voile de l'ennui ces yeux qui pétillent à cette heure; vous seriez des bourreaux de

plaisir, et ce serait dommage, vrai, car pour ces dames et aussi pour quelques-uns de leurs cavaliers, le plaisir est si souvent le bonheur.

Pour célébrer le triomphe auquel nous avons plus haut fait allusion, une des notabilités du commerce de la capitale donnait un bal dans sa maison de la rue d'Enghien. Dès huit heures, deux vastes salons de plain-pied, décorés avec plus de richesse que de goût, resplendissaient de lumière; une heure après, la foule les encombrait : à voir cet empressement et cette ponctualité des invités, un habitué du faubourg Saint-Germain ou même de la Chaussée-d'Antin n'eût pas manqué de hausser les épaules d'un air de pitié voisin du mépris : c'est que dans le monde industriel où chacun a ses occupations de chaque journée, où le sommeil ne doit pas nuire aux affaires, on ne peut pas trop sacrifier à la mode, et l'on arrive plus tôt au bal pour s'amuser plus long-temps, sans que pour cela le lendemain se ressente des fatigues de la nuit : calcul mainte fois anathématisé par l'aristocratie élégante, mais calcul admirablement juste aux yeux de ceux-là qui l'ont fait : pour eux le temps est une richesse. Parmi cette foule compacte de commerçans, de fabricans, de courtiers, d'agens d'affaires, c'est à peine si l'on remarque çà et là quelques bigarrures, deux ou trois journalistes par exemple qui viennent van-

ter le punch et le patriotisme du maître de la maison, lequel est le principal actionnaire de leur feuille; ou bien encore, autant d'artistes, pauvres oiseaux égarés dans cette atmosphère étouffante; ajoutez à ce très petit nombre d'exceptions une demi-douzaine d'avocats et d'avoués, peut-être aussi un ou deux jeunes gens aussi distingués par leur éducation que par leur fortune, amenés là par l'envie de se moquer ou par le désœuvrement, et vous aurez à peu près complète la physionomie de cette société. Quand au ton qui y règne, cette autre physionomie plus curieuse à observer que la première, ce n'est ni l'orgueilleuse prétention des matadors de la haute finance, ni le laisser-aller de ce que l'on appelle le petit commerce; mais plutôt un composé de ces deux élémens, une amabilité un peu roide, une grâce un peu lourde, en somme néanmoins, dans les momens où l'on oublie de se guinder en l'honneur des convenances, une bonne et franche gaieté.

Dans un salon de jeu, tandis que les amateurs se sont emparés d'une table d'écarté, et sacrifient gravement à ce dieu des soirées, une vive conversation s'est établie entre quelques jeunes gens sur le grand événement des jours passés. Chez un homme dont l'opinion est connue, il est rare que l'on manifeste bien haut une opinion contraire; aussi les discoureurs parlent-ils tous dans le même

sens, avec la seule différence du plus ou du moins dans la chaleur de leurs expressions. Ce qui domine pourtant dans le petit conciliabule, c'est la haine, une haine implacable pour les hommes du pouvoir; au nom de chacun d'eux sont accolées les plus outrageuses épithètes; leurs actes sont passés en revue, et nul ne trouve grâce devant la réprobation générale; puis, quand on arrive à la dernière page de leur histoire, il y a de la rage dans les malédictions dont on les accable, dans l'appel sur leurs têtes d'une terrible et prochaine vengeance. Certes, si ce qu'on dit est vrai, ce soir-là les ministres d'alors durent entendre un singulier concert de sifflemens aigus dans leurs oreilles.

— Oui, messieurs, s'écrie celui qui se fait le plus remarquer par sa véhémence; oui, c'est infâme de répondre, comme ils l'ont fait, par des coups de sabre aux élans d'une joie généreuse; c'est infâme de se venger en bourreaux de leur défaite du scrutin; mais patience! les *dragonnades* de la rue Saint-Denis ont eu de l'écho dans les départemens; ce qui, suivant eux, devait effrayer les électeurs, n'a servi qu'à leur inspirer un nouveau courage. Patience! ce pouvoir, qui repousse la nation pour s'appuyer sur les nobles et les jésuites, ne tardera pas à porter la peine de sa trahison. Que le peuple serre ses rangs, et bientôt, ou je me

trompe, le règne des *novembriseurs* sera fini, bientôt tout cet échafaudage de mensonge et de perfidie s'écroulera à la voix de la France.

Ces dernières paroles, qui semblaient renfermer une espérance que personne dans ce temps n'eût osé exprimer avec autant d'énergie, effrayèrent sans doute même les plus intrépides, car, tout en y applaudissant, le cercle se rompit.

— Bravo! dit alors quelqu'un derrière l'orateur, qui, se retournant, vit le maître de la maison lui tendre la main; bravo! mais, entre nous, — et il l'attira dans un coin du salon, — mon cher monsieur Baudin, vous poussez trop loin les choses.

— C'est possible, répliqua celui-ci, mais, voyez-vous, je ne suis pas maître de mon indignation, quand je pense qu'aujourd'hui les uns ont tout et les autres rien : vous, par exemple...

L'entretien continua à voix basse pendant quelques minutes, après quoi Charles Baudin, la figure radieuse, l'air triomphant, rentra dans la salle et se mêla aux joyeux quadrilles.

C'est, à cette heure, le plus beau moment du bal : la musique, l'animation des danses, cet air chaud qui joue autour des épaules des femmes, ce mouvant tourbillon qui emporte, qui fascine le regard et noie la pensée dans une espèce de vertige, tout cela irrite le désir, enivre les sens. Toutes ces têtes aux noires chevelures, ces têtes aux

tresses blondes, qui semblent courir et voltiger, agaçantes ou timides, le sourire aux lèvres ou la joie dans les yeux, forment un tableau sans cesse renouvelé, devant lequel il est presque impossible de rester froid et indifférent. Et il y a de jolies têtes chez le négociant de la rue d'Enghien ; seulement quel malheur que les parures soient si peu en harmonie avec des attraits qui méritent d'être admirés partout où on les rencontre ! Quel mal on s'est donné pour s'enlever cette gracieuse aisance, la première beauté d'une femme ! Une maladroite affectation de luxe et de richesse, une pitoyable manie de briller, ont surchargé ces cous si blancs de massifs colliers, ces fronts charmans de fastueux diadêmes : voilà pour les dames. Et puis, à quoi bon ces lourdes garnitures aux robes des demoiselles, à quoi bon aussi ces chaînes d'or, ces boucles d'oreilles qui scintillent majestueusement à la clarté des bougies, mais qui font autant de châsses ambulantes de ces sveltes et piquantes créatures ?

Il est cependant une délicieuse exception à ce mauvais goût général, une jeune fille de dix-sept ans, à la simple toilette, avec une seule fleur dans ses cheveux pour tout ornement, mais dont les yeux noirs, la carnation fraîche et brune, les traits singulièrement mobiles et expressifs suffisent pour lui attirer tous les hommages ; c'est à qui briguera

le bonheur de devenir son partner, à qui obtiendra un de ses regards au feu doux et velouté, une parole de sa bouche aux contours voluptueux ; tout ce que le bal contient de cavaliers bien faits et distingués s'empresse autour d'elle : à peine peut-elle répondre à toutes les invitations. — Charmante ! — ravissante ! — divine ! — telles sont les exclamations que chacun lui jette en passant. Ce succès complet qu'elle ne doit qu'à elle-même, semble animer son visage d'une indicible expression d'orgueil à la fois et de modestie, — sorte de lumineuse auréole, — qui la rend plus jolie encore. Auprès d'elle est assise une vieille dame, qui bien certainement lui est unie par les liens du sang ou de l'amitié, car celle-ci paraît toute fière de son triomphe, plus fière que la jeune fille elle-même. Si jamais contraste fut vivement tranché, c'est celui qui existe entre ces deux femmes : la vieille dame est grande, sèche et pâle ; ses yeux gris pétillent dans leurs orbites renfoncés ; ses lèvres minces, le haut de sa figure fortement comprimé et rétréci vers les tempes, dénotent, suivant la science de Lavater, le défaut d'intelligence et l'entêtement. On se sent toutefois disposé à lui pardonner cette dernière mauvaise qualité, en faveur de la tendresse qu'elle témoigne à sa jeune compagne ; elle la couve du regard comme une mère son enfant nouveau-né, elle s'identifie tellement avec le

bonheur de celle qui est proclamée la reine du bal, qu'on croirait que son existence tient à ce bonheur.

— Que je voudrais que ta sœur l'ouvrière fût ici, lui dit-elle dans l'intervalle de deux contre-danses : si elle te voyait, elle en mourrait de jalousie.

— Ah ! ma tante, ne dites pas cela de Fanny, réplique la jeune fille avec vivacité ; elle m'aime tant !

— C'est ce que nous verrons, reprend la vieille d'un ton d'humeur ; c'est ce que nous verrons quand tu feras un beau et riche mariage.... Il ne faut pas rougir pour cela, mon enfant ; mais vois-tu, cela ne peut pas te manquer, car tu tournes toutes les têtes ici, et il y a de bons partis.

— Vraiment, ma tante, ne parlez pas si haut : si l'on vous entendait....

— Eh bien ! on n'aurait qu'à te regarder pour convenir que j'ai raison. Tiens, qu'est-ce que je te disais ? Écoute, écoute donc....

Deux jeunes gens étaient venus se placer, à dessein peut-être, non loin de la tante et de la nièce, et l'un d'eux prononçait, avec une chaleur qui l'eût trahi, de ces mots que devine, rien qu'au mouvement des lèvres, la femme intéressée à les entendre.

— Oui, mon cher, disait-il, j'en suis amoureux

fou; je viens de danser avec elle, et j'étais si stupide d'admiration que je ne lui ai pas dit une seule parole. Elle a dû me prendre pour un sot, mais cela m'est égal. Son nom, toi qui la connais?

— Je te répète qu'il n'y a rien là qui convienne à un héritier comme toi.

— N'importe, son nom?

— Eh bien! puisque tu le veux absolument, c'est mademoiselle Claire Granger, la fille aînée du négociant Granger....

— Qui est mort, je crois....

— Ruiné, complètement ruiné, comprends-tu?

— Ainsi donc, rien?

— A peu près : sa tante, madame Féret, la seule parente qu'elle ait au monde, afin d'augmenter sa modeste aisance, et aussi sans doute afin de donner à la jeune personne quelques robes de plus, a placé son avoir en viager : dix-huit cents francs de rente, mon cher, dont la belle Claire n'aura pas un centime; ainsi le calcul est bien simple, mais tu ne calcules pas, toi.... Madame Féret, c'est cette vieille dame qui est à côté d'elle... ne regarde-donc pas si vite : elle croirait que nous parlons de sa nièce... Cette vieille dame, vois-tu, te vouerait une estime et une amitié éternelles si tu allais te proposer pour mari, car il parait que c'est là le but de toutes ses pensées, de toutes ses démarches, l'unique vœu de sa vie

enfin : un mari pour la belle Claire, mais un mari avec une fortune toute venue, la plus grande serait la meilleure; je crois pourtant que sous ce rapport comme sous tous les autres, tu lui conviendrais....

— Vraiment, répondit l'amoureux désappointé, un maître de maison ne devrait pas nous exposer, nous autres jeunes gens, à tomber dans un pareil piége; que diable! c'est un guet-à-pens; et dis-moi, son éducation?

— Oh! brillante, superbe, des connaissances, des talens, du moins à ce qu'on dit, il faut bien qu'elle ait quelque chose, ce sera sa dot.

— Ah! tant mieux!

— Comment! tu te laisserais prendre?

— Je ne sais encore, mais écoute, je suis riche, maître de mes actions....

— Une belle trouvaille pour une jolie fille qui n'a rien!

— Et je pense qu'une femme qui aurait des talens, de vrais talens, me ferait honneur... et puis, vois donc comme elle est jolie, mais c'est un ange, mon ami!

— Ma foi, si tu voulais faire ta déclaration, tu as réussi; l'ange t'a entendu....

— Tu crois? eh bien! je ne m'en dédis pas, c'est toujours un pas de fait, et nous verrons...

Et les jeunes gens s'éloignent, l'un riant, l'autre

heureux, quoiqu'un peu confus du brusque aveu qu'il vient de faire.

En effet, Claire, non plus que madame Féret, n'a rien perdu de cette conversation. Si parfois les mots ne sont pas venus jusqu'à son oreille, du moins elle a saisi toutes les nuances du sentiment qui se sont reflétées tour à tour sur la figure expressive de son adorateur; ni l'enthousiasme du jeune amant pour sa beauté, ni sa froideur et son air de dédain lorsqu'il a parlé de la fortune qui lui manque à elle, pauvre fille ! ni l'espérance qui, un peu après, a brillé sur son front, rien de tout cela ne lui a échappé. Mais un mot surtout lui a doucement ému le cœur, ce mot *ange* qu'elle a bien entendu, comme le disait le compagnon du jeune homme, et cette tendre appellation lui fait oublier tout le reste.

— Me croiras-tu à présent ?

A ces paroles prononcées par la tante d'un ton où l'on ne pourrait dire ce qui domine de la vanité satisfaite ou de la tendresse, Claire ne répond pas. Tout entière au trouble inconnu et si naturel qui s'empare d'elle pour la première fois, la belle jeune fille rougit, et n'ose lever les yeux de peur que chacun n'y lise le plaisir qu'elle éprouve, et la cause de ce plaisir; elle n'est plus là, au bal; elle rêve. C'est en vain que madame Féret l'interroge de nouveau, elle se contente de lui prendre

la main et de la serrer ; à ce moment, elle aurait honte et regret de parler : elle est si tremblante, si heureuse !

Cependant, vers les trois heures du matin, les danses sont interrompues; le plaisir se mourait de fatigue et un peu de repos lui était nécessaire; ce temps d'arrêt de quelques minutes va lui donner de nouvelles forces pour le reste de la nuit, car il paraît que le commerçant veut suivre la mode et faire grandement les choses. Mais en maître de maison attentif, qui désire avant tout amuser son monde, il cherche un moyen de remplir cet intervalle de répit.

—Si quelqu'une de ces dames était assez bonne pour nous faire de la musique, s'écrie-t-il, — et ses yeux en quête d'une complaisante virtuose, s'arrêtent comme par hasard sur madame Féret qui a souri à cette proposition : Ah ! justement, madame, continue-t-il, on dit que mademoiselle votre nièce possède un talent que nous serions heureux de pouvoir admirer.

Poussée par sa tante, invitée de toutes parts, rouge et timide, Claire hésite encore, lorsqu'un jeune homme, celui de tout-à-l'heure, se précipite et lui offre la main; alors elle ne balance plus et se laisse conduire au piano. Après un court prélude pour commander le silence, elle aborde une cavatine qu'elle a bien vite trouvée au milieu des

nombreux morceaux qui lui ont été présentés. A sa gauche, madame Féret rayonnante de joie, sûre du succès; à sa droite, l'empressé cavalier, tremblant d'inquiétude et d'espérance, qui se dispose à tourner les feuillets; derrière son tabouret, un cercle d'hommes, de femmes, de demoiselles qui écoutent. Elle commence. Tout va bien pendant les premières mesures, il semble que la musicienne obéisse à une inspiration profonde : le souffle de son voisin l'électrise, il y a de la passion dans son jeu, un murmure flatteur s'élève autour d'elle, elle entend ces mots sortir de la bouche du jeune homme : « C'est très bien, mademoiselle ! » Mais bientôt, soit qu'elle ne puisse maîtriser l'émotion dont ces paroles ont frappé son cœur, ou qu'en effet elle ne soit qu'une médiocre écolière qui ne sait parfaitement que le commencement de sa leçon, la pauvre Claire s'embarrasse, ralentit le mouvement musical là où il eût fallu le plus d'énergie et de rapidité; ses doigts se promènent lourdement sur le clavier; alors le vertige la prend, elle ne sait plus ce qu'elle fait; les notes, l'instrument, tourbillonnent sous ses yeux qui regardent sans voir, et même quelques sons douteux viennent effrayer les oreilles les plus disposées à l'indulgence. Enfin elle termine, et de rares bravos arrachés à la politesse lui sont autant de preuves de sa défaite. Deux ou trois voix obligeantes la prient bien

de prendre sa revanche avec un autre morceau, elle n'en a pas le courage, et se lève pour regagner sa place; mais l'aimable cavalier n'est plus là, il s'est perdu dans la foule; c'est madame Féret qui vient la consoler en disant à haute voix :

— Elle s'est intimidée, la pauvre enfant... Tout ce monde, la peur... et puis c'était la première fois qu'elle jouait en public... Allons, viens, ma fille...

Et Claire traverse le salon, au milieu des chuchotemens dont sa déconfiture est le sujet, pâle à présent tant elle est humiliée des demi-mots peu charitables qu'elle entend, et de la compassion moqueuse qu'elle remarque dans tous les regards qui l'accompagnent jusqu'à cette chaise qu'elle eût mieux fait de ne pas quitter.

— C'était bien la peine de nous empêcher de danser, disent les petites filles, enchantées de se venger du triomphe de cette beauté qui les éclipsait tout-à-l'heure.

— Ce n'est pas à elle qu'il faut en vouloir, répondent les mères, non moins jalouses; c'est à son maître de musique qui n'a pas eu la patience de lui faire répéter aussi souvent la seconde moitié de la cavatine que la première.

— Ni fortune, ni talent : c'est dommage!

A ces mots prononcés par une voix d'homme, Claire se retourne en tressaillant, et un poids glacial vient se poser sur son cœur, car elle le voit,

c'est bien lui, lui qui peu de minutes auparavant l'a appelée du doux nom d'ange; lui qui, dans son dépit, n'a pas pu retenir ces paroles cruelles et significatives. En les entendant, la pauvre abandonnée sent ses larmes mouiller sa paupière, et si elle est assez forte pour les empêcher de couler le long de ses joues, elle ne peut faire du moins qu'elles ne tombent pas en dedans; larmes de douleur ou d'amour-propre froissé, mais larmes brûlantes, comme on en répand à la perte d'une illusion chérie, depuis long-temps caressée. Pour Claire, à dater de ce moment, le bal est sans charmes. Ce bonheur d'être admirée qu'elle a goûté avec tant d'ivresse et d'abandon, cette scène mobile et variée sur laquelle naguère planaient ses regards de reine, tout est mort maintenant à son âme désenchantée. Les danses ont recommencé, le même empressement lui ramène ses cavaliers aussi nombreux, aussi galans, et ce n'est que pour ne pas déplaire à sa tante qu'elle accepte leurs invitations, et ce n'est qu'avec une nonchalante indifférence qu'elle se laisse aller à former des pas terre-à-terre et sans expression, elle d'ordinaire si vive, si voluptueuse dans sa danse. A plusieurs reprises elle a témoigné le désir de se retirer; mais madame Féret n'a pas voulu y consentir, et à chaque refus sa tristesse a pris une teinte plus rembrunie. Peu à peu cependant la foule s'éclaircit,

les premiers rayons du jour pénétrant à travers les rideaux répandent dans les salons une lueur blafarde ; les plus intrépides amateurs sont obligés d'abandonner la place, et Claire ne respire à l'aise que lorsqu'elle se trouve hors de cette maison où elle était venue chercher la réalisation de ses espérances, et où elle a trouvé une déception amère, presque du mépris.

— Eh bien ! vous savez, — dit madame Féret à Charles Baudin qui s'est effort à reconduire la tante et la nièce, — vous savez....

— Oui, un rien, une bagatelle... Ma cousine a tort de s'affecter pour si peu, cela n'en vaut vraiment pas la peine : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Tenez, moi, par exemple, je ne m'attendais certainement pas au bonheur qui va peut-être m'arriver.

— Qu'est-ce ? — demanda la vieille dame avec une curiosité trop vive pour que Charles ne la soupçonnât pas d'être quelque peu intéressée. — Claire, écoute donc.

— Le digne négociant, de chez qui nous sortons, m'a fait espérer qu'il me fournirait de l'argent pour fonder un nouveau journal dont je serais le directeur. Comprenez-vous, me voilà tout-à-fait lancé.

— Ah ! tant mieux ! Mais cela ne m'étonne pas : le talent finit toujours par percer tôt ou tard ; c'est

ce que je répète tous les jours. Tant mieux, monsieur Charles! Allons, la fortune vous sourit, et personne n'en est plus enchanté que moi et ma nièce. N'est-ce pas, Claire?

— Assurément, répondit celle-ci, qui avait à peine entendu ce dont il s'agissait; je suis bien contente de tout ce qui peut vous arriver d'heureux, mon cousin. Telles furent les seules paroles prononcées par la jeune fille dans le trajet de la rue d'Enghien au haut du faubourg Poissonnière, où demeurait sa tante.

— La vieille folle! se disait Charles un instant après en se rendant chez lui, elle s'imagine peut-être qu'une fois riche je n'aurai rien de plus pressé que de m'offrir pour mari à ma cousine qui est jolie, c'est vrai, mais voilà tout: pas si bête!

Arrivé dans sa mansarde, le futur directeur a serré soigneusement son costume de soirée, a allumé son poële, et, sans prendre de repos, s'est mis à écrire avec ardeur. En remuant quelques papiers entassés sur sa table de bois blanc, qui, avec trois chaises, un lit sans rideaux et une commode, forme tout l'ameublement de son unique chambre, une lettre au timbre du ministère, jetée là sans doute dans un mouvement d'irritation, car elle est toute froissée, s'est rencontrée sous sa main. A cet aspect la colère a brillé dans ses yeux; il a saisi la malencontreuse missive et l'a jetée au

feu, en s'écriant : « Ah ! ils m'ont refusé !... Je me vengerai. » Son travail terminé, Charles, fort modestement vêtu, se rendit aux bureaux d'un journal où il occupait une place de rédacteur subalterne, mince emploi qu'il a accepté, quoique bien au-dessous de ses talens, pour vivre, en attendant mieux.

— Ah ! çà, maintenant il faut que je te gronde, dit madame Féret à Claire lorsqu'elles eurent monté leur troisième étage ; qu'as-tu donc à être triste ? Est-ce à cause de cette maudite musique ? Eh ! mon Dieu, beaucoup de celles qui t'ont critiquée ne sont pas seulement aussi habiles que toi : tu as baissé un peu à la fin, mais tu avais joliment commencé, va, tout le monde le disait. Déshabille-toi, ta tristesse passera avec le sommeil.

— Ma tante, répondit-elle d'une voix altérée, ma bonne tante, je ne veux plus retourner dans ce monde-là.

— Quelle idée ! Et pourquoi, pourquoi ?

— Parce que....

Un léger coup de sonnette qui se fit entendre en ce moment l'empêcha d'achever sa phrase.

— C'est sans doute notre femme de ménage, dit la vieille dame en allant ouvrir. Mais bientôt Claire l'entendit prononcer un : « Bonjour, mademoi-» selle, » bien sec, et au même instant, une petite fille de onze à douze ans, toute rouge de froid, en

costume d'ouvrière, coiffée d'un simple bonnet d'où s'échappait une forêt de cheveux blonds, se précipita dans la chambre de Claire, qui tressaillit en l'apercevant, et lui sauta au cou.

— Fanny, ma sœur !

— Oui, c'est moi. Mais, continua-t-elle en ouvrant de grands yeux, comme te voilà élégante ce matin ! Quelle jolie robe !....

— Je.... je l'essayais, répondit Claire en balbutiant, comme si la vue de sa sœur lui eût rappelé un souvenir qui la rendait honteuse.

— Et qui nous procure de si bonne heure l'avantage de vous voir ? demanda madame Féret en pinçant les lèvres.

— Claire le sait bien : il y a un an aujourd'hui que notre pauvre père est mort, et je viens te chercher, ma sœur, pour aller au cimetière. On m'a donné deux heures à l'atelier, mais dépêchons-nous.

A ces paroles, un remords cuisant pénétra le cœur de Claire : avoir été au bal la veille de ce jour sacré, et à quel bal ! Sa jolie figure se contracta : elle souffrait.

— Vous voyez, mademoiselle, que vous faites de la peine à votre sœur... et puis elle va s'enrhumer, c'est sûr.... Ah ! ça l'arrangera bien, elle qui n'est pas déjà trop forte.

— C'est vrai, Claire, reprit la petite avec l'ex-

pression d'un tendre et naïf intérêt, tu sembles fatiguée : on dirait que tu n'as pas dormi cette nuit.

La pauvre jeune fille n'y tenait plus. Elle se débarrassa des bras de l'enfant qui avait fait suivre d'un long embrassement ses reproches involontaires, courut dans la chambre de madame Féret, et comme celle-ci l'accompagnait en murmurant :

— Elle avait bien besoin de venir te rappeler cela ?

— C'est moi, s'écria-t-elle en fondant en larmes; c'est moi qui aurais dû m'en souvenir hier ; mais j'ai été assez punie.... Ah ! ma tante, pourquoi me l'avez-vous fait oublier ?

Pendant ce temps Fanny pleurait aussi : elle pensait à son père.

CHAPITRE III.

Retour vers le passé.

> Il faut que je revienne sur mes pas,
> car j'ai laissé tomber quelque chose.
>
> W. GRATTAN.

> Semez, vous recueillerez.
>
> *L'Évangile.*

Dix-huit ans avant ce qui précède, la maison *Granger et Compagnie* était une des plus solidement assises de la rue des Bourdonnais; fondée par le père de celui qui la dirigeait alors, elle avait en peu de temps acquis un crédit considérable, et dans les mains de ce dernier, l'établissement avait gagné encore en richesse et en estime. Des spéculations

habilement conçues, des entreprises dirigées avec prudence avaient été couronnées du plus brillant succès. L'ordre, ce grand élément des fortunes commerciales, ce principe fécond à la fois et conservateur, à l'absence duquel il n'est pas de chance heureuse qui puisse suppléer, l'ordre le plus strict, le plus sévère, présidait à l'administration comme à la vie privée de M. Granger. Ce n'est pas pourtant qu'il eût puisé dans le négoce cet esprit d'économie étroite et minutieuse tant reproché à ses pareils : c'était chez lui habitude dès long-temps contractée, plaisir toujours nouveau; il mettait sa gloire à l'agrandissement de sa maison, comme un poète à l'amélioration de son œuvre, comme un homme d'état au perfectionnement et à l'adoption de ses idées. Veiller lui-même à tous les détails, écrire de sa main à ses nombreux correspondans, vérifier les comptes de chaque mois, recevoir et faire exécuter les commandes de la province, en un mot, ne pas avoir une pensée, ne pas faire un pas qui n'eût pour but son commerce, telles avaient été jusqu'à présent les jouissances de l'honnête négociant. Sortant peu de chez lui, sa société la plus chère se composait de ses commis, et jamais il n'était plus content que lorsqu'au milieu d'eux, dans ses vastes magasins, il leur parlait d'affaires, les encourageait avec amitié par l'exemple de sa prospérité, fruit du travail, leur confiait même par-

fois le projet d'une spéculation nouvelle; sollicitait leurs avis; car il n'était pas de ces patrons maladroitement orgueilleux qui croient avoir fait assez pour s'attacher leurs subordonnés quand ils les ont payés exactement : absurde conduite d'un maître vis-à-vis de ceux qui le servent, auxquels il peut bien par-là imposer l'accomplissement de leurs devoirs, mais rien de plus, puisqu'il repousse ce lien puissant, l'affection, qui seul réussit à exciter tant de volontés vers un même but, l'intérêt d'un homme devenu l'intérêt de tous.

Avec des goûts si paisibles, concentré qu'il était dans des occupations qui prenaient tous ses instans, il n'est pas extraordinaire que M. Granger eût atteint un âge assez avancé sans songer le moins du monde à se donner un héritier et un successeur; il ne lui était jamais venu dans l'idée qu'il pouvait exister un autre bonheur que celui qu'il goûtait au milieu de ses registres et de ses ballots; dans ses rares visites à ses confrères, quand il les voyait entourés de leur famille, soignés par leurs femmes, caressés par leurs enfans, il lui arrivait très peu souvent de remonter à la cause de cette félicité. Ses pensées étaient toutes ailleurs; et si par hasard un ami lui parlait mariage : « J'ai le temps », répondait-il.

Cependant les années s'écoulaient, la quarantaine allait sonner, et à force de s'entendre van-

ter les douceurs de l'union conjugale, le bon célibataire commençait à trouver qu'un minois féminin ne déparerait nullement l'aspect général de sa maison, et qu'il y aurait sottise du reste à laisser à des collatéraux éloignés une richesse si bien gagnée. Ce qui ne laissa pas de donner une nouvelle force à ces réflexions, ce fut la rencontre d'une belle jeune personne qu'il vit, un soir, dans une réunion chez un de ses voisins ; à son aspect, il ressentit pour la première fois un trouble que jamais femme ne lui avait fait éprouver ; surmontant son émotion, il s'était approché, avait causé avec elle, et, sa bonhomie aidant, les charmes et l'habile coquetterie de la sémillante Caroline avaient remporté un triomphe complet sur le cœur du candide négociant. La nuit suivante, il ne dormit pas si bien qu'à l'ordinaire, et le lendemain, de singulières distractions vinrent l'assaillir ; enfin, après s'être interrogé maintes fois sur les sentimens nouveaux qui détruisaient sa tranquillité habituelle, il reconnut, avec joie, avec transport, qu'il était amoureux. « Eh bien! tant mieux, se dit-il quand il fut parvenu à cette découverte, ce bonheur que mes amis m'ont tant prôné, ce bonheur dont si souvent moi-même j'ai vu l'image, insensible que j'y étais alors, je le connaîtrai à mon tour ; pourvu, continua-t-il avec inquiétude, pourvu qu'elle veuille de moi! »

Cette résolution prise, rien ne put l'arrêter, pas même la certitude qu'il acquit, dans ses informations sur Caroline, qu'elle était sans fortune ; à cette nouvelle il hocha bien la tête, un moment il hésita, mais la pensée qu'il en avait pour deux, lui fit surmonter aisément cette difficulté ; bref, comme il n'avait pas de temps à perdre, il se présenta, fit sa demande, fut accepté par les parens de la jeune fille : cela ne pouvait pas être autrement ; et quand il offrit à celle-ci son amour franc et naïf, un amour d'autant plus ardent qu'il s'était fait attendre davantage, ce fut avec ivresse qu'il l'entendit prononcer un oui assez intelligible pour qu'il pût se croire le plus heureux des hommes.

Mais faut-il le dire ? ce consentement si désiré était dicté moins par la tendresse que par l'envie de partager la fortune du prétendu. Le confiant Granger, jugeant du cœur de Caroline par le sien, et de fait l'expérience lui manquait pour établir une autre comparaison, ne vit que la preuve d'un amour mutuel, là où il y avait calcul et ambitieuses espérances : comme toutes les demoiselles pauvres et jolies, qui apprennent plus tôt que les autres à feindre pour arriver à leur but, la coquette Caroline sut assez bien jouer son rôle de soumission et de reconnaissance, sauf à se montrer telle que l'avaient faite la nature et l'éducation, lorsqu'il n'y aurait plus moyen pour sa dupe de revenir sur

ses pas. Du reste ce rôle lui fut facile : le futur était si peu clairvoyant, si ignorant des détours sinueux où se cache le vrai caractère d'une femme adroite qui a intérêt à tromper !

Trois mois après la premiere entrevue, deux époux se présentèrent au grand autel de l'église St-Eustache pour y recevoir la bénédiction, et si les assistans, étrangers à la noce, eurent un mouvement de compassion maligne à l'aspect de la jeune fille, moitié moins âgée que celui qui la conduisait, ils durent se rassurer en voyant, après la cérémonie, un éclair de joie illuminer la belle physionomie de la mariée.

A dater de ce jour, un changement sensible s'opéra dans les habitudes du négociant de la rue des Bourdonnais : sans négliger son commerce, il se laissa tout doucement aller à l'attrait des plaisirs du monde, parce que sa femme les aimait, sa femme dont les moindres fantaisies étaient une loi pour lui ; au commencement, il la voyait si heureuse dans les bals, dans les soirées, qu'il se faisait un bonheur de l'y conduire pour peu qu'elle en exprimât le désir ; puis comme sa passion prenait de nouvelles forces avec le temps, et comme il ne croyait pouvoir jamais assez payer sa chère Caroline de la félicité qu'elle lui donnait, ce fut lui bientôt qui alla au-devant de ses caprices. La jeune femme avait le goût des fêtes, de la parure : n'é-

tait-il pas juste que son mari se plût à la voir parée et brillante, qu'il se mêlât avec elle au bruyant tourbillon de la mode, qu'il oubliât pour elle ses principes d'ordre et d'économie, ses inclinations tranquilles et casanières? D'ailleurs, tous les momens qu'il pouvait dérober à son culte, car il était véritablement idolâtre de sa compagne, il les consacrait aux affaires, et rien n'annonçait qu'en continuant ce train de vie, la maison dût en souffrir.

Peu à peu cependant, madame Granger était devenu exigeante : afin d'intéresser l'amour de son époux à ses propres penchans pour le plaisir, elle feignait de croire qu'il lui préférait ses comptes et ses spéculations, il n'en fallut pas davantage au mari pour qu'il la laissât, d'abord censurer son assiduité au travail, puis demander, certaine qu'elle était d'être obéie, qu'il s'y livrât moins sous prétexte que cela le fatiguait, puis encore exercer un empire absolu, enfin en venir par degrés à s'emparer de son esprit au point qu'il ne pouvait plus penser et parler que par elle, et toutes ses pensées, à elle, étaient pour la dissipation; mais ses paroles étaient si tendres, si douces quand elle voulait une dépense nouvelle, des diamans, une toilette qui la rendrait plus belle à ses yeux, aux yeux de l'amoureux Granger! chose bizarre! cet homme, si soigneux, si méthodique pour lui et sa maison, toujours vêtu de la même manière sim-

ple et sans faste, devenait luxueux et prodigue quand il s'agissait de sa femme ; en sortant de donner dans ses magasins une leçon d'ordre et d'économie, il passait à la caisse maintenant tenue par un autre, et se jetait, pour satisfaire Caroline, dans des profusions ruineuses : tant la passion gouvernait despotiquement ce cœur neuf encore à quarante ans, tant ses yeux étaient fascinés, fixés sur un seul point, la beauté, le bonheur de Caroline !

Les commis s'étaient bien vite aperçus de cette métamorphose du patron, qu'ils ne reconnaissaient plus.

— Il n'est plus le même depuis son mariage, disait l'un.

— Dame ! sa femme est si jolie, répondait un autre en forme d'excuse.

— Pourvu, ajoutait un troisième, que la beauté de madame ne fasse pas tort aux bénéfices !

La naissance d'une fille, arrivée au bout d'un an, ne ralentit pas l'ardeur de madame Granger pour le plaisir. A peine remise de ses couches, elle s'élança de nouveau dans le monde ; il semblait qu'elle vînt de perdre un temps précieux et qu'elle ne pût trop se hâter de le réparer : c'est qu'en effet le monde est séduisant à cet âge où l'on est belle, où tous les hommages vous enivrent, où de charmans murmures signalent votre entrée

dans un salon, où vous comptez autant de triomphes que de journées, autant de victimes que de regards! Oh! oui, le vertige est entraînant, la pente est irrésistible, on vole, on glisse sur la vie, encensée, adorée, l'âme mélodieusement bercée par tous ces bruits de louange et de flatterie ; on ne s'arrête pas à compter les heures, et joyeuse, on attend l'avenir, un avenir aux couleurs vives et chatoyantes comme le présent d'aujourd'hui, comme le passé d'hier : n'est-ce pas là le bonheur? Quelle femme dira : Non ! M. Granger ne le disait pas non plus : il était si fier de voir briller sa Caroline !

Grâce à la complaisance du médecin qui avait déclaré que la santé de l'accouchée ne lui permettait pas de donner son lait à son enfant, la petite Claire avait été confiée à une nourrice que l'on fit venir dans la maison ; c'était autant de gagné pour les goûts de la jeune femme qui, si elle n'échappait pas tout-à-fait aux soins de la maternité, se voyait ainsi du moins délivrée d'une dépendance dont la seule idée la faisait frémir. A la vérité, le négociant avait été d'abord un peu contrarié de cet arrangement : il eût désiré que sa fille ne connût pas d'autre sein que celui de sa mère; il attendait même avec une sorte d'impatience l'époque où celle-ci serait obligée de se livrer à ces douces occupations qu'il regardait comme un devoir, car alors il pourrait renoncer, pour un temps du moins,

à cette existence bruyante qui commençait à lui peser ; déjà il se faisait un gracieux tableau des jouissances paisibles qu'il allait goûter en famille ; mais, malgré lui, il fallut abandonner ce plan, et il l'abandonna sur-le-champ lorsqu'il sut que pour le mettre à exécution, il fallait compromettre la santé de celle qui lui était plus chère que son bonheur. Seulement, il renvoya à plus tard la réalisation de ses espérances de retraite, et ce fut avec une joie qui ajoutait encore à sa joie d'être père, qu'il vit sa fille grandir sous ses yeux.

Claire avait quatre ans passés ; l'heure du repos, de ce repos après lequel il avait si long-temps et si ardemment soupiré, semblait approcher pour M. Granger. A cet âge, la petite commençait à avoir besoin de ces premières leçons, de cette éducation primitive qui doit être si bienveillante, si amicale qu'il n'y a qu'une mère qui puisse s'en charger. Et quelle autre qu'une mère, en effet, connaît la portée de cette intelligence enfantine, qui sait mieux qu'elle gronder et sécher par un baiser les larmes qu'a fait couler un instant de sévérité ? Sous quel maître ces frêles créatures feront-elles plus de progrès ? Le meilleur instituteur d'un enfant c'est sa mère devenue son amie. Aujourd'hui sans doute beaucoup de femmes savent cela, mais combien peu se conduisent comme si elles en étaient convaincues ! Qu'elles y prennent

garde cependant! Dans nos jours de démoralisation, où le scepticisme moqueur s'attaque à toutes les croyances pour les détruire une à une, au milieu de cet envahissement de l'incrédulité, parmi ces ruines de toutes les religions renversées tour-à-tour, il en est une encore qui surnage, une foi sublime, l'amour maternel. Gardiennes de cet autel sacré, que rien ne soit épargné par elles pour entretenir sa flamme régénératrice : elles contiennent dans leur sein autre chose que le germe des individus, c'est l'avenir tout entier de la société ébranlée sur sa base, qui se trouve confié aux mères de famille.

Mais aux premiers mots adressés à ce sujet par Granger à Caroline, elle répondit avec une modestie toute charmante qu'elle avait trop de défiance d'elle-même, et pas assez de courage pour entreprendre une tâche si importante et si grave; elle ajouta que ce n'était certainement pas par mauvaise volonté de sa part, qu'elle était prête à essayer si son mari l'ordonnait, mais elle avait la certitude que, loin d'être utile à leur fille, elle ne ferait par sa maladresse que lui donner le dégoût du travail. Une larme vint même à ce moment briller dans ses beaux yeux, larme, dit-elle, arrachée par le regret de ne pouvoir, faute de moyens, remplir une obligation imposée par la nature et dont elle se serait fait un si grand plaisir. Pour

achever son triomphe, elle entoura de ses bras la tête du bon négociant, lui demanda pardon; et celui-ci, vaincu, lui promit, quoiqu'en soupirant, de la laisser libre et maîtresse. Quelques jours après, Claire entra, en qualité de pensionnaire, dans un des plus célèbres pensionnats de Paris : on ne pouvait, suivant madame Granger, donner trop de talens à l'héritière d'une grande fortune. Sur ce point là encore, le brave homme, faible comme toujours, fit abnégation de sa volonté; il eût préféré, lui, une instruction solide, une éducation de bonne ménagère, qui n'exclut pas, mais qui fait valoir les agrémens de la femme du monde, et qui peut, dans le malheur, devenir une ressource précieuse.

Le patient mari commençait à se lasser des caprices dispendieux de sa frivole moitié; par instans, quand il examinait de sang-froid la situation de ses affaires, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il était un peu éloigné de son ancienne prospérité; alors un nuage rembrunissait son front, il se jurait d'avoir de la fermeté, de mettre un terme à cette vie d'entraînement et de fatigues qui pouvait finir si mal; et la minute d'après, un regard, une caresse chassait le sinistre nuage, l'amour ramenait la sécurité, et l'esclave reprenait sa chaîne, aveugle volontaire, fermant les yeux pour ne pas voir.

Débarrassée des soins à donner à sa fille qu'elle n'oubliait pas cependant et qu'elle ne manquait pas d'aller voir deux ou trois fois par semaine, car elle aimait Claire, elle l'aimait beaucoup pourvu qu'elle n'eût pas à s'en occuper, délivrée, disons-nous, d'une sujétion fastidieuse, l'imprudente Caroline se lança avec une nouvelle ardeur dans le mouvant tourbillon des plaisirs, et pour réparer autant que possible ses folles dépenses, l'époux malheureux et toujours épris redoublait de zèle et d'activité. Les choses durèrent sur ce pied environ deux ans après l'entrée de la petite dans sa pension.

Jusqu'alors pourtant rien de sérieux n'avait annoncé la décadence de la maison Granger; mais à cette époque quelques revers imprévus eurent pour résultat une fâcheuse impression sur la place et par suite une diminution de crédit; le négociant, alarmé de ces tristes présages, voulut rétablir la confiance dont il avait joui pendant si longtemps, et tenta des spéculations hasardeuses qui toutes, l'une après l'autre, échouèrent : il semblait que son ancien bonheur l'eût abandonné. Humilié, en proie à de funestes pressentimens, à des craintes trop bien fondées pour l'avenir, il prit enfin une forte résolution : il lui en coûtait sans doute de parler le langage d'une pénible nécessité à celle qui se berçait encore de riantes illusions,

ce fut avec un cruel serrement de cœur qu'il se résolut à dicter à sa femme avide des jouissances du luxe, l'impérieuse loi d'une réforme qui pour elle serait une privation; mais il le fallait sous peine de voir tout s'évanouir, bonheur et fortune; un effort pouvait tout sauver; il parla en maître une fois, c'était la première, ce fut la dernière aussi; Caroline refusa de souscrire à des arrangemens qui ne lui permettaient plus de tenir le même rang dans la société; elle alla même jusqu'à traiter de chimériques terreurs la prudence de son mari; puis, voulant ressaisir le pouvoir sous lequel il s'était tant de fois courbé, et se faisant un mérite d'une légère concession, elle promit de se restreindre, de mieux calculer, de mettre de l'ordre dans ce qu'il appelait son désordre : certainement il ne pouvait en exiger davantage. Granger fut obligé de se contenter du peu qu'elle voulait bien lui accorder; et bientôt ce peu se réduisit à rien, sans qu'il osât recommencer un débat qui l'avait affligé autant qu'elle. Dès-lors, le ménage marcha, lentement il est vrai, grâce aux efforts du chef, mais il marcha vers une décadence sinon prochaine, du moins inévitable. Dès-lors en même temps, l'amour qui avait trompé si cruellement le cœur de l'homme faible, se glaça sous le poids de cette dernière déception, et le malheureux époux se résigna avec une sorte d'indifférence mêlée parfois de désespoir,

à courir à sa perte, entraîné par la femme qu'il avait tant aimée et qui ne savait pas le comprendre.

Néanmoins cette passion se réveilla aussi forte que le premier jour dans une circonstance solennelle. A voir l'affliction véritable du bon mari, à voir son air morne, ses yeux voilés par les larmes, ses soins attentifs, sa complaisante abnégation qui le faisait s'oublier lui-même pour ne songer qu'à sa jeune épouse, on n'eût certes pas deviné qu'il avait à se plaindre d'elle : c'est qu'un terrible moment était venu, un de ces momens où le souvenir reste seul de la félicité reçue : Caroline était malade sans espoir de guérison, elle allait mourir, quitter le monde à travers lequel son passage avait été semé de fleurs, dire adieu à la vie si douce, si parfumée, et si courte pour elle ! A son heure suprême, d'ordinaire l'heure des pensées graves pour les moins réfléchis, elle pensa à sa fille, et ce fut pour payer un tribut à cette frivolité qui avait été le trait distinctif de son caractère.

— Mon ami, dit-elle à Granger, promets-moi de continuer l'éducation de Claire ainsi qu'elle a été commencée, je veux qu'elle soit élevée comme sa mère.

— Peux-tu bien, répliqua-t-il avec un ton de tristesse involontaire, peux-tu bien me demander cela pour elle.

Elle comprit et ne répondit pas.

— C'est peut-être son malheur que tu exiges, poursuivit-il après un instant de silence, ou bien celui....

— N'ai-je pas été heureuse, moi? interrompit la mourante avec une ravissante expression de reconnaissance, en serrant dans ses mains amaigries la main de son mari; dis-moi, n'ai-je pas été heureuse? Eh bien! Claire qui sera jolie comme je l'étais....

M. Granger se détourna pour cacher une larme.

— Elle plaira, comme je t'ai plu, à quelqu'un qui lui donnera du bonheur comme tu m'en as donné. Que voudrais-tu de plus?

— Mais notre fortune? objecta timidement le père raisonnable, se faisant une arme de l'intérêt de son enfant à défaut du courage qui l'abandonnait.

Elle ne le laissa pas aller plus loin, et reprit aussi vivement que ses forces défaillantes le lui permirent :

— C'est précisément pour cela, mon ami : je n'en avais pas, moi, de fortune et j'en ai trouvé. Je ne mourrai donc pas contente? Faut-il que j'emporte un reproche contre toi, toi si bon, et une douloureuse incertitude sur l'avenir de ma pauvre petite. Sois donc tranquille, rends-toi à ma prière.... Claire fera comme moi.

— Comme toi!... mais il n'acheva pas. Caroline pleurait : il prononça le serment qu'elle arrachait à sa tendresse inconsidérée. « Au fait, elle peut avoir raison, se dit-il ensuite quand le souvenir de sa promesse venait l'importuner ; sans ses charmes, sans ses grâces, fruits d'une éducation pareille, je ne l'aurais peut-être pas épousée. » Après quoi il ajoutait, en forme de consolation : « D'ailleurs, je ne suis pas ruiné, grâce au ciel, et des temps meilleurs peuvent revenir. »

En effet, la maison Granger existait encore, mais le négociant fut saisi d'effroi quand, après la mort de sa femme, regardant face à face le délabrement de ses affaires, il vit le gouffre qui s'ouvrait devant lui : plus de crédit, plus de confiance, un déficit énorme presqu'impossible à combler ; un pas encore et c'en était fait de cette fortune si laborieusement amassée. Devant cette réalité terrible, qui lui laissait à peine l'espoir de sauver quelques débris du naufrage, l'énergie de cet homme, usée par une longue habitude de soumission, l'énergie lui manqua pour en appeler à de nouveaux efforts et au travail du malheur causé par sa faiblesse. Il tomba dans une apathie aussi funeste dans ses effets que le désespoir ; et cependant s'il eût voulu ouvrir son cœur aux consolations, il y eût peut-être puisé la force de résister à l'accablement qui s'était emparé de ses facultés

morales : des voix amies murmuraient sans cesse à son oreille de douces et compatissantes paroles capables de cicatriser sa blessure, deux femmes lui prodiguaient leurs soins, l'excitaient à la résignation, lui prédisaient des jours plus heureux ; mais à l'une, il répondait tristement que pour lui le bonheur s'était enfui pour toujours ; et l'autre, il ne l'écoutait pas. Celle-ci, il faut en convenir, s'y prenait mal pour endormir une douleur récente : à ses encouragemens, elle mêlait d'aigres récriminations contre la cause première de l'état où se trouvait Granger, des souvenirs d'un temps plus fortuné, souvenirs si pénibles à celui qui souffre ; au lieu d'adoucir le sentiment de ses pertes, elle l'irritait encore en l'accusant d'en être le seul auteur. « Ah ! s'il avait su mieux choisir, s'il avait pris une autre compagne ! » tel était le refrain éternel des sermons de l'insupportable prêcheuse, dont les insinuations intéressées ne réussissaient ni à calmer ni à convaincre son auditeur.

Celle qui se consumait ainsi en peines inutiles, était une veuve déjà sur le retour, madame Féret, cousine éloignée de Caroline. Soit inclination vraie, soit plutôt espérance que le négociant n'était pas tombé aussi bas qu'il le croyait et le disait, toujours est-il qu'elle n'avait qu'un but : devenir madame Granger ; et qu'elle n'épargnait rien pour l'attein-

dre, ni protestations de dévouement inaltérable, ni témoignages de sensibilité. Madame Féret avait été pauvre toute sa vie, et avec des idées beaucoup au-dessus de sa fortune, elle avait passé ses belles années à désirer, à envier tout ce que sa position ne lui permettait pas d'obtenir. Aujourd'hui, presque vieille, elle enviait et désirait encore; la seule différence qui existât entre le présent et le passé, était un degré de ténacité de plus dans ses deux aimables qualités, la jalousie et l'ambition qui avaient pris racine en sa chair et faisaient partie nécessaire de son existence. Un premier mariage n'avait pas répondu à ses vues, elle en convoitait un second; mais son cousin la connaissait trop bien, et certes, après avoir aussi chèrement payé l'expérience d'un caractère et de goûts semblables à ceux qu'il lui savait, il n'avait garde de se rendre à ses avances. Souvent même, s'il résistait à la tentation de lui imposer silence quand elle le fatiguait de ses actucieuses doléances, c'était uniquement parce qu'il voyait en elle un appui pour sa fille.

Le malheureux découragé recevait mieux les conseils de son autre consolatrice, car elle était bonne, celle-là, elle l'aimait véritablement, et elle ne l'avait jamais fait voir qu'au jour de l'infortune. Madeleine, pauvre fille accueillie autrefois par charité dans l'opulente maison du négociant, avait

récompensé la bienfaisance de son maître par un attachement à toute épreuve, par une fidélité exemplaire. Toujours livrée aux travaux qui lui avaient été confiés, elle s'était fait un devoir sacré de la reconnaissance, et de la reconnaissance à un sentiment plus tendre il y a si peu loin, que sans le vouloir, sans le savoir, Madeleine avait laissé pénétrer dans son cœur un amour pur et respectueux, un de ces amours qui ne ravagent pas, qui calment au contraire, qui font prendre l'adversité en patience, qui sont moins un tourment qu'un plaisir, même quand une distance infranchissable sépare celui qui l'éprouve de celui qui l'inspire. Tant que la prospérité et la joie avaient régné dans cet asile que la bonté lui avait donné, la pauvre servante se serait reproché comme un crime d'ingratitude de s'arrêter aux pensées qui, malgré elle, se présentaient quelquefois à son esprit; elle évitait même, et cela par un admirable instinct, de parler trop souvent à l'homme si généreux pour elle. Seulement elle admirait ses nobles qualités, se trouvant satisfaite de vivre près de lui : c'était une belle âme qui en devinait une autre, sa sœur suivant la nature, et que les lois du monde lui rendaient étrangère. Elle avait joui du bonheur de M. Granger comme si ce bonheur lui eût appartenu; plus tard, elle avait pris une moitié dans ses peines. Le malheur venu, elle sentait que son rôle n'était

plus le même ; jusqu'alors elle avait gardé le silence de peur de se trahir, maintenant elle parlait, car il avait besoin qu'elle parlât pour le distraire, pour adoucir son mal, qu'elle parvenait à lui faire oublier à force de le partager.

Nous l'avons déjà dit : la cure n'était pas facile, mais la persévérante Madeleine ne se rebutait point. Chaque jour plus attentive, plus zélée, elle savait occuper l'esprit de son maître d'objets qui semblaient au premier aspect n'avoir aucun rapport avec sa position, puis elle l'y ramenait insensiblement avec cet art venant du cœur, que possèdent si bien les femmes qui aiment. Aux premières tentatives, il détourna la conversation, comme un malade qui répugne à approcher ses lèvres d'une potion amère, mais peu à peu sa répugnance diminua ; enfin il prit courage, et promit à son ange consolateur, comme il l'appelait ce jour-là, de secouer sa morne tristesse, de voir s'il n'y avait pas quelque moyen de retarder la catastrophe qui le menaçait, et de tout faire pour la prévenir, si c'était possible. A la vue de cette métamorphose, madame Féret tressaillit d'aise et chanta victoire : elle se donnait tout le mérite de la guérison.

Dès ce jour, M. Granger travailla donc à arranger ses affaires ; ses premières démarches furent couronnées du succès : il obtint du temps de ses

créanciers, sa probité, si long-temps éprouvée, inspira de la confiance; quelques-uns même de ses confrères vinrent généreusement à son aide : un moment, il put espérer le rétablissement de son crédit et croire à des jours prospères comme ceux d'autrefois; mais en même temps il lui fallait s'imposer un surcroît de pénibles fatigues, et ses forces, minées par le chagrin, étaient incapables de le supporter. Ce brusque passage d'un repos presque absolu à l'activité continuelle de corps et d'esprit exigée par les détails d'une administration embarrassée, pouvait devenir funeste à sa santé. Cette considération, jointe à la peur de l'isolement qu'éprouve toujours l'homme faible et malheureux qui s'est laissé consoler, mais qui redoute le malheur et sa faiblesse, jointe aussi peut-être à un secret penchant pour Madeleine dans le cœur de laquelle il avait pu lire, le détermina à faire de sa domestique sa compagne. Pour celle-ci, tant que le négociant ne parla que le langage de l'amour, elle eut assez de force pour ne pas accéder à sa proposition, mais quand il eut ajouté que de cette union dépendait son courage à lui et la réalisation des espérances qu'elle l'avait amené à concevoir, elle ne résista plus : elle accepta, pour lui plus que pour elle, afin d'être toujours là, prête à le maintenir dans l'énergie qui était son ouvrage, ou bien à le consoler en cas de rechute.

Lorsque le projet de son cousin ne fut plus un mystère, lorsque surtout l'exécution l'eut suivi de près, madame Féret, piquée au vif, ne sut pas retenir les éclats de sa colère. Elle maudit « la ser» vante hypocrite qui, par ses artifices, avait » ensorcelé son pauvre maître; » elle dit à qui voulut l'entendre que son parent faisait la plus insigne folie qu'un homme pût faire dans sa situation; que certainement, s'il avait voulu l'en croire, il n'aurait pas été forcé d'épouser une fille sans éducation, qui n'avait rien; puis, les médisances à demi-mot, les calomnies même, tout lui parut bon à servir son ressentiment; et, de fait, la vengeance et la fureur lui étaient bien permises, à elle qui se voyait trompée dans son illusion la plus chérie, parce que c'était la dernière. Par la longue habitude de convoitise qu'elle avait caressée en s'emparant à l'avance de Granger comme d'un bien à elle appartenant, elle s'était si fortement enracinée dans la jouissance de la propriété! elle avait si souvent dit dans son cœur avec conviction : « Il sera mon mari! » et se voir tout-à-coup ravir cet objet de son ardente cupidité, n'y avait-il pas là de quoi soulever tout ce que l'âme d'une vieille femme peut renfermer de fiel et d'amertume? Pour elle, après ce mariage manqué, il n'y avait plus, suivant une expression populaire, qu'à tirer l'échelle; c'était son unique res-

source, son va-tout de veuve qui veut cesser de l'être, et elle s'y était raccrochée avec ténacité, avec désespoir, comme un naufragé à sa dernière planche de salut. Aussi jura-t-elle une haine à mort à la bonne Madeleine, et si Granger ne fut pas compris dans son serment d'exécration éternelle, il le dut uniquement à l'amour que sa vindicative cousine portait à Claire, amour qui s'accrut sans doute en raison de l'aversion dont elle gratifiait la *marâtre,* et la fille que celle-ci donna peu de temps après au négociant. Toutefois, il faut en convenir, quand, avec les années qui s'écoulaient, elle vit les efforts infructueux du père de Claire pour relever sa maison, quand elle comprit comme tout le monde qu'une ruine complète devenait certaine, la rancuneuse veuve eut un mouvement de pitié, mais ce fut pour sa protégée qui perdait autant que sa sœur dans ce désastre. Sa vengeance était satisfaite, mais le plaisir qu'elle ressentait d'un côté fut tempéré par les craintes qu'elle concevait de l'autre, puisque l'objet de sa prédilection se trouvait frappé du même coup que les objets de sa haine.

Le remède était venu trop tard pour Granger : malgré l'ordre de Madeleine, malgré l'activité des deux époux, des malheurs successifs amenèrent une faillite. Ce ne sont plus les luttes de l'homme fort aux prises avec l'adversité, les angoisses de

l'homme abattu par le découragement qui nous resteraient à raconter, mais les privations, les souffrances de la misère, et aussi la patience angélique de la femme qui cacha ses plaintes dans son cœur, et qui, aux jours du deuil, se fondit en un trésor inépuisable de tendresse sur son mari et son enfant. Tout avait été payé, l'honneur demeurait intact et sans tache ; mais l'honneur avec la pauvreté, et pour la combattre, de misérables travaux qui gagnaient à peine la nourriture de chaque jour. Madeleine passait les nuits, prêchait d'exemple la résignation à celui qui l'avait prise pour campagne de son sort, élevait sa petite Fanny dans l'amour de Dieu, lui apprenait à coudre, à broder, à lire, à écrire, et lui répétait sans cesse qu'elle ne devait rien attendre que d'elle-même : c'était, du reste, continuer l'éducation qu'elle lui avait destinée, même dans des temps meilleurs, sauf plus tard à y joindre quelques talens d'agrément en rapport avec la position que sa fortune lui donnerait dans le monde, car le sens droit de la pauvre mère lui faisait préférer le solide au brillant ; Granger aussi était de cet avis.

Hélas ! maintenant il n'en était pas à se repentir de son imprudente promesse qu'il avait tenue jusqu'au moment où il n'avait pu payer les frais de pension de sa fille aînée, force lui avait bien été alors de la prendre avec lui, malgré la propo-

sition de madame Féret qui voulait garder Claire chez elle : c'est que le bon père nourrissait l'espérance que les leçons de Madeleine pourraient détruire le germe de la vanité dans cette tête de jeune fille; il se trompait : tandis que Fanny, avec un sérieux charmant qui n'excluait ni les rires ni la joie enfantine quand son ouvrage était fini, écoutait les conseils de sa mère et travaillait à ses côtés, l'ex-pensionnaire rêvait à ses jeux abandonnés, à l'instruction qu'elle avait reçue et qui lui semblait la rendre si supérieure à sa sœur qu'elle aimait bien pourtant; au commencement de son séjour dans la chétive demeure où s'était établie la famille de l'ancien négociant, à l'aspect de cette indigence dont souffrait son père, elle avait pris la résolution d'aider à l'adoucir autant qu'il serait en elle, car son cœur était bon et sensible; mais il fallait apprendre, et souvent elle se dépitait de voir qu'elle ne pouvait réussir aussi bien que la petite Fanny, ou encore, pendant que son aiguille avançait machinalement la tâche qu'elle s'était imposée, son esprit était ailleurs : que lui importait d'entendre les leçons de morale, de patience et d'économie que la prudente mère avait sans cesse à la bouche ? Et quand bien même elle y eût prêté l'oreille, n'y avait-il pas là une autre voix plus séduisante, celle de madame Féret, qui ne lui adressait que des mots de meilleur avenir, de

fortune, de succès dans le monde? Quel cœur de jeune fille, élevée comme Claire, eût balancé entre des idées si diverses, les unes graves et austères, les autres riantes et gracieuses : et à qui la faute si le choix est mauvais? Mais qu'y faire après tout? Cela doit être sans doute, car notre société est ainsi organisée que le mal y est aussi nécessaire que le bien. Seulement, que les moralistes ne s'étonnent plus des progrès effrayans du vice et des suicides : la cause en est, la principale cause voulons-nous dire, dans ces éducations avortées, dans ces demi-instructions qui lancent une foule de jeunes gens des deux sexes sur le pavé des grandes villes, pour y vivre de prostitution et de bouleversemens, car avant tout il faut vivre. La plaie est là saignante et profonde : c'est aux sages et aux puissans de la guérir, et c'est à ceux qui n'ont pas entre leurs mains le pouvoir de la guérison, c'est à nous de la signaler du moins : pauvre mérite en vérité, quand tout le monde peut la toucher du doigt et que pour la sonder il suffit d'ouvrir les yeux; mais il est bon d'avertir sans relâche ces aveugles incurables, ceux qui ne veulent pas voir.

Un malheur plus poignant que la perte de sa fortune était réservé à M. Granger : usée par la fatigue, la santé de Madeleine chancelait à vue d'œil; elle expira entre ses bras, en montrant le ciel où

elle allait prendre sa place. Cette fin paisible et sublime produisit une forte impression sur l'esprit de Fanny : elle avait tant vu souffrir, la pauvre petite, et elle n'avait pas dix ans! mais son jugement et sa raison s'étaient formés avant l'âge, l'exemple et les préceptes de sa mère ne pouvaient sortir de sa mémoire : elle pria Dieu en lui demandant de la faire ressembler à cet ange qui venait de la quitter et qui, s'il le permettait, veillerait toujours sur elle.

Quant à l'ancien négociant, ce coup terrible l'acheva. A dater de cette heure qui l'avait séparé d'une épouse dont la seule présence le faisait vivre, il s'éteignit peu à peu, doucement, presqu'avec bonheur. Enfin la dernière heure de cette existence mêlée de tant de joies et de traverses allait sonner. Autour du lit de mort, madame Féret et Claire d'un côté, de l'autre Fanny agenouillée et serrant la main froide de son père, attendaient dans un triste silence, troublé seulement par les sanglots de la petite, le dernier soupir du moribond. Claire pleurait, et la veuve elle-même essuyait de temps en temps une larme qui coulait le long de ses joues : en ce moment elle se rappelait sans doute que cet homme qui était là, devant elle étendu, et dont chaque seconde emportait une parcelle de vie, elle l'avait aimé : c'est un souvenir qui ne meurt jamais, ou, s'il a pu s'effacer,

qui revient toujours accompagné d'émotion alors qu'on va se dire un adieu éternel.

Le regard fixe et voilé, la respiration embarrassée, le vieillard s'agitait sur sa couche : une pénible inquiétude semblait empreinte sur ses traits, on eût dit que pour mourir il attendait quelqu'un. Tout-à-coup il se ranime : des pas retentissant sur l'escalier ont frappé son oreille, ses yeux se dirigent vers la porte de la chambre qui vient de s'ouvrir, et une expression de joie indicible brille sur sa figure tout-à-l'heure contractée par la souffrance et l'anxiété ; à l'aspect de la personne qui entre, il fait un effort pour lui tendre la main et pour parler.

— Ah ! c'est la religieuse, murmure madame Féret en se détournant et affectant de ne pas saluer, — elle vient chercher l'autre apparemment, elle fait bien, car je ne m'en serais pas chargée;— et ces paroles sont suivies d'un regard à la pauvre Fanny, regard qui témoigne assez que la haine de la vieille dame pour la mère était tout entière reportée sur la fille.

— Merci, sœur Louise, merci ! dit Granger d'une voix faible, je vous attendais, mais je savais, mon cœur me disait que vous viendriez.... que va-t-elle devenir ? et sa main montrait la petite ; ma cousine prend Claire avec elle...

— Oui, interrompt la veuve, et je vous promets...

— Je le sais, je le sais,.. reprend-il ; mais mon autre enfant?

— Calmez-vous, répond la sœur d'un ton affectueux, je lui ai trouvé un asile, je prendrai soin d'elle. Fiez-vous à moi. Soyez en paix.

— Oh ! merci ! aimez-la comme vous avez aimé sa mère... adieu, mes enfans.. je meurs plus tranquille, embrassez-moi.. oui, plus tranquille.. et cependant... Claire, prends garde,.. et vous aussi prenez garde, prenez garde !

Ce furent ses dernières paroles, et dans l'accent avec lequel il les adressa à madame Féret, il semblait qu'il y eût de la crainte, une prière, une révélation de l'avenir. Fanny et sa sœur y répondirent par des sanglots.

Le lendemain de ce jour, Charles Baudin, le fils du serrurier de Chef-Boutonne, était arrivé à Paris.

CHAPITRE IV.

Rêves dorés.

> Dans mon songe, tout était lumière, splendeur et richesse. Oh! béni soit Dieu qui me l'a envoyé!
>
> G. Novalis.

> Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles ;
> Les cartes ont toujours raison.
>
> Béranger.

Claire a été fidèle à sa promesse, et n'a plus voulu paraître dans ce que madame Féret appelle le grand monde; malgré les invitations réitérées de la vieille dame, la jeune fille a tenu bon : elle se souvient avec amertume du bal de la rue d'Enghien. Cependant la blessure faite à son amour-

propre s'est cicatrisée avec le temps : à son âge les impressions fâcheuses sont si légères, si fugitives ! Sa gaieté est revenue, et depuis quelques jours ce n'est plus le front chargé d'un nuage, l'air inattentif et l'esprit préoccupé, qu'elle écoute les projets de sa tante pour son avenir. Si madame Féret aime Claire d'affection, il y a aussi de l'égoïsme dans sa tendresse. A près de cinquante ans, la saison est passée d'être ambitieuse et jalouse pour son propre compte, mais la jalousie et l'ambition sont du nombre de ces passions tenaces que Rabelais compare « à une épousée dont on ne se défait pas » jusqu'à l'heure du trépassement; » plutôt que d'y renoncer, la veuve les exerce au profit d'une autre qui, peut-être plus heureuse, en recueillera tous les bénéfices; c'est donc sur sa nièce que l'envieuse matrone a reporté ses désirs de grandeur. Comme il n'est plus temps de rêver pour elle et qu'il est dans son caractère de rêver toujours, rebelle qu'elle est aux désillusions et aux désappointemens, Claire est le but de ses rêves d'à présent, car elle ne réfléchit pas, l'imprudente, que son exemple est là pour prouver la vanité de ses magnifiques idées; semblable à ces pécheurs endurcis qu'une leçon n'a pu corriger, elle retombe en aveugle dans sa faute favorite, avec cette différence que ce ne sera pas elle qui en deviendra la victime; soit ignorance, soit absence de jugement, elle

berce et enivre, comme elle s'est jadis bercée et enivrée, la confiante et facile enfant, de même que les parvenus généreux aiment à élever à leur suite un ami, leur créature, sauf à l'entraîner plus tard dans leur chute; seulement ici la générosité peut aller jusqu'à la prodigalité; la vieille dame n'en sera pas moins riche après : sa dépense est toute en paroles, en discours, longs et maintes fois répétés, il est vrai; mais on doit croire que cette loquacité ne lui coûte rien. D'ailleurs, on l'écoute si volontiers, l'âme de la jeune fille s'épanouit si délicieusement à ces tableaux de fortune et de bonheur, que c'est un nouvel encouragement à continuer chaque jour son œuvre de prédilection : aussi ne se fait-elle pas faute de parler, son imagination n'est jamais à sec de gracieuses descriptions, d'aventures charmantes dont les héros, de grands et riches seigneurs, finissent toujours par épouser de pauvres filles, et tout l'étalage des fictions romanesques. Pourtant sa mémoire lui joue parfois de mauvais tours, et, pour y suppléer, les livres ne sont-ils pas là?

Claire existe donc bien en-dehors de la sphère où la fortune l'a placée en dépit de son éducation; elle sort peu, ses journées s'écoulent dans de frivoles occupations. Certes, retirée dans sa chambre, quand ses doigts parcourent les touches du piano de Petzold, seul héritage que son père lui ait laissé,

ou bien, dans le petit salon, lisant à sa tante un ouvrage nouveau, lecture interrompue par de rares visites, car ces deux pièces forment avec la chambre où couche madame Féret leur modeste appartement ; certes, disons-nous, les pensées de la belle jeune fille ne sont ni à la musique ni à la conversation des visiteurs, et si son esprit est un peu plus captivé par les livres, c'est que dans les livres sans doute elle trouve la continuation, la réalisation de ses pensées. Devenue oisive et paresseuse, à force de s'entendre dire que toute espèce de travail est indigne d'elle qui n'en aura pas besoin dans la position que le ciel ne peut manquer de lui faire plus tard, elle aurait presque honte de donner quelques instans, même à ces délicates broderies qui amusent et attachent, même à ces légers ouvrages que jamais une femme ne rejette, pas plus au milieu du luxe que dans la pauvreté ; elle semble avoir peur de secouer cette espèce de sommeil qui la berce éveillée si doucement, si mollement. Paresseuse, oui, et cela doit être : ces livres futiles, ces romans qui n'apprennent rien, qui ne renferment ni moralité ni instruction, ont toujours cela de pernicieux que, même en n'ayant pas la corruption du cœur pour effet immédiat, ils plongent les facultés dans une sorte de langueur somnolente, et les détournent de toute occupation sérieuse. Il y a plus, quoiqu'on affecte de

penser et de dire le contraire : les ouvrages cyniques et scandaleux ne portent pas des fruits aussi funestes que les compositions vides et sans portée; les premiers peuvent repousser, les seconds se font lire, affaiblissent l'âme à coup sûr et fraient le chemin aux autres. Mais qu'importe si le plus grand mal vient de ceux-ci? Oh! sans doute, qu'importe! Seulement nous ne savons pas d'imprudent assez entêté pour se jeter dans un abîme à pic, et pour qui la pente ne serait pas au moins une excuse à la chute.

Avec ses dix-huit cents francs de rente viagère, madame Féret ne pouvait guère procurer de plaisirs à Claire, à l'exception de ceux qu'on se donne à peu de frais. Pendant les longues promenades que faisaient ensemble la tante et la nièce, le cœur de la vieille dame lui bondissait de joie dans la poitrine en entendant les exclamations admiratives que les jeunes gens ne pouvaient retenir à l'aspect de sa compagne qui, à son tour, coquette et souriante, rougissait et baissait les yeux.

— Vois donc, Claire, comme on te regarde : c'est qu'en vérité tu es jolie comme un ange. Qui sait? il y a peut-être là un mari.

— Vous croyez, ma tante?

— Tiens, si je le crois! Pourquoi pas donc? avec ton éducation et tes talens....

Puis un peu plus loin :

— Oh! le charmant tilbury, le beau coupé! voilà comme tu en auras, petite. Dis-moi donc, à propos : qu'aimes-tu mieux d'un coupé ou d'un tilbury? Moi je préfère le premier ; et il faudra que tu tiennes à cela, parce que tu me conduiras au bois de Boulogne avec toi. Entends-tu, c'est décidé.

— Mais je n'y suis pas encore....

— C'est tout comme ; ça viendra, ça viendra.

Le moyen, après cela, que pour la jeune fille l'enivrement des sens et du cœur ne suivît pas l'enivrement des regards, qu'un éclair de raison vînt luire à travers cette molle atmosphère de séductions! Puisqu'ainsi que nous l'avons vu, elle avait bien pu oublier la mort de son père, le moyen que sa mémoire conservât le souvenir des sages paroles du vieillard! « Prends garde! » avait-il dit. Oh! non, elle ne prenait pas garde, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que personne ne prenait garde pour elle.

A part ces promenades, qui ne faisaient que fournir un nouveau texte aux pensées de Claire et aux ambitieuses suggestions de sa tante, à part aussi quelques visites reçues et rendues, et une fois par mois, peut-être, une soirée chez une amie de madame Féret, petite réunion dont la fille de Caroline était la reine par sa beauté et ses talens, l'existence des deux dames se passait dans la soli-

tude, et la solitude entretenait les illusions et les flatteuses espérances : on rêve si bien et avec tant de charme quand on est seule, et que la vérité ne fait pas entendre à l'oreille sa voix rude et sévère! Au retour de ces soirées, c'était à qui, de la tante et de la nièce, se moquerait le plus des modestes invités, des jeunes gens sans fortune qui avaient osé adresser à la charmante brune, ainsi qu'ils l'appelaient, une timide parole d'amour ou un regard plus hardi; le dédain de la vieille éclatait en aigres apostrophes aux absens, dont l'audace, disait-elle, la ferait rire si elle ne lui faisait pitié; tandis que Claire, tout en repoussant de pareils hommages si peu en harmonie avec ses sentimens, ne laissait pas de sentir son amour-propre doucement chatouillé des preuves d'admiration qu'elle avait recueillies. Si madame Féret, ce qui lui arrivait assez souvent, se répandait en invectives trop amères contre ses adorateurs, vite elle prenait leur défense avec un ton de compassion méprisante sans doute, mais dans laquelle, à son insu peut-être, perçait une émotion secrète, émotion dont jamais une jeune fille ne se défendra qui se voit adorée, n'importe d'où parte l'adoration.

Ainsi la retraite, les personnes qu'elle voyait, les discours qu'elle entendait chez elle ou ailleurs, tout concourait, comme par un accord unanime, à nourrir dans son cœur des idées d'élévation. Un

seul être au monde lui donnait un exemple contraire. C'était sa sœur Fanny; mais cette enfant, qu'elle aimait beaucoup et qu'elle trouvait encore davantage au-dessous d'elle, ne pouvait guère peser dans la balance. Malgré la haine de madame Féret qui s'exhalait en reproches violens à propos du moindre mot prononcé par la petite, malgré les rebuffades qui l'attendaient toutes les fois qu'elle se présentait à la maison du faubourg Poissonnière, Fanny avait trop d'amitié pour sa sœur pour ne pas la venir voir aussi souvent que cela lui était possible. Quant à Claire, elle la recevait bien, lui parlait avec douceur, avec tendresse, mais elle ne laissait échapper aucune occasion de lui faire part de ses triomphes, de ses espérances que l'avenir ne manquerait certainement pas de réaliser. La fille de Madeleine écoutait ces confidences comme on écoute une langue qu'on ne comprend pas, et surprise qu'elle était de ces idées si étrangères à sa manière de vivre et à l'avenir qu'elle se préparait, tout cela lui paraissait naturel cependant, lorsqu'elle venait à réfléchir que l'éducation de Claire avait été bien autre que la sienne : « Ça doit être, pensait-elle, et ma sœur a raison, pourvu qu'elle y trouve son bonheur. » Dans la naïveté de son âme, elle allait jusqu'à partager des espérances qu'elle ne concevait pas pour elle-même.

—Oui, Fanny, disait Claire dans ces entretiens.

où son cœur débordait de joie; oui, un beau jeune homme aimable et riche, qui me comblera de soins et d'amour. Comprends-tu? mais non, tu es trop petite pour cela.

— Est-il venu, l'as-tu vu? répondait l'autre.

— Non, mais je le verrai; et songe comme je serai heureuse!

— Eh bien! tant mieux, ma sœur.

Et là-dessus l'enfant s'en allait, et la minute d'après elle ne pensait plus à rien de ce que sa sœur venait de lui dire, sinon que Claire serait heureuse, et elle-même était contente. C'est qu'elle avait à s'occuper de bien autre chose.

En dépit des sentimens élevés dont la veuve faisait volontiers parade, le désir de briller, devenu chez elle une habitude, l'avait peu à peu conduite à de singulières croyances. Suivant elle, les visions du sommeil influaient prodigieusement sur les événemens de la vie, rien n'arrivait qui n'eût été prédit d'avance : il s'agissait seulement de comprendre les prédictions. Or, à cet égard, sa science était infaillible : n'avait-elle pas, durant le premier veuvage de M. Granger, rêvé chat et dents tombées, ce qui signifiait dispute et malheur. Forte de cette expérience, sa manie divinatoire prétendait connaître les plus intimes révélations de l'avenir : superstitieuse, en un mot, comme toutes les vieilles femmes qui n'ont rien à

faire, elle cherchait sans cesse et à propos de tout à lire dans l'obscurité des temps ; niaise, du reste, car elle espérait toujours, et crédule autant que possible, car elle avait intérêt à croire, nous n'affirmerions pas, mais il est probable qu'elle mettait à la loterie. Quoi qu'il en soit de cette dernière assertion, inspecter les lignes d'une main ou d'un visage, interroger les cartes sur les chances plus ou moins heureuses qui se trouvent dans leurs combinaisons, voilà, après le bavardage, son plus cher délassement, son occupation favorite. Dans ces momens là, Claire l'écoutait avec attention, et il faut le dire, avec un certain plaisir : par un hasard étrange toutes les consultations lui étaient favorables.

Un jour, ses lunettes sur le nez, l'œil brillant de joie, la nouvelle déesse du destin interrogeait des tarots étalés sur une table devant elle.

—Tiens, disait-elle à sa nièce, vois comme cela se présente bien.

Et à mesure qu'elle retournait les cartes :

—Bonne nouvelle... fortune... Ah ! ah ! une lettre à la poste. Qu'est-ce que cela signifie ? Bien, la lettre est agréable. Mais qu'est-ce que je vois là ? une contrariété.... une femme blonde qui t'en veut, qui contrecarre tes desseins.... J'en étais sûre : c'est ta sœur !

—Et où pouvez-vous prendre cela, ma tante ?

Vous vous trompez : Fanny n'a que de l'amitié pour moi. En ce cas, il faut qu'elle se cache bien.

— Justement, elle se cache. Regarde : elle te tourne le dos, elle agit de ruse : c'est une jalouse et une hypocrite. Mais cela ne peut pas être autrement : elle reçoit de mauvais conseils d'une autre.... Juste ! la religieuse !

— Allons, ne dites pas de mal de sœur Louise, elle est incapable....

— Incapable ! je n'en voudrais pas jurer. D'ailleurs ce n'est pas moi qui parle, ce sont les cartes, et les cartes, c'est la vérité pure.

— Après, ma bonne tante, après ?

— Ma foi, tout se brouille.... plus rien.... Oh ! si fait, si fait : trèfle, amour et richesse ! Bonté divine ! un roi qui te regarde, qui te trouve jolie, et puis un jeune homme aussi, rivalité sans doute ! Oui, une lettre envoyée par le jeune homme à l'autre, qui fronce le sourcil.... Bien ! bien ! Non, toujours cette maudite dame blonde qui se trouve entre toi et le bonheur.... Je te dis de te défier de Fanny ; mais c'est égal, tu triompheras : l'amour et la richesse dominent... Voyons maintenant le grand jeu pour le mariage !

— Voyons ! s'écria Claire, je serais si contente !

— Et tu le seras bien sûr.... Écoute.... Ah ! ah ! toujours ce beau cavalier !.... Il paraît qu'il a forcé son rival à se désister de ses prétentions ; et

d'ailleurs, celui-là a beau se mettre à tes genoux, tu ne l'écoutes pas. C'est décidé, tu épouseras un jeune homme.

— Mais certainement, ma tante!

— Bien! ses projets sont honnêtes; bien, il renverse tous les obstacles, la passion le transporte. Oh! comme il t'aime, comme il t'aime!....

— Est-il brun ou blond, ma bonne tante?

— Brun, ma nièce, brun, très brun, beaux sourcils, beaux yeux, beau garçon! Vois, plutôt.

— Ah! tant pis! Et un léger soupir accompagna cette exclamation.

— Allons, répliqua la sibylle, reprenant momentanément son rôle de tante; c'est parce que tu es brune que tu aimerais mieux un blond, je le conçois; mais, pour un caprice, il ne faut pas refuser ce que le bon Dieu nous offre, mon enfant. Ainsi attention : comme je te le disais tout-à-l'heure, ce charmant jeune homme qui est riche à millions t'aime à en perdre la tête; il extravague que c'est une pitié, et tu dois avoir compassion de son état.

— Vraiment?

— C'est si vrai, répondit la vieille dame suppléant par son imagination à ce que les cartes ne disaient pas sans doute, c'est si vrai, ma fille, que la pensée seule d'un refus lui inspirerait une terrible résolution : sur ma foi rien qu'à le voir, on devine qu'il ferait un malheur, prends-y garde!

— Ah! mon Dieu! vous m'effrayez....

— Bon! il ne mourra pas, c'est moi qui le prédis... avec ça qu'il saura bientôt à quoi s'en tenir: oh! il veut tout de suite connaître son sort, il y va de tout cœur, celui-là; comme il est pressé, comme il se dépêche!

— Je n'attendrai donc pas long-temps?

— Non, ma foi, il accourt sur les ailes de l'amour pour t'offrir son cœur et sa main... ah! ah! le voilà, il vient. — Tiens, qui est-ce qui nous arrive là? c'est drôle! s'écria-t-elle tout-à-coup interrompant l'horoscope; et moitié surprise, moitié mécontente, elle se hâta d'enlever les cartes, de remettre la table à sa place, et s'en alla ouvrir au visiteur. Quant à Claire, elle entendit probablement une voix qui ne lui était pas inconnue, car toute rouge et tout émue, elle avait quitté le petit salon, lorsque madame Féret y rentra précédant d'un air sec et digne le nouveau venu, à qui elle montra une chaise de la main; après quoi, ils s'assirent, et un assez long silence régna entre eux, tandis que la curieuse jeune fille, l'oreille collée à la porte de sa chambre, s'apprêtait à ne pas perdre un mot de la conversation qui, à en juger par les mouvemens de son sein et l'attention toute particulière qu'elle mettait à comprimer son haleine, comme si elle eût craint d'être entendue, devait singulièrement l'intéresser.

Georges Marsault était un bon et honnête ouvrier, qui, à force d'application et de travail, était parvenu à se distinguer dans l'art si difficile et si beau de la mécanique ; son assiduité, ses progrès avaient frappé son maître, possesseur d'une fabrique immense située à l'une des barrières de la capitale. Fils de ses œuvres, Georges ne devait rien qu'à lui-même : à vingt ans, son ignorance le condamnait à un état pénible, capable de le nourrir sans doute ; avec des bras et du courage un homme gagne toujours de quoi vivre, mais voilà tout ; il avait voulu davantage, il avait voulu fortement apprendre et savoir, à vingt-cinq il était habile ; ses heures et ses jours de repos, au lieu de les perdre dans la dissipation et les mauvaises compagnies, il les avait employées à étudier. Il avait complètement réussi, et le patron qui le connaissait bien, lui confiait parfois la direction d'un travail important. Voyant ses efforts récompensés, le gain de ses journées triplé, fier surtout de l'amitié de son maître, Georges était heureux, rien ne troublait le calme dont il jouissait ; grâce au ciel, la fabrique dont il se regardait pour ainsi dire comme l'enfant, prospérait au gré de ses vœux ; rien ne lui manquait donc jusqu'au jour, ou pour parler plus justement, jusqu'à la soirée où il avait vu Claire, car la voir et l'aimer ce fut tout un pour le jeune mécanicien, mais l'aimer avec passion,

avec délire : elle était si belle, elle paraissait si bonne et si douce quand elle le voulait, et la coquette n'avait pas refusé de l'être avec lui, peut-être parce qu'il était bien fait et blond, et nous savons que la couleur blonde est celle que son imagination donne à l'amant de ses rêves. Timide et craintif comme on l'est quand on aime réellement et pour la première fois, si le jeune artisan n'avait pas, depuis cette soirée qui faisait époque dans sa vie, osé risquer une parole, en revanche, ses regards s'étaient chargés de ce soin, et la jolie brune n'avait pas été long-temps sans s'apercevoir qu'une nouvelle victime s'enchaînait à son char. Toutefois soit caprice, soit instinct, elle gardait sa découverte pour elle seule, et sa tante à qui d'ordinaire elle ne cachait rien, l'ignorait. Quant à Georges, il avait tout dit au fabricant, et celui-ci l'encourageait à se prononcer.

— Cela ne peut plus durer, lui disait-il, tu n'es plus le joyeux garçon que j'aimais tant à voir ; à présent tu es triste, préoccupé, il faut une fin à tout; elle te plaît, présente-toi, que diable? elle pourrait choisir plus mal; va, mon ami, ne te laisse pas épouvanter, un moment de courage et tout sera fini.

— Mais, reprenait l'amoureux, elle a des goûts si différens des miens?

— Tu la mettras à la raison, et ce ne sera pas difficile pourvu qu'elle t'aime.

— Voilà la question....... c'est ce que je ne sais pas.

— Eh bien! le meilleur moyen est de le lui demander.

— C'est juste!

— A propos, est-elle riche, cette belle demoiselle?

— Non, mais c'est égal, j'ai peur.

— Va donc, va donc! et une fois marié ne redoute pas les suites, compte sur moi.

Un jour, le bon maître ayant une fois expliqué un peu plus clairement ce qu'il entendait par ces derniers mots, Georges prit son courage à deux mains, et content, plein d'amour et d'espérance, vêtu de son habit des jours de fête, il sortit de la fabrique, entra dans Paris, et se dirigea vers le faubourg Poissonnière, lestement d'abord, puis moins vite, puis tout-à-fait à pas lents; à mesure qu'il approchait de cette maison où son sort allait se décider, l'espoir s'enfuyait et les craintes revenaient, si bien que quand il fut arrivé, il fût tenté un moment de s'en retourner et de remettre sa visite à un autre jour. Pourtant il eut honte de sa faiblesse, il entra, mais son cœur se serrait à chaque marche de l'escalier qu'il montait, il tira machinalement le cordon de la sonnette, et quand il vit s'ouvrir devant lui cette porte qu'il ne devait repasser qu'heureux ou bien malheureux, un

éblouissement si fort l'étourdit qu'assis en face de madame Féret depuis quelques minutes, son trouble durait encore. Il fallut même que la vieille dame répétât deux ou trois fois sa première question, avant qu'il fût en état d'y répondre autrement que par des inclinations de têtes multipliées.

— A quoi dois-je le plaisir, monsieur........ qui vous amène?

— Qui m'amène?... Ah! pardon, madame, balbutia-t-il enfin, oui, pardon.... Je dois vous paraître bien extraordinaire, mais quand vous saurez, quand vous connaîtrez, ainsi que mademoiselle votre nièce... et... comment se porte-t-elle?

— Très bien, monsieur, très bien... mais veuillez m'expliquer....

— Je suis venu pour cela sans doute..... et je vais.... au fait, reprit-il avec plus d'assurance, pourquoi n'irais-je pas droit au but avec franchise, sans détour? je ne sais pas faire de phrases... Madame, j'aime mademoiselle Claire... oh! je l'aime bien! de son côté... non, non, je ne puis me flatter, et cependant...

— Excusez-moi si je ne vous comprends pas davantage, fut obligée de dire la vieille dame, car il s'interrompit en pâlissant.

— Et cependant je crois que je la rendrais heureuse; du moins je n'aurais pas un vœu, pas une

pensée qui ne fût pour son bonheur, poursuivit Georges tout d'une haleine.

— Tout cela est fort bon, mais enfin que voulez-vous ? quels sont vos projets ?

— Ce que je veux! épouser mademoiselle Granger, si vous le voulez, si elle y consent, et c'est ce que je viens vous demander à toutes deux.

— C'est donc une proposition de mariage? — et tout bas en elle-même : — les cartes, pensait-elle, l'avaient bien dit.

— Oui, madame, répondit le jeune homme avec un soupir d'allégement, car le grand mot était prononcé.

— Eh bien ! mon cher monsieur, — et en parlant ainsi madame Féret cachait à grand'peine sa joie sous une apparence de dignité; — Voyons, je suis pour ainsi dire la mère de Claire : elle n'a que moi au monde, la pauvre enfant! vous ne trouverez donc pas mauvais que je vous adresse quelques questions.

— Non, non, je suis prêt à répondre.

— Et d'abord qui êtes-vous? c'est bien le moins qu'on sache à qui l'on a affaire.

— C'est tout naturel; je m'appelle Georges Marsault, je suis ouvrier mécanicien...

— Georges Marsault ! un ouvrier ! s'écria la vieille radieuse jusque-là, et saisie d'une horrible colère à cette confidence.... un ouvrier !... ah !

maintenant je me souviens, et moi qui croyais!

— Oui, madame, un ouvrier, — répliqua le jeune homme avec vivacité, espérant par ce qui lui restait à dire réparer le mauvais effet produit par ce mot, — mais ne pensez pas qu'avec moi votre nièce se trouve dans une situation précaire... je gagne cinq francs par jour, j'en gagnerai plus encore, car je travaillerai pour deux; de plus j'ai des économies à la caisse d'épargnes, mon patron m'aime, il a confiance en moi, je ne crois pas en être indigne... il se fait vieux, si j'en juge par quelques paroles souvent répétées, s'il ne m'a pas trompé ce matin même, et je le jure, il en est incapable, eh bien! madame, le temps n'est pas éloigné où je serai pour quelque chose dans la fabrique, mieux qu'ouvrier, maître aussi à mon tour, du moins en partie : de là à l'aisance, à la fortune, qui sait? il n'y a pas loin; en attendant, lorsque la promesse qui m'a été faite sera réalisée, ma femme viendra avec moi.

—Vivre dans des ateliers, tenir des écritures, n'est-ce pas?

—Non, oh! non, je lui épargnerai toute la peine; son bonheur sera ma seule étude, mon bonheur à moi-même; pour elle, comme je vous l'ai dit, je travaillerai davantage, pour elle j'arriverai à cette richesse dont je vous parlais tout-à-l'heure; fiez-vous à moi, quand il s'agira d'elle, mes forces

et mon courage doubleront, car la volonté ne me manquera pas ; elle sera heureuse, j'en fais serment devant vous qui êtes sa tante, son amie, croyez-moi, elle sera heureuse !

Georges aurait continué long-temps ses plans d'honnête garçon et de mari dévoué que la vieille dame n'eût pas songé à l'interrompre ; elle suffoquait de fureur, et les seuls mots un peu intelligibles qui sortissent de sa bouche étaient ceux-ci : — un ouvrier ! ma nièce, femme d'un ouvrier !

— Accordez-moi sa main et qu'elle y consente, poursuivit Georges, et ma vie ne sera pas assez longue pour lui prouver à elle mon amour, à vous ma tendresse et mon respect, dites, le voulez-vous ?

— Avez-vous un équipage, monsieur Marsault ? demanda-t-elle au lieu de répondre.

— Non, madame, mais je ne vois pas... dit-il avec étonnement.

— Ah ! vous ne voyez pas... eh bien ! votre réponse est la mienne ; vous avez dit non, je dis non à mon tour... vous ne voyez pas ! mais je vous excuse, vos idées ne sont pas les miennes, et il n'y a rien d'étonnant, votre éducation...

— Je voulais devenir un artisan utile à moi et aux autres ; je me suis borné à apprendre ce qu'il faut savoir pour cela. Je n'ai pas de ces jolis talens qui plaisent aux femmes, je ne sais pas faire de

tes gracieux complimens qui leur tournent la tête, mais j'ai un cœur franc et plein d'amour pour votre nièce, je croyais que cela suffisait.

— C'est bien quelque chose, certainement, mon cher monsieur, c'est quelque chose; mais voyez-vous, ma Claire n'est pas de celles à qui l'on peut venir dire : acceptez-moi pour mari, et la richesse viendra après, peut-être... non, non, elle mérite une fortune toute venue, une fortune brillante.

— Ah! si je l'avais, ce serait un bonheur pour moi de la lui offrir, soyez-en sûre.

— Je vous crois sans peine; par malheur vous êtes loin de là.

— Ainsi, madame, c'est un refus.

— Réfléchissez vous-même : puis-je faire autrement? la pauvre petite ne résisterait pas à l'existence que vous lui proposez; ah! si vous étiez propriétaire de la fabrique où vous n'êtes qu'ouvrier, et que votre femme n'eût rien autre chose à faire qu'à s'amuser, nous verrions, quoiqu'en vérité ce serait décheoir encore. Georges en avait assez entendu; il se leva d'un air triste, salua sans prononcer un mot, et fit un mouvement pour sortir, puis tout-à-coup, revenant sur ses pas, il s'adressa à madame Féret avec l'accent d'une émotion douloureuse.

— Madame, lui dit-il, il me reste une grâce à vous demander : par pitié, ne me la refusez pas.

En venant ici j'avais de l'espoir, sans cela je ne serais pas venu. Maintenant je n'en ai plus guère, et je voudrais n'en pas avoir du tout. Oui, il me semble que je souffrirais moins si j'étais certain de mon malheur. Je suppose, d'ailleurs, que mademoiselle Granger partage vos idées ; il ne lui en coûtera donc pas plus qu'à vous, de confirmer le refus que vous m'aviez fait entendre. Que sa bouche aussi....

— J'en suis fâchée, très fâchée, interrompit la vieille avec impatience, mais ma nièce n'est pas ici ; elle est sortie.

— En ce cas, permettez-moi de vous faire une seconde vite : cela doit vous être égal ; mon supplice durera plus long-temps, voilà tout.

— Je ne sais si je puis. D'après ce qui vient de se passer, à quoi bon ?

Il insista. Madame Féret ne pouvait se résoudre ni à lui accorder ce qu'il demandait, ni à le lui refuser. Elle se repentait d'avoir feint une absence de Claire. « Ce serait fini à présent, » pensait-elle. Par bonheur, la jeune fille en paraissant mit un terme à son embarras.

— Ma tante ignorait que je fusse rentrée, dit-elle, rougissant de son mensonge.

A sa vue, le jeune homme sentit comme un coup qui le frappait un cœur ; il chancela, et fut obligé de s'appuyer sur le dossier d'une chaise ; Claire se

tenait debout, les yeux baissés, et la tante lui faisait en vain des signes qu'elle ne voyait pas.

— Mon enfant, dit enfin celle-ci d'un ton aigre, voici monsieur qui veut absolument te parler. J'aurais préféré que tu fusses restée là-dedans, mais puisque tu es là, j'espère que tu sauras te rappeler ce que tu te dois à toi-même, et que ta réponse sera digne de la fille de ta mère.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, continua l'ouvrier d'une voix pénétrée et tremblante, un mot, un seul mot et je me retire. Votre tante a commencé à me faire bien du mal; achevez son ouvrage, de la franchise, ne craignez rien. Oh! si vous saviez combien je vous aime!....

— Je le sais, j'ai tout entendu, répondit-elle vivement, mais tout bas; je sais ce que vous avez à me demander.

— Ah, laissez-moi vous dire....

— C'est inutile.

— Eh bien! que décidez-vous?

— Je ne décide rien, monsieur; seulement, je n'ai pas d'autre volonté que celle de ma tante.

En proférant cet arrêt cruel, elle regarda le jeune homme, et elle eut pitié de lui, car, à coup sûr, il souffrait horriblement.

— C'est tout ce que je voulais savoir, mademoiselle, s'écria-t-il. Ah! je vous aime pourtant bien!

Et il sortit, le désespoir dans l'âme. Claire, touchée de cet amour si vrai, demeura pensive et rêveuse. Quant à madame Féret, il semblait qu'elle attendît son départ avec une vive impatience, car à peine la porte se fut-elle fermée sur le malheureux, que son indignation, long-temps comprimée, s'exhala avec amertume.

— A-t-on jamais vu une pareille audace! s'écria-t-elle; un méchant artisan qui a bien l'impertinence.... Ah! on vous en donnera, monsieur l'ouvrier mécanicien, on vous en donnera une femme comme celle-là... A ta place, mon enfant, je l'aurais traité du haut en bas; mais, c'est égal, je suis contente. Embrasse-moi..... L'insolent!

— Pauvre garçon! il a l'air de bien m'aimer.

La jeune fille ne put retenir cette exclamation, qui faillit amener sur elle la colère de sa tante; mais sachant, par expérience sans doute, qu'il est dangereux de heurter de face certaines émotions, celle-ci chercha bien vite à détourner le cours des idées de sa nièce; il n'y avait guère moyen de songer aux cartes: ce qui venait de se passer leur avait fait perdre du crédit. Un volume qui par hasard tomba sous sa main, lui parut la meilleure ressource.

— Allons, ma chère amie, ne pensons plus à tout cela. Tiens, lis-moi plutôt ce roman jusqu'à l'heure du dîner. J'en suis au chapitre où la jeune

personne danse devant un lord qui en devient éperdument amoureux.

— Et l'épouse-t-il, ma bonne tante?

— Pourquoi pas? — répondit madame Féret en s'étalant dans son fauteuil, et en continuant par sa phrase favorite : — Les talens finissent toujours par mener loin, tôt ou tard...... Claire, tu seras comme la danseuse.

— Pauvre jeune homme, répéta celle-ci; puis elle se mit à lire.

CHAPITRE V.

Le legs d'une mère.

Quand Dieu voulut que l'homme travaillât, il cacha un trésor dans le travail parce qu'il est père, et que l'amour d'un père ne meurt point?

De La Mennais.

Pauvre créature abandonnée, console-toi, tu ne seras pas seule au monde.

A. Stéphen.

Lorsque Granger eut rendu le dernier soupir, tandis que de son côté madame Féret emmenait Claire, sœur Louise prit Fanny par la main, et l'arracha, malgré sa pieuse résistance, à cette scène de deuil : les deux orphelines s'embrassèrent en pleurant, puis il fallut se séparer.

Qui peut savoir par quelles épreuves passe une

âme avant d'en venir à cet état d'abnégation absolue qui fait qu'on se dévoue à consoler les misères de ses semblables ! Certes, un pareil dévouement ne peut partir d'un cœur froid et mort ; une flamme doit y brûler ardente et vive, un courage que rien ne rebute doit lui prêter secours et force, le courage de la foi, le seul qui ne succombe pas à l'aspect des plaies saignantes, au spectacle des agonies douloureuses. Et quand celle qui se consacre à ce ministère, où tout est peine et sacrifice, quand elle est jeune, oh ! qui sait quels trésors de tendresse elle renferme dans son sein ! qui sait sur combien d'amers chagrins il lui a fallu poser le baume de la résignation, combien de soupirs elle a étouffés, combien elle a réprimé de révoltes intérieures pour se trouver enfin digne du maître et de la tâche qu'il lui impose ! Ces saintes et sublimes filles sont des anges envoyés du ciel au chevet des mourans pour adoucir les angoisses de la chair qui se plaint, pour aider le souffle immortel à s'exhaler au bruit des prières, de son enveloppe terrestre ; servant d'intermédiaire entre le monde et la divinité, ce sont elles qui font aimer Dieu, car elles sont bonnes et miséricordieuses comme le Dieu dont elles parlent ; oui, c'est ainsi qu'il est beau d'être religieuse, suivant la parole du Christ qui a dit : « Aimez les hommes, si vous m'aimez. » Louise, la protectrice de Fanny, était sœur de charité.

Comment, à un âge où l'expérience de la vie ne peut être si glacée qu'elle ait anéanti sans retour toutes les espérances, éteint toutes les illusions, Louise avait embrassé une carrière qui la faisait étrangère à tout, excepté aux infortunes humaines dans ce qu'elles ont de plus hideux et de plus repoussant, voilà ce qu'il nous est impossible de dire; qu'importe d'ailleurs le principe de sa dévotion généreuse, à quoi bon rechercher dans les replis du cœur la fibre lésée, si la blessure a enfanté un acte méritoire? seulement, à voir sur ce front une ride profonde que le temps n'y a point amenée, on pouvait deviner que cette femme qui avait tant vu et qui voyait chaque jour souffrir les autres, avait dû souffrir beaucoup elle-même. Une semblable révélation se lisait aussi dans ses yeux habituellement doux, mais brillans parfois d'un éclat singulier, comme si, à ces momens-là, un souvenir se fût dressé devant elle, un souvenir de peine et de joie tout à la fois. Du reste, une bonne et calme figure, point laide, point jolie, plus aimable que sévère; en somme, une de ces religieuses plus nombreuses qu'on ne le pense, gaie et riante à l'occasion, indulgente aux faiblesses, laissant là volontiers ses oraisons quand un malade réclamait ses soins, sensible surtout et infatigable dans son zèle bienfaisant.

Louise et Madeleine, la mère de Fanny, étaient

nées de la même maison, avaient partagé les mêmes jeux, peut-être souffert les mêmes souffrances, et cette communauté de chagrins et de plaisirs, jointe à une grande dissemblance de goûts et d'humeur, car ce ne sont pas les caractères semblables qui s'accordent le mieux, avait commencé entre elles une amitié d'enfance qui jamais ne s'était démentie; plus tard, lorsque Madeleine se vit réduite à la misère, la bonne religieuse, se constituant sa protectrice, mais dont la bourse s'épuisa plus vite que la bonté, la fit entrer chez Granger. Puis, après la mort de son amie, sachant le mauvais état des affaires du négociant, elle avait pris la résolution de servir de mère à l'orpheline. Aujourd'hui, elle tenait sa promesse.

La petite, tout entière à sa douleur, suivait machinalement sa conductrice qui, trop familiarisée avec le désespoir et ses effets pour ne pas comprendre quel grand bien cela fait de pleurer dans un moment pareil, n'essayait même pas de sécher les larmes de l'enfant. « D'ailleurs, pensait-elle, le chagrin ne peut faire un long séjour dans un cœur de dix ans, ni les pleurs sur un frais et rose visage, et plus la première explosion sera forte, moins elle aura de durée. » La sœur raisonnait juste. Elles marchaient donc à travers Paris, et le spectacle aussi varié que nouveau qui s'étalait sous les yeux de Fanny ne lui était pas une distraction,

ou pour mieux dire, elle regardait sans voir, ses pensées toujours dans cette chambre qu'elle venait de quitter, auprès de ce lit où son père était mort, son père qu'elle n'entendrait plus, qui ne la caresserait plus, qu'elle ne pourrait plus embrasser. La pauvre orpheline avait fait de bonne heure un rude apprentissage de la vie, et cette nouvelle perte lui était plus sensible parce qu'elle lui en rappelait une autre : elle avait aussi vu mourir sa mère, si bonne, si malheureuse, et qui l'aimait tant. La fille de Madeleine songeait à tout cela, et son cœur se brisait.

Cependant, au bout de deux heures de chemin, comme elles passaient devant la magnifique église de Sainte-Geneviève,

— Ah ! que c'est beau ! s'écria Fanny, et un rayon de joie brilla sur sa figure pâle mouillée de larmes.

— Oui, mon enfant, c'est bien beau, regarde ! — Puis voulant profiter de l'occasion que le hasard lui offrait d'opérer une diversion salutaire sur les idées de sa protégée, elle se mit à lui raconter l'histoire de la sainte patronne de Paris ; mais aux premières paroles la petite l'arrêta. — Ma mère me l'a apprise, dit-elle ; et ce mot, ma mère, fut suivi de nouveaux sanglots. La sœur ne dit plus rien, émue qu'elle était elle-même, et continua sa route.

Le terme n'en était pas bien éloigné. Bientôt elles entrèrent dans la rue des Postes, rue silencieuse et décente, à l'aspect uniforme et tant soit peu lugubre, car c'est une rue à part dans la grande ville, où le vent siffle plus violent que dans toute autre, où le soleil n'apparaît jamais dans les plus longs jours, où il semble qu'on ait froid comme dans un cloître. C'est qu'en effet ces maisons aux fenêtres étroites et rares, sont presque toutes des couvens de femmes, douces et tranquilles retraites ornées de jardins, choisies exprès sans doute sur ce lieu élevé : l'air y est plus pur, les bruits du monde n'y pénètrent qu'affaiblis par l'espace, et puis l'on y prie mieux le ciel, peut-être parce qu'on en est plus rapproché.

— Nous voilà arrivées, dit sœur Louise, en levant le marteau d'une petite porte cochère qui s'ouvrit aussitôt.

— Ah! fit la petite, tant mieux, ma bonne amie.

Elles entrèrent. En passant devant la loge du concierge, Fanny remarqua une vieille femme qui lisait dans un gros livre, et qui n'interrompit sa lecture que pour adresser un bonjour amical à la religieuse. Le temps était doux; d'autres femmes habillées de la même manière que sœur Louise, se promenaient dans une allée de tilleuls dépouillés de leurs feuilles, au fond de la cour,

en face de la porte; un instant après, en montant à l'escalier qui conduisait à la cellule de son guide, elle vit encore des femmes vêtues de gris qui échangèrent quelques mots avec leur compagne. L'une d'elles, plus âgée que les autres, dit en considérant l'orpheline qui avait cessé de pleurer, tant sa curiosité était vivement excitée :

— Nous avons eu du chagrin, mon ange, un grand chagrin, car vous êtes bien triste! » elle l'embrassa sur les deux joues. Et Louise lui ayant parlé bas à l'oreille : — « Si jeune, mon Dieu! s'écria-t-elle, si jeune! » puis elle s'éloigna. Fanny avait compris instinctivement ce que signifiaient ces paroles; peu s'en fallut que sa douleur n'éclatât de nouveau; mais tout ce qu'elle voyait lui paraissait si étrange que l'étonnement domina dans son âme, et ne fit qu'augmenter lorsqu'elle se trouva dans l'appartement de la sœur.

On a répété maintes fois que les dévots sont au plus haut degré friands de leurs aises, que nul ne s'entend mieux à s'environner des douceurs de la vie matérielle, que si leurs désirs sont restreints, du moins apportent-ils un soin tout particulier à remplir à leur guise tous les points du cercle borné dans lequel ils se sont volontairement concentrés; on a dit encore que leur ambition, pour n'aspirer qu'à la conquête de minuties, que leur concupiscence, pour ne s'attacher qu'à des riens,

n'en étaient l'une et l'autre, ni moins ardentes ni moins tenaces que chez les autres hommes. Tout cela peut être vrai, mais il nous semble que ces défauts tant reprochés sont des conditions nécessaires d'une existence qui n'a que soi pour objet et pour but; sans doute à la longue, et voilà le plus malheureux, à force de se renfermer dans une sphère toute personnelle, sans doute le cœur se dessèche et s'ossifie, l'égoïsme amortit les élans de la charité et règne en maître dans ces âmes qui, au lieu de se replier sur elles-mêmes, devraient se répandre au dehors en onctueuse bienveillance. Mais cela vient du manque d'occasions et d'habitude. Et puis, malgré le renoncement aux choses de la terre, la pensée de la conservation et celle du bien-être qui en découle ne peuvent que bien rarement mourir tout-à-fait; ces idées revivent, se réveillent plus despotiques peut-être dans le silence de la vie ascétique, et, même à l'insu de ceux qui les répudieraient s'ils se les connaissaient, peu-à-peu, par degrés, s'en font écouter et obéir. A qui donc la faute s'il y a faute : aux pratiques religieuses ou à la nature humaine, qui retrouve toujours ses droits si humble esclave qu'elle se fasse?

Pour revenir à notre point de départ, et sans prétendre en tirer aucune fâcheuse conséquence pour notre bonne sœur Louise, soit par goût, soit

par suite de son activité naturelle ou de sa vie retirée, toujours est-il que sa cellule offrait une preuve de plus que l'ordre et l'arrangement sont les qualités distinctives des personnes de sa condition; tout, dans cette chambre de douze pieds carrés, était soigneusement disposé, luisant, coquet, presque élégant, tant une propreté scrupuleuse avait embelli ces meubles simples, grossiers pour mieux dire. Les carreaux qui formaient le parquet avaient perdu leur couleur d'ocre primitive et s'étaient blanchis par le frottement, mais on voyait qu'une main diligente leur avait donné cette sorte de vernis si agréable à l'œil des bonnes ménagères; sur la commode, sur les chaises, aux rideaux du lit et des croisées, il eût été impossible de découvrir une parcelle de duvet ou de poussière; partout enfin la pauvreté dissimulée sous l'apparence d'une richesse économe; pas un pouce d'espace qui n'attestât que le balai ou le plumeau passait par là chaque jour. C'était, en effet, le grand plaisir de sœur Louise d'approprier son réduit; elle y tenait et ne s'en cachait pas : plaisir innocent et bien pardonnable à celle qui consacrait ses années à soulager tant et de si horribles souffrances. Du reste, ses malades de l'hôpital n'y perdaient rien : elle savait suffire à tout.

Fanny, émerveillée de cette modeste aisance qui pour elle était du luxe auprès de la misère

dans laquelle elle avait toujours vécu, ouvrait de grands yeux et restait muette d'ébahissement. Peu à peu cependant elle s'accoutuma aux objets qui frappaient ses regards, et son désespoir s'effaçant aussi vite qu'il avait été violent, ce fut avec une joie toute naïve qu'elle dit à sa protectrice :

— C'est donc là que je vais demeurer maintenant ?

— Non, mon enfant. Qu'y ferais-tu ?

La joie de l'enfant disparut, elle reprit avec un gros soupir :

— Ah ! bien, j'aimerais mieux rester avec vous. Il faudra donc que je vous quitte aussi ?

— Allons, sois raisonnable : tu sais ce que j'ai dit ce matin là-bas.

— Je n'ai pas entendu, je pleurais si fort.

— Je ne puis te garder ici, mais j'irai te voir souvent, presque tous les jours, autant que je le pourrai.

— Oh ! tant mieux, tant mieux !

Satisfaite de cette assurance, la petite n'en demanda pas davantage, et se mit à examiner l'appartement qu'elle trouvait si joli : son attention fut surtout captivée par les nombreuses images de saints et de saintes qui tapissaient les murs de leurs rangs pressés. Allant de l'une à l'autre, ne voulant pas qu'une seule échappât à sa curiosité, se haussant sur la pointe des pieds pour se faire

grande, elle les passa toutes en revue, et pour celles que leur élévation mettait hors de sa portée, elle avait recours à sa bonne amie.

— Qu'est-ce que c'est que ce saint-là qui a une longue barbe?

— C'est saint Pierre, ma fille.

— Et cet autre qui a un bœuf auprès de lui?

— Saint Luc, l'évangéliste.

— Ah! voilà une sainte qui est bien jolie..... Comment qu'elle s'appelle?

— Sainte Thérèse.

— Comme elle a de beaux yeux et de belles mains! c'est absolument comme Claire, ma sœur. Ne trouvez-vous pas qu'elle lui ressemble?

La religieuse s'était amusée quelques instans à répondre à ses questions, mais à cette dernière, ne recevant pas la réponse qu'elle attendait, l'enfant se retourna : sa bonne amie n'était plus derrière elle. Inquiète d'abord, elle ne tarda pas à se rassurer en voyant au fond de la cellule une porte ouverte; et pensant que Louise était sortie, mais qu'elle allait bientôt revenir, elle continua son examen, se répétant à elle-même à chaque portrait : « Ah! que c'est amusant! »

Pourtant la sœur n'avait pas quitté la chambre, ainsi que Fanny le croyait. Après avoir jeté sur l'orpheline un regard plein de compassion et de tendresse; après avoir fait un geste qui indiquait

sans doute que l'instant était venu de mettre un grand dessein à exécution, elle s'était éloignée sans bruit, à pas lents, avait ouvert une porte qui conduisait à un petit cabinet, et y étant entrée, elle s'était agenouillée, priant Dieu de ne pas laisser sans fruit ce qu'elle allait faire, le priant avec amour et ferveur, car peut-être de l'action qu'elle méditait dépendait l'avenir tout entier d'une créature innocente! Ensuite, ayant levé le couvercle d'une boîte qu'elle avait tirée du fond d'une armoire, elle considéra long-temps l'objet qui s'y trouvait, sans oser y toucher, avec une attention religieuse : ses yeux étaient humides, sa bouche murmura un nom, elle resta immobile, le regard levé au ciel; enfin, sortant de son extase et se rappelant ce qu'elle était venue chercher là, elle prit ce que contenait la boîte. C'était un petit livre, vieux, mais propre encore, modestement relié, mais aussi parfaitement conservé que le temps et un long usage l'avaient permis; tenant à la main ce livre qui pour elle paraissait un trésor, elle sortit du cabinet et rentra dans la chambre.

Au bruit qu'elle fit en fermant la porte, Fanny poussa un cri, absorbée qu'elle était alors dans la contemplation des gravures, puis elle recommença ses interrogations. Mais sœur Louise, tout entière à son projet, ne l'entendit pas ou du moins

feignit de ne pas l'entendre, et d'une voix grave :

— Fanny, dit-elle, laisse là les images : viens ici, j'ai à te parler.

La petite accourut près d'elle à l'autre bout de la cellule. Là il y avait une table : au-dessus de la table s'élevait une petite chapelle couverte d'un rideau de mousseline et ornée de deux rameaux de buis croisés en forme de couronne ; auprès, un bénitier de verre, au pied de la table un petit banc : c'était là sans doute que la sainte fille faisait ses prières du matin et du soir, à ce prie-dieu qu'elle épanchait ses secrètes pensées, les pures émanations de sa foi, ses espérances d'une vie meilleure et ses regrets de la vie présente, regrets bien amers peut-être ! Quand l'orpheline fut à ses côtés, elle souleva d'une main le rideau qu'elle ramena en dehors de la chapelle, tandis que de l'autre elle posait sur la table le petit livre. Un Christ en bois noir pendait sur la croix au fond du modeste sanctuaire. Ces préparatifs terminés avec une lenteur calculée probablement afin de produire une forte impression sur l'esprit de sa protégée, sœur Louise se recueillit un instant.

Elle avait frappé juste. Émue autant que surprise de son attitude sérieuse et de son air de mystère, l'enfant avait suivi tous ses mouvemens avec une naïve curiosité d'abord, et bientôt, son désir de connaître l'explication de cette scène extraor-

dinaire croissant en raison de la longueur de l'attente, avec une impatience mêlée de quelque chose de solennel. Et c'était gracieux à voir que cette physionomie enfantine devenue ainsi grave et pensive par degrés ; à la fin, n'y pouvant plus tenir, elle fixa sur sa silencieuse compagne un regard où toute son âme semblait passée, un regard bien éloquent et qui demandait si elle pourrait savoir ce que tout cela voulait dire. Sœur Louise le comprit, et triomphant d'une faiblesse involontaire qui la fit hésiter l'espace d'une minute, s'armant de résolution comme devant un devoir à remplir, devant un devoir qui est une nécessité, elle prononça les mots suivans avec un accent plein de douleur et de tristesse :

— Tu te souviens de ta mère, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Fanny, luttant contre l'envie de pleurer; oh ! oui.... je m'en souviens.... elle était... mais la douleur fut la plus forte et ses larmes coulèrent en abondance sur le visage de la religieuse, car celle-ci, prévoyant l'effet de sa question, n'avait pas attendu la réponse pour attirer dans ses bras la fille de Madeleine qu'elle essayait de consoler, surmontant sa propre affliction :

— Pauvre enfant ! allons, il faut du courage, je la remplacerai, moi, ta mère.... allons, ne pleure plus...

— Non, non..., puisque vous le voulez, je tâcherai ; mais vous pleurez aussi, vous ?

— C'est vrai, je n'ai pu m'en empêcher en pensant à elle.

Il y eut encore un silence. Ce fut la petite qui le rompit la première en achevant sa phrase interrompue :

— Elle était bonne, ma mère, comme vous, ma sœur, oh ! je ne l'ai pas oubliée.

— Cher ange, n'aie pas peur... je le serai toujours pour toi, autant qu'elle-même si c'est possible... oui, elle t'aimait bien, et lorsqu'elle est morte elle aurait voulu te donner quelque chose ; mais tu étais trop petite dans ce temps-là, tu n'aurais pas compris son intention : même à présent, quoique tu aies deux années de plus, tu ne comprendras peut-être pas encore. C'est égal, le temps est venu d'accomplir sa volonté, sa volonté entends-tu, la volonté de ta mère qui est auprès du bon Dieu et qui lui demande à chaque instant de rendre sa Fanny courageuse et obéissante pour qu'elle soit heureuse, et bonne pour qu'elle puisse aller la rejoindre plus tard.

— Ah ! que je serais contente si ça se pouvait !

— C'est bien, ma fille, car tu es ma fille maintenant.

— Ah ! oui je veux bien l'être...

— Allons, commence dès aujourd'hui, essuie tes

yeux, mets-toi sur mes genoux, et causons comme deux bonnes amies... écoute-moi; le temps est arrivé de te parler raison, d'ailleurs te voilà grande et tu as été élevée à une école où l'on apprend vite, celle du malheur. Vois-tu, Fanny, ce que tu vas entendre, une petite fille qui aurait été choyée, à qui l'on aurait passé tous ses caprices, toutes ces fantaisies, une enfant née de parens riches qui l'auraient gâtée, qui auraient flatté ses goûts, encouragé sa paresse, une semblable petite fille de dix ans comme toi, ne concevrait pas ce que j'ai à te dire et je ne lui dirais rien, ce serait inutile; mais toi c'est différent, tu as toujours aimé à travailler, tu as profité de l'exemple et des leçons de ta mère, figure-toi que c'est elle qui te parle en ce moment. Écoute-moi donc.... . . .

La petite était tout oreilles; la sœur continua :

—Lorsqu'elle nous fut enlevée par la permission du bon Dieu, il y avait quelque chose qui lui disait que ton pauvre père ne lui survivrait pas long-temps et que toi tu serais bientôt sans appui sur la terre; cette idée la tourmentait, j'étais auprès d'elle, tu dois te rappeler...

—Oui, ma bonne sœur, je me le rappelle,.... vous étiez bien triste.

—Mais ce que tu ne peux pas savoir, c'est qu'elle me dit bas, bien bas, afin de n'être entendue de personne : « Vous voulez vous charger de

Fanny en cas de malheur, je vous en remercie, Louise ; eh bien ! je veux qu'elle vous soit soumise comme à moi... tenez... vous lui remettrez cela... plus tard... » puis elle s'éteignit doucement, tenant encore à la main l'héritage qu'elle te destinait et dont elle me faisait dépositaire.

— Un héritage ! s'écria l'enfant.

— Oui, un trésor précieux pour une bonne fille....

— Est-ce que je serais plus riche que Claire qui est chez ma tante ?

— Plus riche qu'elle ! Oh ! sans doute, si tu fais un bon usage de ce que j'ai à te donner.

— Est-ce bien beau ? faites-le moi voir... Ah ! tout de suite....

Mais la sœur voyant que la petite ne comprenait pas, s'arrêta au moment où elle se disposait à la satisfaire et reprit avec une certaine vivacité :

— Tout-à-l'heure, nous avons le temps.

— Oh ! mon Dieu ! est-ce que je vous ai fâchée?

— Non, mon enfant, non, mais auparavant il faut que tu me répondes ; dis-moi, Fanny, as-tu quelque chose qui ait appartenu à ta mère ?

— Rien, il y avait une croix en or qui devait être pour moi ; un jour que papa n'était pas à la maison, il vint un monsieur qui donna de l'argent et qui emporta la croix ; je ne le voulais pas, il

s'en fut tout de même... il était bien vilain ce monsieur-là !

— Et tu as regretté la croix d'or ?

— Oh ! Je vous en réponds, beaucoup; maman me l'avait promise et ça venait d'elle.

— Chère fille ; et dis-moi encore : si à cette heure je mettais devant toi des bijoux superbes, et un ruban, une médaille sans valeur que ta mère aurait portée, que choisirais-tu ?

— Je prendrais le ruban ou la médaille : maman n'avait pas de bijoux, elle n'avait que sa croix en or, et elle l'a vendue.

— Mais si je te proposais un marché, si je te disais : donne-moi ton ruban, je te donnerai beaucoup d'argent.

— Je garderais mon ruban, et je travaillerais, si vous vouliez, pour gagner l'autre...

— Je suis contente de toi, et je vais te remettre ton héritage. » En disant ces mots, elle étendit le bras, et prenant sur la table le petit volume : «Tiens, Fanny, dit-elle, c'est ta mère qui te l'envoie.

— Ce livre ! elle a lu dedans, quel bonheur!

— Tu sais lire ?

— Un peu, pas si bien que Claire par exemple; elle est plus habile que moi là-dessus, mais moi je sais coudre et elle ne le peut pas ; elle dit que ça l'ennuie ; moi, ça m'amuse et puis ça faisait plaisir à maman.

L'orpheline avait ouvert le volume.

— Tiens, dit-elle, c'est un livre de prières.

— Oui, mon enfant, mais continue à feuilleter, tu trouveras... y es-tu?

—Non, bonne sœur, des prières toujours comme celles que je sais par cœur... ah! une page blanche! non, il y a quelque chose d'écrit.

Elle s'arrêta et se mit à épeler en elle-même les deux lignes tracées sur cette page en gros caractères.

— Comprends-tu? demanda Louise.

— Ah bien! oui.

— Voyons.

Et la petite lut en s'arrêtant sur chaque mot:

— *A Fanny*, c'est moi.... *sois bonne*, *travaille bien*, *et dis tout ce que tu feras à sœur Louise*. Il y a encore quelque chose plus bas: *Ma... Madeleine*. C'est ma mère qui a écrit ça?

— Oui, c'est elle qui te parle, Fanny, que réponds-tu?

— Oh! je le promets, je vous le promets, répliqua-t-elle en portant à ses lèvres la page où la main de sa mère avait passé; comment voulez-vous que je le promette? oui, je serai bonne, je travaillerai autant que je le pourrai et je vous dirai tout, ma sœur.

Déjà la pauvre enfant avait quitté les genoux de sa protectrice, et se plaçant devant la chapelle,

étendant sa petite main vers l'image du sauveur, elle allait répéter son serment, lorsque sœur Louise, émue de cet élan d'enthousiasme, mais voulant en prolonger la durée, posa une main sur son bras et l'autre sur sa bouche entr'ouverte.

— Pas maintenant, ajouta-t-elle, pas maintenant : demain, ma fille, demain quand tu diras adieu à ton père qui t'aimait bien aussi et qui se voyait mourir avec chagrin, ne sachant qui prendrait soin de toi après lui, mais il est mort content quand il m'a vue arriver. Oui, tu le promettras demain à tous les deux, et chaque année à pareil jour, sur leur tombe à tous deux, ce sera le moyen de ne pas l'oublier.

— Je ne l'oublierai jamais, et le livre ?

— Tu peux le prendre et le garder : il est à toi.

— Oh ! merci, maman, merci ! il ne me quittera plus.

— Et si tu tiens ta promesse, mon enfant, ton père et ta mère veilleront sur toi de là-haut, comme moi ici, et tu seras heureuse, car tu n'auras rien à te reprocher.

— Ah ! je ferai bien en sorte, s'écria l'enfant, le regard brillant et animé à travers les larmes qui le voilaient.

Le lendemain les deux sœurs, Fanny avec sœur Louise, Claire avec madame Féret, suivies de quelques amis, assistaient au service des morts célébré

pour l'ancien négociant. La fille de Madeleine ne pleurait pas ; seulement on voyait se refléter sur sa mobile physionomie les efforts qu'elle faisait pour conserver de la force. Le combat était rude et au-dessus de son âge ; aussi maintes fois le cœur faillit à lui manquer et à céder la victoire à la douleur, mais elle lutta si bien qu'elle l'emporta. Il semblait qu'impressionnée par une grande résolution, par un sentiment étrange dans une si frêle créature, elle imposât pour un temps silence à ses plaintes, jusqu'à ce que, libre de tout autre soin, elle pût déplorer sa perte récente et une plus ancienne mais non moins cruelle, avec tous les signes du désespoir et de la désolation. Claire fondait en larmes, et peut-être les assistans, examinant les filles du défunt, et témoins de ce contraste, se disaient en eux-mêmes : « La petite ne comprend pas : c'est bien heureux pour la pauvre enfant ! » Pourtant, après tout, la plus affligée, qui eût pu la nommer ?

Parmi les conviés à la triste cérémonie, il y avait un jeune homme que personne ne connaissait, que nul ne se souvenait d'avoir vu ailleurs que là ; il était facile de deviner que l'étranger ne s'associait au deuil que par convenance, par devoir, ou peut-être par un sentiment moins louable, car de temps en temps il considérait Claire avec attention, et à sa vue il se laissait aller à des idées peu en har-

monie avec la circonstance où il la rencontrait pour la première fois.

— Diable! se disait-il, elle est jolie; mon père avait raison, mais il avait tort en me parlant de l'épouser: elle n'a rien. Diable! Vrai, elle est charmante, et si.... Allons donc, je ne serai pas assez fou pour faire une pareille sottise; non, sur ma foi, je trouverai mieux; d'ailleurs, j'ai tout le temps d'attendre.

A la fin de ce monologue plusieurs fois répété, il recommençait à regarder la jeune fille, puis il s'élançait dans l'avenir, entassait projets sur projets, son orgueil ne posant pas de bornes à son ambition.

La cérémonie terminée, le cortége se dirigea vers le cimetière Montmartre, où sœur Louise avait acheté pour le défunt une fosse particulière près de celle de Madeleine, et madame Féret se hâta d'entraîner Claire hors du lieu saint: la vieille dame ne concevait pas que les pleurs soient une consolation. Les assistans étaient partis. Seule, Fanny restait à genoux dans l'église, son petit volume à la main. Sœur Louise s'approcha d'elle et regarda: le livre était ouvert à la page blanche.

— J'ai promis, dit l'orpheline d'une voix basse, mais expressive; j'ai promis, je tiendrai, vous verrez!....

En dépit de sa tante, Claire avait voulu dire

adieu à sa sœur qu'elle attendait à la porte de l'église; elles s'embrassèrent tendrement et quand il fallut se séparer :

—Nous nous reverrons, Fanny, j'irai te voir.

—Et moi aussi, quand je pourrai.

—Adieu, adieu. Bonne sœur Louise, ayez bien soin d'elle.

—Soyez sans crainte, mademoiselle, répondit la religieuse; mais permettez que je vous fasse aussi une recommandation. Souvenez-vous des dernières paroles prononcées par celui que vous venez de quitter : « Prenez garde, mon enfant! » — Viens, Fanny.

— C'est bon! — repartit aigrement la vieille dame, je sais ce que j'ai à faire aussi bien que vous..... Mais la sœur ne l'entendait plus, elle était déjà loin; ce qui ne l'empêcha pas de continuer : — A-t-on jamais vu! De quoi se mêle-t-elle? Cette dévote me déplaît.

— Ma tante! dit timidement Claire.

— Oui, elle me déplaît, je ne peux pas la souffrir, et il y a long-temps : elle a toujours quelque chose de désagréable à vous dire. As-tu remarqué son air en parlant? On aurait dit qu'elle nous faisait entendre un mauvais présage et qu'elle en était enchantée.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, madame, répondit pour Claire une voix derrière madame Fé-

rèt qui se retourna et salua de sa plus gracieuse révérence le jeune étranger dont nous avons parlé plus haut, lequel s'avançant alors continua ainsi :

— Pardonnez-moi la manière dont je me présente à vous, mais je n'ai pu résister plus long-temps à mon désir de vous offrir mes hommages. Nous sommes parens, mademoiselle, je me nomme Baudin....

— Ah ! c'est vous, M. Charles ? s'écria la veuve : nous vous connaissons, nous savons que vous êtes un jeune homme plein d'espérance et de talent.

Charles s'inclina, et la connaissance ainsi faite, ils se rendirent tous les trois chez madame Féret, celle-ci et le nouveau venu échangeant politesses sur politesses, et tandis qu'il se disait tout bas, à part lui :

— Dieu ! est-elle ennuyeuse, la tante !

Claire de son côté gardait le silence, mais n'en pensait pas moins :

— Mon cousin n'est pas beau, et puis il a un ton de suffisance qui ne me convient guère.

CHAPITRE VI.

Pleurs et sourires.

> Tableau frais et riant, encadré de pauvreté, de gêne, de privations, mais sur lequel venait luire de temps en temps un rayon du soleil.
>
> H. Ridner.

> Age facile à vivre!
>
> F. Soulié.

— Mademoiselle Fanny, dit madame Mollier la maîtresse du magasin, vous ne faites rien qui vaille : regardez-moi cette couture, quelle belle mine cela vous a! Et puis vous n'avancez pas du tout....

— Mais, madame, objecta timidement la petite, je n'ai cette chemise que depuis ce matin.

— C'est bon ; je n'aime pas les raisonneuses. Laissez-là votre ouvrage plutôt, et venez avec moi.

— Cependant Madame disait que ces chemises pressaient.

— J'ai changé d'avis là-dessus, venez. Et vous, mesdemoiselles, silence et diligence, vous m'entendez.

Cela dit du ton d'une femme qui veut être obéie, madame Mollier, grosse maman à la figure joviale et rebondie, empreinte néanmoins par la force de l'habitude d'une sorte de sévérité officielle, sortit de l'atelier d'un pas majestueux, et Fanny la suivit.

— Tiens, silence et diligence ! elle n'a jamais que ces deux mots à la bouche, — s'écria la plus jeune des ouvrières aussitôt que la porte fut fermée, — comme si on pouvait coudre sans causer. Ce n'est pas qu'on soit babillarde, ah Dieu ! fi donc ! mais ça délasse... Est-ce embêtant, de pousser l'aiguille toute une journée ! Je ne viendrai jamais à bout de mon mouchoir. Qu'est-ce qui a pris mon fil à présent ? C'est toi, Zoé ? Donne ; non, garde-le, je vas me reposer, et je dirai que je l'ai perdu....

— Du tout, du tout, répliqua l'autre ; je serais grondée. Madame ne badine pas quand elle s'y met, le voilà !

— Les volontés sont libres, continua l'espiègle : tu veux me le donner, et moi je ne veux pas m'en servir. Assez causé pour le moment.

Et quittant son tabouret, elle se mit à courir dans le magasin, et à faire des niches à ses compagnes qui ne demandaient pas mieux que d'y répondre. Puis s'arrêtant tout-à-coup :

— Dites donc, mesdemoiselles, avez-vous remarqué l'air bête de la nouvelle venue tout-à-l'heure? Est-ce qu'elle s'imagine par hasard être ici pour apprendre à travailler? Quelle folie! on voit bien qu'elle n'y est pas encore. Ah ! minute, on la formera, cette enfant, on lui fera faire les commissions, les courses ; elle sera la bonne de la maison, le souffre-douleur de Madame, et allez donc ! C'est pas malheureux pour moi, tout de même; j'ai long-temps agrippé la corvée, chacun son tour; j'en avais assez, suffit, comme dit le tambour-major dans une pièce de *Bobineau* que j'ai vue dimanche dernier. Ah ! mes chères, si vous saviez, c'est très amusant, *Bobineau*, et puis bon ton, bien meilleur genre qu'à *Mont-Parnasse*.

— Conte-nous-la, conte-nous-la, demandèrent ses camarades faisant chorus.

— D'abord, mesdemoiselles, — commença la narratrice en prenant une pose dramatique, et en donnant un accent d'emphase au timbre argentin de sa voix ;— d'abord vous saurez que le tambour-

major est un très bel homme, moustaches *idem*...

Mais un *chut* malencontreux, répété par toutes les bouches comme par un écho, vint interrompre le récit intéressant promis par cet exorde persuasif; l'éloquente admiratrice du tambour-major se tut, chacune reprit sa place, les aiguilles voltigèrent de nouveau sur la batiste et la percale, et lorsque l'argus rentra dans l'atelier on y eût entendu tomber une épingle.

Ceci se passait dans un célèbre magasin de lingerie situé vers le haut de la rue Saint-Jacques; c'était là que, quelques jours auparavant, Fanny, présentée par sœur Louise, avait été admise en qualité d'apprentie; là qu'elle devait demeurer pendant le temps de son apprentissage, épreuve rude et difficile, à en juger par la petite scène qui précède. Lorsque sa protectrice, au retour de l'enterrement de son père, lui avait annoncé qu'il fallait se séparer, la pauvre enfant s'était jetée à son cou en disant :

— Pourquoi donc ne resterais-je pas avec vous? je travaillerais tout autant.

— Mais, ma fille, je m'absente souvent des journées entières, tu t'ennuierais d'être seule.

— Oh! non pas, et je serais bien sage! Gardez-moi!

— Cela n'est pas possible, tu n'apprendrais rien; je ne pourrais pas te montrer. D'ailleurs, tu ne

m'auras pas toujours. Que deviendrais-tu alors? et puis souviens-toi de ce que tu as promis....

Elle avait promis en effet d'être obéissante et courageuse, mais aussi quitter coup sur coup ce qu'elle avait de plus cher, c'était triste. N'importe, elle se résigna, prit le mince paquet qui contenait son modeste trousseau, et partit avec la Sœur. La course ne fut pas longue, et lorsqu'arrivée devant le magasin, celle-ci dit : « C'est là ! » un éclair de joie illumina la figure éplorée de la petite.

—Oh! tant mieux, s'écria-t-elle, je ne serai pas loin de chez vous, et d'ici je pourrai presque voir votre maison.

Louise l'avait bien fait exprès! Pour qui connaît la topographie de ce quartier, ces paroles n'ont pas besoin d'explication; quant aux autres, ils les comprendront aisément lorsqu'ils sauront que le magasin de madame Mollier s'ouvrait en face de la place de l'Estrapade à laquelle fait suite en obliquant à droite la rue des Postes. Un peu consolée par cette perspective de voisinage, et surtout par l'assurance que lui donna sa seconde mère de venir la voir souvent, bien souvent, Fanny la vit s'éloigner sans trop de chagrin; mais quand vinrent à pleuvoir les railleries par lesquelles des ouvières accueillent toujours une nouvelle camarade : les unes sans pitié, lui demandant pourquoi elle était vêtue de noir et si c'était la règle du couvent dont

elle sortait; les autres, riant en dessous de son air timide; celle-ci plus effrontée la forçant à tenir sa tête haute et détaillant un à un ses traits, examen accompagné de malins commentaires; celle-là enfin implorant avec une feinte bienveillance la compassion générale pour la dernière venue; toutes chuchotant entre elles, la prenant pour jouet ou pour servante; puis la maîtresse avec ses brusqueries, et pas un mot d'amitié, pas un mot de douceur! Alors l'abandonnée sentit maintes fois son pauvre petit cœur se gonfler : pourtant elle s'y accoutuma, elle répondit aux moqueries avec bonté, elle se montra soumise, affectueuse; force fut aux espiègles de la laisser tranquille.

Néanmoins l'espèce de persécution dirigée contre elle continua sourdement, et il y avait une bonne raison pour cela : elle avait en elle quelque chose d'étrange, de mystérieux, en un mot elle ne ressemblait pas aux autres; car un atelier, comme un collége, offre en raccourci l'image du monde : comme dans le monde, il y existe des jalousies, des ambitions; et pas plus que dans le monde on n'y pardonne à celui ou à celle qui se distingue de tous, quelle que soit la nature de la distinction. A part cette différence dans le début de Fanny, elle fut le sort ordinaire à toutes les apprenties : vivant d'une chétive nourriture à peine suffisante, dormant peu, travaillant beaucoup, les trois quarts

et demi de ces jeunes filles n'ont pas même une chance honnête de sortir de cet état précaire, pas même l'espoir d'un meilleur avenir. Car celles qui gagnent le plus, que gagnent-elles? Tout juste de quoi ne pas mourir de faim ; et encore ! Mais les autres....

On nous fait de charmans tableaux de la vie des grisettes ; on nous les représente gaies et insouciantes, riant au plaisir, sans peine du lendemain, appelant l'amour à l'aide de leur misère, joyeuses sur un grabat, franches et sémillantes créatures, à l'âme stoïque, et chantant quand leur estomac jeûne ; à les voir telles que les livres nous les font, il semble vraiment que dans cette existence semée de roses, il n'y ait pas un jour, une heure pour la réflexion, pour le malheur; que, loin de là, un privilége soit attaché à ce nom, heureux talisman qui les défend contre tout ce qui n'est pas espérance et joie ! Une chose manque seulement à ces gracieux portraits, peu de chose néanmoins : la vérité. Oh ! que ne creuse-t-on au fond de cette insouciante gaieté, que ne regarde-t-on derrière le masque de convention éternellement appliqué sur ces jeunes visages qu'on enlumine de si fraîches couleurs ! Alors ils apparaîtraient pâles et amaigris par le besoin, par la dépravation, et on les plaindrait, les malheureuses ; car, si elles sont ainsi, ce n'est pas

leur faute : demandez plutôt à nos institutions sociales.

Que deviendra une infortunée, jetée sans soutien dans un monde où le célibat forcé des prêtres et des soldats la condamne à rester célibataire ? La corruption d'un côté, la nécessité de l'autre, tendent un vaste réseau qui l'enlace, qui l'attire comme une proie certaine dans un gouffre inévitable. Le vice et la dévotion s'entendent pour accaparer tous les travaux des filles honnêtes : des aumônes soutiennent les couvens ; des impôts, les maisons de force ; les recluses et les prisonnières lancent au rabais dans la circulation des ouvrages destinés à faire vivre les ouvrières; des coquines et des dévotes mangent leur pain. Que deviendront-elles ? des filles sans mœurs, des infanticides. Elles sont conduites dans un chemin tout tracé par une main de fer. La vertu seule ne fait pas vivre, il faut en convenir. Il y a bien aussi la mort, mais tout le monde n'a pas le courage, ou, si vous l'aimez mieux, la lâcheté de recourir à cette dernière ressource. Et ce qu'il y a de vraiment horrible, c'est qu'à leur tour elles contribueront à rendre d'autres ouvrières misérables et criminelles, soit qu'elles frappent à la porte des communautés religieuses, soit que saisies au-delà des limites du vice, car nos législateurs ont posé une borne en deçà de laquelle le vice est permis et favorisé, on les traîne

dans ces cloaques infects qui ne s'ouvrent que pour rendre en crimes ce qu'ils ont reçu en mauvaises inclinations. Et vous, sermoneurs patentés, qui tonnez contre l'immoralité du peuple, s'il vous arrive, un jour que le temps sera beau et le soleil brillant, de venir à la Bourbe, vous vous effraierez du nombre prodigieux des enfans trouvés qu'on y apporte de toutes parts, et vous attribuerez encore sans doute cette superfétation à Voltaire et à Rousseau dont les ouvrages sont dans toutes les mains !

Par bonheur, la fille de Madeleine a de plus que beaucoup de ses compagnes un appui, sœur Louise, et aussi une sauve-garde, le souvenir de sa mère toujours présent pour elle sous la forme du petit livre de prières. Accoutumée de bonne heure à une existence de privations, elle supporte tout sans se plaindre ; cependant il y a des instans où le découragement s'empare d'elle, mais elle y résiste de toutes ses forces : de fait, une plus ferme volonté que la sienne y succomberait. Se lever avec le jour pour travailler jusqu'au soir bien tard sans autre répit que l'heure accordée aux maigres repas qu'on lui donne, s'il ne s'agissait que de cela, elle trouverait encore son sort assez doux ; mais avoir à souffrir les accès continuels de mauvaise humeur de la maîtresse, avoir à obéir non-seulement à celle-ci, mais aux autres ouvrières, à tout le monde,

se voir réduite à servir de domestique dans une maison où elle est venue pour apprendre un état, car plus le temps marche, plus la prédiction faite plus haut par l'espiègle qu'elle remplace se réalise: voilà ce qui cause un véritable désespoir à la nouvelle apprentie; encore est-ce pour elle un grand bonheur que madame Mollier ne soit pas mariée et n'ait pas un petit garçon ou une petite fille : dans ce cas, Fanny serait bonne d'enfans. Elle n'a donc pas trop de quoi s'affliger, à ce que lui disent ses camarades, et il faut qu'elle prenne son mal en patience.

De la patience, elle en a besoin vraiment! Sans être précisément méchante, la respectable matrone gouverne son petit empire avec une sévérité quelque peu acariâtre, et en sa qualité de dernière venue, c'est Fanny qui accapare toutes les boutades; elle a beau se défendre avec douceur, on lui jette l'épithète d'insolente; si, au contraire, elle ne répond pas, l'irritable lingère la traite de sournoise; l'instant d'après, on la reprend sans motif, et comme pour lui faire oublier cette injustice, on lui parle avec douceur, l'enfant sourit, mais viennent les reproches, et la voilà triste : transitions brusques et sans cesse répétées qui la désolent. Madame Mollier avec son caractère changeant ressemble assez à ces favoris de la fortune dont la prospérité n'a point gâté le cœur, et qui retrouvent

de temps en temps leur bonté naturelle, malgré les flatteries de leur amour-propre ; car elle est riche, car elle aurait le droit d'être fière, la digne dame ! Son magasin est à la mode, c'est elle qui fournit les trousseaux des mariées de bonne maison ; sa renommée s'étend jusqu'à la Chaussée-d'Antin et la Nouvelle-Athènes, et toute élégante qui se respecte se croirait déshonorée si elle prenait ailleurs ces jolis colifichets qui coûtent si cher, et qu'on fait si bien chez la lingère de la rue Saint-Jacques. Et puis, sur la longue enseigne placée au-dessus de la porte principale, ne voit-on pas en grandes lettres dorées le nom de la propriétaire accompagné de ces mots magiques : *Fournisseur de S. A. R. madame la duchesse de....* Le moyen, après cela, de résister aux fumées enivrantes de l'orgueil ! Néanmoins, à de certains momens, tout cet étalage, toute cette richesse, n'empêchent pas la grosse lingère de se rappeler qu'elle aussi a commencé par être simple ouvrière, et alors elle redevient ce qu'elle était autrefois. Par malheur, ainsi que nous l'avons dit, ses bons mouvemens ne durent guère.

A côté de ces ennuis de chaque jour venaient se placer pour la petite apprentie quelques douces compensations : est-il possible que le chagrin fasse un long séjour dans un cœur si jeune? L'enfance est oublieuse du mal qu'on lui fait, et souvent les

larmes et les sourires se rencontrent sur le même visage à la même minute : la fille de Madeleine ne pensait plus aux rebuffades de la maîtresse à la vue de sœur Louise, lorsqu'elle venait la voir au magasin, ou bien lorsque les dimanches elle l'emmenait avec elle rue des Postes ou dans ses courses de charité. C'était aussi un grand bonheur quand Fanny, fidèle à la volonté de sa mère, racontait à sa protectrice tout ce qu'elle avait fait dans la semaine, et que la religieuse disait : « Je suis contente, viens que je t'embrasse ! » Age candide, où tout est naïveté, franchise, où le cœur et la physionomie parlent à découvert, où les atteintes du malheur ne passent pas l'épiderme, où l'on se laisse aller au courant de la vie avec confiance et sécurité, ignorant des dangers et des écueils ! Âge heureux surtout parce qu'il croit à ce qui est bon ! Pourquoi faut-il qu'une désolante expérience dessèche plus tard ces fleurs qui promettaient de si beaux fruits ?

Deux années s'étaient écoulées depuis l'entrée de Fanny dans le magasin de madame Mollier, sans apporter aucune différence dans la situation de l'ouvrière. Cependant, malgré les occupations étrangères à son état, auxquelles on l'employait, elle avait fait de rapides progrès : son intelligence naturelle avait suppléé au temps et aux leçons, et à contre cœur sans doute, mais ne pouvant se re-

fuser à l'évidence, la maîtresse lui déclara un jour, après une visite de sœur Louise, qu'à dater de ce moment son apprentissage était fini, et qu'elle serait payée par semaine pour commencer, ajoutant que si elle travaillait bien, elle ne tarderait pas à être admise à la paie par journée. Quelle joie à cette nouvelle pour la protégée de la religieuse! comme elle se promit de devenir habile! elle tint parole, de sorte qu'au bout de quelque temps, la grosse lingère n'eut qu'à se louer de cet avancement si rapide que dans le commencement elle regardait comme un pur effet de sa complaisance. Maintenant tout entière à ses ouvrages d'aiguille, la petite n'avait plus à craindre d'en être arrachée à chaque instant par une commission à faire ou par tout autre objet de service domestique. A présent, elle était heureuse : elle était ouvrière! désormais elle ne serait plus tout-à-fait à la charge de sa bienfaitrice, elle aurait de l'argent gagné par elle! cette pensée la rendait fière; et lorsque, une semaine après, elle toucha une pièce de quarante sous, oh! elle crut posséder un trésor. Ce fut bien mieux encore quand elle vit toutes ses journées lui rapporter quelque chose : bien peu néanmoins, car sur son gain on retenait son logement et sa nourriture; n'importe! pour elle c'était beaucoup.

Mais comme il faut que toute médaille ait son

revers, la jalousie de ses camarades augmenta en raison de son bonheur; elles l'accablèrent de complimens ironiques, Fanny les remercia de leur bonne amitié; puis vinrent les mots piquans, Fanny s'obstina à ne pas y répondre. Réduites au silence, elles jurèrent de se venger : si on leur eût demandé de quoi, pas une n'aurait su que dire, mais enfin, elles voulaient humilier leur jeune compagne, elles voulaient lui faire de la peine, elles soupiraient après l'occasion d'une vengeance, l'occasion ne se fit pas attendre.

Depuis quelques jours Fanny paraissait soucieuse. Elle d'ordinaire rieuse et folle comme on l'est à son âge, elle était devenue grave et pensive. Sur son front si blanc, si uni, une ride légère, oh! bien légère, mais c'en était une, amenée là par un nuage de tristesse, se faisait voir par momens; puis elle soupirait. Ses compagnes, qui n'étaient pas dans le secret de ce changement, la croyaient malheureuse et jouissaient malicieusement de sa souffrance. Elle ne souffrait pourtant pas, mais tandis que sa main courait sur son ouvrage, pendant que son attention semblait tout entière fixée sur les élégans festons tracés par son aiguille, sa tête travaillait aussi, son esprit calculait, elle cherchait et ne trouvait pas, c'était vraiment bien triste, et les autres riaient, mais elle ne les voyait pas rire : sa pensée était ailleurs.

C'est que la petite avait conçu un grand projet : à force d'économie, à force d'amasser sou sur sou, elle se trouvait à la tête d'une somme de huit francs, et avec ces huit francs elle pouvait acheter une belle robe d'indienne, qui ne serait pas de trop, vu l'état de délabrement de sa pauvre toilette : une robe ! une robe neuve achetée par elle avec son argent à elle, quelle délicieuse emplette ! déjà elle en avait parlé à sa bonne amie la religieuse qui l'avait approuvée. Il entrait bien aussi un peu de coquetterie dans ce magnifique dessein : la coquetterie, n'est-ce pas la sœur jumelle de la femme, née avec elle, compagne inséparable de sa vie jusqu'à la mort et ne la quittant même pas lorsque s'ouvre cette tombe anticipée, la vieillesse?

Or donc, l'ouvrière caressait la robe neuve de ses regards doux et brillans d'espérance, elle y rêvait, elle y songeait éveillée. Mais hélas ! ce n'était pas tout. Fanny avait de l'ambition, et cette robe ne lui suffisait pas : en même temps, la fête de sœur Louise approchait, et la reconnaissante enfant s'était promis de lui faire un petit cadeau. Quel dommage de n'avoir que huit francs en sa possession, ou bien quel dommage que la fête de sœur Louise n'arrivât pas un mois plus tard ! le temps pressait, il fallait se décider, et l'alternative était rude de renoncer ou à la robe ou au présent de fête; une robe charmante qui irait si bien, un pré-

sent qui plairait tant à la religieuse, Fanny en était sûre : quelques jours auparavant, restée seule dans la cellule de la rue des Postes, pendant que Louise s'était rendue à l'hôpital pour soigner ses malades, la petite avait remarqué une déchirure au rideau qui recouvrait la chapelle; et quel bonheur, s'était-elle dit alors, si je pouvais le remplacer par un neuf brodé par moi! Son cœur avait adopté cette idée avec enthousiasme, la réflexion était venue après, et cette réflexion avait été pénible, car ses huit francs ne pouvaient fournir à tout : si elle choisissait le rideau, pas de robe! si elle aimait mieux la robe, adieu le joli rideau de mousseline qu'elle aurait eu tant de plaisir à donner! toutes ses méditations aboutissaient à ces deux conclusions aussi cruelles l'une que l'autre.

Et puis, une autre difficulté se présentait : dans le cas où le rideau aurait la préférence, comment ferait-elle pour les broderies? ses heures étaient comptées et prises au magasin; à quel moyen ingénieux avoir recours pour parer à tous ces obstacles, pour satisfaire en même temps son envie et son bon cœur? et puisqu'il en fallait un, à quel sacrifice s'arrêter? hélas! hélas! n'y avait-il pas là de quoi rendre triste la pauvre fille?

De plus, car il semblait que tout conspirât contre elle, et en vérité c'était à en perdre la tête, une prompte résolution était nécessaire, indispensable :

à peine lui restait-il une semaine jusqu'au grand jour. Plus les autres la voyaient sombre et réfléchie, plus elles étaient contentes : — le dénouement approche, se disaient-elles à voix basse, nous saurons enfin à quoi nous en tenir; la petite sournoise ne veut rien dire, tant mieux, nous aurons le plaisir de deviner.

Et là-dessus redoublement de curiosité, d'attention à surveiller ses pas, ses moindres paroles, ses gestes, les jeux de sa physionomie, rien n'échappait à leur maligne investigation; espionnage d'autant plus facile que l'enfant, absorbée dans ses recherches, ne s'en doutait pas et ne faisait rien pour s'y dérober.

Mais qui fût désappointé? voilà qu'un matin Fanny a retrouvé sa gaieté d'autrefois, voilà qu'elle babille et rit volontiers comme les autres, que la vilaine ride a disparu de son front avec la tristesse; voilà aussi qu'elle ne s'aperçoit pas non plus de l'étonnement que cause sa métamorphose à ses compagnes : elle est toute à la joie maintenant, car dans la nuit elle a fait un grand effort sur elle-même; le moyen qu'elle a tant cherché, elle l'a trouvé; sa détermination est fixée; ses mesures sont prises, elle est à peu près certaine du succès, il est vrai que sa résolution lui a coûté quelques regrets, deux ou trois soupirs involontaires qu'elle a étouffés bien vite; enfin elle est

sortie victorieuse de la lutte, et maintenant, vive et légère, le cœur content, un sourire sur les lèvres parce que quelque chose lui dit que ce qu'elle vient de décider est bien, elle ne songe plus qu'à mettre son projet à exécution.

— Changement de décoration, mesdemoiselles, — dit une des ouvrières, l'espiègle que nous avons vue plus haut commencer l'intéressante histoire du beau tambour-major et qui saisit avec avidité le moment où madame Mollier et Fanny sont sorties de l'atelier; — Ah! çà, pourriez-vous me dire ce qu'elle avait et ce qu'elle n'a plus à présent? Dieu me pardonne, si ça n'était pas si jeune, je croirais que c'est une brouille avec l'ami de cœur.

— Tu es une folle, — répond mademoiselle Zoé, grande blonde à la taille roide comme un cierge et qui baisse les yeux à chaque mot, — outre que cette enfant ne sait pas si elle a un cœur, est-ce qu'elle se permettra jamais.... allons donc, l'élève d'une dévote, d'une religieuse!

— Folle tant que vous voudrez, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il se passe quelque chose, je ne sais pas quoi par exemple, mais je le saurai: d'abord j'adore les mystères, non pas précisément par curiosité, mais j'aime à savoir; oui, certainement je découvrirai tout, et nous rirons, bah! avec ça que je lui en veux, moi, à cette pimbêche: c'est-il pas une indignité, mesdames, qu'elle soit venue

me couper l'herbe sous le pied. Dieu de Dieu! quand je pense que la voilà ouvrière en grand, et que je ne suis qu'à la semaine; que je voudrais donc la vexer! ah! elle n'a qu'à se bien tenir...

— Allons, ma chère amie, interrompt la plus âgée des jeunes filles, tu n'as pas raison de lui en vouloir: elle est gentille, Fanny; elle est bonne enfant, douce comme un agneau; et puis ce n'est pas sa faute si elle marche plus vite que toi: pourquoi es-tu si étourdie, si paresseuse?

— Là, — réplique la rancuneuse lingère exaspérée par cette vérité, — là, entendez-vous la *sainte-nitouche!* comme elle est aimable aujourd'hui! est-ce fini? c'est pas malheureux, ma foi. A-t-on jamais vu! qu'est-ce qui vous prie de parler, mademoiselle, gardez votre morale pour vous, ça ne sera peut-être pas sans besoin, et ne vous mêlez que de ce qui vous concerne; attrape!

A ces mots un chorus d'indignation s'élève contre la protectrice de la pauvre petite, qui n'ose rien ajouter. Seulement lorsque celle-ci, rentrée dans l'atelier, vient prendre sa place accoutumée à ses côtés, elle se penche à son oreille et lui dit tout bas:

— Prends garde à toi!

— Pourquoi donc? je ne crains rien....

Cette réponse est faite d'un ton si naïf et si franc, que l'autre, tout-à-fait rassurée, se borne à prononcer à demi-voix ces deux mots:

— Tant mieux !

— Que veut-elle dire ? — pense l'enfant tandis que du regard elle interroge son amie qui se tait. Mais la minute d'après ses idées ont pris un autre cours. Tout-à-l'heure, pendant son absence, le hasard est venu la seconder merveilleusement dans l'accomplissement de son grand œuvre. Une marchande en détail demandait un certain nombre d'aunes de mousseline, et madame Mollier avait prié Fanny de servir la pratique. Celle-ci s'était empressée de déployer une pièce d'étoffe, et qu'on juge de son bonheur ! les aunes comptées, il restait un petit coupon, tout juste la grandeur du rideau de sœur Louise ; profitant alors de l'occasion, elle avait machinalement mesuré le coupon, objet de toute son envie, et après l'avoir serré lentement dans la poche de son tablier, après avoir reçu l'argent de la marchande auquel elle joignit le prix du coupon, elle était passée à la caisse où elle avait payé le tout ensemble en faisant porter sur le livre de vente la pièce entière de mousseline. Tout cela s'était fait avec tant d'adresse, quoique la petite tremblât de tous ses membres, comme si elle eût commis un crime, que personne ne s'était aperçu de rien. Puis, elle avait quitté le magasin emportant avec elle sa précieuse conquête, bien précieuse en effet pour elle qui aurait consenti à la payer de ses huit francs quand elle n'en valait

guère que la moitié; en moins de trois minutes, elle avait grimpé dans sa mansarde, y avait déposé son trésor et était redescendue. Voilà donc un pas de fait vers le but de ses vœux les plus chers : bon augure pour le reste; mais il lui faut redoubler d'adresse, car le reste n'est pas le moins difficile.

On était dans les plus longs jours de l'été. A cette époque, à moins qu'une commande importante et pressée ne forçât de prolonger le travail jusque dans la nuit, la règle de la maison voulait qu'il cessât à huit heures; alors on remettait le magasin en ordre, et vingt minutes après les ouvrières demeurant chez madame Mollier avaient regagné leur taudis et dormaient ou devaient dormir. Défense leur avait été intimée de garder plus longtemps de la lumière dans leurs chambres, et cela sous peine d'une verte semonce pour la première fois et d'expulsion à la récidive. L'impérieuse maîtresse n'était pas d'humeur à se relâcher de sa sévérité; malheur à celle qui enfreindrait ses ordres. Par suite de cette menace, il n'y avait pas d'exemple qu'on eût osé la braver, ou du moins si quelqu'une des demoiselles s'était montrée désobéissante sur ce point, le méfait avait été entouré de tant de précautions que la coupable avait échappé au châtiment, de sorte que l'audace croissant avec l'impunité, il semblait que les recommandations, quoique souvent répétées, fussent

comme non avenues. Fanny se flattait qu'il en serait ainsi pour elle, qu'elle aurait autant d'adresse et de bonheur que les autres.

Dès le soir même, à l'heure où le jour tombait, tandis que chacun s'occupait dans le magasin à replacer les ballots dans leurs cases respectives, elle s'esquiva, entra chez un épicier et y acheta une livre de chandelles. Favorisée qu'elle était par l'obscurité, nul ne remarqua son absence, pas même son ennemie qui pourtant avait juré de la suivre à la piste pour ne pas perdre une de ses démarches. Certes, son cœur battait singulièrement quand elle se vit en possession de cette chère lumière à la clarté de laquelle elle étale la précieuse mousseline, et que retirée dans sa mansarde elle se mit à l'ouvrage. L'espérance et l'envie de plaire à sa protectrice lui donnant des forces, elle lutta contre le sommeil qui par instans l'accablait; elle travailla avec constance, avec énergie, une grande partie de cette nuit-là et aussi des autres qui suivirent. La broderie avançait; la petite, rassurée par l'expérience contre la crainte d'une surprise, voyait avec un sentiment indicible de contentement approcher le jour où elle allait jouir du triomphe pour lequel elle avait souffert de véritables tortures. Pendant ses longues veilles, au moindre bruit palpitante et peureuse, s'imaginant à chaque minute que son secret était décou-

vert, la pauvre enfant ne vivait pas, et lorsqu'après deux ou trois heures d'un assoupissement plusieurs fois interrompu, il lui fallait se lever, descendre à l'atelier, se livrer au travail ordinaire de la journée, si dans son âme elle était heureuse, néanmoins son visage pâle et fatigué, ses yeux battus, témoignaient assez qu'elle n'avait pas dormi; mais un puissant mobile la soutenait dans cette épreuve qu'elle s'était imposée : ce qu'elle faisait, c'était pour sœur Louise, pour sa seconde mère, et Madeleine semblait lui sourire du haut du ciel en disant : « Tu es une bonne fille, continue. » Encore une nuit ainsi employée et le rideau sera prêt, et son amie la religieuse aura son présent de fête.

Cependant ses compagnes, frappées de son air d'abattement causé par la lassitude, hasardaient sur cet incident les observations les plus contradictoires, et se perdaient en conjectures.

— Bien sûr, disait l'une, elle passe les nuits à pleurer.

— Non, si elle avait du chagrin, elle ne serait pas si gaie le jour.

— Puisqu'elle tombe de sommeil, c'est qu'elle ne dort pas.

— Eh! sans doute, la belle malice! — reprenait l'ennemie de la petite fille, dominant de sa voix tous ces caquetages à bâtons rompus. — Elle ne

dort pas, c'est connu ; faut pas être sorcière pour deviner ça, mais qu'est-ce qui l'empêche de dormir? voilà l'*hic*.... Eh bien! voyons, pouvez-vous répondre?

— Réponds toi-même.

— Cette bêtise! Si je le savais, je ne me ferais pas prier; silence pour aujourd'hui. Demain ce sera différent; rapportez-vous-en à moi.

— Qu'allez-vous faire, mademoiselle? — objecta alors celle des ouvrières qui a déjà pris la défense de Fanny; — au bout du compte, cela vous regarde-t-il? Laissez-la tranquille. C'est joli d'espionner....

— Du tout, moi! Ah! Dieu! C'est pour son bien ce que j'en fais; car enfin elle se tue, cette petite sotte : elle a les yeux enfoncés qu'on y fourrerait le poing. D'ailleurs, je veux en avoir le cœur net : il faut que ça finisse.

Or, le matin que la protégée de sœur Louise s'était félicitée en jetant un regard de complaisance sur la broderie qui touchait à sa fin, madame Mollier se trouva dans l'atelier assise au milieu de ses demoiselles, ne grondant pas trop contre son ordinaire, ne cherchant pas querelle, suivant sa louable habitude, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, à propos d'un bout de fil égaré ou d'un point cousu de travers, en un mot, d'une assez joyeuse humeur. Un profond silence régnait, chacune était

occupée à remplir la tâche qui lui avait été donnée. Seulement celle des ouvrières qui ne pouvait pardonner à la pauvre enfant de l'avoir supplantée, de lui avoir coupé l'herbe sous-le pied, comme elle disait, et qui sous le coup de sa rancune avait promis de la surveiller et de découvrir tout le mystère, celle-là seulement chuchotait avec ses voisines d'un air d'importance et d'affectation trop marqué pour qu'elle n'y mît pas de la méchanceté; à droite, à gauche, on tendait l'oreille pour recevoir une confidence, puis la babillarde saisissait le moindre prétexte pour colporter à la ronde son intéressante nouvelle; si bien que la maîtresse, impatientée de ce manége, s'écria tout-à-coup :

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle, à bavarder comme vous le faites? Tenez-vous en repos et travaillez : je suis sûre que j'aurai à vous gronder ce soir.

— Ce que j'ai, madame, répondit la malicieuse, je ne dis rien, c'est-à-dire, si fait, je dis que j'ai peur du feu, et que...

A ce mot, Fanny fit un bond sur son siége et frémit.

— Qu'est-ce que signifie?.... interrompit la lingère. Du feu! vous avez peur du feu!.... Expliquez-vous.... Qui vous donne cette crainte-là?

— Oh! mon Dieu! je ne sais pas, mais cette nuit

j'ai cru.... je me suis peut-être trompée, mais j'ai cru sentir une odeur de roussi, et ça m'a fait trembler. Dame! brûler toute vive, comme ce serait agréable!

Pour le coup, madame Mollier fronça le sourcil, promena un regard courroucé autour d'elle, et saisissant un coup-d'œil de la dénonciatrice qui lui indiquait comme la coupable la pauvre Fanny qui ne savait quelle contenance tenir, elle ouvrait déjà la bouche pour exhaler la colère soulevée dans son âme par cette transgression de ses ordres; mais soudain elle s'apaisa, au grand dépit de la perfide, et se contenta de répliquer avec dignité:

— Vous êtes une sotte, mademoiselle, vous rêviez, c'est sûr.

— Cependant, madame, je vous assure....

— C'est que le feu, c'est terrible! Il faut y prendre garde; — ajoutèrent trois ou quatre voix flûtées avec l'accent de l'effroi.

— Taisez-vous, silence! Suis-je la maîtresse ici ou ne la suis-je pas? Je vous répète que vous avez rêvé, mademoiselle, car je ne pense pas qu'il y ait ici quelqu'un d'assez hardi pour me désobéir. D'ailleurs, si la faute a été commise, ce que je ne veux pas savoir, qu'on se tienne pour averti, et qu'on n'aille pas recommencer, parce que.... enfin.... vous savez ce que j'ai promis, et quand je promets, je tiens.

Pendant ce court dialogue, l'angoisse de Fanny était au comble. En proie à la crainte de se voir trahie, elle s'agitait sur son tabouret, n'osait lever les yeux de dessus son ouvrage, et une sueur froide inondait sa pauvre figure toute bouleversée. Heureusement, pour ce moment-là l'orage passa sur sa tête sans éclater ; le reste du jour il ne fut plus question de rien. Elle se crut sauvée. Du reste, inébranlable dans sa résolution, et plus confiante dans le ton d'incrédulité de madame Mollier qu'intimidée par ses menaces, elle n'en persista pas moins dans son projet : il s'en fallait de si peu que le rideau fût fini ! La nuit venue, elle redoubla de soins et de prudence pour se mettre à l'abri d'une surprise ou d'une nouvelle trahison, boucha avec des chiffons les fentes de la porte et le trou de la serrure, se plaça devant la chandelle de manière à en intercepter la lumière autant que possible, et tout en prenant ces mesures de précaution, elle répétait intérieurement : — « O mon Dieu ! faites que je ne sois pas découverte cette nuit : c'est la dernière. » — « Allons, continua-t-elle quand tout fut terminé, Madame ne songe plus à ce qu'elle a dit ce matin. A l'ouvrage! encore deux petites heures !

Les deux heures étaient passées, la broderie achevée. Fanny l'admirait, enchantée, ravie, se laissant aller à une douce émotion, l'imprudente !

quand tout-à-coup un clé tourna dans sa serrure, la porte s'ouvrit, elle n'eut que le temps d'éteindre sa chandelle, et :

— Ah ! petite drôlesse, c'est ainsi que vous me désobéissez ! s'écria madame Mollier d'une voix foudroyante ; je vous apprendrai....

Ces mots n'étaient pas prononcés que sa main formidable appliqua un énorme soufflet sur la joue de la petite qui, toute saisie d'une aussi rude apostrophe, ne se sentit même pas la force d'y répondre par des larmes. Quant à la grosse maman qui en entrant dans la mansarde avait laissé son bougeoir dans le corridor, elle se retira majestueusement sans ajouter un mot. C'était bien assez.

Les suites fâcheuses que pouvait avoir sa désobéissance ne se présentèrent pas sur-le-champ à l'esprit de l'ouvrière ; s'en croyant quitte pour la correction manuelle qu'elle venait de subir, elle se déshabilla, et tout en frottant sa joue encore chaude du soufflet, elle murmurait en elle-même : « C'est égal, j'ai toujours fait ce que je voulais. » Cette sécurité augmenta le lendemain, madame Mollier la traita avec amitié comme si de rien n'était, et la petite ne fut que très peu sensible aux rires ironiques de ses camarades enfin vengées et triomphantes. Ce lendemain était un dimanche, le jour tant désiré par Fanny.

Saisissant un moment où sœur Louise était oc-

cupée dans le cabinet au fond de la cellule, elle détacha le vieux rideau qui recouvrait la petite chapelle et y substitua le sien; elle n'avait pas fini de le poser, lorsque la sœur rentra et lui demanda ce qu'elle faisait; alors toute rouge de plaisir :

— C'est votre fête, ma sœur, dit-elle, et ce rideau, c'est moi qui l'ai brodé.

— Je te remercie, mon enfant, mais cela a dû te coûter; et la robe dont tu me parlais, tu ne dis rien, je devine, tu l'as sacrifiée?

— Oh ! je verrai plus tard, ma sœur.....

— Cher ange !

Et l'attirant à elle, elle l'embrassa. En ce moment, la fille de Madeleine était payée de toutes ses peines.

— Cependant, continua la sœur, une robe te serait bien nécessaire : la tienne est tout usée : il y a si long-temps que tu la portes.

— Oh! ça ne fait rien; je m'en passerai bien encore.

La religieuse avait raison pourtant : le vêtement de Fanny, sans avoir de déchirures, offrait à l'œil la preuve d'une économie forcée; limée sur les coutures, l'étoffe montrait la corde; la couleur, primitivement noire, avait pris avec le temps une teinte jaunâtre; en un mot cette robe réclamait impérieusement une remplaçante. Mais qu'était-ce que toute cette misère en regard du

plaisir qu'elle éprouvait? Que de joie dans le cœur qui battait sous son corsage! Quelle ivresse dans ses yeux lorsque son regard passa de l'examen de sa vieille robe au beau rideau tout neuf!

Hélas! cette joie ne devait pas durer long-temps, ou du moins devait trouver une triste compensation. Rentrée au magasin, la petite fut prise en particulier par madame Mollier qui lui dit :

— J'en suis fâchée pour vous, ma chère Fanny, et pour moi aussi, car vous êtes une bonne ouvrière et vous promettez d'en devenir une excellente, mais après ce qui s'est passé cette nuit, vous ne pouvez pas rester chez moi, d'autant plus que les autres nous ont entendues, et si je vous gardais, Dieu sait les criailleries! Vous n'êtes pas déjà trop bien avec elles. Parlez à votre protectrice, qu'elle vous loge ailleurs. Quant à moi, tout ce que je peux faïre, c'est de vous laisser ici encore quinze jours; j'en sais beaucoup qui n'en feraient pas tant. Et puis, soyez tranquille, vous ne manquerez pas d'ouvrage tant que je tiendrai magasin : vous travaillerez en chambre, voilà tout.

Et comme Fanny pleurait, elle ajouta :

— Je vous jure que j'en suis aussi fachée que vous..... allons, un peu de courage, ça ne durera peut-être pas toujours; mais voyez-vous, mon enfant, j'y suis forcée...

Fanny continuait à pleurer.

CHAPITRE VII.

Trop ou pas assez.

> Cette fleur demande à être élevée en serre chaude à une température moyenne; elle s'étiole également sous les rayons ardens du soleil et sous l'haleine du vent du nord.
>
> *Flore allemande.*

Ce jour-là, le troisième étage habité comme nous le savons par madame Féret et sa nièce, offre un aspect inaccoutumé. Dans le petit salon et dans la chambre de Claire les meubles ont été enlevés de leur place habituelle, pressés les uns contre les autres, quelques-uns même transportés dans la cuisine, afin de laisser le plus possible d'espace vide, et les chaises servant à l'usage particu-

lier des maîtresses de la maison débarrassées pour le moment des vêtemens féminins qui d'ordinaire y sont étalés, ont été rangées avec symétrie autour des deux pièces principales de l'appartement; sur le piano de la jeune fille, si soigneusement frotté qu'on n'y voit pas un grain de poussière, se font remarquer trois ou quatre morceaux de musique nouvelle; des bouquets de fleurs ornent la cheminée si souvent veuve de cette parure qui coûte cher à Paris, et, ce qui surtout annonce que ces apprêts ont un but bien peu en harmonie avec la vie sédentaire et uniforme menée dans ce lieu tranquille, c'est un grand panier que l'on vient d'apporter à l'instant, car l'œil indiscret qui pourrait pénétrer, à travers le linge qui le recouvre dans l'intérieur de ce panier, le verrait plein jusqu'aux bords d'un assortiment de gâteaux de toutes sortes. Sans doute il se prépare quelque chose d'étrange et d'important : sinon, comment expliquer ces dépenses de la veuve aux dix-huit cents francs de rente?

La vieille dame a été fort empressée toute la matinée; et en effet elle a eu beaucoup à faire. Ce n'est pas tout de se dire : « Je donnerai une soirée, » il faut encore s'arranger de manière à recevoir dignement ses invités; ce n'est rien d'ajouter après cela : « J'agirai de mon mieux, » quand on n'a pas de fortune et qu'on a de l'orgueil, et la respecta-

ble matrone n'en manque pas, un besoin plus impérieux se fait sentir alors, celui de suppléer à l'aisance véritable par un semblant de luxe, de cacher sous une espèce de vernis brillant la pauvreté qui grimace dans la déchirure d'un rideau ou sur une chaise au dossier brisé et raccommodé à grand renfort de clous visibles à l'œil le plus myope. Qu'importe la conscience qui crie que tout cela n'est que mensonge? On veut tromper les autres, et si l'on y parvient, on essaie un moment de se tromper soi-même : la vanité est satisfaite : c'est autant de gagné sur la réalité.

Or ici, la victoire n'a pas été chose facile ; il a fallu tout l'esprit d'invention que la nature peut avoir donné à deux femmes dans une heure de largesse libérale, pour remédier à certains accidens désastreux, aux injures du temps qui se cramponne à tout, en dépit de la plus minutieuse attention, de l'économie la plus sévère, et à plus forte raison là où l'ordre et l'économie, ces grandes vertus de tous les ménages, ne sont pas les qualités dominantes : la tante et la nièce avec leurs idées d'élévation ont, en vérité, à s'occuper de bien autre chose que d'une reprise à faire ou d'une tache à enlever ; de sorte que lors de l'inspection du mobilier, madame Féret a senti sa fierté singulièrement blessée à l'aspect des nombreux et désagréables témoignages de sa négligence, ou, ce qui n'a pas été moins pé-

nible pour elle, du mauvais état de sa bourse. Elle s'est donc mise avec une ardeur sans égale à l'œuvre réparatrice, et son activité jointe à celle de la jeune fille, a fait disparaître du moins ce qui ne pouvait manquer de donner matière aux railleries de la société qu'elles attendent. Les siéges dépareillés et dont la garniture est usée sont placés de manière à rester dans l'ombre quand le salon sera éclairé; un petit secrétaire en noyer, tout taché d'encre et dont l'extérieur antique jure horriblement avec les autres meubles plus nouveaux, a été relégué dans un coin et couvert d'un grand schall qui aura l'air d'avoir été jeté là par hasard; le marbre de la commode est fendu en deux, une serviette bien blanche le cache, destinée à recevoir les friandises; il n'y a pas jusqu'aux vases chargés de fleurs qui n'aient, sur la cheminée, un but d'utilité en même temps que d'agrément, et qui ne servent à dissimuler une malheureuse étoile causée, au bas de la glace, par le choc trop rude d'une main maladroite; puis la vieille veuve tâchera de glisser habilement dans la conversation qu'elle a été forcée bien malgré elle d'envoyer au blanchissage les rideaux de l'unique croisée, lesquels le matin même ont été tachés par accident et qui, en réalité, se trouvaient tellement sales et déchirés depuis long-temps qu'il y aurait eu plus que de l'audace à les laisser à leur place. Enfin, ajou-

tant à ces soins prévoyans qui ne demandent que du temps et de la peine, l'achat d'une douzaine de verres en cristal coulé, car les pâtisseries font boire, et l'eau sucrée est un accompagnement indispensable et le moins coûteux de tous, l'ordonnatrice de la fête, voyant arriver le moment critique, s'écrie en promenant autour d'elle un regard de satisfaction :

— Tout est donc prêt; ce n'est pas sans peine : voilà huit heures au moins que je suis sur pied, je ne fais qu'aller et venir. Claire, es-tu habillée ?

— Pas encore, ma tante, mais je le serai bientôt.

— Allons, dépêche-toi, et fais-toi belle. Il y a à parier cent contre un que pas un de ceux qui viendront ce soir ici n'en réchappera; tu vas les éblouir, les charmer : c'est tout naturel : quand on est jolie et qu'on a des talens! Tiens, le fils de M. Girard, le marchand de la rue Saint-Denis, c'est un bon parti, et les autres ne sont pas à dédaigner non plus... As-tu bien étudié ta musique au moins, es-tu sûre ?

— Soyez tranquille, ma bonne tante, je la sais presque par cœur.

— A la bonne heure : ce ne sera pas comme l'autre fois....

— Je l'espère comme vous.

Claire prononce ces mots avec l'accent de la

tristesse : le souvenir de sa mésaventure chez le commerçant de la rue d'Enghien, imprudemment rappelé par sa tante, bien que dix-huit mois se soient écoulés depuis la nuit fatale, est encore présent à sa mémoire. Elle continue sa toilette en silence, et la veuve opiniâtre se dit en la regardant :

— Est-elle belle, est-elle charmante ! et dire qu'elle ne veut pas....... Enfin, puisqu'il le faut ; heureusement que ce soir...

Un soupir mal étouffé accompagne les paroles d'espérance de madame Féret : elle qui avait conçu tant et de si brillans projets ! elle qui avait rêvé pour sa nièce plus de grandeur, plus de richesse que sa nièce elle-même ! la voilà forcée de rabattre de ses idées orgueilleuses. Mais le temps marche, et si Claire ne profite pas de sa jeunesse pour conquérir un mari, que fera-t-elle plus tard ? Ne pouvant malgré ses raisonnemens et ses exhortations vaincre la répugnance invincible qu'éprouve la jeune fille à retourner dans un monde qui la dédaigne parce qu'elle est pauvre, voyant aussi que les promenades et les visites n'aboutissent à rien, il a fallu se retourner d'un autre côté, et sans avoir l'air de jeter la belle orpheline au nez du premier venu, elle a eu l'art de provoquer, de la part de quelques connaissances, la demande de cette soirée dont le plus grand plaisir sera d'entendre ma-

demoiselle Claire chanter et toucher le piano. A plusieurs reprises elle a vanté à chacun des curieux les talens de sa nièce, et comme ceux-ci témoignaient le désir d'être admis en petit comité à l'inappréciable faveur d'en juger par eux-mêmes (phrase consacrée) :

— Non, non, répondait-elle ; elle est si timide, cette chère enfant ! C'est vraiment impossible; plus tard peut-être, nous verrons.

Enfin, elle se fit tant prier, la résistance provoqua tant de sollicitations du même genre, qu'un beau jour, vaincue, disait-elle, par ces prières réitérées, elle alla colporter dans cinq ou six maisons du quartier l'invitation suivante :

— Ma nièce consent ; je vous assure qu'il a fallu la presser ! C'est que, voyez-vous, elle ne ressemble pas aux autres demoiselles qui n'aiment qu'à briller : quoique bonne musicienne, et je puis dire qu'elle est d'une jolie force, elle ne s'occupe de son piano qu'à ses momens perdus, et n'en est pas plus fière. C'est rangé, c'est raisonnable : ce n'est pas parce que je suis sa tante et que je l'ai élevée, mais celui qui l'épousera, c'est-à-dire celui qu'elle voudra épouser, pourra se flatter d'avoir trouvé un trésor. Ah ! çà, n'oubliez pas, mardi soir, vers huit heures.... Sans façon....

Là-dessus des remercîmens à n'en plus finir, et la vieille rusée qui feignait d'accorder une grâce,

ne se sentait pas de joie à chaque promesse qu'on lui faisait d'être fidèle au rendez-vous ; car, « au bout du compte, pensait-elle, du moment que ma nièce n'a pas voulu mieux, il faut bien se contenter de cela. » Et d'ailleurs, comme elle aimait à le répéter peut-être pour se faire illusion à elle-même, il y avait encore là de bons partis.

Malgré l'espèce d'antipathie mutuelle qui existe entre Claire et son cousin Charles, madame Féret a voulu que celui-ci fût invité : elle le trouve fort aimable, leurs idées vont si bien ensemble! et puis il est devenu un personnage; les vœux de son ambition se sont réalisés. De simple et obscur rédacteur que nous l'avons vu autrefois, il est monté directeur d'un nouveau journal politique fondé par le riche commerçant de la rue d'Enghien, et en raison de sa position récemment conquise, il a pris un air de suffisance et d'orgueil plus insupportable encore qu'auparavant. Plus il avance sur le chemin de la fortune, plus il s'attache à montrer de l'indifférence à la pauvre orpheline dont la beauté n'avait pas laissé de produire sur lui une forte impression. Grâce à cet esprit de divination que possèdent les femmes à un si haut degré dans de pareilles circonstances, Claire a lu dans le cœur du jeune homme, et l'embarras qu'elle éprouve devant lui qui semble la mépriser ne sert qu'à accroître sa répugnance à le voir; mais la tante a

insisté, soit uniquement que le jeune homme lui plaise et qu'elle trouve dans sa présence à sa soirée un motif de vanité, soit aussi qu'elle n'ait pas abandonné toute espérance relativement aux projets de mariage formés jadis entre les deux familles, projets dont elle peut avoir entendu parler. Justement ce soir-là Charles ne sait où aller passer son temps; il a donc promis de quitter pour quelques heures ses importans travaux, en faveur de la vénérable dame et de sa belle cousine.

De son côté Claire a exigé une compensation à sa complaisance, et demandé la permission d'inviter sa sœur. A cette proposition, madame Féret s'est récriée :

— Fanny ! une lingère ! Eh ! ma chère amie, que veux-tu que nous fassions d'elle ?

— Elle a si peu d'occasions de plaisir : je veux qu'elle s'amuse un peu. Je vais lui écrire....

— Oui, et la religieuse ne voudra pas.

— Je suis sûre de son consentement. Ainsi, ma tante, vous ne voudriez pas me contrarier....

— Non, certes, mon enfant; que ta sœur vienne puisque tu y tiens. Je ne serai pas, moi non plus, fâchée de la voir.

En effet, tout en parlant ainsi, elle pensait en elle-même :

— Oui, qu'elle vienne en bonnet d'ouvrière, et c'est ce qui lui convient; qu'elle vienne, je ne

demande pas mieux : elle verra briller sa sœur, elle sera jalouse, humiliée; personne ne fera attention à elle comme de juste, et ce sera bien fait pour la petite pécore que je ne puis souffrir !

Parmi les connaissances des deux dames, il y a aussi quelqu'un qui eût payé bien cher une invitation à cette soirée, un jeune homme plein d'amour et qui, malgré le refus qu'il a essuyé, n'a pourtant pas perdu l'espoir de fléchir celle qu'il aime tant, Georges Marsault en un mot. Depuis sa fatale entrevue avec madame Féret, le mécanicien a passé tour à tour par toutes les phases du découragement et de l'espérance malgré lui renaissante, quoique peu fondée, d'une meilleure chance pour l'avenir ; il a lutté avec force contre sa passion, mais la passion l'a emporté dans son cœur. Pour chasser cette pensée qui lui revient sans cesse, car il voit trop bien qu'elle est chimérique, il a redoublé d'efforts et d'activité dans ses travaux de l'atelier; mais n'y a-t-il pas toujours des heures où l'on se trouve seul à seul avec soi-même, des heures où le cœur parle en dépit de la tête qui cherche à l'entraîner en sens contraire? Dans ces momens-là, c'était l'image de Claire qui venait, brillante de grâces et de beauté, se placer devant lui et anéantir ses courageuses résolutions d'oubli et d'indifférence. L'indifférence, l'oubli, chose impossible : le trait avait pénétré trop avant. Oh ! que la raison sonne creux

quand vient s'y adresser une âme qui brûle, une âme où règne un sentiment exclusif que le mépris a été impuissant à en bannir!

— Elle a les mêmes idées de grandeur que sa tante, se disait-il, elle ne veut pas de moi parce que je ne suis pas riche ; elle m'a dédaigné, elle me dédaignera toujours parce que je ne le serai jamais assez pour elle. Soyons homme, et rejetons qui nous rejette. — Mais il avait beau se répéter cela avec amertume, son courage n'allait pas plus loin. Cependant il avait des accès d'indignation contre l'orgueilleuse jeune fille, il jurait de ne plus chercher à la voir, et l'instant d'après une voix secrète étouffant ces élans de fierté, lui criait qu'il serait plus malheureux encore s'il s'obstinait à fuir sa vue ; alors il avait saisi toutes les occasions de se rapprocher d'elle dans les maisons où elle se rendait quelquefois ; de sorte que, par une sorte de phénomène bizarre et que pourraient seuls expliquer ceux qui se trouvent dans la même position, amoureux et indigné tout à la fois, il nourrissait avec un soin égal ces deux sentimens contraires, ballotté tour à tour de l'un à l'autre sans savoir auquel donner une préférence décisive. Il était en proie à ces combats de la colère contre la tendresse, lorsqu'il apprit le projet de soirée conçu par madame Féret, et aussitôt il essaya, par tous les moyens en son pouvoir, d'obtenir une place au

nombre des élus; il fit parler pour lui une amie commune, mais la vieille dame fut inexorable : ce n'était pas là son compte, à elle, et le pauvre Georges désappointé vit avorter ses efforts : il se résigna quoiqu'à regret. A côté de ce regret néanmoins il y avait une pensée consolante : ce n'était pas à Claire qu'il devait ce nouveau refus, peut-être même que si elle eût connu son désir, elle eût tout fait pour le satisfaire. Il se trompait sans doute. Eh qu'importe? son erreur était si douce!

La toilette de Claire est achevée. Suivant l'expression de sa tante, elle s'est faite belle, et pour lui plaire, elle a emprunté à l'art un secours dont la nature n'avait certes pas besoin. Sa taille se dessine élégante et svelte sous une charmante robe rose, et afin de se rendre plus poétique, inspiration puisée dans quelque roman de l'époque, elle a relevé sur sa tête en nattes gracieuses sa brune chevelure, qui, ainsi disposée, lui forme une espèce de diadème.

— Tu vas enlever tous les cœurs, s'écrie la vieille dame enchantée; qui est-ce qui pourrait te résister, à toi si jolie et si bonne musicienne? Allons, le moment de ton triomphe approche; ne va pas te troubler, au moins : c'est tout ce que je te demande..... Mais j'entends sonner...., les voici... Ah ! M. Girard, madame Girard, M. Anatole! — continue-t-elle en recevant les arrivans

avec force salutations ; — que vous êtes aimables de venir de bonne heure !

— Ma foi, oui, répond le marchand, nous avons fermé la boutique à la brune, nous nous sommes attifés lestement, car on ne peut se rendre trop tôt où le plaisir nous attend, comme j'ai dit à Mignonne. — *Mignonne*, c'est sa moitié, femme d'une cinquantaine d'années, toute courte, toute ronde, qui roule plutôt qu'elle ne marche, et dont une des joues couperosées contraste singulièrement avec la couleur pâle de l'autre.

— Par exemple, ajoute l'heureux époux de cette boule ambulante, nous avons été forcés de répéter plus de vingt fois à Anatole de se dépêcher : je croyais qu'il n'en finirait pas. Enfin nous voilà, les premiers à ce qu'il paraît. Eh bien ! tant mieux : quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

— Surtout, — poursuit M. Anatole en voulant faire une légère inclination de la tête pour accompagner gracieusement le compliment qu'il médite, mais ne pouvant y parvenir, attendu que sa cravate empesée lui serre le cou à l'étrangler, — surtout quand le galon est aussi... a autant de... enfin... Mademoiselle, et vous, Madame... je veux dire que... certainement mon père a raison... et...

Malgré ses efforts, Claire ne peut retenir un sourire qui coupe la parole au galant boutiquier,

lequel est fort heureux d'être tiré d'embarras par l'arrivée successive des invités. A présent, pour que la société se trouve au grand complet, il ne manque plus que Charles et Fanny. Mais celui-ci n'est pas fâché de se faire attendre, afin de produire plus de sensation quand il daignera se mêler à des gens qui devront, à ce qu'il pense, le regarder comme un génie supérieur. Après quelques minutes de conversation générale, Claire dit à sa tante :

— Ma sœur ne vient pas....

— Ni M. Baudin non plus, et cela me contrarie. Mais ce n'est pas étonnant : il a tant à travailler.

— M. Baudin? demande-t-on à la ronde avec l'accent de la curiosité.

— Un jeune homme charmant et spirituel, mesdames, — répond d'un air important la maîtresse de la maison ; — un journaliste, messieurs, c'est-à-dire je me trompe, mieux que cela, le directeur d'un journal de l'opposition, qui donne joliment du fil à retordre aux nobles et aux prêtres. Vous l'entendrez parler : cela vous fera plaisir, j'en suis certaine. En attendant, si vous vouliez toujours commencer une partie d'écarté, voici la table, les cartes. Allons!

— Moi je ne refuse pas, réplique M. Girard; j'aime assez de temps en temps à faire une petite partie d'amitié, pas chère, dix sous ou cinquante

centimes, tant que ça peut aller. Mais, madame Féret, j'espère que vous n'oubliez pas, vous nous avez promis... et mademoiselle sera assez bonne pour faire honneur à votre promesse.

—Qu'en dis-tu, Claire?

—Je ferai ce qu'on voudra, ma tante, trop heureuse d'être agréable à ces messieurs et à ces dames.

— Eh bien! dans un moment; nous avons tout le temps nécessaire. Je parie contre vous, M. Girard.

Et en se dirigeant vers la table de jeu, elle glisse dans l'oreille de sa nièce : — Tâche donc de faire causer M. Anatole. — Et un regard significatif accompagne cette insinuation.

Le jeune homme, en effet, n'a pas ouvert la bouche depuis le malencontreux compliment dont il n'a pu sortir, et maintenant, debout à la même place, cloué au plancher, il se contente de dévorer des yeux la belle jeune fille qui, sur l'invitation de sa tante, s'approche de lui et lui adresse, avec un charmant sourire, deux ou trois questions, sans qu'il puisse trouver un mot pour y répondre. A la fin cependant, encouragé par le ton de bonté qu'elle sait si bien prendre, comme elle lui demande s'il aime la musique et que, se livrant à son enthousiasme, elle ajoute que cet art est le premier de tous, qu'il élève l'âme, agrandit l'ima-

gination, console dans la peine, et fait couler de ces larmes si douces qu'on ne les donnerait pas pour le rire le plus franc et le plus joyeux :

— C'est vrai, réplique-t-il. Toutes les fois que j'entends de la musique, moi, ça me donne envie de danser.

Un peu déconcertée par cette singulière manière de confirmer ce qu'elle vient de dire, elle se tait un instant; mais il faut bien soutenir la conversation.

— Sans doute vous connaissez un instrument, poursuit-elle ; avec le goût si décidé que vous exprimez, je serais étonnée que cela ne fût pas.

— J'aurais voulu apprendre le cor, mademoiselle, mais mon père n'a pas voulu.

— Ah ! je vois que vous préférez la musique guerrière. En effet elle est noble et grandiose, elle fait tressaillir, le cœur bondit en l'écoutant, et la sensation qu'elle produit, quoique mêlée d'un peu d'effroi, ne laisse pas d'avoir un charme puissant qui entraîne : on voudrait courir. Je conçois que pour un homme ces idées de gloire, de danger....

— C'est possible, je ne dis pas le contraire. Avec ça que le cor, ça fait un bruit, un tapage !

— Et c'est uniquement pour le bruit que vous auriez désiré l'apprendre ?

— Ce serait si agréable, mademoiselle : je me mettrais à la fenêtre, tout le monde me regarde-

rait, et les voisins qui enrageraient.... Ah ! je m'amuserais joliment ?

— Piqué sur quatre ! Faut avoir du guignon.

Cette exclamation de M. Girard met un terme à l'entretien des deux jeunes gens, au grand plaisir de Claire qui ne trouve plus rien à dire à M. Anatole, lequel de son côté est très content de lui, et devient à dater de ce moment aussi loquace qu'il a été silencieux au commencement de la soirée. Les parties sont finies, l'écarté n'a plus d'amateurs, malgré les exhortations réitérées de madame Féret qui s'empresse alors de promener à la ronde une assiette chargée de gâteaux, et comme les époux Girard et leur fils sont les objets particuliers de ses prévenances intéressées, c'est par eux qu'elle commence la distribution :

— Allons, M. Girard, cette brioche vous fera oublier notre perte de tout-à-l'heure. Une meringue, madame Girard ; un baba, M. Anatole.... Tout est frais d'aujourd'hui et vient de chez *Félix*.... Claire, prépare donc de l'eau sucrée pour ces dames....

— Vous avez bien raison, madame Féret, cette meringue était excellente.

— Une autre !

— Ça n'est pas de refus.... Ah ! quel sucre magnifique ! Où le prenez-vous donc ? L'épicier d'à côté de chez nous n'en vend pas de si beau.

Pendant que chacun s'escrime à qui mieux mieux sur les pâtisseries, Charles et Fanny arrivent presque en même temps.

— Ah ! M. Baudin, nous vous attendions avec impatience.

— En ce cas, madame, je suis désolé de n'avoir pu me rendre ici plus tôt, — répond-il en s'inclinant et adressant à la compagnie un salut général, salut que Claire lui rend avec une froideur marquée, — mais j'ai été retenu....

— Oui, oui, dans vos bureaux : ce doit être une rude besogne qu'un journal à faire aller ?

— Il est vrai; mais la bonne cause, celle des idées libérales que je défends me donne du courage.

Un murmure d'approbation suit ces paroles, et il va s'asseoir. Quant à la petite ouvrière, elle a sauté au cou de sa sœur, et lui a dit :

— J'ai eu affaire à l'atelier ; ce n'est pas ma faute...

— Veux-tu prendre quelque chose?

— Non, plus tard. Que tu es donc jolie, et que cette coiffure te va bien ! reprend-elle avec une naïve admiration.

— Mais tu n'es pas trop mal non plus, toi, Fanny. Ce petit bonnet te sied à merveille, et ta robe aussi.

— Elle est neuve, je l'étrenne aujourd'hui. N'est-ce pas qu'elle est bien faite ? Il y a assez long-

temps que je la désirais, va! Enfin, la voilà! Que je suis contente d'être avec toi!

— Et moi donc, ma bonne petite sœur! Si tu savais combien j'aurais été chagrine de ne pas te voir. Quand tu n'étais pas là, il me semblait qu'il me manquait quelque chose. Voyons, qu'est-ce qui te ferait plaisir? Que veux-tu faire?

— Moi! rien que t'embrasser encore, si ça ne t'ennuie pas, et puis aussi t'entendre, car j'espère que tu joueras.

— Bonne petite!

Et un baiser cordial est échangé de part et d'autre, après lequel Claire contemple avec ravissement la figure rayonnante de joie de Fanny. Sainte amitié de sœur à sœur : rien sur la terre n'offre une plus parfaite image de l'amour fraternel des anges dans le ciel.

Ce n'est pas là sans doute la comparaison faite par les invités réunis chez madame Féret, mais ils ne peuvent s'empêcher de remarquer le groupe intéressant formé par ces deux têtes de jeunes filles qui sourient en se parlant à voix basse ; ces deux têtes, dont l'une est si belle, l'autre si gracieuse, et qui ensemble respirent l'affection la plus dévouée, le contentement le plus pur. Mais madame Féret qui maintenant ne veut plus perdre de temps et retarder le triomphe de sa nièce chérie, excitée qu'elle est par l'idée que l'ouvrière sera

humiliée de voir sa sœur l'emporter sur elle, comme si la candide enfant pouvait être accessible à la jalousie; madame Féret, disons-nous, se hâte d'interrompre leurs confidences affectueuses, et s'adressant à sa protégée d'un ton d'emphase :

— Puisque ces messieurs et ces dames le demandent, dit-elle, tu devrais, Claire, nous jouer ce grand air qu'on t'a apporté ce matin; cela vaudrait mieux que de causer de niaiseries avec ta sœur, qui te parle sans doute de son magasin, chose très importante pour elle sans doute, mais qui ne nous regarde pas le moins du monde. Allons, M. Anatole, donnez la main à ma nièce, ou bien vous, M. Charles....

— Va vite, dit Fanny, il me tarde de t'entendre.

Claire obéit, et avec tant d'empressement que les deux jeunes gens désignés par la prudente matrone qui veut les ménager également l'un et l'autre, n'arrivent pas assez tôt pour s'offrir à la conduire. Elle les devance dans la chambre à côté où, ainsi que nous l'avons fait remarquer, se trouve le piano. Tout le monde la suit et se place : les dames autour de l'instrument, les hommes comme ils peuvent. Charles se tient négligemment debout à la porte d'entrée, et Fanny, voyant un petit espace auprès de madame Girard, court s'y blottir, retenant son haleine pour ne pas perdre une note.

Cette fois, la timidité ne neutralise pas les

moyens de la virtuose. Sûre de son jeu, se livrant sans crainte tout entière à l'essor de son exaltation d'artiste, elle entame le récitatif avec une vigueur et une assurance qui dénotent un talent au-dessus du commun. Arrivée au *cantabile*, son mouvement se ralentit, se déploie harmonieux et large d'abord, ensuite touchant et suave, enfin tout-à-coup une expression passionnée jaillit sous les doigts de la musicienne, l'instrument semble pleurer, tant les sons qu'il rend sont plaintifs et douloureux. A ce moment-là, Claire vivement impressionnée se penche comme affaissée sous le poids de la peine, et comme si ces accens de la douleur sortaient de son âme; son visage est pâle, on dirait qu'elle souffre, et ses yeux brillans de larmes, elle les tient élevés, pleins de prière et de résignation. Mais par une transition brusque et retentissante, voilà que la mélodie change de caractère et de langage; d'abord calme, timide, presque tremblante, puis plus pressée, rapide, puis entraînante et joyeuse, c'est l'image d'un cœur malade qui n'ose se fier à l'espérance, qui palpite à son approche, qui la reçoit enfin avec transport, et qui célèbre sa venue par des chants d'allégresse et de bonheur. La jeune fille aussi s'est laissée aller à ce charme nouveau, les plus vives couleurs animent son teint, elle est heureuse, elle est au ciel, et elle rêve encore quand,

le morceau fini, les applaudissemens et les éloges de la société viennent bien cruellement, hélas! la ramener de force sur la terre.

— Bravo! bravo! s'écrie-t-on à la ronde. — C'est gentil tout-à-fait. — Joli talent! —

— Mademoiselle, — c'est M. Anatole qui vient un des premiers apporter son tribut de galanterie, — Mademoiselle, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait passer un quart d'heure bien agréable.

— Ma foi, dit M. Girard en se frottant les mains, parlez-moi de ça au moins; voilà ce que j'appelle toucher du piano. Ce n'est pas comme la fille du voisin qui accouche d'une note toutes les cinq minutes; mademoiselle mène ça bon train, avec elle ça roule, ça va tout seul : c'est comme un orgue de Barbarie!

— Orgue de Barbarie! — réplique madame Féret d'un air moitié miel, moitié verjus; — orgue de Barbarie! fi donc! M. Girard, vous n'y pensez pas : comparer le jeu de ma nièce... Ah! cela fait mal, rien que de penser à ce vilain orgue criard.

— Mais je n'ai pas voulu... certainement... j'ai cru... bien au contraire...

— Eh! sans doute, interrompt Charles avec ironie, monsieur a tout simplement voulu dire que ma cousine joue du piano avec autant de facilité qu'il mesure, lui, une aune de drap.

— C'est ça, morbleu! Monsieur m'a parfaite-

ment compris, repart le marchand ; oui, oui, c'est cela.

Et c'est précisément pour cela que la jeune fille, objet de ces prosaïques louanges, n'y peut répondre par les sourires d'usage, tant son cœur est serré, tant son âme a subitement froid auprès de ces âmes de glace ! Y a-t-il, en effet, un contraste plus pénible que celui offert par l'enthousiasme qui planait tout-à-l'heure dans les sublimes régions et qui retombe tout-à-coup au milieu des intérêts de la vie matérielle? C'est le brouillard humide après un chaud rayon de soleil, le désert stérile après le verdoyant oasis. Si pour Claire le songe a été beau, le réveil est désespérant, et elle ne se remet un peu qu'en entendant la voix émue de Fanny murmurer à son oreille :

— Tu étais si belle que j'ai cru voir un ange!

— La musique t'a donc fait plaisir?

— Oui, mais c'était toi surtout.

— Enfant! — Puis elle ajoute en elle-même : C'est la seule pourtant....

Par bonheur, madame Féret est là pour suppléer au silence de Claire.

— Elle est si modeste, — répète-t-elle enchantée à qui veut l'entendre, elle a un talent dont elle ne se doute pas. — Et, passant de l'un à l'autre, remerciant des complimens qu'on est trop bon d'adresser à sa nièce, se donnant un mal in-

fini pour échauffer l'admiration retardataire des moins empressés, faisant circuler les friandises et l'eau sucrée, la bonne tante parle avec mystère d'une petite surprise qu'elle ménage à la société, mais dont le moment n'est pas encore venu.

— Eh bien! M. Charles, — dit-elle, n'étant pas fâchée de fournir à celui-ci l'occasion de briller à son tour, d'autant mieux que si une petite discussion politique venait à s'engager cela ferait passer le temps, — Eh bien! comment va votre journal?

A cette question, les messieurs entourent le jeune homme qui, heureux de sortir de la nullité forcée à laquelle il est condamné depuis son arrivée, répond d'une voix haute et grave pour dominer l'attention :

— Mais je n'ai qu'à me louer de la faveur avec laquelle mes efforts ont été accueillis par l'opinion dont je me flatte d'être un des plus courageux organes. N'est-il pas vrai, messieurs, aujourd'hui plus que jamais il faut qu'un écrivain politique redouble de résolution et d'énergie pour lutter contre les abus, il est besoin qu'on soit sans cesse sur la brèche : grâce au ciel, nous y sommes. L'avenir de la France est dans la presse, qui ne se laissera plus museler.

— Monsieur a raison, parfaitement raison, réplique un des auditeurs ; on voudrait nous museler, et la preuve c'est que les calicots et les toiles

sont en baisse.... On essaie de nous prendre par la famine. Pauvre France !

L'entretien continue quelques minutes sur ce pied-là. Charles, qui trouve qu'il a déjà trop duré, saisit le moment favorable pour s'esquiver, prend son chapeau, s'excuse à la hâte auprès de la vieille dame de ne pouvoir demeurer plus long-temps, et sort en se disant :

— Les imbéciles! les ignares ! C'est pour ces gens-là cependant que nous travaillons ; et un peu aussi pour nous, il est vrai, — ajoute-t-il, — c'est une compensation.

Pendant que les profonds politiques entouraient le directeur-journaliste qui vient de les abandonner si brusquement, deux ou trois dames, à la tête desquelles se trouve madame Girard, se sont emparées de Fanny qu'elles questionnent sur un sujet beaucoup plus intéressant pour elles que tout le reste. Peu sensible aux charmes de l'harmonie, la grosse marchande a tenu constamment ses yeux fixés sur l'ouvrière durant la brillante exécution de la musicienne, et aussitôt que la petite a eu repris sa place auprès d'elle :

— Ma chère demoiselle, lui a-t-elle dit, qui vous a fait cette collerette ?

— C'est moi, madame.

— Vous, pas possible, un vrai bijou ! Voyez donc, mesdames, comme c'est travaillé !

— Charmant, charmant!

— Donnez-moi, s'il vous plaît, l'adresse de votre magasin... Ah! ça ne m'étonne pas, j'en ai entendu parler. Mais, c'est égal, si vous vouliez m'en procurer une semblable....

— Je la ferai, madame, vous n'avez qu'à venir.

— Pas plus tard que demain, vous aurez ma pratique.

— Et les nôtres aussi, ajoutent les autres dames.

— Et je vous en amènerai tant que je pourrai, je parlerai de vous..... Cher amour, elle est gentille à croquer!

— Ah! quel bonheur! — pense Fanny, et les éloges pleuvent sur elle, sa sœur qui s'est approchée les excitant par les siens, tandis que madame Féret voit avec impatience que chez elle on ose s'occuper d'une autre que de sa nièce; aussi se hâte-t-elle d'appeler cette dernière:

— Allons, Claire, tu vas nous chanter quelque chose à présent : tu dois être reposée.

— Ah! mademoiselle chante aussi! Elle a donc tous les talens?

— Vous allez voir.

Et lorsque la jeune fille a terminé une romance à laquelle elle n'a pas pris la peine de donner l'accent convenable, se pressant comme pour une corvée dont elle voudrait être délivrée au plus

vite, les applaudissemens retentissent de nouveau, et chacun de s'écrier !

— Voix délicieuse ! Véritable gosier de rossignol !

— Comme ils s'y connaissent, pense-t-elle, eux qui tout-à-l'heure...

Mais ces éloges suffisent pour chasser le sombre nuage qui s'est placé un instant auparavant sur le front de la vieille dame. Daus son ravissement, elle redouble de politesse avec les Girard qui se laissent bourrer de brioches et de biscuits, M. Anatole surtout ne refuse rien et dévore machinalement, ébloui qu'il est par les charmes de Claire.

— Il commence à se faire tard, dit Fanny, adieu, ma sœur. On me gronderait si je demeurais plus long-temps.

— Vous vous en allez, mademoiselle, s'écrie madame Girard en courant après elle ; à demain !

— A demain, répète l'ouvrière transportée de joie.

— Elle est heureuse, et moi...

Cette pensée dans laquelle il n'entre ni orgueil ni jalousie, n'en est pas moins triste pour la pauvre Claire. Cependant elle s'efforce de la bannir ; pour plaire à sa tante, elle joue encore, elle chante encore, et toujours les mêmes éloges glacés pour ce qui est bien suivant elle, car elle y a mis toute son âme ; toujours le même enthou-

siasme ignorant et de convention pour ce qu'elle a fait avec négligence. Mais faut-il donc qu'elle s'en étonne? il n'y a personne qui n'ait entendu chanter, et retenu les exclamations flatteuses dont on salue un chanteur. Beaucoup de gens, au contraire, n'ont jamais entendu jouer du piano, ou du moins il leur manque un sens, le sens musical; la voix, c'est encore de la matière pour ainsi dire, et il suffit de l'oreille pour en juger, tandis que l'art qui fait parler et pleurer un instrument, c'est pour eux un mystère impénétrable; là ils se tairaient si l'amour-propre ne s'en mêlait pas, mais ils n'y sont plus, ils cherchent à formuler leur admiration, chose bien nécessaire en effet! Et, par une comparaison tirée d'objets grossiers les seuls à leur portée, ils vous froissent une âme d'artiste avec un aplomb écrasant, ils tuent le feu sacré qui faisait vibrer cette âme; voilà où en est la pauvre fille : elle sent une amertume étrange lui venir au cœur à l'audition de ces louanges sincères pourtant, mais si elles lui font mal c'est surtout parce qu'elle les croit sincères. Elle est rêveuse, et l'on rit à ses côtés, mais ce plaisir n'est pas fait pour elle; oui, l'on rit, on s'amuse, et certes nul des invités n'est plus joyeux que la maîtresse de la maison. Trop ravie pour prendre garde à l'air de sa nièce, elle ne voit que son triomphe complet, éclatant. Elle est aux anges, son cœur déborde,

elle étouffe de joie et d'orgueil ; et lorsque la société est partie, lorsque M. Anatole, qui est sorti le dernier, a jeté un regard enflammé sur la musicienne, regard surpris par madame Féret qui en tire un augure favorable à ses projets, revenant alors auprès de sa nièce :

— J'espère que tu dois être contente, dit-elle avec explosion.

— Oui, ma tante, répond Claire avec un sourire forcé.

De toute la nuit, la reine de la soirée ne ferma pas l'œil.

— Ainsi donc, disait-elle, je ne puis être bien nulle part. Pour les uns, j'en sais trop ; pour les autres, pas assez ; ceux-ci me méprisent, ceux-là ne peuvent pas me comprendre. Que faire ? où m'adresser pour trouver le bonheur que j'avais rêvé, pour réaliser les espérances dont je me suis bercée si long-temps ? Faut-il donc y renoncer ?

Pauvre jeune fille, hélas ! pour toi commence le châtiment d'une erreur dont tu n'es pas coupable.

CHAPITRE VIII.

Le bord de l'abime.

Les promenades au bois de Boulogne, une rose, un rêve.... que de raisons pour être à Cayenne.

J. JANIN.

Le blasphème aux lèvres d'une vierge.

H. BALZAC.

Environ quinze jours après la soirée que nous avons essayé d'esquisser dans le chapitre précédent, la conversation suivante s'établit entre la nièce et la tante ; celle-ci revenait d'une course qui l'avait long-temps retenue dehors ; rien qu'à son air, toute autre moins préoccupée que Claire eût deviné qu'elle avait à dire quelque chose d'impor-

tant, révélation qu'elle n'osait aborder néanmoins comme si elle eût craint de la voir mal reçue ; à la fin cependant elle se hasarda, mais ce fut avec une hésitation, une sorte de timidité bien éloignée de son ton ordinaire.

— Que penses-tu donc de M. Anatole? dit-elle.

— Bien peu de chose en vérité, et ma pensée peut s'exprimer par un seul mot, — répondit Claire avec un sourire de mépris : — M. Anatole est un sot, rien de plus; mais pourquoi m'adressez-vous cette question, ma tante?

— C'est que... c'est que si j'en crois quelques paroles de son père et de sa mère, il aurait, il paraîtrait avoir des intentions.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi qu'il ait des intentions ou qu'il n'en ait pas?

— Au contraire, cela te regarde plus que personne, puisqu'il voudrait, ou du moins, j'ai cru le comprendre ainsi et je m'y connais assez pour être sûre de ne pas me tromper, il voudrait...

— Quoi donc? je vous en prie, ma bonne tante, faites vite, que je n'en entende plus parler.

— Ce ne serait pas là son compte pourtant; enfin il est amoureux de toi, amoureux fou, et il ne respire qu'après le moment où il pourra t'épouser :

— Lui m'épouser, lui ! mais il faut d'abord que j'y consente, et je n'y consentirai jamais.

— Là, je m'attendais à ta réponse! malgré tout, tu me permettras de te dire que tu peux avoir tort.

— J'ai tort! s'écria la jeune fille presqu'en colère, j'ai tort, c'est vous, ma tante, qui me dites que j'ai tort! mais vous ne savez donc pas que ces Girard sont des ignorans, que leur fils est un sot, je le répète, incapable de me comprendre.

— Je n'en disconviens pas, mais...

— Mais quoi? il est riche et je n'ai rien, achevez; c'est là votre pensée; sans doute il croit me faire un grand honneur en me donnant son nom et sa fortune; que m'importe? à cela je réponds que la mésalliance serait soufferte par moi, la pire des mésalliances, celle des idées, de l'esprit, de l'éducation; vous le concevez bien, ma tante, et je suis étonnée que vous insistiez : avez-vous donc oublié la comparaison charmante de mon talent avec l'orgue de Barbarie?

— C'était une bêtise qui ne mérite pas qu'on y prenne garde.

— Elle vous a choquée cependant, et avec raison : voulez-vous maintenant que je me condamne à vivre au milieu de ces êtres grossiers, auxquels je ne pourrais, ni vous non plus, adresser une parole sans qu'ils y répliquassent par de semblables platitudes : je ne saurais les élever à mon niveau, de même que je serais désolée de descendre au leur. Est-ce donc là que je devais tomber après tant

d'espérances? voyons, ma tante, est-ce le sort que vous aviez rêvé pour votre nièce?

Ces paroles firent vibrer une corde bien sensible dans le cœur de madame Féret; c'était avec peine, presque malgré elle qu'elle s'était décidée à parler à Claire en faveur de M. Anatole; aussi du moment que celle-ci eut fait un appel à son orgueil, ce sentiment qui ne l'avait jamais tout-à-fait abandonnée et qui sommeillait seulement, se réveilla dans toute sa force, et par une transition subite elle passa d'une extrémité à l'autre.

—Au fait, reprit-elle, je trouve ce petit monsieur bien hardi d'oser prétendre à un trésor tel que toi, un trésor dont il ne connaîtrait ni le prix ni les charmes; tu as raison, Claire, oui tu as raison; laisse-moi faire, je me charge de la réponse quand la demande viendra. Ah! nous verrons si tu as été élevée, si tu as acquis des talens pour aller t'enfouir dans une boutique, si tes grâces et ta beauté sont destinées à orner un comptoir. Allons donc! ces marchands sont d'une impertinence, et moi-même tout-à-l'heure je n'avais pas le sens commun. Je te remercie de m'avoir rappelé à la fierté qui nous convient. N'aie pas peur; si je me suis laissée aller à des projets indignes de toi et de moi, je ne retomberai plus dans la même faute; je te l'ai dit souvent, je te le dis encore, il n'y a pas de mariage si brillant que tu ne puisses

y aspirer, et à force de le chercher, nous le trouverons, sois-en certaine. Tu dois briller, tu brilleras ; tu dois être riche, tu auras de la fortune : à quoi donc servirait que tu fusses instruite et jolie comme tu l'es ? toi pauvre, toi malheureuse, cela ne serait pas juste, ce serait un véritable meurtre. Quant à ceux qui te méprisent, ils sont bien difficiles ! mais il ne faut pas juger des autres par ceux-là. Il y a d'autres sociétés que celles que nous avons vues jusqu'ici, grâce au ciel, et je t'y mènerai.

— Quand vous voudrez, ma tante, je ne demande pas mieux.

Quelles étaient donc les sociétés dont parlait alors madame Féret ? elle ne voulut pas s'expliquer à ce sujet, et comme sa nièce la pressait d'en dire davantage, elle se contenta d'ajouter :

— La richesse, c'est le principal, n'est-ce pas ? allons, aie confiance en moi, et reprends un peu de ton ancienne gaieté ; moi, je ne veux pas que tu t'abandonnes à ton chagrin ; nous recommencerons nos promenades où chacun t'admirait, et puis, je tâcherai d'avoir des billets de spectacle afin de t'y conduire et de te distraire. Mais si tu m'aimes, Claire, quitte cet air sombre et triste qui t'enlaidit, car en vérité, ma pauvre enfant, depuis quelque temps tu es bien changée.

En effet, à dater de la fatale soirée, un décou-

ragement extraordinaire s'était emparé de la fille du négociant, et se reflétait en nuage de tristesse sur sa belle physionomie devenue pâle dès-lors et comme souffrante. Jusqu'à ce moment, vivant dans l'ignorance des hommes et des choses, elle avait cru, puisque tout ce qui l'entourait le lui avait dit, elle avait cru qu'elle trouverait n'importe où, un jeune amant, bientôt son mari, beau et riche, à l'unisson de ses pensées et de son cœur, venant mettre à ses pieds sa fortune et ses hommages, un avenir brillant et une félicité longtemps rêvée. Grâce à ses intuitions romanesques, qui avaient fini par prendre corps dans sa tête, elle s'était attachée à ses espérances comme à des réalités palpables.

Et maintenant la désillusion était venue, laissant son âme vide et ne sachant où se rattacher pour combattre l'amertume qui l'inondait. D'abord ce fut un abattement profond, un désespoir concentré, un affaissement moral et physique, contre lequel auraient échoué, et le courage si elle eût eu la force d'en montrer, et les consolations du raisonnement si autour d'elle il y avait eu quelqu'un capable de les lui prodiguer. A cette atonie désolante avait succédé un transport qui tenait de la fureur ; se roidissant avec rage contre le sort, elle avait maudit le monde qui semblait la repousser ; ce monde qu'elle ne connaissait que par des

livres menteurs et les rêves non moins fallacieux de son imagination, elle le méprisait à son tour, elle lui rendait haine pour haine, car n'était-ce pas de la haine qu'il avait pour elle, pauvre fille, en la privant d'un bien qui lui appartenait, de cette position éclatante et dorée à laquelle son éducation et ses talens devaient la conduire? trop étrangère aux lois et aux mœurs de la société pour reconnaître son erreur et la fausse route où on l'avait engagée, trop livrée en même temps à des idées qui l'empêchaient de voir qu'elle seule, hélas! avait tort, que pouvait-elle faire que se révolter contre ce bras ennemi qui la clouait à sa place loin de ses brillantes chimères? et, comme les réflexions de la solitude aigrissaient encore la blessure de sa vanité, il y avait des instans où sa tête se perdait, des instans où elle jetait le défi à l'opinion du monde, au jugement de ceux qui la méconnaissaient; dans son délire elle eût goûté un indicible plaisir à tout braver ouvertement; sans s'avouer ce qu'elle ferait pour en venir là, elle voulait briller en dépit du monde, elle voulait se venger du monde en lui arrachant, par quel moyen, elle l'ignorait, ce qu'il refusait à son mérite. Se venger! pauvre fille! elle ne savait pas qu'il y a de ces vengeances qui tuent celle qui s'en sert. Tout cela était chez elle une idée indécise, vague, un chaos à travers lequel le but seul apparaissait dis-

tinct ; puis tout-à-coup, sans cause apparente, par une sorte de révélation instinctive, effrayée des pensées qui l'assaillaient, elle fondait en larmes, appelant le ciel à son aide, comprenant peut-être que de telles pensées ternissaient la pureté de sa robe d'innocence ; elle pleurait alors, car en vérité elle se sentait bien malheureuse.

Quant à madame Féret, l'âge et l'expérience ne la rendaient pas plus raisonnable ; à l'aspect du changement qui s'était opéré dans l'esprit et les manières de sa nièce, elle y avait puisé un redoublement de mauvaise humeur : ainsi tous ses projets étaient inutiles, tous ses essais infructueux, toutes ses espérances trompées ! Ainsi la jeune fille belle et séduisante sur qui elle avait reporté toute son ambition, elle ne pouvait, malgré tant d'efforts, l'élever au faîte brillant qu'elle lui avait destiné dans sa tendresse ! Oh ! alors, rien n'avait trouvé grâce devant elle, ni les hommes, ni le sort, ni la pauvre Fanny qui certes n'en pouvait mais, et à qui cependant elle reprochait d'être sans cesse sur le chemin de sa sœur, ni Claire elle-même non plus ; de sorte que loin de voir dans le passé la cause de ce qui arrivait à l'orpheline, elle s'était obstinée, imprudente et aveugle qu'elle était, à lui conquérir une fortune par un mariage, et ce n'avait été que faute de mieux qu'elle s'était un instant arrêtée à M. Anatole Girard, effort de

modestie dont nous avons vu qu'elle n'avait pas tardé à revenir pour se lancer de nouveau dans des idées d'éclat et de grandeur plus extravagantes qu'auparavant et presque criminelles, car elle en arriva par le dépit et l'entêtement au point d'adopter comme bons tous les moyens qui pourraient la mener à la réalisation de ses espérances.

Tels étaient, après l'entretien qui commence ce chapitre, les sentimens secrets de la tante et de la nièce. A force de considérer sous toutes leurs faces les images étranges qui se présentaient à son esprit, cette dernière finit par s'y accoutumer et par ne plus les examiner avec l'horreur et la honte de l'innocence timorée; c'était un remords qui lui venait avant la faute, mais ne voulant ou n'osant pas s'avouer coupable, elle repoussa le remords comme un outrage, et s'endormit dans une sécurité funeste, le cœur toujours ulcéré, mais espérant toujours, et décidée à parvenir là où elle s'était dit qu'elle parviendrait, ajoutant qu'elle serait bien assez forte pour résister à ces étranges tentations qui lui pénétraient de la tête au cœur, qu'il serait assez tôt de les combattre alors qu'elles reviendraient.

Ainsi raisonne l'orgueil, et quand il tombe, il s'en prend à tout excepté à lui-même; on dit après la chute : « J'étais fou, un bras invisible m'a poussé! » oui, sans doute, folie qui est une puni-

tion d'en-haut, puissance cachée que vous n'avez pas invoquée pour vous retenir sur la pente et qui vous a précipité dans le gouffre, et cela était juste : quand le bien ne sauve pas, il faut que le mal perde une victime. A qui la faute?

Mais aussi le châtiment ne devrait-il pas être en raison du pouvoir de résistance donné à chacun? Qu'un homme tombe qui a force et courage en lui-même pour lutter, et qu'il soit puni de son crime dans cette vie ou dans l'autre, certes cela se conçoit, et l'adversité envoyée à cet homme n'a rien que d'équitable; qu'un homme glisse dans le sentier du devoir, qui est faible, mais qui a pour soutenir sa faiblesse des conseils d'ami, une main qui lui est tendue au moment où il entre dans la mauvaise voie, et que cet homme porte la peine de son insouciance aux avis de la sagesse, voilà ce dont on ne peut se plaindre; mais qu'un être sans appui, abandonné à lui-même, qu'un de ces êtres doux et fragiles, plus fragile encore par suite des idées dont il a été imbu dès son enfance, qu'il a, pour ainsi dire, sucées avec le lait de sa mère; qu'une jeune fille soit entraînée à faillir, séduite par un éclat menteur qu'elle a été habituée à regarder comme le souverain bien, et puis qu'elle subisse le malheur attaché à toute déviation dans le chemin de la vertu? oh! dites, si elle est coupable, à qui la faute? Et si elle est châtiée, n'est-ce

pas de la cruauté, n'y a-t-il pas là de quoi faire douter de Dieu? Ah! la raison se refuse à croire que la providence ne brise que pour le plaisir de briser, et sans doute y il aura une place dans le ciel pour ces fleurs battues de l'orage, pour ces cœurs flétris par un souffle étranger, pour ces âmes dans lesquelles on a versé le poison, tandis qu'aux yeux de leur corps, le poison c'était du miel; car où donc serait la miséricorde d'un père, s'il ne prenait en pitié ses plus frêles enfans devenus rebelles à sa voix, parce que d'autres voix leur ont crié avec une infatigable persévérance : « Vous faites bien, vous ne sauriez mieux faire? »

Et Claire était du nombre de ces égarés qui n'ont point de lumière pour les guider dans la véritable route. Cependant, à défaut de conseils sortant d'une bouche amie et puissante, elle trouva un jour un avertissement dans un de ces livres qu'elle aimait tant à lire, parce que là elle puisait des encouragemens à ses idées ambitieuses. Ce qu'elle lut ce jour-là semblait avoir été écrit pour elle; c'était la courte et naïve histoire de deux amans long-temps heureux, dont l'un, la jeune fille, après avoir été sublime dans la misère, ne put tenir contre la médiocrité: il lui fallait toutes les splendides jouissances de la richesse. Le passage que Claire avait devant les yeux était intitulé l'*Avenir*; elle lut:

« Plus Émile sentait que son amour, son trésor
» allait lui échapper, plus il se consumait en efforts
» pour le retenir;... il eut pitié de cette jeune et
» suave enfant déjà penchée sur le précipice de la
» corruption; il s'imagina qu'à son premier pas
» dans une carrière de vices et de cachemires, elle
» s'arrêterait, s'il lui montrait en même temps, au
» bout de la route, la honte de la rue et la paille
» de l'hospice; il ne savait pas que les femmes
» comme Laure ne font attention à ces choses-là
» que lorsqu'elles y sont arrivées, et que bien sou-
» vent elles n'y font pas attention du tout. Et il se
» mit à lui raconter la destinée d'une fille, douce
» et jolie comme Laure, comme Laure, égarée par
» ses désirs d'équipages et de grandeurs, car il ne
» voulait pas que Laure se perdît comme elle.
» Mon Dieu! que l'exemple est impuissant à cal-
» mer une tête de femme qui rêve de l'or et qui
» n'a plus d'amour pour y tenir une petite place,
» afin qu'elle ne soit pas toute pleine de ces rêves
» vides qui donnent la fièvre aussi bien que les
» songes du cœur! n'importe, il raconta.

» — Oui, Laure, dit-il, oui je l'ai connue;
» comme toi bonne et aimante, comme toi insou-
» ciante et folle d'abord, puis réfléchie et pensive,
» puis brillante et riche, et perdue ensuite; c'est
» leur histoire à toutes, Laure. Ils étaient heureux
» comme nous l'avons été, comme nous pourrions

» l'être encore si tu voulais; lui bon et plein d'ab-
» négation pour elle ; elle aimante et dévouée, et
» l'aimant mieux pour les sacrifices que pour toute
» l'opulence qu'il lui eût fait partager, s'il l'eût pu.
» Il y a de cela quatre ans.

» Un soir, comme ils étaient riches ce jour-là,
» il la mena dans un théâtre, à un théâtre où les
» loges resplendissaient de parures et de diamans,
» où, sur la scène, la passion riche et dorée, et
» aussi la passion dorée et riche dans les avant-
» scènes et aux balcons. Jamais elle n'avait vu
» cela, et, tout de suite, son regard fut corrompu,
» et puis après, son âme. Il lui parla de leur
» aisance pauvre : elle regardait toujours ; il lui
» parla d'amour et de bonheur : elle répondit
» schalls et brillans. Ce fut cette soirée qui la per-
» dit. — Il y a trois ans de cela.

» Vainement il s'efforça de la ramener à lui ;
» sans cesse elle avait devant les yeux cette salle
» étouffante et luxueuse ; sans cesse à ses oreilles
» ces paroles de tendresse accompagnées d'un
» écrin ; sans cesse dans son cœur l'image d'une
» vie toute de mollesse et de volupté. — O la mal-
» heureuse ! n'est-ce pas, Laure ? — C'était comme
» un étourdissement, un tourbillon ; à ces pensées
» son sein se gonflait, ses yeux brillaient d'un éclat
» étrange ; elle eût voulu pleurer, et ne le pouvait
» pas ; ces souvenirs tentateurs formaient comme

» une ronde infernale qui bondissait autour d'elle.
» Dans ces momens-là, il y avait du Satan dans
» son regard, dans ses paroles, dans toute son at-
» titude. — N'est-ce pas, Laure, qu'elle était bien
» à plaindre ? — Elle le quitta pour un autre, un
» riche. — Il y a de cela plus de deux ans.

» Des parures fraîches et belles, des fêtes, des
» concerts, des courses rapides, pas un moment
» pour respirer, une ivresse, un délire ! Elle se
» croyait heureuse, parce qu'elle n'avait pas le
» temps de souhaiter le bonheur. Elle se laissait
» vivre, ne sentant de la vie que les parfums et
» les délicieuses émotions. C'est beau et désira-
» ble, n'est-ce pas, Laure ? — Elle était ainsi, il y
» a un an de cela.

» Un immense bâtiment, percé d'une multitude
» de petites fenêtres, l'asile de sa souffrance et du
» vice ! — Aimes-tu, Laure, les cris de la douleur,
» les larmes du misérable que le fer brûle ou dé-
» vore? Quand l'âme est insensible, quand le cœur
» bat froid dans la poitrine, c'est quelque chose
» que l'aspect d'un hôpital bien plein, bien reten-
» tissant de cris et des sanglots, où toutes les tor-
» tures morales et physiques se sont donné ren-
» dez-vous ; cela fait pleurer, cela soulage, n'est-
» ce pas, Laure ? — Un hôpital ! Elle y était, je
» l'ai vue, Laure, il y a de cela huit jours. »

» Sans doute Laure crut que c'était là un conte

» fait à plaisir, car en l'écoutant elle se souriait à » elle-même dans sa petite glace, admirant sa » beauté et sa chevelure lisse et noire, et elle ne » répondit pas un mot. Pour Émile, comme c'était » leur histoire, l'histoire de leur amour qu'il ve- » nait de raconter, telle qu'elle avait été jusqu'à » présent, telle qu'elle serait peut-être par mal- » heur, il fut tenté de se désespérer, car Laure, » l'imprudente! n'avait pas compris ou n'avait pas » voulu comprendre.... »

Arrivée là, Claire ferma le volume et le rejeta loin d'elle avec un mouvement où il y avait tout à la fois du dépit et de la terreur. Ce n'était pas comme la jeune fille de la Nouvelle qui n'avait pas compris : elle comprenait bien, elle! mais elle eût tout donné pour ne pas comprendre, tant la leçon lui semblait sévère. Cependant elle en vint bientôt, elle aussi, à penser que tout cela était faux et mensonger, bon à faire trembler, à émouvoir, rien de plus. Néanmoins, elle demeurait pensive, repassant en elle-même ce qu'elle avait lu, surtout les tristes images de ce lugubre tableau de l'hospice promis à une malheureuse dont la destinée avait avec la sienne une ressemblance si frappante, et se disant à chaque souvenir qui augmentait son effroi : « — Ce n'est pas vrai, cela ne s'est jamais vu! D'ailleurs, dans ce livre même, qui sait si le funeste horoscope s'est accompli? » Et malgré son intention

première de laisser la Nouvelle inachevée, attirée par une sorte de charme irrésistible, elle ramassa vivement le volume et courut bien vite au dénouement de l'histoire. Après une scène entre les deux amans, scène où le jeune homme, qui a acquis la preuve que sa maîtresse veut l'abandonner pour un autre, s'est jeté à ses genoux, pleurant à chaudes larmes, la suppliant de changer de résolution; après cette scène, disons-nous, Claire trouva ce qui suit :

« Laure fut émue ; elle savait que ce que ni la » faim, ni l'horrible misère, ni l'abandon des hom- » mes n'avait pu faire, elle le faisait, elle ! elle » savait qu'elle seule était capable de faire pleu- » rer Émile. Elle le regarda, et puis, étouffant de » douleur, de repentir, elle lui passa le bras au- » tour du cou, appuya la tête sur son épaule, et » pleura avec lui. Elle voulut parler, mais Émile » ne le lui permit pas : — Plus tard, mon ange, » dit-il, oui, plus tard tu parleras ; je sais ce que » tu as à me dire. — Et, après avoir bu dans un » long baiser les larmes qui coulaient de ses yeux, » suffoqué de bonheur et d'espérance, il sortit.... » et quand il rentra, il ne trouva plus Laure !

» Émile ne se tua point : il croyait en Dieu ! il » faillit seulement devenir fou. Il eût peut-être » mieux fait ! — Il aurait eu tort, car aujourd'hui, » Émile, riche et célèbre, artiste d'une réputation » européenne, au milieu du luxe, des plaisirs qui

» l'environnent, qui courent à l'envi au-devant de » ses vœux, ne serait pas, privé de la raison, ce » qu'on appelle vulgairement un homme heureux; » et pourtant, malgré son bonheur, malgré le re- » téntissement et peut-être à cause du retentisse- » ment de son nom, Émile a des instans de tris- » tesse profonde, de méditation mélancolique. » Dans ces momens-là, il pense à Laure. — Et » Laure?...... »

Ici finissait la page.

— Ah! nous allons voir si elle a été heureuse, pensa Claire. Je suis sûre que la vilaine prédiction de l'artiste n'avait pas le sens commun.

Elle tourna donc le feuillet, avide et curieuse, désirant de toute son âme avoir deviné juste. Mais aux premiers mots, elle frémit. La Nouvelle se terminait ainsi :

« Un immense bâtiment, percé d'une multitude » de petites fenêtres, l'asile de la souffrance et du » vice! Aimez-vous les cris de la douleur, les lar- » mes du misérable que le fer brûle ou dévore? » Quand l'âme est insensible, quand le cœur bat » froid dans la poitrine, c'est quelque chose que » l'aspect d'un hôpital bien plein, bien retentis- » sant de cris et de sanglots, où toutes les tortu- » res morales et physiques se sont donné rendez- » vous; cela fait pleurer. — Un hôpital! c'est la » demeure de Laure!..... »

Pour le coup, ce fut une véritable colère qui brilla dans le regard de la jeune fille désappointée.

— C'est se moquer de ses lecteurs, s'écria-t-elle en repoussant le malencontreux volume, que de leur donner pour de la réalité ce qui n'est que le rêve d'une imagination malade. Vraiment, il faut avoir du temps et de la bonté de reste pour s'amuser à lire de pareilles fadaises.

— Après qui en as-tu donc, Claire? — demanda madame Féret qui d'une chambre à côté avait entendu cette exclamation et qui accourut aussitôt avec un air tout inquiet; — de quoi parles-tu, et pourquoi as-tu jeté ce livre par terre?

— Il mérite en effet qu'on en prenne soin, ma tante, pour les bonnes choses qu'il renferme. Tenez, avez-vous lu cela? — Et en parlant ainsi elle présentait le tome ouvert à l'endroit dont la lecture lui avait causé tant d'indignation. — Si vous l'avez lu, qu'en pensez-vous?

— Ce que j'en pense, répliqua aigrement la vieille dame, c'est que si j'avais su, je t'aurais dit de ne pas prendre la peine de le lire toi-même. C'est un sot conte; sur ma foi, si je voulais m'en mêler, j'en ferais de meilleurs, qui ne seraient pas si bêtes, dans tous les cas, je m'en flatte. Cet auteur là est un imbécile et je m'en vas prévenir au cabinet littéraire de ne plus nous donner de ses ouvrages; nous en avons assez. Il faudra que

je dise à ton cousin Charles de le soigner, à la première occasion, dans son journal.

Cela dit d'un ton passablement doctoral, elle retourna à ses occupations de ménage, et Claire tout émue encore de sa lecture et des pensées qu'elle avait fait naître, ouvrit la croisée, s'accouda sur la rampe, et regardant sans voir ce qui se passait dans la rue, mais respirant un air doux qui lui faisait du bien et calmait sa tête brûlante, se laissa peu à peu aller à ses rêveries ordinaires, couleur de rose maintenant, embellies qu'elles étaient par l'espérance, ne se souvenant déjà plus de l'histoire de Laure et de l'hôpital.

Dans la maison en face de celle dont madame Féret occupait, ainsi que nous l'avons dit, le troisième étage, demeurait depuis quelque temps une danseuse étrangère attachée au théâtre de la Porte-Saint-Martin; un banquier allemand, ancienne connaissance peut-être de Vienne ou de Stuttgard, l'avait logée dans ce quartier retiré, pour de bonnes raisons sans doute, et lui donnait, en retour de son affection, le superflu de ses trésors. Césarine se souvenait encore du temps où elle était fraîche; puis, pâle et jolie, on peut valoir beaucoup, et Césarine, la grande fille, ne s'estimait pas peu; car, outre son banquier germanique, elle avait un coupé, une femme de chambre, trois cachemires, c'était encore la mode alors, des

diamans et un groom à la façon d'Angleterre, un petit garçon de quinze à seize ans, rose et frais, aux cheveux blonds, aux lèvres souriantes; ajoutez à cela de beaux appointemens que son directeur lui payait pour aller passer trois mois à Londres; plus, des hommages à la fatiguer et une longue suite d'adorateurs en sous-ordre : une véritable divinité, capricieuse et fantasque; en somme néanmoins, belle et charitable à ses heures. Malgré tout, Césarine s'ennuyait. Était-ce un souvenir, étaient-ce des regrets? Elle s'ennuyait, et il y paraissait bien.

Souvent, de sa fenêtre, Claire l'avait examinée lorsque, d'un pied leste, elle montait dans son magnifique coupé, et qu'arrivée là, comme brisée de l'effort qu'elle venait de faire, elle se laissait tomber sur les coussins moelleux où elle demeurait languissamment étendue sans parole, sans sourire, dans l'attitude de la nonchalance et du dédain. A sa vue, l'innocente jeune fille aurait désiré connaître le mystère qu'elle tremblait de pénétrer cependant; il semblait, dans les commencemens, que c'était là une existence à part, une existence maudite et peu désirable, et même toutes les fois qu'elle avait vu le banquier accompagner la danseuse, elle avait fermé brusquement sa croisée, poussée en cela par une sorte d'instinct né de la pudeur qui se révoltait. Plus tard, instruite par quelques mots

de sa tante, qui avaient été une révélation tout entière, elle avait souvent plaint cette idole parée, à laquelle il manquait un souffle pour vivre; souvent, émue de la destinée de cette femme qui, pour n'avoir rien à désirer, s'était condamnée à un esclavage pire que la misère, de cette femme qui, quoique jeune encore, portait sur sa figure les traces d'un âge avancé, de cette femme enfin qui ne souriait à rien, tant un désenchantement complet alourdissait l'atmosphère autour d'elle, souvent Claire s'était dit : « — Oh ! qu'elle doit être malheureuse ! »

Surtout elle avait eu de la pitié pour cet ange déchu, lorsqu'après avoir regardé le vieil ami de la danseuse, elle rejetait tout-à-coup un coup-d'œil au-dedans d'elle-même, et que dans son cœur elle trouvait un contraste si tranché, une image enchanteresse, celle de l'amant de ses rêves, jeune homme élégant et beau qui lui souriait la nuit et qui ne la quittait pas le jour, apparition toujours présente de celui qu'elle attendait dans l'avenir. « — Oh ! oui, reprenait-elle alors, elle doit être malheureuse ! »

Mais c'était autrefois que Claire avait eu ces pensées et prononcé ces paroles. Pourquoi donc n'en fut-il pas ainsi ce jour-là ?

Un quart d'heure s'était écoulé depuis que la jeune fille avait ouvert la fenêtre; plus calme main-

tenant, elle laissait errer ses regards et son imagination sans but fixe, lorsque son attention fut attirée vers la maison vis-à-vis d'elle. Un équipage s'y arrêta, et le vieux allemand en descendit, suivi d'un homme qui portait à la main cette espèce de portefeuille rouge, d'une forme semi-circulaire, dans lesquels les bijoutiers ont coutume d'étaler et de porter chez les pratiques des parures précieuses. Ils entrèrent tous les deux dans la maison. Quelques minutes se passèrent, après quoi le joailler sortit, puis un instant après le banquier reparut conduisant Césarine, et lui donna la main pour l'aider à monter dans la voiture; elle s'y plaça moins insouciante qu'à l'ordinaire, brillante et majestueuse, la tête surmontée d'un riche diadème de pierreries, mais là-dessous pourtant, son premier mouvement de joie passé, triste et pâle, les yeux ternes, la bouche muette; on eût dit qu'elle sentait son humiliante situation, et que, ne voulant pas avoir l'air de la comprendre, elle s'entourait de silence et de dignité comme d'un rempart contre la honte; ou bien était-ce peut-être son indifférence blasée qui reprenait le dessus.

Pour le vieux monsieur, lui, il avait l'attitude fière et gourmée, car il allait faire admirer ses diamans, promener sa danseuse, sa conquête; il se rengorgeait dans sa cravate, et son regard triomphant semblait dire : — « Elle est à moi; voyez

comme elle me coûte cher; pauvres diables qui enviez mon sort, vous n'en avez pas comme celle-là, vous autres! »

Pendant ce temps-là le petit groom, assis derrière, ouvrait de grands yeux ébahis à l'éclat de la parure de madame, qui ne cachait pas ses cheveux longs et noirs. Il souriait, l'enfant! et, dans ce sourire, il y avait toute une révélation de malice et de volupté. A l'ordre du maître, le cocher anima ses chevaux qui piaffèrent et s'élancèrent.

Quand la voiture partit, Claire la suivit du regard; quand elle eut disparu, Claire regardait encore. Puis un instant après, elle referma sa fenêtre, prit un livre, pas celui du matin, et avant de l'ouvrir, elle se dit :

— Que c'est beau un équipage!

En parlant ainsi, Claire soupirait.

CHAPITRE IX.

Le séducteur.

Un prêtre demanda à Saint-Évremont, quelques heures avant sa mort, s'il voulait se réconcilier? — Volontiers, répondit l'épicurien moribond, réconciliez-moi, je vous prie, avec l'appétit.

Chroniques.

Mon Dieu! se peut-il qu'il y ait de ces fatalités étranges qui font que le salut de l'un enfante nécessairement la perte de l'autre?

R. MACFURLYN.

Ce n'était pas sans raison et uniquement par suite de l'insouciance de son âge que Fanny avait apporté une figure joyeuse à la soirée de madame Féret. Renvoyée du magasin avec une douceur

qui tranchait singulièrement avec le ton et les manières habituelles de la lingère, mais enfin chassée pour une faute dont le motif aurait dû lui servir d'excuse, punie d'une désobéissance causée par la bonté de son cœur reconnaissant, la pauvre petite avait pleuré d'abord, comme nous l'avons dit plus haut en terminant le récit de sa mésaventure, puis, si elle avait essuyé ses larmes, elle ne s'était pas moins livrée au désespoir. Ces paroles de madame Mollier, quoique adoucies par l'accent du regret qui les accompagnait : « Vous ne pouvez plus rester chez moi ! » ces terribles paroles résonnaient sans cesse à son oreille. Que faire ? Comment parer ce coup aussi funeste qu'inattendu ? elle ne savait que résoudre : prier madame Mollier de lui pardonner, de la garder, toutes ses supplications eussent été inutiles, elle ne l'ignorait pas. Dans son infortune, une seule ressource lui restait : un aveu à sœur Louise ; un seul refuge, la protection de sœur Louise, qui ne l'abandonnerait pas, bien certainement. Mais ici nouvelle désolation : comment tout raconter à la religieuse sans lui dire en même temps que c'est pour elle, pour lui faire un cadeau le jour de sa fête, que sa fille adoptive a encouru le châtiment qui la frappe? car c'était là le difficile et ce que la charmante enfant n'eût pas voulu faire savoir à sa bienfaitrice pour tout l'or du monde. Elle hésita long-temps,

long-temps elle mit son imagination à la torture pour y trouver un expédient qui la sauverait de cette confidence si pénible; à force de réfléchir, elle crut l'avoir rencontré, mais il fallait que la lingère voulût bien se prêter à son mensonge, si toutefois l'on peut appeler de ce nom le sentiment d'exquise délicatesse qui lui faisait en cette circonstance désirer de cacher une partie de la vérité.

— Je vous en prie, dit-elle, ne racontez pas à sœur Louise que je veillais la nuit, elle me demanderait pourquoi, et je ne voudrais pas qu'elle sût que c'était afin de lui être agréable; dites plutôt que vous êtes mécontente de moi, qu'on ne peut pas me souffrir ici et qu'il faut que j'en sorte. Oh ! je vous en prie, ne me refusez pas. Voyez-vous, ce serait presque lui reprocher mon cadeau et lui imposer l'obligation de réparer le tort que je me suis fait en travaillant pour elle, et j'aime mieux ne rien devoir qu'à sa bonté. Elle me pardonnera, j'en suis sûre : elle m'aime tant ! Et vous serez bien bonne aussi en paraissant très en colère contre moi.

Madame Mollier se laissa toucher, promit et tint parole. Dans l'entrevue qu'elle eut quelques jours après avec la sœur de charité, elle n'accusa nullement la petite ouvrière, témoigna même du regret de se séparer d'elle, ce qui peut-être était vrai au fond; elle mit sur le compte de l'économie

la mesure qu'elle se trouvait forcée de prendre, ajoutant que si Fanny n'entrait pas dans un autre magasin, elle lui fournirait de l'ouvrage tant qu'elle en pourrait faire, et que plus tard, dans un temps qui n'était pas bien éloigné, il serait possible qu'elle reprît la petite, mais auparavant il lui fallait opérer certaines réformes parmi ses ouvrières, réformes inabordables pour le moment, vu la bonne saison et ses engagemens antérieurs. Cette nouvelle donna beaucoup à réfléchir à l'amie de Madeleine, mais une fois sa résolution arrêtée, elle ne songea qu'à consoler la pauvre enfant qui, la voyant deux jours après arriver à l'atelier, se jeta dans ses bras toute en pleurs et aussi quelque peu confuse de tromper sa bienfaitrice, sa seconde mère, sur le véritable motif de son exclusion du magasin. Celle-ci la rassura, lui fit entendre que le mal n'était pas sans remède, qu'au contraire il pouvait en résulter un grand bien; enfin Louise dit à sa protégée en la quittant :

—Fanny, sois tranquille, aie de la patience et compte sur moi. Nous avons du temps devant nous ; tu seras contente. Adieu, sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas, tu le sais.

—Oh ! oui, j'en étais certaine.

—Allons, retourne à ton travail, et ne t'inquiète de rien.

Et comme la petite avait confiance dans la pa-

role de sa bonne amie, elle était en effet sans inquiétude ; elle continuait donc à demeurer chez madame Mollier, travaillant avec autant de zèle et d'ardeur que par le passé, calme et joyeuse en dépit des tracasseries de ses camarades qui, malgré la discrétion de la maîtresse, n'avaient pas tardé à savoir, et la scène qui s'était passée et le congé donné qui en avait été le résultat. Peu satisfaites, à ce qu'il paraît, d'une victoire qui aurait dû contenter leur jalousie exigeante, les vindicatives demoiselles semblaient prendre à tâche de faire payer chèrement à l'expulsée le répit qui lui avait été accordé. « Certainement, se disaient-elles, on n'en aurait pas fait autant pour nous ! » Leur animosité puisant de nouvelles forces dans la prétendue injustice de cette faveur, elles ne négligeaient aucune occasion de la tourner en ridicule ou de lui faire de la peine, et ne lui épargnaient pas ces mille picoteries, ces blessures à coups d'épingles, arsenal favori de la haine féminine qui compense la faiblesse de ses attaques par leur incessante répétition. Seule contre toutes, car la première ouvrière qui avait quelquefois pris sa défense était sortie du magasin pour aller s'établir à son compte, privée de cet appui, Fanny ripostait de son mieux lorsque madame Mollier n'était pas là pour interposer vivement son autorité, ce à quoi elle ne manquait jamais au premier mot piquant ; mais le

plus souvent encore la petite ne répondait à ses adversaires que par le silence, opposant ainsi à l'acharnement général la patience et la résignation.

Il y avait pourtant des momens où elle se mettait dans une véritable colère, et c'était lorsque les plaisanteries tombaient sur sa sœur bien-aimée ; elle en avait parlé avec une naïve admiration, vantant sa beauté, ses talens : c'en était assez pour que les autres donnassent l'essor à leur critique moqueuse. Un jour Claire vint au magasin ; toutes les ouvrières voulurent la voir, et pas une, après l'avoir vue, ne se fit faute de déclarer qu'il fallait joliment rabattre des éloges de Fanny; on passa en revue les traits de ce phénix, et on finit par convenir, d'une voix unanime, que s'il y en avait de plus laides, il s'en trouvait aussi quelques-unes, beaucoup, un très grand nombre de plus jolies; et en disant cela, chacune des dénigrantes se redressait, se donnait des grâces, faisait des mines, d'un air qui signifiait bien évidemment : « Regardez-moi, ne suis-je pas mieux qu'elle ? » Pour Fanny, en les écoutant, elle se pinça les lèvres, rougit, puis s'emporta ; en un mot, il fut aisé à ses malignes compagnes de s'apercevoir qu'elles l'avaient blessée au vif, et que c'était là, comme elles le dirent, son endroit sensible.

Il n'en fallait certes pas davantage, d'après la disposition hostile des esprits dans ce petit monde, pour que la conversation revînt maintes fois sur ce sujet, et la soirée de madame Féret était un trop bon prétexte aux railleries pour qu'on le laissât échapper; aussi le lendemain fût-ce avec un accent ironique dans lequel perçait l'envie que toutes les bouches adressèrent cette question à la petite ouvrière :

— T'es-tu bien amusée, Fanny?

— Certainement, mesdemoiselles.

— C'est pas étonnant, ça devait être si beau! Et qu'avez-vous fait?

Fanny ne répondit pas.

— Laissez donc, dit une autre piquée de ce silence, vous ne voyez pas qu'elle est encore tout étourdie du plaisir qu'elle a eu, et que ça lui ôte la parole.

— Ce n'est pas ça, poursuivit une troisième, c'est qu'il n'y a rien à en dire, voilà pourquoi elle se tait.

Fanny résista encore et ne répondit pas.

— Comme vous devinez, vous autres! Je mettrais ma main au feu qu'elle s'est ennuyée à périr, et que, par amitié pour nous, elle ne veut pas nous parler de sa belle soirée.

— Ou plutôt il y avait tant de magnificence qu'elle a peur de nous donner des regrets.

Fanny ne répondit pas, mais elle s'agita sur son tabouret avec impatience.

— Je parierais que sa charmante sœur, la brillante demoiselle, a été maussade : c'est permis aux jolies femmes.

— Ce n'est pas vrai, s'écria cette fois la petite hors d'elle-même, Claire a été très aimable, elle a joué du piano....

— Ah! ah! il paraît que nous avons des talens distingués : genre *soigné!* Mais c'est égal, ça doit être diablement monotone d'entendre de la musique pendant trois ou quatre heures de suite. A-t-on dansé?

— Non, ma sœur a chanté.

— Comment! pas une seule malheureuse contredanse? J'aime mieux *la Chaumière*...

— Et moi donc! Avec ça, je suis sûre, que les rafraîchissemens....

— Il y avait des gâteaux, répliqua Fanny.

— Les gâteaux ont leur agrément. Et sans doute aussi du cidre, de la bière?

— Du tout; à la bonne heure dans vos guinguettes, mais chez ma sœur.....

— Eh bien! est-ce que ta sœur serait trop grande dame?... Ah! pardon, excuse, une jeune personne qui ne fait pas œuvre de ses doigts..... J'oubliais qu'elle est au-dessus de nous.

— Patience! elle pourra descendre.

— Tout ce que vous direz n'empêchera pas Claire de faire un brillant mariage.

— Sans doute : on a vu des rois épouser des bergères.

— Ou bien encore... Hum ! Est-ce qu'on épouse aujourd'hui ?

— Allons, un de ces jours nous apprendrons que la belle a été enlevée par un milord.

— C'est indigne, mesdemoiselles, de parler ainsi de quelqu'un qui vaut mieux que vous toutes.

— Par exemple, voilà qui est fort !

— Et c'est apparemment, continua la petite, par l'envie que vous auriez d'être enlevées que vous avez toujours ce mot à la bouche.

— Ma foi, bien riposté ; à toi la balle, Zoé, c'est à toi que ça s'adresse.

— C'est à toi plutôt....

— Moi ! en fait de milords, je ne connais que des étudians....

Et la discussion continuant sur un autre terrain, Fanny pouvait dévorer en silence les injurieuses et grossières moqueries dont sa sœur chérie était la victime, sa sœur qu'elle s'était accoutumée, dans sa tendresse ingénue, à regarder comme un modèle de perfection.

A ces motifs d'ennui sans cesse renaissans venait se joindre pour la petite ouvrière un nouveau chagrin, l'inquiétude sur son propre sort.

Les jours, les semaines s'écoulaient, et pas un mot de sœur Louise qui lui apprît ce qu'elle allait devenir. Le temps s'approchait où elle devait sortir du magasin, et malgré elle, malgré sa confiance dans une protection qui ne lui avait jamais fait défaut, malgré toutes ces causes de sécurité, la pauvre enfant ne pouvait sans effroi envisager l'avenir. Néanmoins, il faut le dire en son honneur, ce n'était pas là son plus grand tourment; ce qui l'affligeait, ce qui abreuvait son cœur de fiel et d'amertume, c'était surtout de voir que tout le monde qui l'entourait semblait s'entendre pour refuser à Claire la justice qu'elle méritait si bien. Indignée de ce concert d'animadversion qui s'élevait à chaque instant contre l'objet de sa tendresse, elle la défendait à sa manière, et pour établir une espèce de balance, autant ses compagnes dépréciaient sa sœur, autant elle la louait quand elle trouvait des oreilles disposées à l'écouter. Elle eût mieux fait de mépriser tout cela, sans doute; mais, encore une fois, elle l'aimait tant! De sorte que plus sa sœur était critiquée, plus Fanny s'oubliait elle-même pour ne songer qu'à redoubler d'éloges et d'amitié. Oh oui, le silence du mépris eût été préférable!

Peu de jours avant celui fixé pour sa sortie du magasin de madame Mollier, une querelle semblable à celle qui précéde, ayant toujours Claire pour

motif, s'était élevée en l'absence de la maîtresse lingère, et les attaques avaient été cette fois plus directes et plus offensantes aux yeux de Fanny qu'à l'ordinaire ; celle-ci, après avoir répliqué vivement, sentait des larmes mouiller sa paupière et lui couper la parole, lorsque, heureusement pour elle, l'entretien fut interrompu par l'arrivée d'un visiteur dans l'atelier.

— Chut ! avait-on dit en le voyant entrer, ne parlons plus de ça : M. Morissot pourrait le redire à madame. Bonjour, M. Morissot !

— Eh ! bonjour, mes petits démons ! Toujours fraîches, toujours gentilles ! — Et, tout en parlant ainsi, il allait de l'une à l'autre, passant la main sous le menton de celle-ci, déposant un baiser sur les joues rosées de celle-là, ricanant, minaudant, faisant l'aimable. On voyait qu'il était là dans son centre et qu'il y prenait ses aises ; mais arrivé à Fanny, il s'arrêta tout court, et d'un ton doucereux et insinuant :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon petit ange? dit-il. Je gagerais que ces espiègles-là vous ont joué un de leurs méchans tours : voyons, confiez-moi cela.

— Vieux scélérat ! — murmura l'une des ouvrières à l'oreille de sa voisine ; — regarde comme il la cajole.

Mais il l'avait entendue, et lui adressant la

parole, il revint à elle, car Fanny ne paraissait pas prête à répondre à ses avances.

— Que disiez-vous tout bas, ma charmante? demanda-t-il.

— Moi, rien; ah! si fait, je disais que les élèves des écoles sont des jeunes gens très agréables.

— Et vous avez tort, mademoiselle; les jeunes gens sont la perte des jeunes filles.... car voyez-vous....

Il s'assit alors, et continua plus commodément son cours de morale intéressée, le regard toujours fixé sur Fanny qui de son côté ne l'écoutait pas et pensait à sa sœur.

Malgré ses rides et ses cheveux gris, grâce à sa taille droite et accusant une vigueur peu ordinaire à son âge, M. Morissot pouvait passer pour un beau vieillard. Un front haut et large, une bouche encore bien meublée, des yeux pleins de feu, des traits empreints d'une sorte de beauté majestueuse, un état moyen entre l'embonpoint et la maigreur, en somme, au premier abord, une physionomie respectable : telles étaient les ressources que la nature lui avait laissées pour séduire, et il s'en servait en homme qui connaît ses avantages. Ajoutez à cela qu'il était arrivé à cet âge redoutable de cinquante ans, à cette époque de la vie où l'on a pour soi deux armes puissantes, une longue expérience chèrement achetée et toute

la fortune qu'on doit posséder ; or on le disait riche, et il l'était. Il avait aussi la réputation d'avoir fait beaucoup de conquêtes, et c'était vrai ; ce qui lui servait incontestablement à en faire d'autres. Rien ne lui coûtait pour en venir à ses fins, quand une fois il avait jeté un coup-d'œil de convoitise sur un objet digne de lui : ni les soins, ni les générosités, ni la patience, cette grande vertu des hommes mûrs, et qui leur donne tant de supériorité sur les jeunes gens. Toujours en cherche de nouvelles victimes, il se tenait cuirassé de toutes pièces, semblable à la sentinelle vigilante devant l'ennemi, toujours prêt à saisir un à-propos. Enfin, c'était dans toute la force du terme ce qu'autrefois on eût appelé un *vert-galant*, ce qu'aujourd'hui on nomme un coureur de bonnes fortunes. La morale, sans être trop rigide, pouvait en toute sûreté accoler à son nom l'épithète d'insigne libertin ; car, à l'examiner avec attention, on remarquait une indicible expression de finesse astucieuse et presque cruelle dans ses petits yeux verts qui lançaient des flammes, une concupiscence mal dissimulée sous son affectation de gaieté ou de froideur. Mais avec de tels regards friands et sensuels, lorsqu'on entendait sa parole mielleuse et douce, c'est alors qu'on se sentait, près de cet homme, pénétré de l'horreur et du mépris qu'inspire la dépravation hypocrite ; c'est alors,

en le voyant surtout comme nous l'avons vu au milieu de ces imprudentes jeunes filles, qu'on devinait bien que, jouant sa dernière partie dans son exécrable jeu, la passion qui le maîtrise touchant à sa ruine, il devait être impitoyable et fort comme le nageur entraîné par le courant qui saisit une flexible branche de saule, et qui s'y attache à la briser. Par malheur, un tel examen, de pareilles divinations ne se pouvaient faire que par un observateur désintéressé : n'est-ce pas dire que pas une de ses victimes ne connaissait le vieux séducteur qu'après l'abandon et la honte?

Monsieur Morissot venait souvent visiter madame Mollier, attiré, soit par les charmes et le caquetage des ouvrières, soit, comme le prétendaient les mauvaises langues du magasin, par d'anciens souvenirs ; car on disait, mais à voix basse et en cachette, qu'il avait existé autrefois entre lui et la maîtresse lingère des relations fort intimes : ce n'étaient cependant que des présomptions peut-être sans fondement. Quoi qu'il en soit, depuis quelque temps ces visites devenaient plus fréquentes et leur but actuel plus facile à comprendre. Fanny était jolie ; elle avait quinze ans, une taille ravissante qu'on eût tenue entre dix doigts, et son petit minois chiffonné, rose et frais, ne pouvait manquer d'éveiller les désirs du vieillard amoureux de jeunesse et de cette candeur

qui ajoute plus de prix à la victoire. Tout en promenant sa galanterie et ses moyens de séduction de l'une à l'autre de ces jeunes filles qu'il est permis de ne pas y croire tout-à-fait insensibles, le Don Juan suranné lançait de tendres œillades à la petite qui n'y prenait pas garde. A l'exemple de ses camarades, elle riait souvent des propos complimenteurs dont elle ne comprenait ni la portée ni le but; elle riait dans son innocence, et lui, ne se tenant pas pour battu, rongeait son frein, cachait son dépit sous des formes aimables, et dressait de nouvelles batteries : il n'était pas homme à quitter la partie pour si peu. D'autres fois, lorsqu'il voulait s'approcher d'elle et qu'il voulait lui prendre la main, lorsqu'elle sentait la chaude haleine de cet homme sur son cou, Fanny se retirait brusquement, avertie par l'instinct de la pudeur qu'elle courait un danger qui, pour n'être pas connu, ne lui semblait ni moins grand ni moins redoutable. Lui aussi, dans ces momens-là, quittait sa place, ne voulant pas effrayer la naïve enfant; et, afin de dérouter les conjectures des assistantes, allait s'asseoir à l'autre bout de l'atelier, causant avec un sang-froid admirable, faisant tout-à-coup succéder le calme le plus complet à l'agitation qu'il venait d'éprouver. A l'aide de ces métamorphoses soudaines, il eût réussi à tromper tout le monde autour de lui, si dans ce monde il

n'y avait eu de la jalousie pour le surveiller et le deviner.

A cette heure où nous le voyons apparaître sur la scène de notre histoire, il donnait une nouvelle preuve de son habileté à donner le change à celles qui l'écoutaient. D'abord il parla seul; puis la conversation devint générale, lui toujours prévenant, aimable, les autres gaies et moqueuses. L'ouvrage n'avançait guère ce jour-là; mais qu'est-ce que cela faisait? Madame Mollier était absente, et si elle grondait, on était sûr d'obtenir un gracieux pardon à la prière de M. Morissot. Fanny seule travaillait en silence, et pensait toujours à sa sœur si bonne, si belle, et dont on avait dit tant de mal un instant auparavant.

— Ah! çà, mes petits anges, s'écria tout-à-coup M. Morissot, je ne suis pas venu aujourd'hui seulement pour causer; puisque votre maîtresse n'est pas ici, il faut que l'une de vous ait la complaisance de passer avec moi au magasin pour choisir une douzaine de chemises : j'en prendrai de toutes faites s'il y en a qui me conviennent, et comme vous avez bon goût, vous me servirez mieux que la dame du comptoir. Allons, qui veut me rendre ce petit service dont je serai bien reconnaissant? Vous savez que je ne marchande pas pour le prix.

A cette demande, les ouvrières échangèrent entre elles un coup-d'œil significatif, étincelant d'une

maligne perfidie, qui leur prouva qu'elles s'entendaient à merveille, et toutes les voix désignèrent Fanny pour accompagner la vieille pratique.

— Vous savez bien, mesdemoiselles, répondit cette dernière, que les chemises ne me regardent pas; vous vous y connaissez mieux que moi.

— Ah! fait-elle la fière parce que madame est assez bonne pour lui confier les objets de luxe et de mode?... Si ça ne fait pas pitié!....

— Eh bien! répliqua-t-elle en posant son ouvrage, puisque personne ne veut aller avec monsieur, j'irai.

Et elle sortit, enchantée de se délivrer pour quelques minutes des taquineries de ses méchantes compagnes qui, de leur côté, n'étaient pas moins satisfaites, et qui dirent alors avec l'expression d'une joie cruelle :

— Charmant, charmant! Il ne laissera pas échapper l'occasion; il va lui en conter, l'éblouir; elle s'y laissera prendre, et pourquoi pas? Il faut bien que son tour vienne aussi : un peu plus tôt, un peu plus tard...

En effet, le vieux séducteur voyait enfin arriver un moment long-temps désiré : enfin il était seul avec elle. Arrêtant Fanny dans un long corridor qui séparait l'atelier du magasin, il lui dit avec l'accent d'une douce compassion.

— Vous devez souffrir ici, mon enfant; elles

sont si mauvaises; elles vous tourmentent toujours; vous souffrez, dites-le moi; je serai votre ami, car vous m'inspirez beaucoup d'intérêt....

— Vous êtes bien bon, monsieur, — répondit la petite à qui ces paroles rappelaient tout ce qu'elle avait à supporter de railleries à cause de sa sœur; — vous êtes bien bon; si je souffre, ce n'est pas seulement à cause de moi.

— Si vous vouliez, interrompit-il, je vous placerais ailleurs où vous seriez mieux.

— Je quitte la maison dans quelques jours heureusement...

— Ce n'est pas d'un autre atelier que je vous parle, mon ange; vous n'êtes pas faite pour y végéter; vous êtes trop jolie pour cela: c'est dans le monde que je veux vous conduire. Là vous serez libre, indépendante, les plaisirs vous souriront à chaque pas. Non, ces jolies petites mains ne doivent pas toujours tenir l'aiguille. Ah! fiez-vous à moi; laissez-moi le soin de vous rendre heureuse...

Et en parlant ainsi, il lui prit la main qu'il serra dans les siennes. Effrayée, elle voulut s'échapper; mais il la retint avec force. Elle se ravisa.

— Et vos chemises, monsieur, dit-elle, vous n'y pensez donc plus?

— Je ne songe qu'à vous, Fanny, à vous que je voudrais voir à la place qui vous convient, dans le monde où vous feriez bien des jalouses.

— Moi ?

— Mais vous ne savez donc pas que vous êtes charmante.

— Ah ! vous voulez plaisanter, M. Morissot, — repartit-elle avec un éclat de rire qui le déconcerta ; — moi jolie ! allons donc, c'est se moquer...

—Non, mon ange, non, je parle sérieusement, je vous le jure ; il ne tient qu'à vous de vous en assurer : tout le monde vous le dira comme moi.

— Oh ! le monde est un trompeur en ce cas, et ça suffit pour que je n'aie pas envie de le connaître.... Moi jolie !

— Si jolie qu'il n'y a pas de jeune fille que l'on puisse vous comparer.

— Oh ! par exemple, si vous connaissiez ma sœur, vous ne diriez pas ça.

— Votre sœur ! Vous avez donc une sœur ?... Ah ! en effet, j'en ai entendu parler ici. Cependant je ne croyais pas...

— Parce que vous vous en rapportez aux demoiselles de l'atelier, — répliqua la petite avec une chaleur extraordinaire, car son cœur était gros et avait besoin de s'épancher en louanges sur le compte de cette sœur adorée, but de tant d'attaques depuis quelque temps ; — ce sont des menteuses et des envieuses, voyez-vous ; Claire est si belle que les autres ne sont rien auprès, ni moi

non plus.... Ah! si vous la voyiez, comme elle a de grands beaux yeux noirs qui brillent, des cheveux bruns si doux à toucher qu'on dirait de la soie, et des couleurs si fraîches; et puis elle est si bonne!.... Ah! vous ne seriez pas comme ces demoiselles : vous lui rendriez justice, vous, M. Morissot, j'en suis sûre....

En écoutant ce panégyrique inspiré par la tendresse fraternelle, le vieux réfléchissait. Lorsque Fanny eut cessé de parler, il reprit :

—Vous êtes bonne aussi, mon petit ange; quand vous aimez, vous aimez bien.... En vérité, plus je vous vois, plus je vous entends, et plus je trouve que vous méritez un meilleur sort... Laissez-moi vous emmener....

—Et qu'irais-je faire avec vous?

— Je vous donnerais des talens...

—Ce serait donc comme Claire; mais c'est bon pour elle, moi, c'est différent.

— Pourquoi cela?

—Parce qu'elle est musicienne, parce qu'elle est trop habile pour être ouvrière, au lieu que moi.....

—Vous cesseriez de l'être. Songez donc, vous auriez de belles robes.... Et vos camarades de l'atelier, quel bonheur pour vous de les éclipser!

—Oh! non, elles diraient du mal de moi comme

elles en disent de Claire aujourd'hui, parce qu'elles prétendent que ma sœur aime à briller. Et quand ce serait vrai, si elle en est digne?....... Que ma sœur n'est pas riche et qu'elle ne fait rien : est-ce que ça les regarde, si ma sœur est assez jolie pour acquérir de la fortune par un beau mariage? C'est l'envie qui les fait parler...... Mais nous oublions votre emplette, M. Morissot, allons...

Le vieux réfléchissait encore ; elle profita de sa distraction pour s'échapper et s'élança dans le magasin. Il l'y suivit presque machinalement, et pendant qu'elle lui montrait des chemises de différentes sortes, il continua à demi-voix :

— Si vous vouliez pourtant, mon ange, vous seriez aussi bien mise et aussi habile que votre sœur ; vous auriez des parures qui vous iraient à ravir.

— Encore des complimens, répliqua-t-elle en riant, vous savez que je ne les aime pas, et je ne les aime guère, parce qu'ils ne me conviennent pas du tout. Ma sœur, à la bonne heure...

— Elle les aime donc?

— Dame ! quand on les mérite.

— C'est bon à savoir! — se dit à part lui le vieux séducteur qui n'insista plus dès-lors, acheva son emplette, et sortit. Fanny revint sur-le-champ à l'atelier.

— Eh bien ! — lui demandèrent ses compagnes

avec un sourire ironique; eh bien! M. Morissot est-il content?

— Je le crois, répondit-elle en regagnant son tabouret; ses chemises sont superbes.

— Ah! oui, les chemises; et toi aussi, sans doute, tu n'as pas été cruelle?

— Mesdemoiselles, — répliqua vivement la petite en relevant la tête avec fierté; — je ne sais pas ce que vous entendez par-là, mais si vous voulez parler des complimens que M. Morissot vient de m'adresser, je vous réponds que je m'y suis prise de manière à ce qu'il n'y revienne plus : j'en ai ri, voilà tout.

— Est-ce que vraiment elle aurait résisté? Est-ce qu'elle voudrait être sage? murmura l'une.

— Pas possible! Bah! on ne sait pas; — ajouta une autre; c'est ce que nous verrons!

— Elle en aime un plus jeune, et voilà! Ah! *ouiche,* la sagesse, charmante chose tant qu'on voudra, mais quand on a un cœur... et on a toujours un cœur...

— Dieu! A qui dis-tu ça, ma chère?

Le reste du jour il ne fut plus question de rien parmi les ouvrières de madame Mollier, et Fanny put du moins rêver en liberté à son propre destin qui, en dépit de sa confiance en sœur Louise, ne se présentait pas sous des auspices bien favorables.

Quant à M. Morissot, il disait en s'en allant :

— Cette petite Fanny est une sotte ; pour le moment j'y renonce : tant pis pour elle ! Mais sa sœur Claire, cette belle demoiselle qui n'a pas de fortune et qui aime à briller... Ah ! ah ! il faut que je sache où elle demeure : c'est facile. Diable ! il y a une tante, un argus sans doute.... Je verrai ça, oui, parbleu ! je la verrai.... De la beauté, une éducation qui, malgré son peu de richesse, ne lui permet pas de travailler.... J'ai triomphé d'obstacles en apparence plus insurmontables ; mais avec de la patience..... Allons, c'est décidé, car, encore une fois, jolie, ambitieuse, avec cela on va loin... Donc.....

Nous ne savons pas au juste les conséquences tirées par le vieux séducteur des renseignemens que l'innocente enfant venait de lui fournir. Ce qu'il y a seulement de certain, c'est qu'arrivé à cette partie de son monologue il se tut, et que les paroles que sa bouche allait prononcer furent remplacées par un sourire singulier; à ce moment aussi, un éclair de joie et de triomphe jaillit de ses yeux verts chatoyans au fond de leurs orbites. Ce qu'il y a de certain, encore, c'est que l'esprit du mal ne peut pas avoir un regard et un sourire plus atroces à l'aspect de sa proie : un vieillard méditant la perte d'une belle jeune fille, n'est-ce pas le démon travaillant à la chute d'une âme pure, cet ange de la terre ?

CHAPITRE X.

Un budget.

> Qui sur trois paie cinq, ne se peut.
>
> BARÊME.

> Je crois, Dieu me pardonne, que ce qui donne les vertiges de la peur à ce poltron, ce sont les pistolets chargés qu'il porte suspendus à l'arçon de la selle.
>
> MARIA PORTER.

— Ah! mon Dieu! — s'écria Fanny en se réveillant et en comptant sept heures qui sonnaient à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, — déjà si tard! A quoi vais-je songer de dormir si long-temps quand j'ai de l'ouvrage qui presse.... Madame Mollier se fâchera, et ce sera ma faute.

Et vite, vite, l'ouvrière sauta à bas de son lit,

s'habilla, refit sa couchette, donna un coup de balai sur le carreau, remit en place deux ou trois nippes qui traînaient çà et là : principe d'ordre et de propreté auquel elle avait manqué le jour précédent contre son habitude, probablement parce qu'elle avait veillé trop avant dans la nuit. Puis, lorsque son ménage fut fait ainsi que sa modeste toilette, elle jeta un fichu sur ses épaules, et sortit, une boîte de fer blanc à la main, pour chercher le sou de lait qui, avec le petit pain du même prix, devait composer son déjeûner. Mais ce n'était pas sans peine qu'elle se résignait à cette dépense; avant de s'y décider, ouvrant une petite armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur, elle avait regardé si un reste d'omelette, son souper de la veille, ne pourrait pas servir encore à son repas du matin. Hélas! c'était impossible, et c'est pourquoi, en descendant les cinq étages qui la séparaient de la rue, elle répétait avec un soupir : « Allons, il le faut bien, puisque je ne peux pas faire autrement. »

Car aujourd'hui Fanny ne doit plus rien attendre que d'elle-même pour subvenir à ses besoins; plus que jamais elle sent la nécessité d'une minutieuse économie; elle est libre maintenant, elle est maîtresse de son temps, propriétaire d'un mobilier à elle, d'un appartement à elle, d'une garderobe à elle, de tout un petit ménage à elle; ses

revenus, elle peut en disposer à son gré ; mais ses revenus que sont-ils ? Le salaire gagné par son travail de chaque jour ; et, en devenant ainsi indépendante, elle a contracté une dette énorme, la pauvre jeune fille, non pas cette dette de la reconnaissance que son cœur paie avec usure à sa généreuse bienfaitrice, mais une autre, une dette d'argent, et elle a promis de l'acquitter.

Ç'avait été pour elle un bien beau jour que celui où peu avant l'expiration du délai fatal accordé par madame Mollier, sœur Louise était venue la chercher au magasin, et, sans lui dire un seul mot, l'avait conduite tout étonnée à peu de distance dans le faubourg. A l'air mystérieux de sa seconde mère, Fanny se doutait bien alors que celle-ci lui avait trouvé un asile, mais elle était loin de s'attendre à la surprise qui lui était réservée. Entrant à la suite de son guide dans une étroite et obscure allée, elle vit le portier de la maison remettre une clé à la religieuse qui, toujours muette, lui fit signe de monter avec elle. Elle obéit. Après avoir gravi cent marches environ d'un escalier rapide et tortueux, arrivées sur un palier à peine éclairé par la lumière douteuse d'un jour de souffrance, elles s'arrêtèrent. La sœur ouvrit une petite porte et dit en appuyant sur les derniers mots :

— J'entre la première, mon enfant ; je suppose que tu le veux bien.

Fanny trop étourdie de ces paroles pour en comprendre le sens, se précipita dans la mansarde dont sur-le-champ, avec une joie enfantine, elle se mit à faire l'inventaire. Sa protectrice s'était assise et la regardait en souriant, jouissant de son bonheur.

Il y avait de quoi être heureuse en effet ! la mansarde était meublée simplement, mais tout était neuf : un lit en bois blanc, une paillasse et deux bons matelas, une commode et trois chaises ; de plus, les ustensiles indispensables, un poêlon, un réchaud, et en face de l'unique fenêtre, sur la cheminée, une glace de six pouces carrés dans laquelle tout de suite Fanny s'est examinée avec complaisance. Mais ce qui surtout attira son attention, ce fut un assez gros paquet contenu dans une serviette et disposé sur la commode. L'ouvrière aurait bien voulu savoir ce qui était dedans, et déjà, en passant le reste en revue, elle avait jeté sur le paquet mystérieux plus d'un coup-d'œil brillant de curiosité ; un geste de sœur Louise lui permit de l'ouvrir. Elle ne se le fit pas dire deux fois; en une seconde les épingles furent détachées. Ce fut alors que le cœur de la jeune fille s'épanouit d'aise et d'étonnement. Le premier objet qui s'offrit à elle était une robe de couleur foncée ; elle la prit ; enhardie par l'air bienveillant de la religieuse, elle la laissa tomber devant et elle ne put s'empêcher de s'écrier :

—C'est singulier, on dirait qu'elle a été faite à ma taille !

—Continue, dit la sœur.

Après cela, une seconde robe, en tout semblable à la première ; puis une troisième, blanche celle-là, et destinée sans doute à être mise aux grands jours ; trois tabliers, autant de bonnets, dont l'un, plus joli que les autres, devait très bien accompagner la robe blanche ; enfin des chemises, des draps, des bas et des serviettes : rien n'avait été oublié. L'examen de tant de richesses n'avait pas duré long-temps. Fanny se tenait debout, toute rouge et interdite, regardant tour à tour l'ameublement luisant de propreté, les effets étalés devant elle, cette mansarde où personne ne demeurait et qui bien certainement attendait un propriétaire ; tour à tour aussi une voix secrète lui disait : « Ce propriétaire, Fanny, c'est toi. » Et puis c'eût été un si grand bonheur, qu'elle n'osait pas trop s'arrêter à cette espérance. Ensuite, de temps en temps elle jetait un coup-d'œil furtif sur sa bonne amie, qui, grave et conservant son sérieux, semblait penser à toute autre chose. Cinq minutes se passèrent ainsi dans le silence ; on eût entendu les battemens du cœur de l'ouvrière. A la fin, Louise eut pitié de son anxiété :

—Eh bien ! tu ne devines pas ? dit-elle.

Ces paroles, et surtout le ton dont elles avaient

été prononcées, furent une révélation certaine de ce qu'elle espérait pour la petite qui répliqua :

— Tout cela est donc pour moi? — Sa joie était grande, et cependant une larme vint briller dans ses yeux, et roulant le long de sa joue, se rencontra sur ses lèvres avec un sourire. — Oh! merci, sœur Louise, merci! C'est vous à qui je dois tant déjà qui voulez que je vous doive encore davantage.

— Oui, mon enfant, tout cela est à toi; mais ne me remercie pas, j'aurais désiré faire mieux.

— C'est bien assez, ma bonne amie.

— Ne me remercie pas, te dis-je, et écoute-moi : je t'avais promis de ne pas t'abandonner; tu vois que je t'ai tenu parole.

— Oui, et moi qui craignais.... Oh! je vous demande pardon!

— Tu doutais donc de moi, petite? Ce n'est pas bien. Mais ne parlons plus de cela. Dans quelques jours, demain si tu veux, tu viendras occuper cette chambre.

— Tout de suite, si ça ne vous contrarie pas.

— Tu es la maîtresse. Te voilà à l'abri du besoin; maintenant le reste te regarde.

— Oh! merci! Que de bonheur et que de reconnaissance!

— Tu m'interromps toujours; laisse-moi ache-

ver, et peut-être ne seras-tu pas si contente après m'avoir entendue. Vois-tu, ce logement, ces meubles, ces robes, ce petit ménage, je ne te les donne pas, Fanny, je ne le puis pas, mon enfant; je ne fais que te les prêter. Tout cela coûte deux cents francs ; souviens-t'en bien. De plus, ton loyer est de cent francs par an; j'en ai payé un terme, vingt-cinq francs. Ne t'inquiète pas pour l'avenir : je paierai quand il le faudra; mais aussi, mets-toi cela dans ta petite tête, il faut que tu me rembourses mes avances. Calcule, sois économe. Tu auras de l'ouvrage tant que tu voudras, tu ne seras donc pas malheureuse, et tu pourras prendre sur ton gain de chaque jour pour t'acquitter envers moi... C'est une dette sacrée que tu contractes; l'argent que j'ai dépensé pour toi, c'est le bien des pauvres, mon enfant.

A vrai dire, cette proposition avait singulièrement refroidi l'enthousiasme de Fanny, et ce fut en hésitant qu'elle hasarda cette objection :

— Mais, ma sœur, si ça m'est impossible...

— Je ne te demande que ce que tu peux faire ; je veux que tu sois sage et bonne fille comme tu l'as été jusqu'à présent. Tu te rappelles la promesse adressée à ta mère sur la tombe de ton père, Fanny; eh bien! c'est la continuation de cette promesse que j'exige de toi maintenant. Allons, ne pleure pas; je n'ai pas eu l'intention de t'affliger.

Que réponds-tu? Si tu refuses, je ne t'en aimerai pas moins.

— J'accepte, et je vous jure de me rendre digne de vos bontés. Je travaillerai tant que je viendrai à bout, avec l'aide de Dieu et du souvenir de ma bonne mère, de ne rien vous faire perdre, à vous qui la remplacez si bien pour moi....

— C'est bien, je suis contente, — répondit la religieuse en l'embrassant avec tendresse ; — il y a plus, ma chère petite, je n'ai pas la pensée de t'effrayer, je ne serai pas exigeante, va! Cependant il est bon de régler nos comptes; qu'aimes-tu mieux, me payer par semaine ou par mois?

— Comme vous voudrez, ça m'est égal.

— Et à moi aussi : allons, tu fixeras cela toi-même : j'ai confiance en toi, Fanny. Seulement ne manque pas à la parole que tu viens de me donner; car, vois-tu, je ne suis pas riche, et j'ai fait pour toi plus que mes moyens ne me le permettaient; mais je compte sur ta bonne volonté. Dorénavant c'est ton affaire de t'entretenir; quant à ton loyer, je te le répète, que cela ne te tourmente pas; j'y pourvoirai, et pour me rembourser je te laisse tout le temps nécessaire. Es-tu contente?

— Oh! oui, et vous n'aurez pas obligé une ingrate, ma sœur, je vous en réponds.

— Je le savais d'avance : sans cela, si je ne t'avais pas si bien connue, nous ne serions ici ni l'une

ni l'autre.... Voilà tout ce que j'avais à te dire..... Nos conventions sont faites ; tu y seras fidèle, j'en suis persuadée. Maintenant que décides-tu? Veux-tu rester ici et que j'aille au magasin chercher ce que tu y as laissé ?

— Je n'osais pas vous prier de prendre cette peine, ma bonne amie, mais je réfléchis qu'il vaut mieux que je vous y accompagne. J'ai sur moi la clé de ma table de là-bas, et c'est dans le tiroir que j'ai serré mon petit livre de prières, vous savez : je ne voudrais pas qu'il restât si loin de moi un seul jour.

Comme Fanny parlait, Louise la regarda, et sans doute elle comprit toute la piété filiale renfermée dans ces simples expressions, car elle s'approcha d'elle, l'attira dans ses bras et déposa un baiser sur le front blanc de la jeune fille qui rougit, toute fière de cette marque d'amitié. Satisfaite et d'une voix tremblante d'émotion :

— Eh bien ! mon enfant, retournons ensemble chez madame Mollier, dit-elle ; en même temps tu lui demanderas de l'ouvrage. Puis tu te mettras au fait de ton nouveau logement, et nous dînerons toutes deux comme de vieilles amies.

— Oh ! de tout mon cœur.

Et là-dessus, elles étaient sorties.

— Elle me tiendra parole, — se disait en elle-même sœur Louise pendant la route, — l'engage-

ment qu'elle vient de prendre la préservera des dangers de cette liberté si funeste à son âge. Non, je n'aurai point à me repentir de ma confiance.

Car c'était là son unique motif, à la prudente religieuse : en ne faisant à Fanny que des avances au lieu d'un présent, en exigeant la restitution de son bienfait, en contrariant même ses propres inclinations par cet arrangement, ce n'était certes pas son intérêt, à elle, mais celui de son obligée qu'elle avait en vue : elle voulait que, forcée à l'économie par la pensée d'une dette à acquitter, pensée toujours présente, et qu'elle se promettait bien de lui rappeler si par hasard le besoin s'en faisait sentir, la jeune ouvrière apprît à connaître le prix des choses de la vie ; elle voulait surtout que, sans cesse retenue par la crainte d'une dépense inutile, Fanny ne se laissât pas aller à des désirs de dissipation et entraîner avec ses compagnes dans ces bals où la moindre perte qu'on puisse faire est encore celle du temps. Elle savait qu'à quinze ans le plaisir a tant de charmes, et que pour une pauvre fille qui n'a de fortune que ce qu'elle gagne, du plaisir à la corruption il y a si peu loin! Aussi, dans sa prévoyante sagesse, s'érigeant en providence et veillant sur la fille de son amie, sur cette enfant qui lui avait été confiée par un père au lit de la mort, elle s'attachait à défendre la petite contre elle-même. Faut-il lui

reprocher d'avoir, pour arriver à son but, manqué à cette parole de Dieu qui commande de dire en tout et toujours la vérité ?

De son côté, Fanny songeait à la dette qu'elle avait acceptée, elle pensait déjà à combien de privations il lui faudrait se soumettre pour en voir la fin ; du moins pourrait-elle y parvenir ? C'était là toute sa crainte de ne le pas pouvoir : sous le coup de cette appréhension, elle hochait bien sa jolie tête, ses lèvres rosées formaient bien une petite moue toute sérieuse, mais la joie l'emportait en elle : l'avenir était si riant en comparaison de ce qu'elle redoutait quelques heures auparavant, elle allait dire adieu, pour ne les revoir qu'en passant, à ses malignes camarades, elle allait être libre, et le sentiment de la liberté qui fait bondir le cœur se joignait chez elle à la conviction que sa protectrice avait foi en sa bonne conduite ; elle était tout à la fois heureuse et fière ; puis elle repassait dans sa mémoire, et son logement et ses meubles, et ses robes, et le reste : après cela, qu'importaient les privations si dures, si longues qu'elles dussent être ? Elle y était accoutumée. Oh ! oui, ce fut un beau jour pour l'orpheline que celui-là ! Et le soir, après le dîner proposé par sœur Louise, quel plaisir de s'installer dans la mansarde, de placer son petit trousseau dans les tiroirs de la commode, d'approprier ses ustensiles

de cuisine, de mettre chaque chose à sa place, préludant ainsi à une existence bien réglée dont toutes les minutes devaient avoir leur emploi fixe. Quelle joie, disons-nous, de se sentir si riche!

— Maintenant, mon enfant, avait dit la sœur, il faut que je te quitte : tu sais ce que je t'ai dit. Ah! un mot encore. J'aurais pu te faire entrer dans un autre magasin : avec tes talens en lingerie ce n'aurait pas été difficile, mais je crois qu'ici tu seras mieux, n'est-ce pas?

— Oh! oui, bonne sœur!

— D'ailleurs, j'ai voulu te fournir les moyens d'acquérir quelque chose. Malgré la meilleure volonté du monde, quand on ne travaille que pour les autres et qu'on n'a rien, le découragement peut vous prendre, au lieu que l'ouvrage est mieux fait et plus vite lorsqu'on peut se dire : Avec ce gain-là, j'augmenterai mon avoir. » J'ai voulu que tu pusses te dire cela, Fanny, parce que je suis sûre que tu es incapable de me tromper jamais et de me donner du chagrin de ce que j'ai fait : ton sort dépend de toi, à présent. Adieu!

— J'espère que vous viendrez me voir, comme au magasin, quoique je demeure un peu haut et que ça vous fatiguera peut-être. Vous serez certaine de me trouver ici comme là-bas, à moins que je ne sois à porter de l'ouvrage; mais je ne

resterai pas long-temps dans mes courses, Adieu ! bonne nuit, Dieu vous conserve !

— Et toi aussi, mon enfant !

Et quelques instans après, arrivée au bas de l'escalier, elle disait au portier de la maison, en lui mettant une pièce d'argent dans la main :

— Voici pour la peine que vous prendrez d'aller chercher mademoiselle Granger lorsqu'on viendra la demander, car je vous prie de ne laisser monter personne chez elle, personne, entendez-vous...

— Suffit, je comprends, répondit celui-ci avec un sourire malin ; — d'ailleurs, madame, soyez tranquille, la maison est honnête, et je ne souffrirais pas... Ah ! ben oui ! qu'on vienne s'y frotter... Innocente jeunesse, ça ne se doute de rien..... Le plus souvent que je permettrais ! Je suis connu pour ma moralité. Fiez-vous à moi.

— C'est bon, comptez que je n'en resterai pas là.

— Vrai, ça serait un meurtre, — murmurait-il encore après que la religieuse fut partie ; — la petite a l'air de l'enfant qui vient de naître. C'est pas l'embarras, comme on dit, n'y a pire eau que l'eau qui dort... Fin finale, voilà toujours un profit, et ça se prend, d'autant plus qu'il n'y en a pas trop souvent ici.

Restée seule, Fanny avait contemplé encore une fois cette mansarde, son domaine ; encore une fois, malgré l'heure avancée, elle avait admiré un à un

ses meubles ; elle avait aussi jeté un regard d'intime satisfaction sur son trousseau, sur ses belles robes neuves, elle n'avait pas non plus oublié sa glace, puis elle s'était mise à genoux devant son lit, et avait prié Dieu, le remerciant et lui demandant de ne pas l'abandonner.

Dix minutes environ après être descendue pour chercher sa modeste provision de la journée, le matin que nous l'avons entendue se plaindre de son sommeil trop prolongé, Fanny rentra dans sa mansarde, alluma son réchaud, et pendant que le lait chauffait, elle prépara sa tâche en retard, puis elle déjeûna lestement et se mit au travail avec ardeur. Nous savons que cet ouvrage était attendu. Mais tout en poussant l'aiguille, l'active lingère ne cessait de réfléchir à sa position ; elle établissait ses recettes et ses dépenses, elle cherchait, ne pouvant augmenter les unes, à diminuer les autres ; sa tête se perdait dans des calculs sans nombre qu'il lui était impossible de fixer, car depuis trois semaines qu'elle avait quitté l'atelier de madame Mollier, celle-ci avait si bien tenu parole et lui avait fourni tant de charmans colifichets à confectionner, en un mot, Fanny avait tellement été occupée depuis ces trois semaines, qu'elle s'était vue chaque jour forcée, pour ne pas perdre son temps, de renvoyer à une heure moins bien employée le réglement de ses comptes avec elle-même.

Aussi ce jour-là, sur lequel elle s'était décidée à prendre quelques instans pour en finir avec ses inquiétudes, les sept heures sonnant au moment de son réveil à l'horloge de l'église voisine lui avaient-elles causé un mouvement de dépit bien prononcé, et sa main courait-elle maintenant avec une rapidité incroyable.

Heureusement la besogne lui était familière et le fini du travail ne perdait rien à cette vitesse qui chez une autre moins habile n'eût pas manqué de tout gâter; heureusement encore, la jeune fille s'était exagéré la longueur de sa tâche; grâce au ciel, vers le haut de la journée, tout fut terminé. Il est vrai que dans sa préoccupation elle avait oublié son second déjeûner. Mais qu'est-ce que cela faisait? elle n'avait pas eu faim. Toutefois, elle se ressouvint du morceau d'omelette qui lui était resté la veille; elle le tira de son armoire et se mit à le dévorer à la hâte. Cinq minutes, et le maigre repas touchait à sa fin :

— Bon, dit-elle alors, j'en suis quitte pour aujourd'hui; madame Mollier ne m'attend qu'à cinq heures; j'ai le temps... D'ailleurs, si on me donne d'autre ouvrage, je veillerai plus long-temps ce soir...

Et sur-le-champ elle versa quelques gouttes d'eau dans son encrier qui était à sec, s'assit devant sa table, une plume à la main, une feuille de papier

devant elle, et entassa chiffres sur chiffres, biffant, raturant, diminuant les dépenses qu'elle trouvait trop fortes. Malgré tous ses efforts cependant, il paraissait qu'elle ne pouvait parvenir à établir une juste balance, car la feuille étant remplie jusqu'aux bords dans toute son étendue, elle la froissa avec un mouvement d'impatience et la jeta dans le foyer, puis elle en chercha une seconde et recommença. A celle-ci en succéda une troisième, et Fanny n'avait pas été plus heureuse. En vérité, ce devait être un budget bien embrouillé et bien difficile à éclaircir, car la sueur mouillait le front de l'ouvrière qui, après sa dernière tentative inutile, avait appuyé sa tête sur son bras et demeurait dans cette attitude du découragement, le regard fixé sans le voir sur ce papier, témoignage écrit de son impuissance.

Dire les pensées qui à cette heure lui traversèrent le cerveau, raconter le drame qui se joua dans sa tête lorsqu'elle eut acquis la certitude terrible qu'elle ne pouvait faire face à ses engagemens avec sœur Louise, nous n'en aurions ni la puissance ni le courage, car bien certainement elle souffrait, la pauvre petite : deux grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle resta ainsi long-temps accablée, immobile sur sa chaise.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin, je m'en doutais presque : j'ai beau faire, je ne trouve pas

mon compte. Ce n'est pourtant pas ma faute : j'économise sur tout, je ne demande pas mieux que de me priver pourvu que j'arrive à rembourser ce qu'on m'a avancé, et il n'y a pas moyen ! Que c'est donc triste ! Aller dire à sœur Louise que je ne peux pas la payer, elle qui croit que c'est possible : qu'est-ce qu'elle pensera de moi ? Que je suis une dépensière ou une ingrate ! Mon Dieu ! mon Dieu ! moi qui étais si heureuse de vivre en chambre ! Mais peut-être, — ajouta-t-elle après un instant de réflexion, et un éclair d'espérance vint illuminer sa physionomie et sécher ses pleurs ; — peut-être que je me suis trompée dans mon addition. Ah ! si je ne l'avais pas bien faite ! Ça ne m'étonnerait pas : je ne suis guère habile.

Rassurée par cette chance de salut elle reprit lentement, pour conserver plus long-temps sa nouvelle et dernière espérance, ses calculs article par article, s'arrêtant à chacun d'eux, en faisant suivre l'énoncé d'observations qui prouvaient qu'en effet dans son impuissance la mauvaise volonté n'entrait pour rien.

« — Voyons, continua-t-elle ; nous disons d'abord que je gagne par jour trente-cinq sous, quelquefois plus, quelquefois moins, je peux me tabler là-dessus. — Elle s'interrompit, et leva la tête avec fierté : — Trente-cinq sous ! C'est pourtant joli, poursuivit-elle, combien y en a-t-il qui n'en ga-

gnent pas tant à mon âge? Avec ça on ne meurt pas de faim; et dire que je n'en ai pas assez! Je mets ça là, à côté, c'est mon avoir. Aux dépenses, à présent!

» *Loyer cent francs.* — Ma bonne amie a payé le premier terme, elle m'a même promis d'avancer les autres à mesure qu'ils viendront; mais, c'est égal, au bout de chaque terme je veux la rembourser.... Voyons : cent francs par an, font par mois, huit fr., six sous, trois liards, moins quelque chose, mais enfin comptons ça. Par conséquent, c'est par jour.... Oui, c'est bien ce que j'ai déjà trouvé : cinq sous et demi; il y a même un peu plus, mais c'est si peu que ça ne vaut pas la peine de m'en occuper, cinq sous et demi, voyez donc, rien que pour le loyer... Comme c'est cher! — et un soupir accompagna cette réflexion. — Enfin puisque ça ne peut pas être autrement, il faut se résigner : il faut dire aussi que mon logement est gentil comme tout. Nous disons, en tête de la liste. . . . . 5 sous 2 liards.

» Après, la *nourriture,* par jour, quinze sous : — le matin, pain et lait, deux sous; à deux heures, second déjeûner, pain et fromage d'Italie, cinq; à souper, haricots ou œufs sur le plat, quelquefois une côtelette, avec le pain, huit, en tout quinze. C'est vraiment énorme et pourtant je bois de l'eau. Oh! il n'y a pas là à dire, il faudra que

j'épargne sur ce chapitre : je prendrai tout ce que la saison offrira de meilleur marché, ce qui me brûlera le moins de charbon ; de cette manière, je pourrai peut-être rabattre trois sous, ce sera toujours ça de gagné. Ah ! Dieu ! j'y pense, et moi qui voulais avoir un chat pour me tenir compagnie. Pauvre Mimi, c'est impossible, ça coûte encore à nourrir un chat. Allons, j'y renonce pour le moment; j'en aurai un plus tard, quand je serai quitte avec sœur Louise : ç'aurait été cependant bien agréable ! — Ici un nouveau soupir. — En attendant, je dis. . . . . 15 sous.

» *Chandelle, charbon*, quatre sous par jour. — Ça ne peut pas être moins, encore je ne compte pas qu'il me faut de temps en temps un briquet phosphorique et des allumettes; ça me fait songer que par ici les briquets ne valent rien, et que celui que j'ai trouvé en entrant ne peut plus guère servir. Un de ces dimanches que j'irai me promener avec ma bonne amie j'en achèterai un autre. . . . . 4 sous.

» *Blanchissage, savon*. — J'avais mis deux sous, c'est trop : je peux retrancher au moins deux liards. Moi, je savonne presque tout mon linge; chaque samedi soir ou bien le dimanche matin, mes bas, ma chemise et mon bonnet de la semaine. Le plus cher, c'est la blanchisseuse, et je ne lui donne que les draps et les torchons. C'est peut-

être trop aussi d'une paire de draps par mois ; dorénavant je n'en mettrai qu'un dans mon lit et je le ploierai en deux.... Bah ! ça ira tout de même : faut savoir se gêner, et je n'en dormirai pas moins bien, d'autant mieux que l'hiver j'aurai plus chaud. Alors je peux faire en toute sûreté la diminution que je viens de dire. Ainsi je biffe les deux sous, voilà! et j'établis. . . . . . 1 sou 2 liards.

Ah ! enfin je suis donc parvenue à économiser quelque chose !

» *Fil, aiguilles, coton, etc.* — Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais on dirait que c'est fait exprès pour moi ; j'use d'aiguilles comme d'aiguilles; elles cassent toutes, et puis, il me semble que j'emploie deux fois plus de fil et de coton qu'à l'atelier. Ce n'est pas l'embarras, pour broder, pour faire des chiffres aux coins des mouchoirs, il en faut! Sans compter que je fais l'avance de tout cela, puisque madame Mollier ne me le paie qu'après, et voilà ce qui m'ennuie le plus, car je n'ai pas de crédit, moi, et je suis obligée de prendre sur un jour de quoi me fournir l'autre : avec ça qu'il y a des momens où mon fil se brise à chaque minute et c'est autant de dépense ; la maîtresse ne songe pas à ça, et ça va loin au bout de l'année. Je dis donc qu'il est impossible de mettre pour cet article-là moins de, par jour. . . . . 2 sous.

» *Entretien de vêtemens, de chaussure, etc.* —

Par exemple je pourrais, à toute force, ne pas m'inquiéter de cette dépense-là, puisque sœur Louise m'a montée tout à neuf, mais je dois prévoir l'avenir et il ne faut pas espérer que mon trousseau ne s'usera pas. Avec de l'économie tout de même il y aura moyen de ne pas tant mettre de côté pour cet objet..... Qu'est-ce que je dis donc? Ne voilà-t-il pas que l'autre jour, dans la rue, en portant mon ouvrage, il s'est rencontré sous mon pied un morceau de verre qui a coupé mon soulier, et certainement si je ne le fais pas raccommoder ou si je ne le raccommode pas moi-même.... Voyons donc dans quel état il est. — Elle se leva, courut chercher sous son lit la chassure endommagée, et l'exposant au jour de sa fenêtre, reconnut une énorme coupure à quelques lignes de la semelle; — que c'est donc ennuyeux! — continua-t-elle alors, — voilà encore du fil et du temps que ça me coûtera, et malgré tout, ça ne durera pas longtemps, après quoi il m'en faudra une autre paire. Que c'est donc ennuyeux! et c'est à moi qu'un accident pareil arrive comme si j'avais de l'argent mignon pour le réparer! Oh! j'avais tort de vouloir retrancher là-dessus. Je m'en tiens donc à mon premier calcul: par jour. . . . 4 sous.

» Enfin, pour les *cas imprévus*, deux sous par jour. — Il faut être prudente, et mettre toujours quelque chose en réserve : on ne sait pas ce qui

peut arriver. Ah ! justement, hier au soir en fermant ma croisée, n'ai-je pas comme une maladroite fait une étoile à un carreau : pour peu que j'y touche à présent, il va voler en éclats. J'aurais bien la ressource du papier, mais ce ne serait que pour un temps ; d'ailleurs, je n'y vois pas trop clair ici.... Et puis, si je laissais tomber une assiette, et je n'en ai que quatre, et si sœur Louise venait à examiner mon ménage, elle ne serait pas contente. Allons, nous disons donc.... 2 sous.

» Voyons le total à présent.... Il me semble que je n'ai rien oublié et que d'un autre côté je n'ai rien porté trop haut... Le total, c'est... ah ! mon Dieu ! . . . . 34 sous.

» Et je n'en gagne que trente-cinq ! — Ici elle s'arrêta ; ce n'était plus un sentiment de fierté qui brillait dans son regard, et qui se faisait lire dans toute son attitude comme au commencement de son calcul ; elle était accablée.

» Le total de mes dépenses s'élève à trente-quatre sous, s'écria-t-elle, et je n'en reçois que trente-cinq ! Il ne me reste donc qu'un sou par jour pour acquitter ma dette; un sou, quand il m'en faudrait plus de cinq pour la payer dans deux ans ! un sou! Eh ! mon Dieu ! combien vais-je mettre de temps pour que le mobilier et les effets soient à moi, bien à moi ? Avec ça, que je ne compte pas que j'aurai besoin de bois l'hiver. Mais, c'est égal, je m'en

passerai.... j'aurai une chaufferette, ça me suffira. Un sou! Comme il en faudra des jours pour aller à deux cents francs! »

Tout de suite, sans s'arrêter, elle voulut savoir à quoi s'en tenir. Mais pour elle, le calcul était difficile, d'autant plus que l'inquiétude troublait sa pauvre tête; à force de patience et de ténacité néanmoins elle en vint à bout. Et comme elle frissonna, comme sa main devint tremblante quand il lui fallut écrire le résultat énorme de sa multiplication, tant le nombre des jours était prodigieux!

— « A un sou par jour, pour faire deux cents francs, ça demande..... — Et ses lèvres se refusaient à balbutier les mots suivans : — Ça demande onze ans, un mois et dix jours. Ah! je n'en finirai jamais. »

Elle n'en dit pas davantage; il lui semblait que ces onze années, c'était un siècle. Elle demeura ainsi anéantie pendant quelques minutes, s'efforçant de repousser toutes les pensées qui l'eussent ramenée au sentiment d'une position que son imagination timorée ne lui faisait envisager qu'avec une terreur indéfinissable. Mais elle échoua dans cette tentative comme dans les autres; toujours devant elle sœur Louise lui disant que, pour lui rendre service, elle avait pris sur l'argent des pauvres; toujours la religieuse lui répétant qu'elle

ne lui demandait rien qui ne fût possible ; toujours elle, Fanny, promettant à sa bienfaitrice de la rembourser, et toujours aussi cette impuissance désespérante de tenir sa parole avant cet immense espace de temps : onze ans, un mois et dix jours !

Tout-à-coup les réflexions de l'ouvrière prirent un autre cours : elle repoussa brusquement sa chaise, se mit à parcourir sa petite chambre de long en large avec les gestes et le ton d'un dépit concentré qui par degrés dégénéra presque en colère :

— « Que faire, que devenir? dit-elle. Oh ! je parlerai à sœur Louise, je lui ferai voir mon compte ; bien certainement je lui ferai voir qu'il m'est tout-à-fait impossible d'économiser autant qu'elle le pense ; nous verrons ce qu'elle me répondra. Et si elle persiste, eh bien ! ma foi ! tant pis, je la prierai de reprendre ce qu'elle m'a donné, de me chercher un autre magasin. J'irai ailleurs, et je n'aurai plus à m'occuper de tout ça qui me casse la tête en pure perte. Oui, j'irai avec plaisir n'importe où ; je ne serai plus ma maîtresse, c'est vrai, mais à quoi ça sert-il? Qu'est-ce qu'il m'en revient? Je suis bien avancée à présent, moi qui étais contente en venant ici comme si j'avais trouvé un trésor ! Joli trésor ! Des inquiétudes, de l'ennui. Ah ! j'en ai assez. Du reste, elle n'est déjà pas si belle, cette mansarde !... »

En ce moment elle se tut; car une voix s'éleva dans son cœur pour lui crier : « C'est de l'ingratitude cela, Fanny ! » Et elle l'entendit si bien qu'elle reprit aussitôt avec l'accent du repentir :

— « Non, je ne suis pas une ingrate; non, sœur Louise, ne le croyez pas; je vous remercie bien, allez, de tout ce que vous vouliez faire pour moi; mais vous le voyez, je ne peux pas en profiter. Si je restais plus long-temps ici, ce serait vous tromper. Moi vous tromper ! j'aimerais mieux mourir. Vous dire que je remplirai ma promesse, sans ajouter combien j'emploierai d'années à cela, ce serait mal agir; ce serait vous tromper encore plus, vous qui êtes si bonne! Je ne le ferai pas : ce serait un crime que je me reprocherais toute ma vie. Non, je vous dirai tout et vous déciderez si je dois rester ou m'en aller. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne pourrai vous rendre qu'un sou par jour, et c'est bien peu, moi qui voudrais tant ne vous faire rien perdre, à vous surtout qui me servez de mère, à vous....

Elle murmurait encore ces mots : « si bonne ! » qui augmentaient ses regrets, lorsqu'une idée soudaine, traversant son cerveau, opéra une singulière métamorphose dans ses traits et dans ses manières. Comme par enchantement, la sérénité remplaça sur sa figure l'expression de la douleur et un sourire, éclos sur ses lèvres, dérida son front

tout-à-l'heure rembruni. C'est qu'elle venait de faire ce raisonnement bien simple qui répondait victorieusement à ses craintes :

— « Puisque sœur Louise est bonne, puisque elle est pour moi une seconde mère, elle ne peut pas être plus exigeante qu'il ne m'est possible à moi d'être économe ; elle se contentera donc de ce que je pourrai lui remettre, pourvu qu'elle soit bien certaine que je fais de mon mieux, et elle peut l'être. Ma pauvre mère, si elle vivait, n'en demanderait pas davantage : ainsi, je dois me tenir tranquille et sans inquiétude. »

Ce raisonnement s'était offert à l'esprit de Fanny, et elle en avait tiré sa conséquence rassurante en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire. Après quoi elle avait ajouté : — « Que je suis donc sotte ! Pourquoi n'ai-je pas songé à ça plus tôt. » — Et c'était en ce moment que la jeune fille avait souri. Elle avait raison de sourire ; mais elle ne se trompait pas non plus en se reprochant d'avoir tant tardé à penser à cela : elle avait raison, car tout cela c'était vrai, et, faute d'un instant de réflexion, elle s'était donné tant de mal !

Il était près de cinq heures ; Fanny enveloppa d'un foulard l'ouvrage qu'elle avait terminé, chaussa à la hâte ses souliers troués dont la vue lui coûta bien un petit soupir ; mais elle était si

joyeuse maintenant qu'il ne lui fallut pas un grand effort pour l'étouffer. Enfin, le cœur léger, après avoir jeté un coup-d'œil sur un volume ouvert et placé sur sa commode, elle descendit lestement les cent marches de son escalier et se rendit au magasin de madame Mollier.

Ce volume que l'ouvrière a regardé en sortant de sa mansarde, c'était le legs de sa mère remis en ses mains par la Religieuse, le livre de prières où il y avait une page blanche sur laquelle Madeleine recommandait à sa fille d'être bonne, de travailler et de ne rien cacher à sœur Louise. Ce livre, la pieuse enfant le conservait avec respect et dévotion : c'était là tout ce qui lui restait d'une mère chérie dont le souvenir l'avait aidée à supporter ses petits chagrins ; elle ne l'eût pas donné pour une grande richesse, car avec lui elle se sentait riche, avec lui elle avait un bien que ne donne pas la fortune : la paix de la conscience et le contentement de soi-même. Tous les matins, dans le but de s'exciter au travail et de remplir toutes ses promesses, elle relisait la phrase écrite par Madeleine : c'était là sa prière, et elle se remettait ensuite à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle. Il lui semblait que ce qu'elle avait lu Madeleine elle-même venait de le lui adresser. Mais elle avait soin de laisser le volume ouvert à la page blanche, soit pour l'avoir sans cesse sous les yeux, soit pour la

rencontrer en rentrant après une course, afin qu'alors l'exhortation maternelle lui fût un châtiment ou une récompense. Chaque soir aussi elle la relisait, en s'interrogeant elle-même, cherchant à savoir si ce qu'elle avait fait dans la journée elle pourrait sans effroi le confier à sa protectrice. Cette habitude de piété filiale, ce commerce de cœur à cœur entretenu avec un être dont la place ne pouvait être, suivant elle, que parmi les anges, lui avaient donné un courage et une force au-dessus de son âge, l'avaient rendue patiente et douce en face des tracasseries suscitées par l'animosité de ses camarades de l'atelier, lui avaient enfin fait voir un plaisir plutôt qu'une peine dans le travail, une jouissance ineffable dans l'accomplissement de ses devoirs. Comment n'aurait-elle pas continué à écouter ce conseiller qui, pour être muet, n'en parlait pas moins éloquemment à son âme? Et si jusqu'alors elle a recherché ses avis où elle ne puisait qu'un encouragement à bien faire, pourquoi les refuserait-elle aujourd'hui qu'elle y trouve une sauve-garde?

Oh! non, elle n'est pas si insensée que de se dépouiller de cette arme à l'approche de l'ennemi! Quand par instans elle tremble, vite son refuge est là: elle prend son livre, pense à sa mère et se rassure. C'est que l'ennemi est formidable en effet!

Depuis quelque temps, bien avant de quitter le magasin de madame Mollier, des idées étranges venaient l'assaillir et maintenant ces idées sont plus acharnées que jamais. Nous l'avons dit plus haut, Fanny a quinze ans; à cet âge où l'instinct se révèle et commence à s'effrayer, à cet âge où la pudeur devient plus craintive, elle se réveillait de son sommeil d'enfant, comprenant ou, pour mieux dire devinant bien des choses.

Ce n'est pas à ses quinze ans seuls qu'elle doit ces révélations, d'abord incompréhensibles. Souvent à l'atelier elle a entendu sortir de la bouche de ses compagnes des mots qui l'ont fait rougir sans qu'elle sût pourquoi, et malgré ses efforts ces mots qui l'avaient frappée sont restés dans sa mémoire; elle les a répétés maintes fois dans la solitude de son cœur, ne pouvant en saisir le sens, mais troublée néanmoins et palpitante comme si ses pensées de ce moment étaient un crime. Souvent aussi on lui a parlé du bal de la veille, des plaisirs de la danse, des jeunes cavaliers si aimables, si gentils, de la gaieté folâtre qui règne dans ces sortes de réunions, et tout cela donnait à réfléchir à l'ignorante.

Et maintenant qu'elle est seule et libre, la tentation devient plus forte; elle voudrait aussi connaître ces plaisirs qu'on lui a vantés, ces soirées tourbillonnantes où l'on ne pense pas au lende-

main, ces danses légères qui font oublier les peines de la veille, ces jeunes gens dont le langage est si éloquent et va droit au cœur.

Oui, Fanny est curieuse de toute cette nouveauté, malgré elle, car elle résiste, la pauvre enfant; il y a des instans où ses yeux se voilent comme d'un nuage, où une langueur indicible s'empare de ses facultés, des instans où elle est heureuse et souffrante tout à la fois. Que l'on juge d'après cela si elle est assez folle pour se priver de son unique égide, en butte qu'elle se trouve à de pareilles idées !

Et encore, qui sait ? pour Fanny, il y a peut-être avec les idées quelque chose de plus.

CHAPITRE XI.

Une pensée du démon.

Curieuse, prenez-y garde,
C'est l'ignorance qui vous garde
Ainsi qu'Ève au jardin
D'Éden;
Comme elle crédule, ingénue,
Comme elle vous seriez perdue
Pour avoir
Voulu trop savoir.

CH. DOVALLE.

Une voix venue du ciel ne l'avertit pas du danger : que faisait donc alors son bon ange?

TH. MURET.

Historien impartial, nous devons, quoi qu'il nous en coûte, dire toute la vérité, au risque d'amoindrir l'intérêt que nous nous sommes efforcés de jeter sur l'ouvrière de notre simple récit :

hélas ! oui, le souvenir de sa mère, les conseils de son amie sœur Louise, ses propres promesses, tout cela avait été impuissant à lui inspirer l'horreur d'un péril qu'elle ne comprenait pas, mais que par cela même elle eût dû fuir et que précisément pour cela elle ne craignit pas d'affronter. C'est qu'une âme de jeune fille, quelque solide rempart que forment autour d'elle les bons principes et l'ignorance du mal, contient toujours à côté de cette ignorance un germe funeste qui ne lui permet pas de durer long-temps, et ce germe qui grandit, qui se développe à mesure qu'arrivent les années, qui bientôt devient le plus fort, c'est la curiosité. La tradition sacrée nous apprend que la curiosité causa jadis la chute des anges, puis celle de la mère des hommes. Serait-ce par cette double raison que les femmes semblent les héritières privilégiées de cette dot de perdition ?

Nous avons vu Fanny sage et modeste ; mais si elle a reçu avec moquerie les complimens de M. Morissot, si elle a refusé d'ouvrir l'oreille aux propositions séductrices, il faut bien l'avouer : c'est qu'en ces jours où sa tête était en feu, exaltée par les étranges et confuses révélations qui de la bouche de ses compagnes venaient troubler son cœur, c'est qu'alors il y avait déjà dans sa pensée une image près de laquelle le vieux vert-galant ne pouvait trouver de place : certes la comparaison

n'était pas à son avantage, car cette image était celle d'un jeune homme.

Souvent, dans les derniers temps de son séjour chez madame Mollier, Fanny l'avait vu rôder autour de l'atelier et lui jeter à travers les fenêtres des regards qui la faisaient trembler et rougir; souvent aussi, lorsque par hasard elle sortait du magasin, il l'avait suivie, la regardant toujours, sans oser lui parler, mais ses yeux en disaient tant! La petite ouvrière, sans deviner au juste pourquoi il s'attachait ainsi à ses pas, agitée par un sentiment indécis, par un désir de connaître, aussi vague dans sa cause que dans son but, ne laissait pas d'être intérieurement satisfaite de ces hommages muets qui ne pouvaient l'effaroucher et dont, au reste, elle n'était pas maîtresse de se défendre. Ce qui encore ajoutait à sa sécurité, c'était l'air humble et craintif de son adorateur; il marchait à côté d'elle, réglant sa marche sur celle de la jeune fille qui seulement parfois l'entendait soupirer : il n'osait pas davantage sans doute, mais il y en avait assez pour faire naître dans le cœur de la naïve enfant un intérêt doux qui devait nécessairement, tôt ou tard, se changer en une émotion plus vive.

Pourtant ce jeune homme n'était ni joli garçon ni richement vêtu; loin de là, et peut-être était-ce un motif de plus pour que Fanny fût touchée de

son assiduité persévérante, car dans la semaine comme le dimanche, lorsqu'elle se rendait chez sa protectrice, il se trouvait toujours sur son chemin, toujours triste, toujours habillé de la même manière. A son costume et à sa démarche surtout, on ne pouvait le prendre pour un étudiant : Fanny avait entendu vanter par ses camarades le ton leste et le langage audacieux des jeunes gens des écoles de droit et de médecine, et lui, paraissait si bon, si timide; non, ce n'en était pas un. Cela eût peut-être mieux valu pour la petite : bien certainement de la témérité l'aurait effrayée, tout de suite elle aurait compris le motif qui le rendait si tenace et la curiosité n'aurait pas fait tant de progrès; au lieu que l'envie de découvrir cette espèce de mystère tenait son esprit tendu sans cesse vers le même objet. — Qui est-il donc enfin? — se disait-elle à chaque instant. Le moyen après cela de ne pas songer à lui!

Depuis qu'elle habitait sa petite chambre, la conduite du jeune homme n'avait pas changé : lorsqu'elle allait porter de l'ouvrage au magasin, lorsqu'elle rentrait avec une tâche nouvelle, le matin quand elle sortait pour faire ses provisions, dans le jour si elle courait à la hâte chez la mercière faire emplette de fil ou d'aiguilles, à toutes les heures en un mot, le premier visage qui s'offrait à elle c'était le sien, à lui. Jamais il ne manquait à

ces rendez-vous innocens ; il est juste d'ajouter qu'elle s'était si bien accoutumée à sa présence qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle le vît sur-le-champ dans la rue : elle le cherchait du regard, et des yeux qui se cherchent se rencontrent si vite !

Nous nous sommes trompés cependant : il était infidèle quelquefois. Par exemple, sœur Louise venait-elle visiter sa protégée, et sortaient-elles ensemble, le jeune homme ne paraissait pas. Fanny avait remarqué cela, et cette disparition dans une pareille circonstance, toujours la même, eût dû lui inspirer une craintive prévoyance, mais voyant l'effet sans faire attention à la cause : « Il sait tout, pensait-elle, rien ne peut lui échapper : c'est bien extraordinaire ! » Sans doute il savait tout, il savait du moins quand la religieuse montait chez Fanny, puisqu'il était à poste fixe auprès de sa demeure, et du plus loin qu'il apercevait la robe grise de la sœur de charité, vite il s'esquivait. L'innocente ne faisait pas cette réflexion bien simple, et tout doucement elle se laissait prendre à l'intérêt puissant que ne peut manquer d'exciter cette espèce de pouvoir qu'elle supposait dans l'observateur si bien instruit de toutes ses actions.

Une autre remarque avait frappé la petite : depuis quelque temps, le jeune homme semblait vouloir rompre le silence ; depuis quelque temps il

la suivait de plus près, et si par hasard elle jetait sur lui un coup-d'œil à la dérobée, ce coup-d'œil le surprenait ouvrant la bouche, prêt à parler; alors elle n'eût pas demandé mieux que de l'entendre, mais tout-à-coup il s'arrêtait, retenu par une insurmontable timidité. Une lutte se livrait en lui-même entre deux sentimens opposés, la peur et l'espérance, et suivant que l'une ou l'autre était victorieuse, il avançait, il reculait : son audace n'allait pas plus loin. Quant à la jeune fille, elle avait pitié de son embarras, et se taisait aussi, car sa réserve naturelle ne lui permettait pas d'encourager par un seul mot la confidence qu'elle brûlait de recevoir; seulement, tout bas, elle se disait : « Qu'a-t-il donc? Il voudrait me parler, c'est sûr, et il n'ose pas. Que peut-il avoir à me dire? »

Et rentrée dans sa mansarde, sa tête travaillait, en même temps que ses doigts sur la blanche mousseline, elle cherchait à percer l'obscurité de ce drame qui se jouait en elle et autour d'elle, elle poursuivait le mot de l'énigme sans pouvoir le trouver. Qui l'eût vue alors, rouge et palpitante, qui l'eût vue tour à tour la pâleur de l'épouvante répandue sur son visage et un doux sourire à ses lèvres rosées, se fût imaginé qu'elle se trouvait assaillie par une tentation coupable qu'elle repoussait de toutes ses forces, quand chez elle c'était uni-

quement la curiosité aux prises avec l'ignorance. Il est vrai que, par instans, soit qu'elle se lassât d'excursions sans résultat sur ce terrain inconnu, soit plutôt qu'un rayon fugitif vînt lui découvrir la vérité, il est vrai, disons-nous, que pendant ces rares lueurs, elle s'écriait : « Ah ! bah ! au bout du compte, qu'est-ce que ça me fait? N'y pensons plus. » Et la minute d'après elle y pensait encore.

Il fallait néanmoins qu'elle se doutât que tout cela n'était pas bien, puisqu'elle ne confiait pas comme à son ordinaire à sœur Louise ce qui lui passait par la tête et par le cœur ; plus d'une fois elle avait pris la résolution d'un aveu complet et sincère, mais la confidence expirait sur ses lèvres.... Qui dira ce qui lui enlevait ainsi l'usage de la parole, tant le mouvement d'effroi qu'elle éprouvait alors était imperceptible, tant il lui eût été impossible à elle-même d'en désigner la cause? L'hypocrisie venait ensuite à son aide, un argument ingénieux la mettait en paix avec sa conscience: elle ne *faisait* pas mal, et Madeleine lui recommandait de dire à la sœur tout ce qu'elle *ferait ;* par conséquent elle n'avait rien à raconter. Elle ne voyait pas, ou elle ne voulait pas voir que de la pensée long-temps nourrie et choyée d'une action à l'action elle-même la distance est si peu grande ! Au contraire elle se rassurait, grâce à cette conclusion

accommodante, et les choses allaient leur train. Un dénouement devenait inévitable.

Un soir, et toute la journée l'image du mystérieux jeune homme avait obsédé l'habitante de la mansarde, un soir, elle quittait le magasin de la grosse lingère et se dirigait vers sa demeure; toujours assidu, il l'accompagnait à quelques pas. Tout-à-coup, comme s'il eût pris le parti d'en finir, il s'approcha, se placa à côté de l'ouvrière, et d'une voix qui tremblait :

— Mademoiselle...

Elle ne tourna pas la tête, et continua de marcher rapidement.

— Mademoiselle Fanny...

— Tiens ! il sait mon nom, pensa-t-elle.

Cette fois elle le regarda, ouvrit la bouche, mais sans prononcer une parole.

— Mademoiselle Fanny, reprit-il avec plus de hardiesse, j'aurais à vous communiquer une chose bien importante pour vous et pour moi...

— Enfin je vais le savoir, se dit-elle ; et pourtant elle ne répondit pas : seulement elle ralentit sa marche.

Il y eut un instant de silence, après lequel le jeune homme sentant peut-être qu'une meilleure occasion ne pouvait s'offrir et qu'il y avait pour lui nécessité de profiter de son courage du moment, dit en se penchant à l'oreille de sa compagne :

— Vous ne voul
moiselle..... Ah! s
il répéta sa premiè
de peine et de priè
mots :

— Qu'avez-vous

Elle aussi trem
homme s'enhardit.

— Oh! pas ici d
mais accordez-mo
heure seulement
tout : consentez, je
même, si vous étie

— Non, monsie
ne puis aller nulle
il faut que je rentr

— Eh bien, alo
vre dans votre cha
le sais.

— C'est singuli
petite en elle-mêm

— Ne me refusez
mande si peu, et j'a
grâce, ne me refus

— Et vous m'ex
bonne envie de con
diment, — et vous
sans cesse depuis q

— Vous m'avez donc remarqué? Que je suis heureux !

— La belle malice ! vous êtes toujours là quand je sors.

— Oui, je vous le promets, je ne vous cacherai rien et vous verrez si je suis digne de la faveur que je réclame de votre bonté. Allons, vous voulez bien, n'est-ce pas, que j'aille avec vous? Donnez-moi ce paquet, que je le porte : je serai si content de vous rendre ce léger service !

Déjà il tendait la main pour s'emparer du foulard qui contenait la tâche de l'ouvrière, lorsque celle-ci, faisant un mouvement presque d'effroi en arrière, l'empêcha de le saisir et il resta un moment stupéfait, les bras tendus.

— Non, non, ce n'est pas la peine, — répondit-elle, — me voilà arrivée. Quant à ce que vous me demandez, je ne sais pas si je dois..... Je ne vous connais pas : je n'ai pas l'intention de vous offenser, mais c'est qu'en vérité....

— Qui vous retient ? Vous êtes libre de recevoir chez vous qui bon vous semble.

— Certainement je suis libre et vous paraissez si bon, si doux....

— Raison de plus, nous aurons bien vite fait connaissance, allez.

Fanny hésitait. D'un côté, une voix intérieure lui disait qu'elle courait des dangers en se rendant

à la prière du jeune homme et qu'elle ferait mieux de la repousser; mais de l'autre, ce secret dont on lui promettait la révélation, ce secret qui l'avait tant intriguée et qu'elle était si désireuse de connaître ! Il y avait bien de quoi la tenir indécise.

— Vous pourriez tout me dire aussi bien ici que dans ma chambre, — dit-elle enfin, cherchant à satisfaire tout à la fois sa curiosité et ses scrupules. — Il fait nuit, personne ne nous voit, d'ailleurs vous parlerez bas.

— C'est impossible, mademoiselle, le lieu n'est pas convenable; si je le pouvais je le ferais volontiers, je vous le jure. Laissez-moi monter.

— Non, pas ce soir, mais demain à la même heure, soyez ici.

— Et vous me permettrez?...

— Je ne dis pas ça. Je vous donnerai ma réponse; il faut que je réfléchisse.

— Oh ! j'y serai, répondit le jeune homme. — Il s'éloigna, et Fanny rentra chez elle.

Toute la soirée, toute la nuit, car elle ne dormit guère et toute la journée qui suivit, elle pensa à l'entretien qu'elle venait d'avoir, au jeune homme dont la voix était si triste et si douce; souvent elle répétait :

— A la bonne heure, au moins, celui-là ne ressemble pas à M. Morissot : il n'est pas sans cesse à vous faire des complimens. — Ce que c'est que le

hasard ! Si seulement il lui eût dit qu'elle était jolie, et pourquoi ne lui avait-il pas adressé ces paroles si simples qu'il semblait qu'elles fussent de rigueur dans la circonstance ? Si donc il eût fait entendre à la jeune fille la moindre louange sur sa figure, il est possible qu'elle ne l'eût pas écouté un instant de plus, et que toutes ses peines, à lui, eussent été perdues.

Le lendemain soir, aux approches de la nuit, le jeune homme et Fanny étaient seuls dans la mansarde.

Quand le portier de la maison avait aperçu derrière la petite ce visiteur inaccoutumé, il avait donné le bougeoir de l'ouvrière qui était montée en avant ne se doutant de rien, puis se mettant en travers de l'escalier, il avait fait mine de barrer le passage au jeune homme ; mais celui-ci, à l'aide d'une pièce blanche, força bientôt l'obstacle et rejoignit sa compagne qui n'était pas encore arrivée à sa chambre. Tout cela avait été d'ailleurs si rapide qu'elle ne s'en était pas aperçue. Pendant qu'ils grimpaient ensemble, l'honnête gardien de la jeune fille se consolait d'avoir si mal observé le contrat passé avec sœur Louise, et d'avoir succombé aussi aisément à la première tentation.

— Si elle ne le recevait pas ici, — se disait-il en faisant sauter sur sa main la pièce de monnaie, — elle le verrait ailleurs. Ces jeunesses, c'est malin

comme des démons : quand elles ont envie de quelque chose, il faut qu'elles l'aient, n'y a pas là à dire mon bel ami. J'avais promis, c'est vrai, de ne laisser entrer personne, mais du moment que ça doit arriver, autant vaut que cela me rapporte. Avec ça que j'aurai bien du malheur si la religieuse vient justement à ce soir. Ma foi, tant pis, après tout, si elle s'en aperçoit, ou si elle tombe là comme mars en carême, je lui dirai.... Qu'est-ce que je lui dirai? Tiens! c'est facile : je lui soutiendrai que je n'ai pas vu le monsieur. Le pire qui advienne, c'est que la petite déménage : ça m'est égal, après elle une autre, les locataires ne manquent pas. Je m'en lave les mains : c'est pas à moi la maison... Et voilà !

Ils étaient donc seuls. Fanny avait allumé la chandelle et l'avait placée sur sa petite table ; elle s'était assise auprès, son ouvrage étalé devant elle, et se disposait à commencer son travail ordinaire. Pendant ces courts préparatifs, lui se tenait debout, l'air embarrassé, ne sachant trop à quelle contenance s'arrêter. Il semblait si étourdi de se trouver là que la petite le lui fit remarquer en riant ; il tressaillit à sa voix, balbutia quelques paroles indistinctes, prit une chaise, vint se mettre à côté d'elle, en apparence plus tranquille, mais comme il ignorait sans doute la manière d'entamer une confidence du genre de celle qu'il méditait, il

attendit qu'elle parlât la première : ce silence de quelques minutes lui donna le temps de se rendre un peu maître de son agitation intérieure; toutefois en ce moment encore si Fanny l'eût regardé, elle eût pu reconnaître à la contraction de ses traits, à l'éclat de ses yeux, qu'il se passait en lui quelque chose qui n'était pas naturel. Elle ne le regarda pas. Seulement, impatiente d'arriver au plus vite à l'intéressant objet de cette visite, peut-être aussi alarmée malgré elle de se voir seule en tête-à-tête, à une pareille heure, avec un inconnu, elle rougit, et autant pour cacher son trouble involontaire que pour hâter la communication qu'elle attendait, elle dit en faisant un effort sur elle-même afin que son accent ne la trahît pas trop :

— Excusez-moi, monsieur, si je vous reçois ainsi en travaillant, mais je suis pressée, je n'ai pas une heure à perdre. Maintenant j'écoute. Parlez : que voulez-vous ?

— Ce que je veux, — répliqua-t-il d'une voix étouffée, — ce que je veux, mademoiselle ! vous ne l'avez pas deviné ? Je croyais cependant qu'en me laissant venir ici, vous aviez compris....

— Mais, pas du tout, je vous jure.

— Alors je suis tout aussi malheureux que lorsque hier je me suis hasardé à vous adresser la parole.

— Vous êtes malheureux, vous, et pourquoi ?

demanda-t-elle avec la plus grande innocence.

— Comment ! Est-il possible que vous ne sachiez pas le motif qui me faisait vous suivre depuis si long-temps ? C'est singulier ! moi qui croyais.... Allons, tant mieux ! Au moins je puis délivrer mon cœur du poids qui l'oppresse.

— Ah ! c'est le secret?

— Oui, mademoiselle, le secret de ma vie, car avant de vous voir je ne vivais pas.

— Et ça me regarde aussi ?

— Autant que moi, puisque de vous seule dépendra mon sort quand je vous aurai tout dit.

— Je ne comprends pas très bien; mais ça va venir sans doute.... Commencez, je vous prie.

Et prêtant l'oreille elle continua à broder, un peu émue pourtant.

— Mademoiselle, — reprit le jeune homme avec une certaine aisance, — je ne vous dirai ni ce que je suis ni comment je m'appelle, cela viendra plus tard, si vous voulez; pour le moment c'est inutile.

— Oh ! tout-à-fait, interrompit-elle.

Il fixa sur elle un regard incisif; il cherchait à découvrir s'il n'y avait pas de la malice dans les derniers mots de l'ouvrière, il n'y vit que de l'ingénuité; il continua :

— Mais, avant tout, dites-moi, Fanny, n'aimez-vous personne ?

— Oh ! si fait, monsieur, Claire ma sœur, et puis

ma bonne amie Louise, ma bienfaitrice, ma seconde mère.... Je les aime beaucoup.

— Sans doute; oui, je conçois, cela doit être, et vous êtes si bonne! Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Voyons : N'y aurait-il pas.... un homme, un.... jeune homme que vous verriez avec plaisir, auquel vous songeriez lorsqu'il n'est plus devant vous?

— Non, monsieur, je n'en connais pas....—balbutia-t-elle, car elle mentait.

— Tant mieux encore! Eh bien! en ce cas, vous n'êtes pas comme moi. Il y a bien long-temps que j'aime une femme, une jeune fille; elle était jolie, charmante! J'y pensais le jour, la nuit, je lui parlais, je lui promettais de l'amour, de la fidélité, de la constance, je lui prodiguais les sermens les plus tendres, les plus sincères, je lui donnais toutes les qualités, toutes les vertus, elle était mon idole. Malheureusement, elle n'existait pas, ou du moins elle n'existait que dans mon imagination, que dans mon cœur....

— Mais c'était de la folie.

— Oui, j'étais fou, mais je ne le suis plus, car je l'ai trouvée enfin, je lui ai parlé.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Rien encore.... Moi-même je n'ai point osé lui faire part de mes sentimens.... Ah! si vous vouliez, je ne serais pas si craintif.

— Moi, que puis-je faire à ça? Je ne connais pas cette dame, à moins que ce ne soit une des demoiselles du magasin....

— Non, vous savez bien que non, Fanny. Cette jeune fille, vous la connaissez.... beaucoup.... il est même impossible que vous la connaissiez davantage... c'est... c'est vous!

Un serpent qui tout-à-coup sortant de dessous sa chaise lui eût montré sa tête hideuse, n'eût pas causé à Fanny plus d'effroi que cette déclaration à laquelle toute autre moins ignorante se fût attendue à sa place; elle se leva tremblante, comme pour fuir, mais les forces lui manquèrent; elle resta clouée au carreau, une main appuyée sur la table, et l'autre, elle la porta à son cœur afin d'en comprimer les battemens précipités. Dans cette attitude, il serait difficile de comprendre ce qui dominait, de la surprise, de la frayeur ou de l'émotion. Quant à l'amoureux, il lui tendait les bras en suppliant, prêt à tomber à ses genoux; dans ses regards aussi il y avait de la prière. Elle détourna les siens comme si elle redoutait cette vue ou qu'elle voulût ainsi échapper à la lutte tumultueuse qui se livrait dans son âme et qu'elle ne pouvait ni maîtriser ni définir.

— Vous savez maintenant, Fanny, — continua-t-il avec chaleur sans lui laisser le temps de se reconnaître; — vous savez ce que j'ai tant tardé

à vous apprendre. Oui, je vous aime, vous qui le méritez si bien. Allons, n'ayez pas peur, reprenez votre place; je serais désolé de vous effrayer; asseyez-vous.

Elle se serait assise en effet, si tout en parlant ainsi il ne se fût pas penché pour lui prendre la main; mais ce geste la rappelant au sentiment de sa position, elle jeta un petit cri, s'enfuit à l'autre bout de la chambre, et là, s'adossant à la commode, elle demeura immobile, respirant à peine. Le jeune homme la suivit.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? dit-il alors; pourquoi me fuir? Serais-je assez malheureux pour vous déplaire? Est-ce de la haine, ou bien... Ah! dites-moi si vous ne m'aimerez pas un peu, moi qui vous aime tant! Vous le savez bien que je vous aime; sans cela me serais-je attaché à vos pas comme je l'ai fait, sans cela aurais-je cherché à vous voir tous les jours sans oser vous parler? Si je ne vous aimais pas, j'aurais été plus audacieux...... De grâce, par pitié, répondez-moi : ne m'aimerez-vous pas un peu? Vous gardez le silence. Faut-il que je sois à vos pieds... m'y voilà!

— Relevez-vous, monsieur, relevez-vous, — répliqua-t-elle enfin, — je suis si étonnée, vous le voyez..... Ce que vous me demandez, je ne le sais pas moi-même. Je ne m'attendais certainement pas... je ne pouvais pas deviner...

— Quel bonheur! C'est donc moi qui le premier?.....

— Oh! vous êtes bien le premier qui me tenez un pareil langage...... Mais je vous en prie à mon tour, monsieur, je vous en conjure, allez-vous-en.... N'abusez pas de la situation d'une pauvre fille sans appui en ce moment : retirez-vous!

Ce n'était pas là le compte de l'amoureux.

— Que je m'en aille! s'écria-t-il, oh! non, pas avant que vous ne m'ayiez fait entendre un mot d'espérance... Fanny, ma chère Fanny, ayez pitié de moi, ayez confiance en moi, je donnerais ma vie pour vous, pour votre bonheur. Que voulez-vous que je vous promette : rien ne me coûtera... Dites, que voulez-vous?

Et toujours aux pieds de l'ouvrière, il la pressait, la suppliait, il couvrait d'ardens baisers sa petite main qu'elle avait été forcée de lui abandonner. Profitant de l'avantage que lui présentait le trouble de la jeune fille, il redoublait ses instances, l'appelait des noms les plus doux. Haletante, éperdue, la pauvre enfant hésitait. Sans force pour résister à la tentation, elle n'opposait plus que de faibles efforts aux tentatives du persécuteur; c'était à peine si elle pouvait balbutier quelques mots inintelligibles qu'il étouffait aussitôt de ses exclamations : sa tête était perdue, elle allait se rendre si un miracle ne venait la sauver.

Presque sûr de la victoire, l'adorateur quitta sa posture suppliante, elle ne le vit pas; il la pressa dans ses bras : elle ne le sentit pas non plus; la tête du jeune homme toucha la sienne.... Cette fois, avertie par un instinct secret, ses yeux s'ouvrirent, elle vit le péril, ou pour mieux dire elle le devina, et se détournant pour se soustraire à la fascination des regards qui la poursuivaient brillans d'un feu extraordinaire, elle échappa cette fois encore au danger qui la menaçait. Mais lui, ne se tenant pas pour battu, s'imaginant au contraire que c'étaient là les derniers combats de l'innocence qui chancelle, renouvela ses protestations de tendresse : la passion lui donnait de l'éloquence, elle cédait; un moment encore, et il touchait au triomphe..... lorsque Fanny rencontra sous son regard le livre de prières, son égide sacrée. Au moment fatal, au moment où elle succombait aux supplications de son amant, le ciel lui envoya un soutien, un sauveur, et ce sauveur, cet appui, c'était l'écriture de sa mère, c'étaient ces mots qu'elle lut sur la page blanche du petit volume :

« *Dis tout ce que tu feras à sœur Louise.... Madeleine.* »

Oh! alors l'innocente fille se réveilla comme d'un rêve et se sentit forte; son devoir venait de lui être rappelé par une voix toute-puissante qui l'avait trouvée toujours humble et soumise; elle puisa

dans cet ordre maternel un courage dont elle ne se serait pas crue capable un instant auparavant : sa faiblesse disparut comme par magie, son agitation se calma, l'atmosphère d'enivrement qui amollissait ses facultés se dissipa tout-à-coup, le voile qui obscurcissait ses yeux chargés d'une langueur funeste fut déchiré, la réalité lui apparut, et avec elle toute l'horreur de sa situation ; un élan d'actions de grâces surgit de son cœur. Maintenant délivrée du poids qui l'oppressait, elle mit sa confiance en Dieu qui lui avait montré l'abîme entr'ouvert sous ses pieds ; Dieu et sa mère l'entendirent sans doute, car ce fut sans doute aussi une inspiration d'en-haut qui lui dicta ces paroles prononcées avec un sang-froid énergique :

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi ! je ne veux plus rien entendre : allez-vous-en. Il est tard, ne me dites rien, et partez, je le veux !

Interdit, comme frappé de la foudre, au moment où il croyait atteindre le but de ses vœux, le jeune homme obéit malgré lui faiblissant sous le coup d'une puissance invisible, et recula d'un pas abandonnant sa proie; mais immobile à sa nouvelle place, il ne disait rien : un changement complet semblait s'être opéré en lui. Lui si impétueux tout-à-l'heure et si pressant, il se tenait là, froid et étonné ; peut-être méditait-il une nouvelle attaque, du moins elle le crut, et débarrassée de

ses étreintes, enhardie par cette première victoire, résolue à se défendre avec tout le courage du désespoir, elle répéta du même ton de fermeté :

— Partez, je le veux !

Mais comme il continuait à garder le silence et qu'il s'était mis à parcourir lentement la mansarde, elle pensa qu'il était indécis, qu'il ne résisterait pas à une sollicitation plus douce :

— Monsieur, — reprit-elle en changeant de ton, — monsieur, je vous en supplie, retirez-vous ; je ne puis pas vous garder un instant de plus ici : ce serait mal, soyez généreux ; vous m'avez trompée, vous m'avez causé de l'effroi et de la douleur, eh bien ! si vous consentez à vous retirer, je vous pardonnerai.

— C'est trop de bonté, vraiment ! — s'écria-t-il avec un sourire ironique. — Ma foi, j'étais loin de m'attendre à tant de condescendance de votre part. Vous me recevez, vous m'écoutez, je vous avoue que je vous aime, vous me laissez dire, et puis pour me récompenser sans doute de ma confiance et de ma crédulité, vous m'intimez l'ordre de vous quitter sans un mot d'espoir ; voilà de la ruse et de la coquetterie, ou je ne suis qu'un sot. Il est vrai que je vous regardais comme différente des autres. Allez, vous m'apprenez que toutes les femmes se ressemblent ; mais moi, je ne veux pas avoir été pris pour dupe, entendez-vous, je ne

veux pas que vous vous moquiez de moi comme vous le faites en ce moment, non, non. Vous me reprochez de vous avoir trompée, mais c'est vous qui avez été avec moi fausse et hypocrite. Mademoiselle, souvenez-vous de ce que je vous dis : Vous me le paierez !

En parlant, il s'était arrêté devant elle, et ses yeux flamboyaient de colère.

— Moi ! répliqua-t-elle, moi, hypocrite ! Ce n'est pas vrai : quand je vous ai permis de m'accompagner, je ne savais pas, je ne soupçonnais même pas ce que vous alliez me confier. Si j'avais pu le prévoir... Mais... vous ne voulez donc pas sortir ?

— Non, — répondit-il d'une voix sourde ; pour prouver à l'ouvrière que toutes ses instances seraient vaines, que sa résolution, à lui, était inébranlable, il s'assit et croisa les bras d'un air décidé ; — non, mademoiselle, je resterai toute la nuit s'il le faut.

La curieuse n'avait pas prévu cela. Une angoisse douloureuse lui serra le cœur ; elle se vit coupable, et ce qu'il y avait de plus terrible, coupable par sa faute. Pâle, les yeux noyés de larmes, elle s'écria dans son âme :

— O ma mère ! que vais-je devenir ?

Puis, incapable de contenir ses sanglots et son indignation :

— C'est affreux de se conduire ainsi ; c'est affreux d'employer la violence pour obtenir cet amour que vous n'aurez jamais, monsieur, car je vous comprends maintenant..... Oui, vous agissez en malhonnête homme, en lâche : il n'y a qu'un lâche qui use de sa force avec une pauvre fille sans défense... Ah ! c'est horrible ! Mais non, je suis la première à blâmer, la seule...... J'ai été imprudente.... j'en suis punie !... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi !

Il restait immobile sur sa chaise, insensible au désespoir de Fanny. « Elle s'apaisera, pensait-il, l'accès ne durera pas : ces petites sont toujours ainsi. » Il pensait cela bien certainement, car il la dévorait du regard, et son regard brillait d'une expression sinistre. De nouveau le silence régnait dans la mansarde : la jeune fille avait interrompu ses plaintes, et réfléchissait aux moyens de sortir du cruel embarras où elle se trouvait; une seule voie de salut s'offrait à son esprit : fuir, appeler du secours ! Concevoir cette idée et l'exécuter, pour elle ce fut tout un : elle s'élança, mais il l'avait devinée, et se plaçant entre elle et la porte de manière à lui fermer le passage :

— Non pas, mademoiselle, — dit-il froidement ; — vous ne pouvez pas plus vous en aller que moi... Il faut que nous soyons ensemble, amis ou ennemis, à votre choix.

Et quittant tout-à-coup ce ton calme qui n'était qu'affecté, pour se livrer à l'impétuosité de ses véritables sentimens, il reprit avec l'accent de la prière :

— Fanny, ma chère Fanny, décidez-vous... Pardonnez-moi ma violence !... Si je ne vous aimais pas tant, je vous obéirais, je partirais ; mais c'est impossible !

Elle ne l'écoutait pas ; elle était anéantie, brisée de fatigue, en proie à une anxiété inexprimable. Dans sa douleur, elle se tordait les mains ; des sons confus sortaient de sa bouche. Il s'approcha d'elle...... Cette fois, elle était sans force, sans énergie ; seulement elle se recommanda à Dieu, ferma les yeux, et comme elle répétait encore : « O ma mère, ma mère ! » la porte de la petite chambre s'ouvrit.

C'était sœur Louise.

D'un coup-d'œil celle-ci devina tout, et quand ce coup-d'œil n'eût pas suffi pour l'instruire, les paroles de Fanny qui était venue tomber dans ses bras ne lui auraient laissé aucun doute.

— Ah ! ma sœur, c'est Dieu qui vous envoie, — s'était écriée la jeune fille éplorée.

— Sortez, monsieur, dit alors la religieuse d'un ton ferme et imposant.

Confondu, atterré, le jeune homme ne lui donna pas la peine de réitérer son injonction et il se pré-

cipita dans l'escalier. Après son départ, Louise et sa protégée se regardèrent long-temps en silence : l'une redoutait une explication, l'autre un aveu. Celle-ci n'y put tenir cependant ; elle se jeta de nouveau au cou de sa seconde mère, et pleura. Était-ce repentir de son imprudence, était-ce reconnaissance et joie de cette apparition inattendue qui l'avait sauvée? N'importe, elle pleura : cela lui faisait tant de bien maintenant !

Il était alors neuf heures du soir. Fanny paraissait accablée, et néanmoins Louise n'avait pas l'air de vouloir la laisser seule ; elle avait si grand' peur, malgré les paroles de son enfant adoptive, de la trouver coupable ! Et cependant si elle ne l'était pas.... Dans tous les cas, elle lui devait une leçon, des conseils, un exemple peut-être....

— Fanny, lui dit-elle enfin, sois franche avec moi ; qu'est-ce que cela signifie ? Ne me cache rien. Voyons, pourquoi ce jeune homme était-il ici ? Pourquoi l'avais-tu reçu à cette heure ? Car il faut bien que tu lui aies permis de venir, Fanny. Parle, je te croirai, car je suis sûre que tu me diras la vérité.

En entendant ces questions, la petite essaya d'y répondre ; mais elle ne put y parvenir tant son pauvre cœur était oppressé ; elle ne fit que balbutier ; ses sanglots redoublèrent. Dans son impuissance, suppléant autant qu'il était en elle

par les gestes à l'organe qui lui manquait, elle tenta de nouveaux efforts aussi vains que les premiers et finit par se laisser tomber aux genoux de la religieuse en joignant les mains. . . . . .

. . . .

Au commencement de cette soirée, madame Féret, pimpante et toilettée, était descendue de son troisième étage et attendait à la porte de sa maison ; Claire arriva bientôt après.

— Dépêchons-nous, dit la vieille dame, nous sommes en retard ; la toile est levée, j'en suis sûre. Il nous faut bien une demi-heure pour aller à la porte Saint-Martin... Ah ! tu es charmante ; jamais je ne t'ai vue si jolie, allons!—Et tout en marchant elle continua : — Tu verras, tu verras comme elle est belle, la pièce qu'on joue aujourd'hui : ton cousin en a rendu compte dans son journal, et il m'a assuré que c'était magnifique, dans le genre nouveau.... Ce n'est pas *rococo,* cela ne ressemble pas aux anciennes tragédies ; c'est original, naturel et sublime. Les auteurs de l'école moderne ne vont pas chercher midi à quatorze heures, vois-tu, et ils ont raison, à ce que me disait M. Charles, d'expliquer tout uniment les choses, puisque le théâtre est l'école des mœurs. Tu seras contente, ma chère amie, tu seras contente ; et puis je te conseille de remercier ton cousin des billets qu'il nous a donnés ; on di-

rait que tu lui en veux, tu ne lui parles jamais....

Claire ne répondit pas à cette observation, et les deux dames continuèrent leur route.

Au moment où la tante et la nièce étaient sorties de chez elles, un homme bien mis, d'un âge avancé, se tenait de l'autre côté de la rue en sentinelle, examinant avec attention tout ce qui se passait dans leur demeure. Malgré ses soins à dérouter les soupçons et les regards des curieux, il était facile de comprendre qu'il était là dans l'attente d'un événement qui excitait tout son intérêt.

Pendant une grande partie de la journée, cet homme avait rôdé aux environs, et chaque fois qu'il était passé devant la maison, il avait levé les yeux vers les fenêtres du troisième étage, espérant sans doute qu'elles s'ouvriraient. Enfin son désir avait été satisfait : Claire avait paru ; mais peut-être aurait-il voulu davantage, car ne pouvant la considérer à son aise à cette distance, il fit un mouvement de dépit. Son bonheur fut complet : un instant après la jeune fille sortit dans la rue et il lui devint facile de la voir de près.

— Elle est ravissante, sur ma foi ! pensa-t-il alors ; l'ouvrière ne disait que la moitié de ce qui existe.

Puis le vieux monsieur, prenant un air de gravité presque indifférente, avait questionné le portier ; ce qu'il lui demanda nous n'en savons rien,

mais il quitta la loge tout radieux; ses yeux brillaient... Ses yeux brillaient encore le soir, lorsqu'il se mit à suivre par derrière la tante et la nièce qui se rendaient au théâtre de la Porte Saint-Martin, et qu'il admirait la taille svelte et élancée de la belle Claire.

— Ce monsieur est très aimable, — dit madame Féret en revenant du spectacle ; — as-tu remarqué comme il s'explique avec goût? Il m'a assuré que de sa vie il n'a passé une soirée si délicieuse, et ce n'était pas pour la pièce qu'il disait cela, c'était parce qu'il se trouvait avec nous. Avec ça qu'il juge bien ; te souviens-tu qu'au dénoùment il s'est écrié, quand on a sifflé, que les siffleurs n'avaient pas le sens commun, que l'héroïne devait être heureuse comme l'auteur l'avait faite, quoique dans la pièce elle eût été ambitieuse et coupable. Il a ajouté que dans le monde les choses n'allaient pas autrement : moi je suis de son avis...... Enfin, c'est un homme bien respectable.

— Oui, ma tante, et il a des sentimens très élevés, ajouta Claire.

— Dis donc, il m'a offert son bras; je n'ai pas voulu accepter; mais il m'a proposé de faire plus ample connaissance, et m'a demandé la permission de venir nous voir...... Je n'ai pas pu refuser.

— Vous avez bien fait, ma tante ; ce sera pour vous une compagnie.

— Il est fou de la musique.

— Ah ! tant mieux ; mais ce n'est pas étonnant, il paraît instruit, de bonnes manières, une éducation distinguée.

— Moi je suis enchantée de la rencontre.

— Et moi aussi, ma tante ; au moins nous ne serons pas seules si souvent.

— Je parierais qu'il est fort riche, ajouta madame Féret.

— Je n'en sais rien, répliqua la jeune fille.

— Oh ! c'est facile à voir.... A propos, il m'a dit son nom.... Attends, attends.... C'est singulier, je l'ai oublié...... Ah ! je m'en souviendrai plus tard.

Le lendemain, la vieille dame réveilla sa nièce pour lui dire :

— Claire, je l'ai trouvé.

— Quoi donc, ma tante ?

— Le nom du monsieur d'hier au soir...... Il s'appelle Morissot.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

DE

DEUX SOEURS.

IMPRIMERIE DE J. STIENON.

HISTOIRE

DE

DEUX SOEURS.

PAR

JULES CHABOT DE BOUIN.

TOME SECOND.



Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835

CHAPITRE PREMIER.

Pauvre Claire!

> Hélas, jeune fille! tu as épuisé maintenant tout ce que ton existence pouvait contenir de joie; tu as revêtu ta robe blanche la première.
>
> ALPH. BROT.

> Et puis l'on n'entendit plus rien....
> Ah! c'était un affreux silence!
>
> E. DE VAULABELLE.

— C'est bien, Antoine, c'est bien! Maintenant que mon appartement est fait, vous pouvez descendre. Ah! un instant; quand *on* viendra, — et celui qui parlait ainsi appuya sur la particule d'une façon singulière; — quand *on* viendra tout-

à-l'heure, vous laisserez passer sans rien dire, entendez-vous. Avec votre manie de toujours demander où l'on va, vous faites peur aux gens, et c'est ce qui est arrivé l'autre jour. Retournez à votre loge. D'ailleurs vous verrez bien que c'est pour moi, car *on* passera par le petit escalier.

Le portier valet-de-chambre sourit d'un air d'intelligence, s'inclina en signe de soumission aux ordres qui venaient de lui être donnés, et sortit. Sans doute, le locataire attendait ce départ avec impatience, car dès qu'il se trouva seul, il quitta les vêtemens qu'il avait pris au saut du lit, et passant dans un petit cabinet attenant à la pièce principale de l'appartement, il procéda à une élégante toilette du matin : coquetterie étrange dans un homme de cet âge ! Ensuite, après s'être miré dans une large psyché, il endossa une robe de chambre à fleurs vertes sur fond blanc, couleurs qui ne laissaient pas de s'harmoniser parfaitement avec le teint de sa pâle figure, et s'étendit dans une bergère. La joie d'une attente qu'il savait ne pas être vaine rayonnait dans ses yeux.

L'appartement était décoré sinon avec luxe, du moins avec un goût exquis ; les tentures aux nuances tendres et habilement mélangées y laissaient pénétrer une sorte de demi-jour voluptueux. Tout autour on voyait suspendus aux murailles de jolis tableaux de genre gracieusement encadrés, et

presque tous ces tableaux étaient des portraits de belles jeunes femmes ; on eût dit que le propriétaire de ce boudoir voulait appeler au secours d'un physique éteint l'excitation des images, tant il y avait d'art dans la disposition de ces gravures, tant aussi l'on respirait en ce lieu cet air doux et comme imprégné de mystère, qui invite si bien à l'enivrement des sens.

Cependant les minutes s'écoulaient et le vieil amant restait assis, hâtant de tous ses vœux l'heure qui allait sonner, car à cette heure il ne devait plus être seul, et suivant de l'œil l'aiguille de la pendule en face de laquelle il s'était placé ; puis il rêvait de plaisir et de tendresse, de plaisir surtout. Ses rêveries furent tout-à-coup interrompues par le tintement plusieurs fois répété de la pendule.

— Déjà ! — s'écria-t-il, se levant brusquement, réveillé comme en sursaut ; — déjà ! *Elle* devrait être ici et *elle* ne vient pas ! — Alors sa physionomie révéla une sorte de doute et d'inquiétude ; il se mit à parcourir la chambre à grands pas, en proie à une agitation extraordinaire, allant d'une fenêtre qui donnait sur la cour, par laquelle il regardait, à la porte du petit escalier où il prêtait l'oreille, et répétant à chacune de ces courtes stations : — Rien ! personne ! — Au bout d'un quart d'heure ainsi passé en allées et venues inutiles, il marcha plus vite, avec impatience d'abord, puis

avec humeur, enfin presque avec colère. Des exclamations confuses, des murmures de malédiction sortaient de sa bouche, parmi lesquels il n'y avait d'intelligible que ces mots qui revenaient sans cesse comme un refrain à ses pensées : — *Elle* ne vient pas ! Qui peut la retenir ? — Deux ou trois fois il avait essayé de commander aux mouvemens soulevés en lui par l'attente et la contrariété ; il avait voulu s'asseoir, s'astreindre au repos, s'étourdir en un mot sur la course du temps maintenant si rapide ; mais ne pouvant tenir en place, il ne s'efforçait plus de cacher ce qu'il éprouvait. A la fin pourtant une réflexion s'offrit à lui, et il s'arrêta court au milieu de sa promenade précipitée.

— Si *elle* ne venait pas, pensa-t-il, si elle se lassait de mes retards, de mes délais ! Ah ! s'il en était ainsi ! — A ce moment un sourire indéfinissable glissa sur ses lèvres, un de ces sourires qui dénotent une perfidie calculée, une sorte de pitié dédaigneuse, et en même temps quelque chose qui ressemble à du regret. — Mais cela n'est pas possible, se dit-il un instant après ; non cela ne se peut pas ; j'ai su inspirer une confiance absolue, et certainement ce n'est pas la tante qui ne sait rien.... Allons, je m'effraie à tort : attendons encore. Eh bien ! n'ai-je pas cru entendre ?.... Je ne me trompe pas....

En effet, quelqu'un montait : il s'élança vers la porte...

Il était sept heures du matin. Enveloppée d'un grand schall qui lui cachait la taille, la tête recouverte d'un voile au travers duquel on ne pouvait distinguer ses traits, une jeune fille descendait par une des rues qui tombent sur les boulevards intérieurs du haut du fauboug Poissonnière. D'abord la marche de cette jeune fille avait été lente et mesurée; mais au bout de la rue, après avoir jeté autour d'elle un regard craintif, elle pressa le pas, gagna lestement le boulevard qu'elle suivit dans toute sa longueur, en ayant soin toutefois de s'arrêter de temps en temps pour voir sans doute si on la suivait; et rassurée sur ce point elle continua sa route.

A la voir ainsi tantôt courant presque, tantôt ralentissant sa marche, on eût deviné qu'elle tremblait, et à ses temps d'arrêt, à l'anxiété qui alors se révélait dans toute son attitude, que le but de cette promenade matinale était un mystère qu'elle n'eût pas voulu laisser pénétrer au prix de sa vie, un rendez-vous peut-être. A coup sûr aussi la promeneuse était jolie; du moins on pouvait le soupçonner, à en juger par ce qui paraissait de sa taille, par son pied petit et délicat et par le bas de sa jambe dont sa robe relevée permettait d'admirer la finesse.

Où donc allait-elle de si bonne heure, la jeune fille qui semblait avoir peur d'être remarquée, et qui se cachait si bien à tous les regards indiscrets? Qui le sait, ou pour mieux dire qui ne le sait pas? Quel est celui, si déshérité qu'il soit des joies de la terre, qui n'a pas eu aussi sa jolie promeneuse courant le matin sur les pavés de la grande ville et arrivant, toute rouge et palpitante, dans la chambre où il l'attendait? Qui n'a pas de ces souvenirs qui font vibrer le cœur alors que le cœur s'éteint sous la main glaciale de l'âge, celui-là, en vérité, ne peut pas dire qu'il a vécu. — Donc la jeune fille de notre histoire va où l'amour l'attend.

Et cependant, il y en a d'autres, des jeunes femmes, des anges voulons-nous dire, qui se réveillent avec le jour, qui sortent de leurs opulentes demeures, à pied pour n'être point reconnues, et qui vont porter à l'indigence des secours et des consolations : à celles-là aussi amour et respect! — Alors ne vous hâtez pas d'interpréter à mal l'empressement de notre jeune fille.

Il y en d'autres encore qui, après avoir passé la nuit à coudre ou à broder, courent chercher le chétif salaire de leur travail ; celles-là aussi tremblent : la misère n'a-t-elle pas son amour-propre? Elles sont à plaindre, les malheureuses, elles souffrent : pitié sur elles!

Quoi qu'il en soit, arrivée au point de jonction

des boulevards Poissonnière et Montmartre, l'inconnue s'arrêta de nouveau; de nouveau elle interrogea l'espace qu'elle venait de parcourir, et ne voyant sans doute aucun sujet de frayeur, elle traversa la chaussée, entra dans la rue en face, et, après être restée l'espace de cinq minutes sous la porte d'une maison de bains dans le faubourg Montmartre, elle revint sur ses pas; à l'aide de détours adroitement combinés, de maintes contremarches habiles et en même temps exécutées avec tant de rapidité qu'il eût été difficile de la suivre à la piste, elle se trouva à peu de distance de son point de départ. Cette fois, elle ne se donna pas la peine de faire une nouvelle halte pour examiner autour d'elle : en effet, elle n'en avait pas besoin; les curieux, s'il y en avait eu, ne pouvaient manquer d'avoir été complètement déroutés. Une porte cochère était devant elle, elle frappa aussitôt, et le portier de la maison, qui après lui avoir ouvert s'était remis à balayer dans la cour, se dit en la voyant entrer :

— Ah! la voilà enfin! M. Morissot doit être d'une impatience!... Oui, c'est elle; elle va droit à l'escalier dérobé. Et dire qu'on ne peut pas savoir si elle est jolie; mais ça ne peut pas être autrement. Est-il heureux, le vieux scélérat!

En montant l'escalier, l'émotion de la jeune fille redoubla; à deux ou trois reprises, elle fut obli-

gée de s'arrêter ; elle était venue vite, craignant de manquer l'heure et de se trouver en retard, et maintenant qu'elle touchait au terme de sa route, elle tremblait ; les battemens précipités de son cœur la tenaient comme clouée à sa place, elle n'osait avancer. Ce n'était certainement pas la première fois qu'elle venait dans cette maison, qu'elle passait par ce petit escalier, et jamais peut-être elle n'avait éprouvé un tel saisissement. C'est qu'autrefois elle arrivait heureuse et confiante dans les promesses de l'homme qui l'attendait, et qu'aujourd'hui peut-être elle avait un de ces pressentimens que le ciel nous envoie, soit pour nous prémunir contre un piége, soit afin de nous punir d'une faute : hélas ! pour la pauvre fille la sauvegarde venait bien tard ou le châtiment bien tôt ! Après avoir essayé de se remettre, sans pouvoir y parvenir, après avoir appelé vainement à son aide le courage qui semblait l'abandonner, poussée par une main invisible plus forte qu'elle, et aussi peut-être excitée par une voix intérieure qui lui disait qu'elle avait tort de craindre, elle s'arma de résolution, gravit tout d'une haleine les dernières marches, et frappa trois coups. Au même instant, une porte s'ouvrit, et, brisée par les combats qui se sont livrés dans son âme depuis quelques minutes bien plus que par la fatigue de sa course rapide, la jeune fille se laissa tomber

dans les bras d'un vieillard à cheveux gris, vêtu d'une robe de chambre blanche à fleurs vertes : celui-ci prit sans doute ce mouvement pour une caresse, car il lui dit d'un ton où il y avait plus de douceur que de reproche :

— Vous venez bien tard aujourd'hui, mon ange : je n'espérais plus vous voir. Pourquoi donc m'avoir fait attendre ainsi ?....... Je ne vous en veux pourtant pas, et puisque vous voilà, tout est oublié...... Allons, donnez-moi ce schall et ce vilain voile qui vous cache à mes yeux.

Mais comme elle n'avait pas la force de faire ce qu'il demandait, il fut obligé de la débarrasser lui-même de ce qui alors était du superflu dans sa toilette, et la voyant pâle et immobile, le regard fixe, l'attitude chancelante, il ajouta avec l'accent d'un profond intérêt :

— Qu'avez-vous, Claire? Que vous est-il arrivé? Voyons, asseyez-vous et tâchez de vous rassurer; je ne vous ai jamais vue ainsi : il faut qu'il soit survenu quelque malheur.

Et avec le zèle empressé d'un jeune amant, il courut chercher des essences qu'il fit respirer à la belle malade ; puis, tout en suivant d'un air inquiet d'abord, joyeux ensuite, le retour progressif des couleurs sur son visage, il lui prit les mains et les couvrit de baisers et de caresses. Il s'était placé près d'elle et la regardait tendrement.

— Je suis mieux, — dit-elle après un silence, — je suis tout-à-fait bien. Ce que j'avais, je ne le sais pas moi-même, mon ami : un étourdissement, une crainte ridicule qui m'a saisi le cœur en montant, nous en parlerons tout-à-l'heure.

Le vieux monsieur ne dit rien, mais ses yeux disaient assez qu'il devinait la cause de cette crainte.

— Auparavant, reprit-elle, je veux m'excuser : si je me suis fait attendre, ce n'est pas ma faute, je vous le jure.

— Je le crois, mon ange.

— Imaginez-vous que j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir de ma tante la permission de sortir. J'ignore ce qu'elle avait ce matin : dès hier je lui avais pourtant dit que je voulais aller au bain; elle voulait venir avec moi. Heureusement il n'en a rien été, et, grâce à ce mensonge, me voilà; car j'ai menti, et c'est mal, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas moi qui répondrai oui, je ne puis que vous en savoir gré; merci, Claire, merci! Mais dites-moi, croyez-vous que votre tante se doute de quelque chose?

— Non, oh! non, je ne le pense pas. Il ne manquerait plus que cela. Elle qui m'aime tant, que deviendrait-elle si elle soupçonnait seulement?... Ah! j'en suis sûre, elle en mourrait de chagrin.

A ces mots, un sourire d'incrédulité se dessina

sur les lèvres de Morissot. Claire ne le vit pas, et continua :

— Et moi-même que deviendrais-je alors ? Je suis assez coupable déjà, je le suis trop, et je croirais l'être encore davantage ; mais ce malheur n'arrivera pas, vous me l'avez promis; bientôt....

Elle fixait sur lui un regard interrogateur et suppliant à la fois : le vieillard se détourna et fit un geste qui pouvait se traduire ainsi : « Encore ! vous savez bien que cela m'ennuie ! » Elle le comprit.

— Ce sujet vous déplaît, mon ami, poursuivit-elle d'une voix douce; je vous fatigue toujours des mêmes demandes : c'est que mon bonheur est là tout entier, voyez-vous.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Claire, vous pouvez m'en croire ; mais, mon Dieu, que craignez-vous ? N'êtes-vous pas sûre que je tiendrai ma parole ?

— Oui, je l'espère, oui, j'en suis sûre, reprit-elle avec énergie, sans cela je serais morte dès le premier jour. Mais il y a des momens où malgré moi.... Et tenez, je veux être franche, je veux que vous n'ignoriez rien de ce qui se passe en moi : tout-à-l'heure, en venant ici, je tremblais, un doute affreux, un doute sur vous, sur vos promesses, m'a traversé la tête, car je l'ai repoussé bien vite : il me faisait trop mal à moi, et trop injure

à vous. « S'il me trompait ! » pensais-je. Oh ! pardonnez-le-moi, je ne suis pas maîtresse de mes pensées ; tout ce que je puis faire c'est de les bannir aussitôt qu'elles viennent, et c'est ce que j'ai fait, mon ami. Pardonnez-moi !

— A merveille ! répondit-il, accueillant avec froideur et même avec une espèce de dureté ironique cet épanchement naïf; — à merveille ! Oui, ma chère amie, je vous pardonne de grand cœur, et il paraît que j'ai beaucoup à vous pardonner. — Puis changeant de ton : — Eh quoi ! Claire, toujours vos idées bizarres, toujours vos chimériques terreurs ! Que faire donc pour les bannir de votre esprit? Il semble que vous preniez à tâche de vous rendre malheureuse. En vérité, ne vaudrait-il pas mieux jouir du bonheur qui nous est accordé sans chercher à nous en faire un autre? Je sais qu'il est troublé, — se hâta-t-il d'ajouter, car la jeune fille pâlissait, — je sais qu'il n'est pas aussi complet que nous le désirons tous les deux, mais enfin, c'est du bonheur. Non, au lieu de cela, vous vous forgez des monstres, vous vous tourmentez à plaisir, et c'est moi que vous accusez ensuite, tandis qu'il n'y a pas en moi un vœu, une pensée qui ne vous ait pour objet et pour but.

— Je ne vous accuse pas, vous vous trompez, je n'ai pas ce droit-là, et si je l'avais, je n'en userais pas, le ciel m'en est témoin ! Et de quoi vous

accuserais-je ? De m'aimer : j'en suis si contente ! De vouloir.... non, je ne veux pas répéter ce mot-là, mais vous me comprenez. Eh bien ! je ne le crois pas, je suis certaine du contraire, je suis certaine que bientôt, aussitôt que vous pourrez....

— A la bonne heure !

— D'ailleurs, vous le voyez bien, je m'arrête si peu à ces craintes chimériques, comme vous les appelez, oui, et avec raison !... A quoi vais-je songer ? c'est de l'extravagance. Allons, je ne vous en parlerai plus, mais elles sont involontaires ; d'ailleurs, je les chasse si promptement qu'elles ne m'empêchent pas de venir vous voir, puisque je suis là. Elles ne m'ont pas empêché non plus ce jour, vous vous en souvenez.... ce jour.... ou j'ai été folle....

— Folle ! ah ! Claire, le mot n'est pas aimable pour moi...

Elle avait, toute confuse, caché sa tête dans ses mains en cessant de parler ; lorsqu'elle la releva, sa rougeur n'avait pas disparu, mais ce n'était plus celle de la pudeur ; et il y eut un mélange d'affliction et de dépit dans l'accent avec lequel elle repartit :

— Oh ! se peut-il que vous me supposiez l'intention.... Oui, folle, je le répète : cela prouve du moins que j'ai agi sans arrière-pensée, avec une confiance entière dans vos sermens.

— Cher ange! A mon tour c'est moi qui vous prie de me pardonner mes reproches de tout-à-l'heure, — et l'attirant à lui : — Je n'ai rien oublié non plus, poursuivit-il, — ni ce jour de bonheur, ni mes sermens solennels; alors je promis de vous épouser, Claire, et vous m'avez cru : votre confiance ne sera pas trompée, je vous le jure. Ah! s'il ne tenait qu'à moi, si ma volonté seule pouvait suffire, nous serions unis dès long-temps; mais vous le savez, il y a des formalités à remplir : quoique j'habite Paris depuis bien des années, je n'y suis pas né; pour un mariage on a besoin de papiers, d'actes indispensables, vous savez tout cela; j'ai écrit dans mon pays afin de les avoir, et on me fait attendre, on ne me répond pas. Attendre, comme si j'en avais le temps! Claire, vous souffrez de ces retards, mais je vous atteste qu'il est quelqu'un qui en souffre autant que vous, plus que vous peut-être, — oui, plus que vous, bien certainement, — et ce quelqu'un, c'est moi.

— Ainsi, pas encore de nouvelles?

— Non. Je ne sais en vérité à quoi ils pensent là-bas, je ne puis comprendre la cause de ce retard : ce que j'ai demandé, ce qui m'est nécessaire est pourtant la chose du monde la plus facile : quelques pages d'écriture, voilà tout. C'est fait exprès pour moi : au moment où je touche à une félicité qui doit durer autant que ma vie, au mo-

ment où, comblant mes vœux les plus ardens, je pourrais satisfaire aux vôtres !.... Ah! c'est un cruel supplice que l'attente en ce moment; je bous d'impatience, et rien, rien !.... Et ce qui augmente encore les tourmens de mon supplice, c'est que vous le subissez en même temps, c'est que je vous apporte, quoique involontairement, des peines en échange de votre amour, de votre abandon généreux; c'est que vous êtes bonne, tendre et dévouée, Claire, et que malgré vous, cependant, vous me soupçonnez, et que ces soupçons sont pour vous une souffrance de plus : voilà le plus horrible. Si j'étais seul à souffrir, du moins, je ne me plaindrais pas.... Non, je saurais renfermer en moi-même et ma douleur et mon anxiété ; mais vous voir, vous.... cela me brise le cœur.

Il parlait avec tant de bonne foi, sa voix était si triste, il paraissait si péniblement affecté du mauvais succès de sa démarche, que la jeune fille, mettant de côté ses propres chagrins pour ne songer qu'à ceux de son vieil ami, et croyant lui devoir des consolations, répliqua vivement :

— Il ne faut pas vous désespérer à cause de moi; je suis désolée maintenant de vous avoir parlé de mes craintes ridicules; je n'avais pas attendu l'expression de vos regrets et de votre impatience pour les bannir, croyez-le bien ; elles ne reviendront plus, mon ami, je vous le promets.

Quant à cette réponse que l'on tarde tant à vous faire, eh bien ! ayons un peu de patience, puisqu'elle finira par venir. A quoi bon nous tourmenter comme si c'était un mal irréparable ? Tenez, moi, je ne veux plus y penser, afin que le bonheur soit plus grand quand il arrivera. Ce n'est que quelques jours à attendre d'ailleurs, et les jours passent si vite. Allons, faites comme moi : vous me blâmiez il n'y a qu'un instant : faut-il donc qu'à mon tour je vous donne des leçons de courage ?

Elle souriait, le vieillard parut embarrassé ; mais son trouble ne dura qu'un moment, et à l'accent calme et pénétré avec lequel il répondit, sa consolatrice put se croire certaine que sa leçon n'était pas perdue.

— Du courage ! dit-il, vous réussiriez à m'en inspirer lors même que tout espoir me serait enlevé, à plus forte raison aujourd'hui que nous sommes loin de là. Vous partagez mon sort, vous prenez la moitié de mon ennui : comment pourrais-je vous résister, et m'abandonner à l'accablement quand vous me dites d'avoir du courage ? Oui, j'en aurai, il le faut bien ; mais je n'en maudis pas moins ces lenteurs inconcevables qui reculent ainsi la réalisation de ma promesse sacrée : moi qui ne demande qu'une chose à présent, votre tranquillité d'âme, car elle seule me man-

que, mais c'est un vol qu'ils me font! Pourtant, Claire, c'est de la folie, n'est-ce pas, de s'inquiéter de leur silence?

— Sans doute, mon ami. Qui sait à quoi il tient? A une bagatelle, à rien, peut-être? et dût-il durer long-temps encore, moi, je ne m'en effraierais pas. Rassurez-vous donc pour ce qui me regarde puisque je serai votre femme quoi qu'il arrive.

— C'est cela, nous voilà si bien! Après tout, il est dur d'être forcé d'avoir recours aux autres pour être heureux, quand on pourrait s'en passer... si l'on voulait...... — Mais s'apercevant que Claire changeait de visage à cette insinuation indirecte, il poursuivit avec un grand sang-froid : — C'est une réflexion qui m'a traversé la tête et que je n'applique nullement à nous, ma chère petite : vous serez ma femme, je vous le promets de nouveau.

A cette protestation exprimée du ton de la sincérité, Claire poussa un long soupir comme si un poids énorme venait d'être enlevé subitement de dessus sa poitrine qu'il oppressait, et recouvra le calme doux, presque joyeux, que la tentative imprudente de Morissot lui avait fait perdre.

— Ah! j'y pense, s'écria tout-à-coup celui-ci, je devine pourquoi l'on ne m'a pas répondu, pourquoi l'on ne me répondra pas peut-être.

— Qu'est-ce donc? — demanda-t-elle, toutes

ses craintes se réveillant à l'idée d'un malheur, non moins qu'à l'aspect du sombre nuage qui couvrait le front du vieillard. — Qu'est-ce donc? Parlez, parlez, je vous en supplie, mon ami...

— Ce n'est qu'un soupçon, Claire, un simple soupçon, et comme je ne veux rien vous cacher, je vais tout vous dire; mais cela ne se peut pas... Enfin voici : là-bas, dans mon pays, j'ai des parens, des nièces, des neveux, des collatéraux avides en un mot, qui comptent sur ma fortune; vous devez penser qu'en leur qualité d'héritiers, et qui dit héritier d'un vieux garçon dit ce qu'il y a de plus exécrable au monde, vous devez donc penser qu'ils sont au courant de mes affaires aussi bien que moi-même, qu'ils me font suivre, épier...

— Se pourrait-il?

— J'ai de bonnes raisons pour parler ainsi... Et s'ils ont eu connaissance de mes projets, je ne trouverais pas du tout extraordinaire qu'ils eussent recours à tous les moyens pour empêcher un mariage qui les priverait de mes dépouilles; rien d'étonnant non plus à ce qu'ils s'unissent dans le danger commun et qu'ils usent de toute leur influence afin qu'on ne m'envoie pas les papiers qu'il nous faut. Les misérables!

— Vous les accusez peut-être à tort, mon ami.

— C'est possible, mais ils sont capables de tout. Si je le savais, si j'en étais sûr, ils me paie-

raient cher cette marque d'amitié. Tenez, Claire, nous pouvons bientôt savoir à quoi nous en tenir; dans tous les cas, c'est la meilleure manière de sortir d'inquiétude : le voulez-vous? Dites un mot, et je pars. A la vérité, le voyage est long, cela me fatiguera... N'importe! j'aurai du plaisir à faire cesser vos doutes et aussi à traiter mes chers neveux comme ils le méritent. Dès demain je pars, et dans huit jours vous me reverrez. Le voulez-vous?

— Oh! non, ne partez pas, ne me quittez pas!... — Elle se tut, comme si elle eût craint que la vivacité de sa réponse et l'accent de sa voix ne trahissent sa véritable pensée; Morissot, tout entier à sa colère, n'eût pas l'air d'y prendre garde. — Mon ami, continua-t-elle, je ne pourrais pas supporter une absence même de la plus courte durée; et si par hasard vous veniez à être retenu en route, jugez de mes alarmes, de mes angoisses : ce serait une torture au-dessus de mes forces. Et vous-même, si vous tombiez malade, je ne me le pardonnerais pas : restez plutôt, écrivez encore pour presser cet envoi. J'attendrai, oui, j'attendrai : vous serez là du moins.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous satisfaire, — dit-il, adoptant sur-le-champ cette idée; — je ne partirai pas, Claire, puisque vous le désirez, j'écrirai.

— Dès aujourd'hui, si vous voulez être aimable.

— Dès aujourd'hui, je ne demande pas mieux, et ma lettre sera conçue en termes si positifs qu'il faudra bien qu'on ne recule pas davantage. Vous avez raison : ce parti est le meilleur. Je n'écoutais que mon ressentiment, que mon envie de vous plaire ; mais à présent j'éprouve que j'aurais eu bien de la peine à me séparer de tout ce que j'aime pour huit jours seulement. Vous le voyez, je suis prêt à vous obéir ; il en sera toujours ainsi.

A partir de ce moment, la conversation changea de ton et de caractère ; si la jeune fille se trouvait tranquillisée par suite de la résolution qui venait d'être prise, le vieil amant de son côté paraissait aussi délivré d'une grande inquiétude. Rassurés donc tous les deux et débarrassés d'un sujet d'entretien qui renouvelait les doutes de l'une et qui n'était pas moins importun à l'autre, ils se mirent à causer d'objets plus en harmonie avec leur situation mutuelle, et parlèrent de l'avenir. En s'élançant dans ces projets de tendresse et de félicité si doux à l'oreille d'une femme comme Claire, le vieillard était sûr de calmer complètement les appréhensions de sa belle maîtresse; aussi se laissa-t-elle aller, ingénue et confiante, à des paroles qui lui montraient dans un temps peu éloigné la réalisation de ses plus chères espérances; et, le cou tendu, le visage illuminé de charmantes cou-

leurs, son âme tout entière respirant dans son regard, elle écoutait avidement.

— Nous aurons, disait-il, un appartement sur le boulevard : j'en ai un en vue que nous irons occuper aussitôt après notre mariage. Là, Claire, nous recevrons peu de monde, mais une société que je choisirai selon vos goûts, des artistes, des gens dont l'éducation sera en rapport avec vos idées ; vous serez la maîtresse, vous ferez les honneurs de la maison. Ne craignez pas de rencontrer sans cesse en moi un obstacle à vos plaisirs, un de ces maris jaloux et maussades qui s'étudient à contrarier leurs femmes ; non, c'est vous qui réglerez l'emploi de votre temps, et le soir, si vous ne voulez pas rester à lire ou à faire de la musique, vous n'aurez qu'à parler, je serai là pour vous conduire au spectacle que vous aimerez le mieux.

— Et ma tante ?

— Votre tante viendra avec nous, si vous le désirez et que cela lui convienne ; et puis nous aurons un cabriolet, non pas pour moi, je m'en suis passé jusqu'ici, mais pour vous.

— Il ne faut pourtant pas vous ruiner pour moi, mon ami.

— Non, non, je puis faire cette dépense, et d'ailleurs en économisant d'un autre côté, sur ce qui me regarde personnellement, par exemple. Avant tout, la santé de ma femme, et la laisser

sortir à pied par la pluie, en hiver, pour qu'elle s'enrhume!... Non pas... C'est décidé, un joli cabriolet.... Quelle est la couleur que vous préférez?

— Cela m'est égal.

— Mais j'y tiens, moi. Il faut une couleur qui fasse encore ressortir cette belle tête que j'aime tant : sur cela je vous avertis que je serai inexorable.

— Que vous êtes bon!

— Pas du tout : je serai si content de vous voir gaie et charmante! Ainsi, mon ange, un peu de patience, et l'avenir vous paiera des peines du présent. Quant à moi, si alors mon bonheur devra s'accroître de la pensée que vous n'aurez plus rien à désirer, du moins dans ce temps-là ne vous aimerai-je pas plus que je ne fais maintenant; ce sera impossible, car voyez-vous, Claire, il y a autre chose que de l'amour dans le sentiment que j'éprouve pour vous, il y a de la reconnaissance, oui, une reconnaissance bien forte et qui ne périra jamais dans mon âme. Vous êtes jeune et belle, moi je suis vieux, non par le cœur certes, mais par les années; enfin j'ai presque trois fois votre âge, et cependant vous m'avez accordé tout ce que vous pouviez donner.... Pourquoi rougir d'avoir cédé à l'impulsion qui vous entraînait? Je sais bien que, lorsque la raison revient, une jeune

fille, quoique ses idées la placent au-dessus du vulgaire, a quelquefois du repentir, du regret même de son abandon, et je ne vous en veux pas; encore bien moins suis-je capable de faire tourner lâchement cet abandon contre vous. Mais moi j'en suis fier; d'autres appelleraient mon orgueil du nom d'égoïsme; pour ma part je n'accepte pas cette accusation. Non, c'était de la crainte; je me défiais de moi-même, de mes cheveux gris; je me disais : « En l'épousant, je ne devrai qu'au devoir ce que je voudrais obtenir de son amour. » Il faut me pardonner cette pensée ambitieuse, ma chère petite, et le doute qu'elle renferme; je ne pouvais vous connaître comme je vous connais aujourd'hui. Être aimé de vous eût été pour moi un si grand bonheur, qu'il me semblait que le désir seul était une folie, un rêve. Concevez donc ma joie, mon ivresse, aujourd'hui que je suis certain de votre affection désintéressée.

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, vous savez me comprendre, vous, mon ami ; vous me jugez bien et j'ai foi en vous comme vous en moi. Je ne me repens pas, je ne regrette rien, soyez-en sûr. Je suis heureuse : je le serais du moins si parfois je n'avais honte de moi-même.

— De la honte pour avoir été bonne, pour avoir eu pitié d'un vieillard ! Ah ! Claire, ne dites pas cela. Vous affirmiez tout-à-l'heure que vous aviez

agi sans arrière-pensée, avec une confiance absolue.

— Et rien n'est plus vrai.

— Alors cette abnégation devrait vous rassurer. C'est le calcul qui fait la honte : il n'y en a point dans l'entraînement, il ne saurait y en avoir même aux yeux du juge le plus sévère, lorsqu'on n'a fait qu'obéir à son cœur. Qu'est-ce donc à mes yeux, à moi qui puise dans cet abandon tant d'amour et de bonheur? De la honte pour vous! Oh! non, non, chère enfant; repoussez ces vilaines idées. Ce serait moi plutôt qui devrais être honteux de n'avoir pas su, par mes soins, par mes sermens, remplir assez votre cœur pour qu'elles n'y puissent trouver de place.... Si vous m'aimiez, Claire, vous ne parleriez pas ainsi...

— Je ne vous aime pas? dit-elle.

— Pas autant que je le croyais du moins, puisque vous rougissez des preuves de tendresse que vous m'avez données; mais non, il vaut mieux penser que c'est un sentiment involontaire.

— Oui! bien involontaire, je vous jure.

— Et moi j'en suis plus fier encore s'il en est ainsi; car ces craintes naïves, cette pudeur ingénue, doublent le prix du trésor qui m'appartient. Pourtant je ne veux pas être égoïste, et je donnerais la moitié des jours qui me restent, à la condition que vous ne verriez comme moi dans le lien

qui nous unit que des motifs d'orgueil et de félicité sans nuages.

— Je désirerais aussi n'y voir que cela, — répliqua-t-elle avec le ton d'une exquise sensibilité ; — j'y ferai tous mes efforts, je vous le promets : seulement il faudra que vous m'aidiez.

— J'y consens, et de toute mon âme !.... Pour cela, s'il ne faut que vous prouver par toutes mes paroles, par toutes mes actions, combien je vous aime, que je n'aime que vous en ce monde, que vous seule pouvez me rendre heureux ou malheureux à tout jamais par votre amour ou par votre froideur, oh! s'il ne faut que cela, Claire, soyez-en sûre, je réussirai à dissiper ces alarmes qui viennent, en dépit de vous, troubler la sérénité de votre âme : oui, si vous me croyez toujours comme vous me croyez aujourd'hui, j'y parviendrai.

Alors il renouvela ses protestations, ses promesses, ses tableaux de bonheur pour l'avenir, il s'anima, il devint éloquent ; ses yeux brillaient, ses gestes, ses paroles, l'accent de sa voix, respiraient la franchise et l'enthousiasme.

Il ne faut pas tant s'étonner si quelques femmes, jeunes et jolies, éprouvent une véritable affection pour des vieillards, tandis qu'un jeune homme les trouvera sourdes à ses déclarations, indifférentes à l'expression vraie ou feinte de ses tourmens. Cette préférence qui au premier abord semble hors na-

ture est facile à expliquer : la passion du vieillard est plus calme, plus profonde, plus intime, et promet une plus longue durée ; or, quelle est la femme qui n'est pas flattée dans son amour-propre, ce compagnon inséparable de l'amour, par la perspective d'une domination qu'elle seule pourra briser, d'une domination entière, absolue, à laquelle l'âge de l'amant ne lui permettra pas même de songer à se soustraire. Ajoutez à cela, et nous devons l'avouer à la honte de la jeunesse, le vieillard est plus aimable, plus attentif, plus délicat dans les soins qu'il rend à l'objet de sa tendresse ; comme il a des rides et des cheveux grisonnans à se faire pardonner, il s'étudie à plaire au moyen de son esprit, et si l'esprit lui manque, de son dévoûment. Un homme de cinquante ans qui aime bien est toujours un peu Allemand de cœur : s'il ne se réduit pas au platonisme pur et simple, du moins y a-t-il dans ses jouissances quelque chose de contemplatif pour ainsi dire ; et combien de femmes, de jeunes filles surtout, dont l'âme rêveuse s'accommode à merveille de cette liaison tranquille, effrayées qu'elles seraient de la fougueuse ardeur d'un amoureux de vingt-cinq ans ! Et puis il faut bien aussi en convenir : c'est un grand triomphe pour la vanité de réveiller du feu dans un cœur que l'âge et l'expérience devraient avoir éteint. La rareté fait le prix des choses et des hommes :

une jeune fille a dix adorateurs : on peut parier à coup sûr que tous les dix sont jeunes comme elle, et que par hasard peut-être il s'en trouve un qui a le triple de son âge ; jugez si celui-là n'a pas du mérite! D'ailleurs, à défaut d'autre preuve, il est reconnu depuis que le monde est monde que les extrêmes se touchent, et parmi les êtres de la création nul n'est plus porté que la femme à démontrer la vérité de cet aphorisme providentiel.

Toutes les terreurs de Claire avaient disparu, emportées par les discours persuasifs de son amant; elle s'endormit dans une douce sécurité. Oh! dans ce moment elle était heureuse! et les heures passaient...... Tout-à-coup cependant elle jeta un coup-d'œil sur la pendule et s'écria :

— Ah! mon Dieu! déjà si tard! Que dira ma tante? Il faut que je m'en aille. Adieu!

Mais lui, la retenant :

— Pas encore, mon ange, pas encore, dit-il.

Et l'attirant dans ses bras, il la força de tomber sur ses genoux; leurs lèvres se rencontrèrent..... C'était un hideux contraste que celui offert par ces deux têtes : l'une jeune, avec une chevelure brune et soyeuse, avec un visage si frais et si beau! l'autre couverte de cheveux gris, et là-dessous une figure pâle avec des rides, une tête de vieillard.

— Adieu! Claire, mais pas pour long-temps;

j'irai vous voir aujourd'hui, et si la bonne madame Féret est fâchée de votre longue absence, je sais le moyen de lui faire oublier sa mauvaise humeur.

— Comment?

— Je lui offrirai de vous conduire toutes deux à l'opéra ce soir; ainsi nous serons ensemble presque tout le jour.

— Ah! tant mieux! Vous direz qu'on vous a donné des billets?

— Sans doute, sans doute, comptez sur moi. Il ne faut pas qu'elle soupçonne... Au revoir! Préparez votre toilette; je ne vous dis pas de vous faire belle, vous n'en avez pas besoin. Adieu, adieu, chérie! Aime-moi bien... comme je t'aime.

Un dernier baiser suivit ces paroles. La jeune fille rougit, mais en même temps elle souriait.

Pauvre Claire!

CHAPITRE II.

La bonne nouvelle.

Vous savez bien que votre sœur va tous les jours chez des peintres, qu'elle reste là debout, devant eux, une heure, deux heures, leur prêtant son front, sa figure, ses épaules, son corps, et que quand ils ont fini, ils la renvoient! Hé bien, voilà ce que vous étiez pour moi, vous avez posé, la séance est finie, laissez-moi. — Je vous comprends, répondit Annunciata.

E. Legouvé.

Hélas! que j'en ai vu!.....

V. Hugo.

« Chér Soeur,

» Je suis bien contante, va! Imagine toi que depuis que nous nous some vus, il sais fait un gran changement dans ma pausition ; je ne suis

plus en chambre, je suis bocou mieux........ Mais non, je ne veu pas t'en dir davantage : c'est une surprise que je te réserve. Vien don me voir le plutôt possible, et je te conterai tou. Tu me trouvera dans mon ansien âtelié de la rue St Jâques. Adieu, n'y manque pas. Je t'attan. Ta bonne sœur qui t'aime,

» FANNY. »

— Dieu ! quelle orthographe ! — s'écrie d'un air méprisant madame Féret qui lit par-dessus l'épaule de Claire la lettre de la petite, lettre que nous avons conservée telle qu'elle a été écrite par l'ouvrière ; — Quel griffonnage ! Il faut que ce soit toi pour le déchiffrer.

— Oh ! j'y suis accoutumée. A la vérité, Fanny n'a pas une trop jolie écriture, mais ce n'est pas étonnant, elle s'est appris presque toute seule.

— Il y paraît, — réplique la veille rancuneuse; — l'écolière est digne du maître; et puis, que peut-elle avoir à te dire? Quelque niaiserie encore probablement ; c'est bien intéressant, ma foi. Si j'étais à ta place, je sais bien que je ne me dérangerais certainement pas pour cela.

— Vous, ma tante, je le conçois : vous n'aimez pas ma sœur, et j'en suis fâchée autant pour vous que pour elle ; moi, c'est différent...........

— Tu feras ce que tu voudras, ma chère amie;

mais te faire trotter là-bas à propos de rien, j'en suis sûre, une course abominable! comme si elle ne pouvait pas venir elle-même t'apprendre ce qui lui est arrivé de si heureux. Mademoiselle ne veut pas se fatiguer, et en attendant la corvée retombe sur toi.

— Je parierais qu'il lui a été impossible de quitter son atelier; sans cela, au lieu de sa lettre, c'est elle que nous aurions vue aujourd'hui.

— Oui, oui, excuse-la! Tu es trop bonne, Claire, et pour qui? Pour une ingrate qui finira par te jouer un mauvais tour, je t'en préviens : ce ne sera toujours pas faute d'être avertie.......

— Encore vos préventions! Que vous a-t-elle fait qui puisse vous faire penser aussi mal d'elle?

— Préventions, tant que tu voudras, mais c'est plus fort que moi : l'idée que cette petite pimbêche te causera quelque malheur tôt ou tard ne peut me sortir de la tête. Ce qu'elle m'a fait, elle a tout le caractère de sa mère, et sa mère était une hypocrite qui m'a... Enfin, toutes mes paroles n'aboutiraient à rien : crois à son amitié, aies-en pour elle puisque je ne peux pas t'en empêcher; mais un jour viendra où tu auras à t'en plaindre, j'en mettrais ma main au feu; alors tu te souviendras que je ne t'ai pas épargné les prédictions; alors il ne sera plus temps.

— Si vous disiez vrai, ma tante, — répondit la

jeune fille avec émotion, — si Fanny se montrait jamais ingrate et méchante envers moi, j'aurais du moins pour consolation la pensée que je n'ai rien fait pour mériter une pareille conduite. Mais non, — ajouta-t-elle en souriant, pardonnez-moi si je crois que vos présages prennent leur source dans votre aversion pour ma sœur et nullement dans la vérité, dans quoi que ce soit même qui ait l'apparence de la vérité. Quant à sa prière de me rendre près d'elle, c'est une nouvelle preuve de sa tendresse. Elle est heureuse, elle veut me faire partager son bonheur et je lui en sais gré. M'accompagnerez-vous, ma bonne tante ?

— Où cela ? rue Saint-Jacques ? Non certainement... Qu'irais-je y voir ? Cela ne me regarde pas.

— En ce cas, j'irai seule. Aujourd'hui il est trop tard; j'attendrai à demain....

Madame Féret garda le silence ; elle voyait qu'elle ne ferait que d'inutiles efforts pour détacher sa nièce d'un sentiment que celle-ci gardait au fond de son cœur comme un dépôt sacré. Claire aimait sa tante, mais pas au point d'épouser, pour lui plaire, sa haine injuste pour la pauvre Fanny; et peut-être la jeune fille tenait-elle d'autant plus à son amitié de sœur, que cette amitié pure et innocente lui semblait aux yeux de Dieu comme une compensation à cet autre sentiment, cet autre amour qui avait trouvé accès dans son âme, et

que, malgré ses raisonnemens, malgré son désir d'étouffer la voix de sa conscience, elle était parfois, dans la solitude, forcée de trouver coupable.

Ainsi que l'a fait malignement observer madame Féret, la course est longue du faubourg Poissonnière à la rue Saint-Jacques, et le lendemain matin, Claire sortie de bonne heure de chez elle, hâte sa marche pour arriver plus tôt : il lui tarde de savoir la bonne nouvelle que sa sœur doit lui apprendre, et puis elle n'a pas beaucoup de temps à rester auprès d'elle, car elle a promis à sa tante d'être de retour à l'heure ordinaire de leur déjeûner. « — Cette pauvre Fanny, — se dit-elle en pressant le pas, — que ma tante a tort de l'accuser de mauvais desseins contre moi ! Chère petite, je ne lui ferai pas l'injure de la croire capable d'une telle perfidie; ma tante aura beau dire et beau faire, je l'aimerai toujours : il m'en coûterait trop d'avoir à me défier d'elle. Je me reproche même de m'arrêter si long-temps à des soupçons que rien ne peut justifier. » — Au bout de trois quarts d'heure de marche, joyeuse, et un peu de curiosité se mêlant à sa joie, elle entre dans le magasin.

C'est madame Mollier qui vient la recevoir.

— Vous venez voir notre chère Fanny, dit la maîtresse; vous allez la trouver bien contente, sans compter que je le suis autant qu'elle; mais il

faut que je vous conduise : ayez la bonté de me suivre.

Et lui faisant traverser le magasin, puis le corridor qui mène à l'atelier, elles sont bientôt à la porte de cette dernière pièce. Claire se dispose à pénétrer dans l'appartement, lorsque madame Mollier, la saisissant par le bras, lui dit bas à l'oreille :

— Non, pas encore, mais regardez, mademoiselle, regardez : la voyez-vous?

Claire s'arrêta en effet à ces paroles : la porte de l'atelier est entr'ouverte, et l'œil peut apercevoir les ouvrières occupées de leurs travaux. Au milieu d'elles, sur un siége plus élevé que ceux de ses compagnes, Fanny est assise, la figure radieuse, s'efforçant de prendre un petit air de dignité que le manque d'habitude et le bonheur qui l'oppresse ne lui permettent pas de garder long-temps. Parfois elle élève la voix, soit pour recommander le silence, soit pour diriger les moins habiles dans la confection de leur tâche, mais c'est avec une timidité enfantine qui n'impose pas beaucoup de respect aux récalcitrantes.

— Elle s'y fera, — dit encore madame Mollier; — d'ailleurs je suis là pour la soutenir.

Et comme Claire va lui demander l'explication de ce qu'elle voit, la digne dame renforçant le volume de son organe :

— Silence, mesdemoiselles, s'écrie-t-elle.

Puis s'avançant dans l'atelier, elle ajoute :

— Fanny, c'est votre sœur qui demande à vous parler.

Oh! alors dignité, travail, Fanny oublie tout pour s'élancer vers Claire et vient tomber dans ses bras. Après l'avoir embrassée à plusieurs reprises sans trouver la force de prononcer un mot, pleurant presque et souriant tout à la fois, elle l'entraîne un peu à l'écart; là, son cœur déborde; cependant elle conserve assez d'empire sur elle-même pour ne faire qu'à voix basse la confidence promise par sa lettre :

— Je suis première demoiselle, ma chère amie, dit-elle enfin; première demoiselle! Conçois-tu? Je gagne gros à présent, je pourrai m'acquitter avec sœur Louise, faire des économies. Que je suis donc contente; mais ce qui me rend heureuse surtout, c'est de voir que ma nouvelle te cause tant de plaisir, bonne Claire!

Celle-ci, en effet, témoigne par ses caresses combien l'avancement de sa sœur lui donne de satisfaction; de douces larmes mouillent ses paupières; Fanny les essuie avec ses baisers.

— Et ce bonheur m'est arrivé, continue l'ouvrière, au moment où je m'y attendais le moins. Avant-hier madame m'a demandé si je voulais.... Certainement que je ne pouvais refuser, et le même jour j'ai été installée; oh! ça n'a pas été long. Ma-

dame est bien bonne ! va ! elle a joliment changé. Et puis je n'ai plus trouvé ici les méchantes qui m'en voulaient.

Pendant cet entretien en phrases entrecoupées, les plus espiègles de l'atelier ne levaient pas la tête de dessus leur ouvrage : la présence de la maîtresse les intimidait. Claire n'a plus rien à apprendre, Fanny a tout dit, tout raconté, et se prépare à regagner sa place.

— Eh bien ! — dit alors madame Mollier en s'adressant à Claire, — vous savez ?... Elle est bien jeune mais j'ai passé sur son âge parce qu'elle travaille comme si elle avait quinze ans de plus, parce qu'elle a de l'ordre et que mes meilleures pratiques ne veulent que ce qui sort de ses mains ; et puis, — ici le ton de la respectable matrone devient sec et impératif, et elle se tourne vers les ouvrières, — parce que ça me convient, et quand je me trouve bien de ce que j'ai fait, je ne vois pas pourquoi dans ma maison il y aurait des personnes qui s'en trouveraient plus mal que moi : s'il y en a, celles-là peuvent aller chercher mieux ailleurs ; voilà tout ce que j'ai à leur dire. Oui, mademoiselle, je suis enchantée de notre chère petite, et je veux que tout le monde le sache.

Après cet avis indirect donné à son monde, la lingère voyant que Claire se dispose à partir :

— Fanny, continue-t-elle, si vous voulez res-

ter quelques instans de plus avec votre sœur, vous pouvez la reconduire.

Profitant de la permission si gracieusement accordée, l'ouvrière passe son bras sous celui de Claire, l'emmène hors de l'atelier, s'arrête avec elle dans le corridor, et recommence le récit de l'heureux événement qui a tant amélioré sa position, s'étendant longuement sur les avantages qu'elle compte en retenir, sur ses espérances, sur son désir de tout faire pour mériter la confiance dont elle est l'objet : toutes paroles prononcées dans un transport de joie naïve mêlée néanmoins d'un peu de fierté. Mais s'apercevant que le temps s'écoule et que madame Mollier pourrait bien s'impatienter, elle reprend tout-à-coup :

— Allons, il faut que je retourne à mon poste; je suis si contente que j'ai oublié quelque chose, bien sûr : je m'en souviendrai aussitôt que tu m'auras quittée. J'irai te voir un de ces dimanches, et alors je te raconterai cela tout au long.... si ça ne t'ennuie pas....

— Oh! jamais, Fanny, jamais je ne me lasserai de t'entendre, quand tu as tant de plaisir à parler.

— C'est que tout cela ne doit pas avoir beaucoup d'importance pour toi...... Tu m'embrasses pour me prouver le contraire. Bonne Claire, moi aussi, va, s'il t'arrive quelque chose d'heureux,

tu verras comme j'y prendrai part! Ah! je veux te dire encore....... j'espère que tu ne me refuseras pas?

— Qu'as-tu à me demander? Je te le promets d'avance. Voyons, qu'est-ce?

La petite était devenue grave; il semblait qu'elle n'osât pas; elle hésitait, balbutiait et se taisait; à la fin cependant, encouragée par la promesse de sa sœur, elle lui passa les bras autour du cou, et lui dit à l'oreille :

— Je serais si heureuse de travailler pour toi!

Claire sourit, accepte l'offre faite avec tant de grâce et d'amitié; Fanny est aux anges.

— Que je te remercie! dit-elle. Oh! j'y mettrai tout mon talent: tu seras satisfaite. Un joli bonnet, tu verras; tu voudras bien le mettre?

— Tout de suite, aussitôt qu'il sera fait.

— Malgré ta tante qui me déteste, je ne sais pas pourquoi?

— Sur ce point-là je suis la maîtresse : sois sans inquiétude.

— Tant mieux! tant mieux!

Un dernier baiser est échangé par les deux sœurs; Claire a dit encore une fois adieu à Fanny : — Au revoir! a répété celle-ci, au revoir dès que je pourrai! — Claire sort du magasin et reprend sa route de la matinée, repassant en elle-même ce qu'elle vient de voir et d'apprendre, ne songeant

d'abord qu'à la gaieté de l'ouvrière, gaieté qu'elle ne peut, quoiqu'elle la comprenne et la partage, s'empêcher de trouver exagérée pour un si petit bonheur; mais peu à peu ses idées se rembrunissent; elle est triste; une singulière mélancolie s'empare de son esprit; elle marche au hasard, étrangère à ce qui se passe autour d'elle, solitaire dans la foule qui se presse en tous sens à ses côtés, indifférente aux objets qui se croisent devant ses yeux.

En se rendant il y a quelques heures au rendez-vous donné par une sœur chérie, Claire était heureuse; auprès de cette sœur, elle n'a pas eu une pensée qui ne fût pour elle; en la quittant, elle bénissait Dieu d'avoir comblé ses vœux et toute sa modeste ambition; et maintenant, en dépit de ses efforts, ce tableau si frais, si animé, que ses regards ont contemplé avec l'abnégation d'une tendresse dévouée, ce tableau de contentement et d'espérance lui suggère de pénibles réflexions. Ce n'est certes pas la jalousie qui vient de s'éveiller dans son cœur et qui le ronge; non, Claire n'est point envieuse : le pourrait-elle être d'une candide créature qu'elle aime et qui l'aime? Si un pareil sentiment, né à son insu dans son âme, lui apparaissait en ce moment, elle le repousserait avec indignation comme une pensée criminelle. Cette sensation étrange qui tient ses lèvres serrées, ce

n'est pas non plus du mépris pour l'honnête médiocrité que l'ouvrière accepte comme une richesse : les rêves ambitieux qui la bercent ne la rendent pas du moins dédaigneuse envers les autres ; mais elle a fait une comparaison, et malgré elle, cette comparaison lui fait ouvrir les yeux sur sa propre destinée.

Malgré elle, avons-nous dit, car elle lutte avec force contre les terreurs qui l'assiégent ; malgré elle, car elle donnerait beaucoup pour pouvoir se dire que ces terreurs sont chimériques, car son cœur se brise sous le poids d'un doute funeste : elle a beau le chasser, le doute revient, et plus elle le creuse, plus elle l'examine sous toutes ses faces, plus il lui semble revêtir la forme d'une affreuse et impitoyable réalité ; plus elle veut s'étourdir et croire que tout cela n'est qu'un jeu de son imagination ingénieuse à se créer des fantômes, plus elle retrouve une horrible anxiété dans ses pensées, au fond de son cœur, dans tout son être. Elle tremble, elle frémit involontairement, comme si un grand malheur allait l'atteindre, comme si elle voyait un abîme s'ouvrir sous ses pas.

C'est que les jours, que les semaines s'écoulent, et que Morissot, tout en continuant de faire de charmans projets qu'il exécutera lorsque Claire sera sa femme, semble reculer devant celui qui doit précéder tous les autres, celui qu'une promesse

solennelle a consacré, celui enfin dont la jeune fille a payé si cher l'espérance, leur mariage. Toujours des obstacles, de nouveaux délais, sont mis en avant par le vieillard ; on n'a pas encore répondu, a-t-il dit, à la seconde lettre où il demandait les actes nécessaires à l'accomplissement de ce qu'il désire le plus au monde. A la vérité il paraît extrêmement affligé de cet inconcevable silence ; de nouveau il a proposé à la jeune fille de partir, résolution que celle-ci a combattue avec plus de force que la première fois, alarmée des suites que peut avoir cette séparation.

Du reste, le vieil amant continue ses visites de chaque jour chez madame Féret qui ne se doute de rien et qui voit dans cette assiduité un achemi-nement à quelque chose de mieux ; de son côté aussi, Claire n'a pas manqué un seul des rendez-vous qu'il lui assigne. Dans ces entrevues secrètes, le vieillard paraît toujours aussi épris qu'au commencement de leur liaison ; mais comme rien de positif n'arrive, comme rien ne se décide, à mesure que le temps passe, les craintes de la jeune fille augmentent, et bien souvent elle s'est répété avec un cruel serrement de cœur ces mots qui d'abord ne sortaient de sa pensée que pour en être bannis sur-le-champ comme l'expression d'une injustice : « S'il me trompait ! » Maintenant, ces mots, elle les accueille comme une certitude de

malheur, elle s'y arrête, elle met à les redire une sorte d'acharnement, celui du désespoir ; son sort, son avenir tout entier est contenu dans ces quatre syllabes : car il y a des momens où c'est comme si elle disait : « Il me trompe ! » Un jour qu'elle faisait entendre à Morissot ses plaintes ordinaires, elle a surpris dans ses yeux un de ces regards qui vous montrent une âme à nu, un de ces regards qui échappent aux plus habiles dans les circonstances les plus décisives, et dans lesquels se lit une révélation tout entière. Claire ne s'y est pas méprise, elle y a vu de la fausseté, une impatience mal déguisée, un commencement de satiété peut-être.

A dater de cet instant, la confiance est morte dans le cœur de la jeune fille, et avec la confiance son amour a disparu, son amour, si l'on peut appeler de ce nom le sentiment qui l'a rendue coupable, la fascination étrange qui l'a mise au pouvoir de cet homme qui la fera sa victime : elle le pressent, elle le sait.

Pourtant elle veut le savoir mieux encore ; il faut que pour elle il n'y ait plus d'espoir contre la certitude de l'abandon ; elle souffre trop pour consentir à demeurer dans cette indécision pire que le malheur. Sa résolution est bien arrêtée : le matin du jour suivant doit la voir chez Morissot ; eh bien ! ce rendez-vous sera décisif ; elle forcera le

vieillard à s'expliquer; elle ne le quittera pas que leur sort à tous deux ne soit fixé d'une manière irrévocable. Elle n'a pas de passion : l'entraînement n'existe plus ; elle aura tout son sang-froid, toute sa pénétration de femme qui a la conscience de son erreur. Il aura beau faire, il aura beau se couvrir du masque de l'amour ou de la douleur hypocrite, pour elle le masque sera transparent. Elle étudiera si attentivement l'attitude et les jeux de sa physionomie, elle scrutera si profondément ses gestes, ses paroles, son regard, jusqu'à son silence, que l'amant, tout expérimenté qu'il soit, ne pourra lui cacher la vérité ; alors, si elle découvre en lui le moindre embarras, la plus légère hésitation, alors cette entrevue sera la dernière, tout sera fini entre eux ; elle renoncera à ses espérances de mariage, seule réparation possible de sa faute, premier motif de sa faute. Après cela que fera-t-elle? Elle l'ignore. Pour cet homme du mépris, de l'oubli, pour elle du malheur : elle ne voit rien au delà. A demain donc !

En proie à ces souvenirs poignans, à ces pensées amères, qui lui font le présent si triste et l'avenir plus triste encore, la sœur de l'ouvrière poursuit son chemin, tantôt vite et presque en courant, tantôt d'un pas lent et tranquille, obéissant tour à tour au mouvement plus ou moins rapide des réflexions qui viennent assaillir son esprit. Déjà elle

est parvenue à la moitié de sa longue route, lorsqu'au détour d'une rue elle aperçoit.... Elle ne se trompe pas, non, c'est lui, c'est bien lui !......

C'est Morissot ! il n'est pas seul : une femme l'accompagne. Une femme ! Claire ne la voit que par derrière, elle ne peut donc savoir si elle est jeune ou vieille, laide ou jolie ; mais un coup l'a frappée au cœur, et rien qu'à l'aspect de cette femme elle s'est dit : « Ce ne peut être qu'une rivale ! » Et puis, un bras passé sous celui du vieillard, cette femme se penche nonchalamment vers lui, ils causent à voix basse, l'entretien paraît fort animé ; elle rit, cette femme. « Oh ! bien certainement c'est une rivale ! »

Guidée par cet instinct secret qui trompe si rarement, Claire s'engage dans la rue étroite et à peu près déserte où ils sont entrés ; elle ne veut plus les perdre de vue, si cela lui est possible. Rabattant son voile sur sa figure, s'enveloppant dans son schall de manière à éviter d'être reconnue, elle les suit à quelque distance, bien décidée à connaître pourquoi Morissot se trouve à cette heure, dans ce quartier éloigné, avec une femme. Par bonheur ou par malheur, — qui pourrait le décider ? — son désir est exaucé plus tôt qu'elle ne l'espérait elle-même. Arrivés au milieu de la rue, les objets de son investigation s'arrêtent : Claire reste immobile, regarde et prête l'oreille. La com-

pagne de Morissot se retourne; elle est jolie, Claire l'a vue.

— A demain, — dit-elle alors en élevant la voix, et Claire peut l'entendre; — à demain matin : J'irai chez vous !

— Non, — répond vivement Morissot, — pas le matin, je n'y serais pas.

— Bien vrai? Hum! ou plutôt vous seriez en compagnie peut-être? Si je le savais!....

Ces mots font monter le rouge de la honte au visage de la jeune fille qui, dans son trouble, perd la réponse du vieux séducteur.

— Allons, il faut bien vous croire, — reprend l'autre à demi persuadée; — j'irai le soir puisque vous le voulez.

— Je compte sur vous : je vous attendrai.

— Adieu, méchant!

Claire a tout entendu : tout ce qu'elle désirait savoir elle le sait! Les adieux de Morissot à sa nouvelle conquête sont terminés; celle-ci entre dans la maison en face de laquelle a eu lieu le court dialogue qui précède; il revient sur ses pas en se frottant les mains. Alors Claire marche à sa rencontre, et se plaçant devant lui en même temps qu'elle rejette son voile en arrière, elle s'efforce de parler, mais son agitation ne le lui permet pas; seulement ses yeux parlent à défaut de sa bouche, ses yeux qui appuient sur ceux de Morissot des regards

flamboyans, incisifs, capables de terrifier tout autre moins expert que lui en semblables incidens.

— Par quel heureux hasard? — bulbutie-t-il néanmoins d'un ton où il affecte de ne laisser percer que la surprise, je ne m'attendais certes pas....

Claire a recouvré l'usage de la parole.

— Monsieur, — lui dit-elle avec l'accent du mépris le plus écrasant, — monsieur, vous êtes un lâche qui m'avez trompée.

Lui aussi s'est remis, et il réplique aussitôt :

— Vous êtes dans l'erreur... Ah ! je vois ce que c'est... mais je vous jure que vous êtes dans une erreur complète.

— Cette excuse est une preuve de plus, monsieur. — Et comme il cherche à se justifier, la priant de l'écouter un instant, un seul instant : — Assez, assez, continue-t-elle. J'ai été coupable, mais ma faute est bien plus à vous qu'à moi. Vous écouter ! vous voir ! oh ! non, car c'est alors que je me regarderais comme déshonorée... Assez, vous dis-je, et je vous défends de vous présenter devant moi désormais : souvenez-vous-en.

Puis, laissant le vieillard stupéfait de cette brusque déclaration et peut-être, — qui sait? — enchanté, au fond, de la rupture, elle s'enfuit. Pour lui, en la voyant s'éloigner à grands pas : « Comme elle est belle pourtant ! » se dit-il. Et il se retourne vers la demeure de sa nouvelle conquête ; après

un soupir qui peut bien ne pas être interprété en faveur de cette dernière, il sort de cette rue où un amour vient de se rompre et un autre aussi de se nouer : pour lui, compensation toute trouvée; deux bonheurs en une matinée peut-être !

Claire est déjà loin; sous le coup de cette énergie fiévreuse qui l'a élevée à la hauteur d'une noble indignation, elle va, elle va machinalement, sans but fixe : tant d'idées confuses s'agitent dans sa tête ! Mais au sein même de ce chaos qui tourbillonne en elle, autour d'elle, sa bouche laisse échapper des mots qui, sans qu'elle y attache aucun sens, n'en résument pas moins toute l'horreur de sa situation, ces deux mots : « plus d'espoir ! » dernière perception que son égarement lui ait gardée de son malheur.

Plus d'espoir en effet; car son âme est fière, car maintenant elle verrait son infidèle ami à ses pieds lui demandant pardon, lui disant qu'il est prêt à tenir sa promesse, elle verrait maintenant tous les préparatifs d'un mariage à la célébration duquel son consentement seul manquerait, qu'après ce qui s'est passé elle repousserait tout, et les prières et les offres d'union. Elle a eu foi en cet homme, il a trahi sa confiance; elle a cru à ses promesses, et ces promesses, qui étaient un lien sacré pour elle, il vient de les fouler aux pieds : il n'est plus digne d'elle. Maintenant épouser cet

homme, mais ce serait se condamner à un épouvantable supplice, celui de vivre avec un être qu'on méprise. Plus d'espoir donc pour la pauvre jeune fille ! Mais ces paroles, qu'elle finit par comprendre à force de les répéter, ne font qu'attiser sa douleur. C'est que, lorsqu'elle se disait, quelques minutes avant la rencontre de Morissot, qu'il n'y avait plus pour elle d'espérance, la malheureuse au fond du cœur espérait encore.

Alors, du moment que sa position lui apparaît dans toute son horreur, alors le courage de folle qui lui à prêté des forces l'abandonne ; elle pleure, et ses pleurs redoublent en raison du désir qu'elle aurait de les cacher à la curiosité toujours maligne des passans : elle se sent défaillir. Où est-elle ? Où va-t-elle ? Peu lui importe. La seule chose qu'elle sache bien, c'est qu'elle voudrait être seule afin de pouvoir sangloter en liberté. Et puis, il n'y a rien de tel que le malheur pour forcer un coupable à regarder dans son âme ; le remords est fils de l'infortune, et c'est à cette heure de l'infortune, d'une infortune, sans ressource, que Claire comprend toute l'étendue de sa faute. Elle qui vient de prodiguer le mépris et la haine à son complice, elle sent à présent qu'elle aussi mérite du mépris ; elle a honte d'elle-même : il lui semble que chacun en la voyant peut lire dans sa démarche, sur toute sa personne, et ce

qu'elle a fait et quelles ont été les suites de sa faiblesse. Et penser que l'abandonnée n'a pas un cœur ami où se réfugier et s'endormir, que pas une voix consolatrice ne murmurera à son oreille de ces mots qui charment le mal ; penser que cette créature, faussement élevée pour le monde et punie par le monde à ses premiers pas, a été accoutumée à ne rien voir au-delà de ce monde, et qu'il faudra qu'elle devine une plus sublime consolation pour y avoir recours ! Oh ! que la voilà rudement châtiée de ces rêves brillans qui, à son insu, l'ont jetée dans l'abîme dont ses yeux commencent à sonder l'effrayante profondeur !

Après avoir ainsi marché plus d'une heure, elle se trouve, sans avoir voulu venir en ce lieu, sans savoir comment elle y est venue, vers le haut de la rue Cléry, à l'embranchement de la rue Poissonnière : elle eût suivi le droit chemin pour retourner chez sa tante qu'elle n'en eût pas pris un autre. La rapidité involontaire de sa course, loin d'avoir en fatiguant son corps apporté du calme à ses pensées, n'a fait au contraire qu'en accroître le désordre si naturel. D'ailleurs, elle voudrait tant oublier ! Mais le sort ne veut pas lui faire grâce d'une humiliation : au moment où, avant de se diriger vers sa demeure, elle s'est arrêtée pour essayer de se remettre un peu de

son agitation, elle entend à son oreille une voix compatissante qui lui dit :

— Qu'avez-vous, mademoiselle Claire ?

Confuse de se voir reconnue, elle tressaille, ne répond pas, et ce n'est qu'après la même question répétée avec le même accent triste et doux qui révèle un ami, qu'elle se décide à lever les yeux du côté de celui qui semble prendre tant d'intérêt à son chagrin. — Certes elle était bien malheureuse, et ne croyait pas pouvoir l'être davantage, — mais elle se sent plus malheureuse encore à l'aspect du charitable et pourtant incommode questionneur qui se tient près d'elle, qui fixe sur elle des regards pleins de pitié et de surprise.

— Georges Marsault ! s'écrie-t-elle, ne pouvant retenir cette exclamation.

Oui, Georges Marsault, ce bon et honnête ouvrier qui l'aimait tant, et qu'elle a dédaigné !

— Moi-même, mademoiselle. Malgré ce voile qui vous cache les traits, malgré ce schall qui dérobe votre taille à tous les yeux, oh ! je ne m'y suis pas trompé, je vous ai deviné..... Et pardon si je suis importun, mais il m'a semblé que vous aviez de la peine.... Vous alliez si vite, il n'y a qu'un instant, et puis vous vous êtes arrêtée tout-à-coup ; enfin j'ai cru vous voir porter un mouchoir à vos yeux, et.... Pardon encore : j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

Claire est trop troublée pour hasarder un mot : son émotion la trahirait. Georges continue :

— C'est que voyez-vous, mademoiselle, je suis toujours le même : je vous ai... — Elle fait un geste qu'il comprend. — Eh bien ! non, non, je ne le dirai pas, puisque cela vous déplaît. Ah ! si seulement je connaissais le motif de votre douleur, si je savais comment faire pour vous consoler !

Claire jusqu'alors a continué de marcher ; en entendant ce vœu si ardemment exprimé, elle se voit — et qui dira pourquoi ? — plus coupable que jamais. Incapable de faire un pas, car les paroles de Georges ont été comme un poignard qui l'aurait frappée au cœur, elle s'appuie sur son bras et faisant effort sur elle-même :

— Vous, m'aimer encore !. vous, me consoler ! dit-elle enfin. Ah ! si vous saviez, vous cesseriez...

— Jamais, — interrompt-il, — jamais, mademoiselle ; mettez-moi à l'épreuve, et vous verrez ! Dites-moi seulement.....

— Cela ne se peut pas, monsieur Georges, croyez-moi, cela ne se peut pas : à vous moins qu'à tout autre..... Mais je me sens maintenant la force de poursuivre ma route.....

Georges la suit quelques instans en silence.

— Mademoiselle, — reprend-il bientôt, — vous avez un secret que vous refusez de me confier : je ne m'en plains pas, car je n'ai pas de droits à

votre confiance ; mais ; — et ici sa voix devient tendre et pénétrée, — mais ce secret, c'est un chagrin, et pardonnez-moi si je vous dis que cela me donne de l'espoir... Oui, tenez : autrefois vous m'avez bien fait du mal ; aujourd'hui vous souffrez à votre tour ; cela nous rapproche et peut-être que sur ce pied-là nous pourrions mieux nous entendre. Qu'en pensez-vous ?

— Ne vous ai-je pas dit que c'était impossible?

— Et pourtant si j'essayais, si je revenais....

— Oh ! n'en faites rien, monsieur, n'en faites rien, car en persistant, vous me forceriez à cet aveu que je ne puis.... que je ne pourrai jamais... et alors ce serait vous qui ne voudriez plus...

— Nous verrons, mademoiselle, nous verrons ! Moi refuser ! Voilà qui est impossible, par exemple !..... Vous souvenez-vous du jour où vous et votre tante.... eh bien ! depuis ce jour j'attends, j'espère ; depuis ce jour je vous aime, oui, je vous aime... Il me faudrait un second refus pour ne plus vous aimer, et encore.... Eh bien ! je l'essuierai si vous voulez, mais je m'y exposerai..... Bientôt peut-être....

— Adieu, monsieur Georges, — réplique la jeune fille émue et effrayée, adieu... Me voici chez ma tante, laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi rentrer....

Et dégageant son bras de celui de Georges, elle

s'élance dans la maison. Quant au mécanicien, il s'éloigne en disant : — C'est le moment de me présenter ou jamais. Allons, dans quelques jours, s'il plaît à Dieu ! — Puis, après un instant de réflexion : — Que peut-elle avoir ? Ah ! bast ! chagrin de jeune fille, une bagatelle, un rien ! — Et cependant, malgré cette assertion rassurante, il n'est qu'à moitié satisfait de l'explication qu'il se donne de la douleur de Claire. C'est que si l'amour de Georges n'a pas diminué, l'expérience du malheur lui a rendu le soupçon facile, et que par suite une défiance involontaire des autres et de lui-même a remplacé cette naïve et fraîche candeur de sentiment que nous lui avons connue, candeur qui survit rarement tout entière à la perte d'une espérance ou à la chute d'une illusion.

— Enfin, te voilà donc! comme tu reviens tard, — dit madame Féret à sa nièce ; — moi je n'ai pas pu t'attendre, j'ai déjeûné. Vois, il y a longtemps que l'heure est passée.

— Vous avez bien fait, ma tante ; j'ai déjeûné avec ma sœur.

— Ah !... Et mais, qu'as-tu ? Comme te voilà agitée ! et puis on dirait que tu ne peux pas tenir sur tes jambes.... Assieds-toi, donne ton chapeau....

— Non, ma bonne tante, je vous remercie, je le porterai moi-même, répond Claire qui s'est lais-

sée tomber sur une chaise, mais qui ne veut pas quitter son voile de peur de montrer sa figure toute bouleversée; et afin de donner le change à la vieille dame, elle ajoute : — En effet, je suis si fatiguée!...

— Cela ne m'étonne pas, je te le disais bien..... mais tu me trompes, Claire, tu es toute tremblante...

— Ce n'est rien, je vous assure.

— Si fait, il y a quelque chose : c'est encore cette petite fille, à coup sûr : toutes les fois que tu la vois, ici ou ailleurs, tu as du chagrin.... Je la déteste! Ah! pourquoi ne veux-tu pas me croire.... ?

— Ma tante... balbutie Claire.

— Allons, soit, je ne dis plus rien.... Et cette belle nouvelle, qu'est-ce que c'est? Quelque niaiserie sans doute comme à l'ordinaire.

— Fanny a bien du bonheur : elle est première demoiselle de son magasin.

— Grand bien lui fasse! répond sèchement madame Féret, qui n'ouvrit plus la bouche.

Pendant ce court interrogatoire, Claire était au supplice. Enfin, délivrée des questions de sa tante, elle se précipite dans sa chambre, s'y renferme, se débarrasse de son schall et de son voile, et laissant tomber sa tête dans ses mains, elle pleure tout à son aise.

Il était temps : elle étouffait.

Peu de jours après, une révolution avait changé la face de la France. Tous connaissent la chasse faite aux places à cette époque, l'ignoble curée à si bon droit flétrie par l'iambe brûlant d'un jeune poète. Charles Baudin, lui aussi, eut *sa part de royauté,* mais, nous devons le dire, plus méritée que celle échue à bien d'autres : journaliste, c'était au péril de la bourse de ses patrons, au péril de sa propre liberté qu'il avait combattu le pouvoir renversé.

Le rêve d'ambition du serrurier de Chef-Boutonne se trouvait presque réalisé : son fils était nommé à une sous-préfecture. — Il ne s'arrêtera pas là, avait dit le bon père en apprenant cette nouvelle ; ce n'est qu'un commencement; à présent qu'il a le pied dans l'étrier et qu'on a enfin rendu justice à ses talens, qui sait jusqu'où il va monter ? M. Garnaud avait raison : le bon temps est venu !

— Moi, sous-préfet ! — avait pensé le jeune homme de son côté, — c'est bien peu, mais cela vaut toujours mieux que rien, en attendant.

Et il partit pour sa résidence, décidé, sous le coup de l'enthousiasme du moment, à consommer un abattis général des fonctionnaires de son ressort dont les opinions ne seraient pas en harmonie avec les siennes, comptant bien faire table rase au nom de la liberté et des institutions nouvelles. Il

avait son système, sa théorie dressée à l'avance, il voulait, bon gré mal gré, appliquer cette théorie, suivre ce système, sans s'inquiéter si les hommes qu'il allait administrer s'en trouveraient bien ou mal. Pour lui, la question n'était pas là.

Arrivé dans son chef-lieu, il commença sur le champ l'exécution de ses plans, se donnant peu la peine d'étudier les localités, regrettant seulement qu'un plus vaste théâtre ne fût pas donné à son génie régénérateur. Prenant sa haine contre les gouvernans déchus pour un droit à se saisir d'une portion de leur héritage, se croyant habile du reste parce qu'il avait de l'énergie et qu'il mêlait sans cesse à ses discours les mots de *patriotisme* et de *liberté*, l'ex-journaliste sous-préfet fut un des mille mauvais choix dictés aux ministres d'alors, moins par leur impéritie que par la nécessité de satisfaire tant d'ambitions exigeantes, choix qui d'ailleurs ont leur excuse dans le désordre qui suivit la victoire. Au bout d'un mois tout marchait dans l'arrondissement au gré du nouvel administrateur, c'est-à-dire qu'il avait tout changé, tout bouleversé, et si l'on ne se plaignit pas tout de suite, ce n'étaient pas du moins les sujets de plainte qui manquaient contre lui.

CHAPITRE III.

Un exemple.

> Il y a souvent plus de véritable repentir dans un aveu fait à un ami qui après l'aveu peut vous mépriser, que dans une confession exhalée au pied des autels.
>
> Le R. Wilkie.

> A celles-ci il n'avait manqué qu'une mère indulgente qui sût dormir, une amie qui ne fût pas toujours à dire : « Eugénie, où vas-tu ? »
>
> J. J.

Fanny avait enfin quitté la posture suppliante où nous l'avons laissée à la fin du premier volume de cette histoire : elle n'était plus à genoux, les mains jointes; elle s'était jetée au cou de sœur Louise qui, après l'avoir calmée par ses baisers et

ses paroles, la fit asseoir à côté d'elle, et lui demanda de nouveau l'explication de la scène qu'elle avait si à propos interrompue.

En adressant pour la seconde fois cette question à sa protégée, la voix de la religieuse était douce, encourageante, bien plutôt celle d'une amie que celle d'un juge. La fille de Madeleine le comprit, et si déjà elle n'avait pas été résolue à tout dire, ce ton d'indulgence là où, à ses yeux, la sévérité n'aurait été que de la justice, eût seul suffi pour lui arracher une réponse franche et complète.

Ce ne fut pourtant pas sans hésiter maintes fois que la jeune fille put aller jusqu'au bout de son récit. Pour s'accuser, pour se trouver coupable, pour avouer que si elle avait été punie, elle l'avait bien mérité en permettant à son adorateur inconnu de monter avec elle dans sa chambre, pour tout cela les paroles ne lui manquèrent pas; mais quand il fallut en venir à ce qui s'était passé après la déclaration d'amour de l'audacieux jeune homme, à ses projets, à ses tentatives auxquelles elle avait failli céder, d'abord par émotion, ensuite par lassitude, si légèrement qu'elle glissât sur ces détails embarrassans et cependant nécessaires, encore était-elle forcé d'en parler, et alors elle balbutia, les expressions lui faisaient défaut, elle s'arrêtait à chaque mot; sœur Louise eut besoin de l'aider souvent à terminer sa tâche difficile : néanmoins elle y réus-

sit. Rien ne fut oublié, ni sa terreur, ni sa résistance, ni surtout la sauve-garde inespérée que sa mère lui avait envoyée dans le livre de prières, égide miraculeuse, ajouta la reconnaissante enfant, à laquelle elle devait de n'avoir pas été plus coupable encore; oui, miraculeuse, car c'était bien Dieu qui avait dirigé, au moment fatal, son regard sur la page blanche où étaient tracées les dernières recommandations de Madeleine, comme aussi n'était-ce pas Dieu qui venait, à cette heure inaccoutumée, d'amener sa seconde mère au secours de sa faiblesse?

La petite se tut; sa bienfaitrice savait tout, et pour achever de la rassurer, l'attirant doucement dans ses bras, elle l'embrassa au front, et puis :

— Allons, mon enfant, dit-elle, le mal n'est pas si grand que je l'avais craint d'abord; tu as été curieuse, la curiosité t'a rendue imprudente; mais grâce au ciel ton imprudence n'a pas eu les suites funestes qu'elle pouvait avoir, et j'espère que le souvenir du danger que tu as couru t'empêchera de t'y exposer désormais.

— Soyez-en certaine, je me repens trop de ce que j'ai fait pour retomber dans la même faute; j'en ai horreur à présent que je la connais, à présent que je sais...

— Je te crois, Fanny, je te crois; d'ailleurs, cette faute que tu déplores si amèrement m'appar-

tient plus qu'à toi, c'est à moi de frémir, c'est à moi de me repentir.

— Vous, ma bonne sœur !

— Oui, j'aurais dû te surveiller davantage, ne pas me fier à d'autres pour te garder, j'aurais dû ne pas te quitter sans doute ; et cependant j'avais confiance en toi... Oh ! ce n'est pas un reproche, ma fille... je croyais bien faire en te laissant libre et maîtresse de tes actions, je croyais bien faire, et peu s'en est fallu que mes bonnes intentions ne causassent ta perte. Pauvre enfant! Je me suis trompée : mon expérience me disait pourtant qu'une surveillance active et continuelle ne tarde pas à se changer en esclavage aux yeux de celui qui en est l'objet ; que dès l'instant où l'on se croit esclave, on conçoit la pensée de secouer le joug, et qu'après cela.... O mon Dieu ! je le savais mieux que personne, c'était ce que je voulais éviter, et tout en fuyant un péril je suis tombée dans un autre. Fanny, — continua-t-elle, — tu as failli payer cher cette épreuve, tu en es sortie pure et plus forte, car maintenant tu vois le piége et cela me tranquillise pour l'avenir ; mais il faut redoubler d'attention et de prudence : moi je tâcherai, si je puis et que cela ne t'ennuie pas, de venir plus souvent.

— Oh ! tant mieux !

— De ton côté, si ces idées étranges dont tu me parlais tout-à-l'heure et qui t'ont si fort troublée

depuis quelques jours, si elles te passaient encore par la tête, accours bien vite chercher contre elles un refuge près de moi.

— Je vous le promets, je vous le promets.

— Continue à me faire lire dans ton cœur; souviens-toi qu'il n'y a pas de honte à avoir de mauvaises pensées, et qu'il y a du mérite à les avouer pour les chasser ; souviens-toi surtout que s'il te prenait envie de m'en cacher quelqu'une, celle-là est dangereuse à coup sûr, et que c'est celle-là qu'il faudra m'avouer la première.

— Oui, bonne sœur, j'obéirai.

— Pas d'obéissance, ma fille, pas de contrainte; je ne veux te forcer en rien. Je veux seulement que tu m'aimes, que tu saches que je t'aime, que tu me traites comme une amie : voilà tout. C'est bien... c'est bien !.... je vois que nous nous entendons.

Fanny, réduite au silence, pressait sur ses lèvres les mains de la religieuse qui, plus émue qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, adressa du fond de l'âme une fervente prière au ciel, lui demandant de prendre pitié de cet ange confié à sa tendresse, offrant en même temps pour obtenir cette grâce un grand et cruel sacrifice : « Pourvu qu'il lui soit utile, qu'importe le reste ? — pensait-elle. — Je le dois : un exemple à Fanny, pour moi une expiation de plus ! » Animée par cette résolution courageuse, elle reprit un instant après :

— Quant à ce jeune homme, s'il s'offrait à tes regards....

— Il n'osera pas, ma sœur, il n'osera pas.

— Je n'en sais rien : en tout cas ce ne serait pas la crainte qui le retiendrait; il a prouvé ce soir qu'il est capable de tout; enfin si tu le voyais, s'il te parlait encore....

— Je ne l'écouterais pas, je le fuirais! — s'écria la jeune fille palpitante d'effroi; — il voudrait me perdre.

— Oui, te perdre, oui, t'endormir de belles paroles, de promesses trompeuses, t'entraîner dans l'abîme, et puis après la honte, l'abandon, les regrets : tel est le sort ordinaire des infortunées qui n'ont pas comme toi le courage de résister à l'impulsion de leur cœur. Il en est d'autres qui n'ont pas même le cœur pour excuse, et qui cèdent à un appât brillant... De celles-là, Fanny, je ne t'en dirai rien, parce que ce n'est pas là ce qui serait cause de ta chute, à toi. Mais, vois-tu, tout homme qui vous a fait quitter le sentier du devoir se croit tôt ou tard le droit de vous trahir : vous avez bien trahi la vertu pour lui! L'exemple du parjure vient de vous; il est bientôt imité. Ce que je te dis là, mon enfant, ils ne le pensent peut-être pas, il y en a du moins, et cependant presque tous agissent comme s'ils le pensaient. Oh! sans doute, il y en a qui apportent dans ces liaisons coupables

une âme franche et naïve, un cœur dévoué, de l'abnégation même, enfin tout ce qui peut promettre un bonheur durable; ces promesses, ils font tout ce qu'il leur est possible de faire pour qu'elles se réalisent; eh bien! il semble qu'une fatalité pèse sur eux, et cette fatalité c'est le châtiment de leur faute. Ou les obstacles s'amoncèlent et empêchent la réparation devant le monde, ou, venant trop tard, cette réparation n'est qu'incomplète, ou bien encore la punition se trouve reculée, mais elle n'en frappe pas moins pour cela. Alors, et Dieu le permet quoique la raison s'en révolte, alors ce sont les fruits de ces unions réprouvées qui en supportent la peine, ou pour mieux dire qui punissent eux-mêmes les auteurs de leurs jours misérables; ils sont nés du désordre, ils vivront dans le désordre. D'ailleurs comment se croiraient-ils obligés à des devoirs vis-à-vis de parens qui n'ont pas rempli envers eux le devoir le plus sacré! Ainsi toujours, quoi qu'il arrive, quelle que soit la bonne volonté du séducteur, le malheur pour la femme faible, parfois aussi pour le compagnon de sa faute! Et vois, Fanny, combien c'est une horrible destinée que celle-là, puisque le mieux encore est que le malheur soit pour tous deux. Ainsi, l'homme qui dit à une jeune fille : « Écoutez-moi, vous serez heureuse. A quoi bon Dieu et le monde? notre amour

nous suffira. » Cet homme la trompe ou se trompe lui-même; et peu importe, le résultat n'est pas différent.

— Ah ! je frémis quand je pense que moi aussi...

La fille de Madeleine n'acheva pas, mais de nouveau elle serra avec effusion les mains de sœur Louise dans les siennes.

— Tu t'étonnes sans doute, continua celle-ci, que je sache des choses étrangères à ma position; mais c'est cette position qui m'en a tant appris. J'ai reçu bien des confidences amères au chevet des mourans, l'aveu de bien des fautes, presque toujours les mêmes ; là souvent il m'a fallu soulager l'âme malade avant de soigner la maladie du corps : on s'instruit vite dans ces fonctions-là. Et puis je n'ai pas toujours été sœur de charité...

Plongée dans des réflexions qui pour être pénibles ne laissaient pas d'avoir leur côté consolant, l'ouvrière ne s'aperçut pas du tremblement accusé par la voix de la religieuse lorsqu'elle prononça ces derniers mots, et ne troubla point le silence qui les suivit. Le moment du sacrifice était arrivé, mais Louise balançait à l'accomplir, et ce qui surtout accroissait son trouble et son hésitation, c'était la peur que sa fille adoptive ne l'aimât peut-être plus autant après qu'elle l'aurait entendue. — Nous croyons l'avoir dit plus haut, l'heure était déjà avancée : cette considération, jointe à cette

autre qu'il était nécessaire de frapper un grand coup sur l'esprit de sa protégée, fit qu'elle se rendit enfin maîtresse de la crainte qui l'oppressait; prête à commencer, elle murmura tout bas :

— Mon Dieu, donnez-moi du courage!

— Eh bien! ma sœur, vous disiez...... s'écria Fanny rappelée à elle-même par les sons confus qui avaient glissé jusqu'à son oreille.

— Je disais que je n'ai pas toujours été sœur de charité, que si je n'ai pas été jolie comme tu l'es, comme toi j'ai eu seize ans. A cet âge, les tentations sont fortes, l'ignorance est grande, la pente vers le mal bien facile, bien fleurie, d'autant plus facile qu'on ne peut croire que le mal soit là où n'apparaît que le plaisir doux et enivrant, un plaisir donné par le cœur. Rien de terrible à passer, mon enfant, comme ces trois ou quatre années dans lesquelles tu viens d'entrer, parce qu'elles influent sur le reste de l'existence. Et ce qu'il y a de triste, c'est quand le besoin se fait le plus sentir d'avoir du courage et de réfléchir, que la jeunesse nous livre presque sans défense à la séduction; c'est lorsqu'il ne serait pas trop d'une longue expérience, que l'entraînement et l'abandon de l'âge nous conduisent jusqu'à l'abîme les yeux fermés, le sourire à la bouche et la joie dans l'âme. Oh! je sais tout cela; je le sais, non-seulement par les autres, mais pour l'avoir éprouvé moi-même.

— Comment, ma bonne amie !

— Oui, cher ange, oui. Tiens, quoiqu'il m'en coûte, car je risque beaucoup à te raconter, à toi, l'histoire de mes jeunes années, je veux que cette leçon soit complète et qu'ayant échappé au péril tu apprennes ce que l'on souffre quand on y succombe.

— Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez : est-ce que vous?....

— Voyons, remets-toi ; il me faut du calme pour rappeler tous ces souvenirs que je me suis si souvent efforcée d'oublier, du courage pour les faire revivre. Pour acquérir ce calme et cette force sur moi-même, sache-le bien, Fanny, j'ai besoin de toute l'amitié que je te porte, de l'intérêt de ton avenir qui parle plus haut maintenant que ma répugnance et mon propre intérêt. Qui sait à quoi je me dévoue, qui sait ce que tu vas penser de moi?

La jeune fille allait répondre par de nouvelles et sincères assurances de respect et de tendresse ; Louise le devina plutôt qu'elle ne s'en aperçut; d'une main elle lui ferma la bouche.

— Écoute-moi donc, poursuivit-elle... ne m'interromps pas.

« A cet âge où tant de dangers nous environnent, où nous sommes nos ennemis les plus acharnés, heureuse la jeune fille qui a pour soutien, pour confidente, sa mère ! une mère indulgente et vigilante à la fois; une mère qui lise avant elle dans

son cœur les pensées qui ne sont plus de l'enfance, les premiers troubles qui l'agitent, mais qui se garde bien de l'effrayer des suites de ce trouble, de ces pensées; une mère adroite et bonne qui provoque la confiance, dont l'austérité mal entendue ne repousse pas les révélations salutaires, qui n'use de son pouvoir que pour rassurer, raffermir les bonnes inclinations que son amour a fait éclore dans cette âme candide, qui ne soit ni despote ni trop facile; une mère, en un mot, véritable amie de son enfant! Sans doute il en est d'assez aveugles pour méconnaître un pareil trésor, il en est qui, abandonnées du ciel, courent à leur ruine avec tous les moyens possibles de salut; mais aussi combien de sauvées par un regard, par un mot de cet ange gardien! Combien, prêtes à tomber, se sont relevées parce qu'une mère sut à propos leur tendre une main secourable! Pour moi, je n'eus pas ce bonheur; à dix ans je perdis mon père : il était bon, lui!

» Ma mère, à moi, Fanny, n'était pas de celles dont je viens de tracer le portrait : d'une vertu sévère, et sans pitié pour les faiblesses des autres comme pour les siennes, si tant était qu'elle crût en avoir, jamais à la vue d'un malheureux, à la nouvelle d'une infortune publique ou privée, elle ne se laissait aller à ces mouvemens si naturels de compassion que les plus indifférens même ne

peuvent réprimer; jamais je ne la trouvai pour moi expansive et tendre; jamais une caresse ne me vint d'elle. Probablement il y avait de l'orgueil dans cette insensibilité : ayant la conscience de sa supériorité sur tous, elle ne jugeait personne digne de son attention, encore moins de son intérêt. Infaillible ou se croyant telle, et seule ou presque seule de son espèce, si elle n'avait pas rompu entièrement avec le monde, du moins ses liaisons étaient-elles restreintes dans un cercle extrêmement borné. Dans les réunions très rares où elle me conduisait chez quelques-uns de nos voisins, elle parlait peu, toujours pour blâmer ou pour conseiller; hautaine d'ailleurs et n'attachant, à ce qu'il semblait, aucun prix à ce qu'on suivît ou non ses avis, elle avait l'air de dire à ceux qui les lui demandaient : « Ceci est mieux; arrangez-vous : peu m'importe. »

» Qu'elle fût ainsi avec les autres, cela ne faisait que m'étonner; mais qu'elle gardât avec moi la même réserve, le même ton sec et froid, j'en étais triste. Dans les commencemens, lorsque toute petite je me trouvai seule avec elle, il me prit souvent des accès de désespoir, accoutumée que j'étais à l'affection, aux baisers, aux preuves sans cesse répétées de l'amour de mon père; maintes fois, plus tard, à ce souvenir que la comparaison me rendait plus doux encore, je sentais des lar-

mes involontaires couler de mes yeux, mais il fallait les cacher sous peine d'une rude semonce, et je les cachais. Forcée de renfermer les pensées même les plus innocentes, car j'ignorais si ma mère devait s'en fâcher ou en être satisfaite puisque je n'avais jamais rien vu lui faire plaisir, j'apprenais ainsi, sans le savoir, la dissimulation. Enfin, à l'aide du temps et de la réflexion, comprenant que ma mère ne vivait qu'en elle et que pour elle, je l'imitai par degrés, presque malgré moi : ma tendresse froissée ne chercha plus à se faire entendre, et je résolus, puisqu'on ne voulait rien de moi, ni amour, ni confiance, de ne rien donner, de tout garder au fond de mon cœur pour quelqu'un qui saurait mieux me connaître et m'apprécier.

» Malgré moi, ai-je dit, oui, je luttai contre cet éloignement que j'éprouvais pour ma mère ; longtemps je m'efforçai de me rapprocher d'elle : une voix intérieure me disait que c'était mon devoir. Long-temps, bien long-temps, je tentai d'amollir ce cœur fermé pour moi, et que, dans mon ignorante simplicité, je croyais m'être fermé par ma faute : j'étais mal reçue, sans me rebuter je revenais à la charge ; repoussée encore, j'essayais de nouveau ; j'usai de tous les moyens, j'employai toutes les ressources d'une affection ingénieuse. Que te dirai-je ? Tout fut inutile. Alors, du mo-

ment que l'espérance de réussir me fut enlevée, une barrière vint se placer entre ma mère et moi, une barrière qu'elle seule pourrait renverser : elle n'avait qu'à le vouloir, mais je me promis bien de ne plus faire un pas pour la franchir. J'eus tort sans doute : on ne doit pas se lasser si vite dans une telle entreprise ; j'aurais dû persister ; je m'y prenais mal aussi peut-être. Peut-être aurais-je fini par triompher, à force de soins et de persévérance. Mais, mon Dieu ! pouvais-je aller plus loin ? J'étais glacée par une idée désespérante qu'il me fut impossible de bannir de mon esprit : il me semblait que ma mère me gardait près d'elle, moi sa fille, comme une étrangère, uniquement parce que la nature lui en imposait l'obligation. Depuis, et maintenant encore quand j'y pense, je me suis accusée, je m'accuse d'une erreur funeste, mais dans ce temps-là, elle ne fit jamais rien pour la détruire. Je demandais si peu cependant pour croire à son amour, pour en être heureuse, pour lui rendre et lui prouver le mien ! je te l'ai dit, si peu que ce fût, je ne l'obtins pas.

» Ce défaut de sensibilité chez ma mère avait sa source dans un sentiment étrange à n'en considérer que le résultat : elle était dévote, mais dévote à l'excès, il faut en convenir, puisque là où elle eût dû puiser une nouvelle tendresse pour son enfant, elle n'avait fait que dessécher son

cœur et le dépouiller de cet amour que les plus indignes d'en savourer la douceur conservent elles-mêmes et caressent au plus fort de leurs désordres. Qui sait? elle y voyait peut-être une faiblesse dont il lui paraissait méritoire de se corriger. Soit piété vraie, soit aussi qu'il y eût du profit à la dévotion, ce que je ne puis m'empêcher de croire : je te dirai tout-à-l'heure pourquoi... Quel que fût enfin le motif de sa conduite, toujours est-il que ne manquant pas un office, un sermon, elle passait toutes ses journées dans les églises, tout son temps était employé en pratiques de dévotion; à peine même prenait-elle celui de vaquer aux soins de notre ménage, de préparer avec moi nos modestes repas. Pour moi comme pour elle ne concevant de bonheur possible que dans l'accomplissement des devoirs religieux, elle exigeait que je la suivisse partout, que je fusse sans cesse à côté d'elle, que j'assistasse avec elle à toutes les cérémonies; s'occupant très peu de moi du reste, si ce n'était pour me recommander de baisser les yeux et de suivre les oraisons, mais ne me perdant pas de vue un instant : elle me savait là, c'était assez. Et le soir, pour finir dignement un jour si bien rempli, elle ouvrait un livre saint dont elle lisait ou me faisait lire quelques pages : c'étaient là nos occupations, notre vie.

» Mon père, qui occupait je ne sais plus où un

mince emploi, ne nous avait rien laissé en mourant qu'une chétive pension insuffisante à nos besoins; ma mère de son côté ne travaillait pas, ne me faisait point apprendre à travailler; nous étions pauvres, et cependant les privations qu'amène la pauvreté nous étaient inconnues; il y a mieux, une sorte d'aisance nous entourait. D'où venait cette aisance? M'étant une fois posé cette question avec la ferme résolution de la résoudre, je je ne tardai pas à trouver la réponse. Nous recevions quelques visites, des ecclésiastiques, des dames dévotes qui paraissaient beaucoup aimer et respecter ma mère et qui ne sortaient jamais de chez nous sans y laisser des preuves de leur attachement; ma mère remerciait, le bienfaiteur ou la bienfaitrice s'en allait en promettant davantage pour l'avenir, et cet avenir n'était pas éloigné. Par-là j'appris aussi que de hauts personnages s'intéressaient à nous. A quel titre? sans doute pour nous récompenser de notre assiduité aux offices divins: pour ma part je ne pouvais m'expliquer autrement tant de générosité. Sans trop savoir le motif de ma répugnance, je me sentais humiliée de ces secours ainsi mérités, et cela contribua, je n'en doute pas, à me faire prendre en aversion l'existence que je menais forcément: si le caractère naturellement fier et peu souple que je tenais de mon père, se pliait avec difficulté aux exigences maternelles,

mon amour-propre d'enfant aussi se révoltait à l'idée que nous vivions d'aumônes. Ajoute à cela que les années, loin de rendre ma mère plus bienveillante, plus affectueuse à mon égard, semblaient au contraire ajouter, si c'était possible, à la sévérité de son indifférence. Plus nous allions, plus l'obéissance me pesait.

» Au milieu de cette solitude que je supportais avec impatience, pour me distraire de ces continuelles dévotions qui ne me plaisaient guère, j'en conviens, une seule consolation venait à mon secours, bien douce il est vrai, mais dont je ne connaissais pas alors tout le prix. Dans la maison que nous habitions demeurait une jeune fille de mon âge; auprès d'elle seulement je trouvais de l'amitié comme il m'en fallait, en elle un cœur qui répondait au mien; elle m'écoutait, me plaignait, m'exhortait à la résignation, et quoique ses exhortations ne portassent pas les fruits qu'elle en attendait, je l'aimais parce qu'elle était bonne, parce qu'avec elle je pouvais parler et pleurer en liberté. Cette amie, Fanny, c'était Madeleine, c'était ta mère. Seule de mes camarades d'enfance, elle avait plu à ma mère qui, les unes après les autres, les avait toutes éloignées : c'est que Madeleine apportait tant d'attention aux pieuses lectures! Aussi pouvais-je la voir quelquefois, lui confier mes chagrins, et je ne me

faisais pas prier pour profiter de la permission.

» Élevée tout autrement que je ne l'avais été, Madeleine était déjà capable d'adoucir par son travail la misère de ses parens, et, autant qu'elle le pouvait, elle n'épargnait ni zèle ni fatigues pour y parvenir. Souvent, je la voyais livrée sans relâche à des occupations pénibles : mais je me gardais bien de m'apitoyer sur son sort : je la savais si contente de ce qu'elle faisait. Bien plus, je l'enviais, car elle gagnait de quoi vivre, tandis que moi, c'était à la charité des autres qu'il me fallait avoir recours ; car, tout en remplissant sa tâche elle était libre, puisqu'elle n'était soumise qu'à sa volonté, et moi au sein de l'oisiveté je portais des chaînes. Oh ! oui, souvent, et elle souriait à mes paroles, je lui disais que je voudrais être à sa place, que je changerais avec joie ma destinée pour la sienne ; elle me traitait de folle. Je disais vrai pourtant : j'aurais mille fois préféré ses journées si pleines, ses nuits sans sommeil, aux heures vides qui m'accablaient de leur monotonie, sa plus rude besogne à ma paresse inutile, son indigence honorable à ma honteuse aisance. Il me semblait beau de n'être à charge à personne, de combattre la pauvreté, de souffrir, mais du moins de ne devoir rien qu'à soi-même. Sur ce point, je n'ai pas changé de manière de penser.

» L'étrange fanatisme de ma mère, car je ne sais

quel autre nom donner à sa piété exagérée, lui présentait sans doute les choses sous un aspect différent : trop détachée des biens du monde pour consacrer, à en acquérir ce qui était nécessaire à nos besoins, un temps mieux employé ailleurs, elle restait inactive, se fiant à la Providence, comme si la première condition imposée par le ciel à l'homme n'était pas le travail. Par bonheur, la Providence ne lui faisait pas défaut : je dis heureusement pour elle et non pour moi, car, peut-être, plus occupée je n'aurais pas laissé aussi facilement pénétrer jusqu'à mon cœur les mauvaises pensées qui plus tard me tourmentèrent l'esprit. Enfin, heureuse à sa manière, elle voulait me faire partager ce bonheur tranquille qui arrivait à jour fixe, sans peine, sans inquiétude, après lequel on n'avait pas besoin de courir, qui venait la trouver comme à son commandement ; de-là ma dévotion forcée, de-là mon ennui, de-là ce joug que je repoussais de toutes mes forces, long-temps avant de concevoir l'envie de le secouer. Mais j'étais esclave, et ce qu'il y avait de pire, je savais l'être : la pensée de la délivrance ne pouvait tarder à germer dans ma tête. Elle vint indistincte, confuse d'abord, sans objet, comme une inspiration que dans mon imprudence j'accueillis avec transport : j'y voyais mon salut : depuis je l'ai reconnu à mes dépens : c'était une inspiration fatale.

» Cet état de gène ne pouvait durer long-temps : je soupirais, je pleurais sans cause ; mon caractère s'en ressentait, plus d'une fois ma mère eut à réprimer mes accès de mauvaise humeur ; elle le fit avec colère : ce n'était pas le moyen de me ramener. Plus indignée encore et plus maussade après ses remontrances, je me renfermais dans un silence absolu que du reste elle ne se donnait pas la peine de troubler. Ce silence, qui refoulait au fond de mon âme les pensées qui me livraient un combat opiniâtre, n'avait qu'un résultat : d'envenimer et d'aigrir ma blessure, de dénaturer à mes yeux jusqu'à l'amitié de Madeleine, ces conseils que me prodiguait sa raison affectueuse, jusqu'à ces douces consolations elles-mêmes que cependant je ne me lassais pas d'aller chercher auprès d'elle et que sa générosité ne me refusait jamais. Et dire que ma mère ne voyait rien, penser qu'elle aurait dû me deviner, et que loin de là elle détournait les yeux ! Je ne l'accuse pas pourtant : elle croyait avoir assez fait sans doute pour me prémunir contre tout danger ;. non, je ne l'accuse pas, car, si j'oubliai mes devoirs, elle n'en fut pas la cause, et si elle aida à cet oubli, je ne devais pas partager sa sécurité, moi qui sentais l'abîme ouvert devant moi, avertie que j'étais alors par cet instinct que le ciel a placé en nous, et qui ne trompe pas. — Tout ce que je viens de te dire de ma mère, Fanny, ne

tend pas à ma justification, et je ne m'y suis si longuement arrêté que parce que c'est une partie de mon histoire. Et puis, au risque de t'ennuyer, j'ai voulu te montrer quel trésor c'est qu'une bonne mère pour sa fille. N'est-ce pas, mon enfant, que si tu acquiers un jour ce titre, tu sauras remplir les devoirs sacrés qu'il impose ; n'est-ce pas que tu veilleras avec crainte, avec douceur, avec une tendresse vigilante sur les faibles créatures que Dieu t'aura confiées, non pour les réduire à l'obéissance mais pour les guider, non pour être leur maître inflexible mais leur amie indulgente ; n'est-ce pas, enfin, que tu seras bonne mère, car ces deux mots contiennent tout ?

— Si cela m'arrive, — répondit l'ouvrière d'une voix dont le tremblement accusait un naïf embarras, — si cela m'arrive jamais, j'imiterai celle dont vous parliez tout-à-l'heure, celle que j'ai perdue et qui veille sur moi de là-haut. Oui, je tâcherai de l'imiter.....

— C'est bien, Fanny, je n'en demande pas davantage. »

Et, comme pour combattre l'émotion qui la gagnait, sœur Louise se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, puis elle vint se rasseoir, coupa machinalement la mèche de la chandelle qui ne répandait plus qu'une clarté voisine des ténèbres, et reprit ainsi :

« Depuis quelques mois j'avais donc seize ans. Jusqu'alors je ne m'étais point interrogée sur l'avenir que me destinait ma mère ; tout entière à l'ennui du présent, mes craintes, mes chagrins n'allaient pas au-delà, ou, pour mieux dire, je ne regardais devant moi qu'avec l'espoir de briser mes chaînes. Comment? Je l'ignorais. Ma mère non plus ne m'avait jamais fait part de ses desseins à cet égard, et de mon côté, quand bien même l'idée m'en serait venue, je me serais bien donnée de garde de lui adresser là-dessus la moindre question. Mais comme je réfléchissais beaucoup, ne pouvant parler, quand je me vis jeune fille, quand je vis ma mère vieille, quand je songeai que je pouvais la perdre et avec elle tout moyen d'existence, alors j'envisageai mon sort avec effroi. Ce n'était pas certes l'aisance obtenue à des titres qui me semblaient honteux que j'aurais regrettée : si j'avais été la maîtresse, je n'en aurais pas voulu; mais quelle ressource me resterait pour vivre ? Je ne savais rien. Pourquoi, dans une situation aussi précaire que la nôtre, ne m'avait-on pas fait apprendre un état, un métier ? Lire, écrire, voilà tous mes talens, et ce n'était pas avec eux que je pourrais me tirer d'affaire. Incapable de gagner mon pain de chaque jour, que deviendrais-je ? à quoi donc pensait ma mère, sur quoi comptait-elle ? Je m'y perdais, l'inquiétude me dévo-

rait, et, intimidée, je n'osais ouvrir la bouche.

» Un soir l'un de mes protecteurs, le curé de notre paroisse, vint nous rendre visite ; comme à mon ordinaire je ne prêtais qu'une faible attention à ce qu'ils se disaient ma mère et lui, lorsque je fus ramenée malgré moi à écouter leur entretien. Certains mots y revenaient à chaque instant; ces mots il me sembla que c'était à moi qu'ils s'adressaient, tant je trouvais affectés et cette répétition continuelle et le ton dont ils étaient prononcés. La conversation roulait sur les épreuves, sur les tourmens qui attendent les jeunes personnes dans le monde où tant d'intérêts différens les détournent de la bonne route, tandis qu'elles ont un si facile moyen d'être heureuses, non-seulement ici-bas, mais aussi dans l'autre vie : ce moyen n'existe-t-il pas dans la solitude, dans la prière, dans une existence toute vouée au service de Dieu? Les deux interlocuteurs ne tarissaient pas dans leurs affreux tableaux de la première de ces destinées, non plus qu'en doux éloges sur la seconde. Pour moi je tremblais sans savoir pourquoi. A la fin, ils me demandèrent mon avis ; je ne me souviens plus de ma réponse; tout ce que je me rappelle, c'est qu'en l'entendant ma mère me lança un regard dédaigneux, qu'elle était sur le point de m'accabler de tout le poids de son mépris, lorsque le bon curé l'arrêta ; il la calma en lui conseillant sans doute la patience

comme la meilleure voie pour arriver au but, car je n'entendis pas, troublée ainsi que je l'étais, ce qu'il lui dit à l'oreille; j'en avais bien assez entendu. D'ailleurs je n'avais pas besoin de surprendre la confidence, je devinais ce qu'on voulait faire de moi : un serrement de cœur me l'avait appris; j'en étais plus qu'à moitié certaine.

» J'ai eu beau, Fanny, retarder l'aveu pénible que j'ai entrepris de te faire sans détour, il faut que j'y arrive, il le faut pour toi. Si j'ai reculé devant cet aveu, c'est que la tâche est rude et cruelle, c'est que mon pauvre cœur n'aurait eu ni la force ni le pouvoir de l'aborder sur-le-champ. Maintenant je me suis préparée; m'y voici enfin.

» Madeleine n'avait pas toute mon amitié : un jeune homme.... — A ces mots l'ouvrière sentit la religieuse tressaillir sur sa chaise. — Un jeune homme, plus âgé que moi de deux ans.... Je l'aimais, et il le méritait, car il m'aimait bien aussi.... Nous nous connaissions dès l'enfance, et, à l'époque dont je te parle, notre amitié.... je veux dire que ce n'était plus de l'amitié que nous avions l'un pour l'autre....

» Lui aussi il était pauvre, trop pauvre même pour payer les frais d'apprentissage d'un métier; séduits par les offres de ma mère qui, en promettant de le servir, croyait faire une bonne œuvre,

ses parens consentirent à le laisser entrer dans un séminaire : sans compter que là il ne leur coûterait rien, ils espéraient qu'un jour il serait le soutien de leur vieillesse sans lui malheureuse. C'était pour la religion qu'elle travaillait : ma mère mit un empressement extraordinaire à demander, à obtenir une place pour son protégé, qui se serait bien passé de cet excès de zèle; il obéissait à contre cœur, par un motif louable cependant, pour soulager la misère de sa famille. Tandis qu'il m'expliquait, seul à seul avec moi, le secret de sa conduite, de grosses larmes roulaient le long de ses joues ; il les essuyait et reprenait courage, puis il me saisissait les mains, me regardait silencieusement et pleurait de nouveau. Malgré mes efforts je faisais comme lui. Il partit : tout le monde était triste excepté ma mère ; elle pensait au ciel sans doute à ce moment-là. Nous ne devions plus nous revoir que de loin en loin durant le temps de ses études, et, ce temps passé, jamais peut-être : qui savait où il serait envoyé ? En lui disant adieu je me sentais mourir ? il me semblait que j'allais tout perdre; j'aurais tout donné pour le retenir. Je n'osai pas l'embrasser : il partit.

» Je le plaignais, et mon amour, car c'était bien de l'amour, puisait de nouvelles forces dans cette compassion ; je le plaignais d'autant plus qu'il y avait une grande ressemblance dans nos destinées,

que le même motif nous conduisait tous les deux à la même infortune : la pauvreté le faisait prêtre, comme moi un jour elle devait me jeter dans un couvent.

» Oui, religieuse, ma mère le voulait, elle me l'avait déclaré. Cette perspective était loin de me plaire ; je ne me sentais appelée à cet état d'abnégation et de solitude ni par caractère ni par goût : de bien autres idées me passaient par la tête. Effrayée d'abord d'un ordre qu'une vocation toute contraire me semblait devoir m'empêcher de suivre, j'eus le courage de présenter à ma mère quelques observations ; elles furent mal reçues, comme je m'y attendais ; alors je me tus, dévorant mes larmes et mon désespoir, et bientôt après j'étais consolée. Trop jeune pour entrer dans une communauté, j'avais du temps devant moi. Mon malheur se trouvait éloigné ; je croyais qu'il n'arriverait jamais, je me le promis du moins. Je me promis, sans trop comprendre à quoi m'engageait cette promesse, de saisir la première occasion qui se présenterait de sortir d'esclavage. Pour commencer, à présent que je connaissais les projets de ma mère et de notre curé, je feignis avec eux : pas un mot de moi n'éveilla leurs soupçons ; ils me virent calme, résignée, presque contente ; c'était là tout ce que je pouvais.

» Et cependant il y avait des instans où, ne

pensant plus à l'ami perdu pour moi, où, considérant les choses de sang-froid, je regrettais de n'avoir pas d'inclination pour la vie religieuse, où je me disais que là peut-être était le mieux pour moi, des instans où je sentais que si ma mère, au lieu de me dicter des ordres, s'adressait à mon cœur, elle me ferait consentir à tout; mais elle ne retranchait rien de la sécheresse de ses manières et de ses paroles, et moi à mon tour, me repliant sur moi-même, je retrouvais en mon âme le souvenir qui mettait un obstacle entre Dieu et moi. Alors de nouveau la résistance me paraissait un droit, tout moyen de délivrance une planche de salut que je ne laisserais pas échapper. Durant ces combats, ces alternatives de raison et de révolte intérieure, des mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans ma position : seulement je souffrais toujours.

» Je ne souffrais pas seule, je le sus bientôt. Malgré sa tendresse pour ses parens, malgré ses prières au ciel pour fortifier son dévoûment, *il* n'avait pu supporter notre séparation. Il revint dans sa famille, malade et malheureux. Il me raconta ses chagrins, ses angoisses de ne pouvoir offrir à Dieu un cœur qu'il m'avait donné. Moi aussi je lui fis part du sort qui m'attendait : cette nouvelle le bouleversa, et loin de l'abattre, lui inspira une singulière énergie. Nous jurâmes,

égarés et aveugles que nous étions, de briser les liens dont on voulait nous charger en dépit de notre volonté; n'écoutant que le sentiment qui nous dominait, nous jurâmes de tenter toutes les chances plutôt que de nous laisser séparer encore. — Pendant ces jours que je me rappelle comme s'ils n'étaient passés que d'hier, je brûlais, je ne me connaissais plus; des pensées cruelles et douces à la fois me charmaient et me torturaient : pensées décevantes et dangereuses, dangereuses et décevantes surtout parce que je n'avais pas le travail pour me distraire.

» L'époque approchait où, la guérison venue, *il* devait retourner au séminaire Que faire? que devenir? Nous perdîmes la tête : un projet désespéré s'offrit à notre esprit et nous l'adoptâmes. Sans rien calculer, sans rien prévoir, sans nous arrêter à une autre considération que celle du temps qui pressait, nous prîmes la fuite, nous quittâmes, lui ses parens, moi ma mère. Comment je pus échapper à la vigilance qui me surveillait, peu importe : la route est toujours facile qui conduit à mal faire. Mais ce n'était pas assez de fuir; bientôt nous avions tout oublié : j'étais coupable.... »

Ici la sœur de charité s'interrompit : soit remords, soit émotion, soit émotion et remords tout ensemble, la voix lui manqua; elle cacha sa

tête dans ses mains et demeura accablée pendant quelques minutes. Sa protégée respecta sa douleur, attendrie elle-même et plus surprise encore de ce qu'elle venait d'entendre.

— Vous coupable! — se hasarda-t-elle à dire cependant; vous! C'est impossible.

— C'est vrai, c'est vrai! — s'écria Louise, — oui, coupable autant qu'on peut l'être, et qui plus est, heureuse de ma faute, heureuse, Fanny, je l'avoue, dussé-je par cet aveu perdre ton amitié, m'exposer à ton mépris peut-être...

— Ah! pouvez-vous le penser, ma sœur? Moi qui ce soir, sans le petit livre de prières, sans vous, allais.... Oh! non, je vous aime, je vous respecte, je vous aime bien davantage maintenant, car vous avez été malheureuse.

— Merci, merci, mon enfant; cette assurance adoucit l'amertume de mes souvenirs.... Avant de le suivre pourtant, — je ne sais si cela doit me servir de justification, — mais avant d'abandonner ma mère, j'avais cherché auprès d'elle un refuge contre ma faiblesse. Dans un de ces momens où le crime que j'allais commettre se dressait devant moi avec toute son horreur et ses terribles conséquences, dans un éclair de raison, sentant qu'un appui m'était nécessaire, j'avais eu recours à mon appui naturel, je m'étais adressé à son cœur, je l'avais implorée, je m'étais jetée à ses

pieds, la suppliant d'avoir pitié de mes terreurs, de ne pas me forcer à devenir religieuse. Eh bien! elle fut inexorable, insensible, sans colère comme sans tendresse. Je croyais retrouver ma mère, mon maître me répondit. Je n'avais plus d'espoir, et ce fut alors que, livrée à moi-même, ne prenant conseil que de moi... car en demander à Madeleine je ne l'osai pas, et quand je m'y décidai il était trop tard. Je ne pourrais dire si l'amour maternel m'eût sauvée, mais il me semble que si ma mère eût voulu... Oh! non, non, — reprit-elle avec force en tombant tout-à-coup à genoux, — non, ce n'est pas elle que je dois accuser! Pardonnez-moi, mon Dieu, de rejeter sur une autre l'iniquité de ma conduite! Moi seule ai failli, moi seule dois porter la peine de ma chute, oui, moi seule; mon aveuglement n'était pas si complet que je ne pusse voir à quelque distance dans l'avenir; la passion ne remplissait pas si bien mon cœur qu'il n'y eût place en même temps pour l'effroi. Prête à tomber, une voix, celle de ma conscience, me criait de m'arrêter, de ne pas faire un pas de plus; sur le point d'entrer dans le mauvais chemin, je sentais que j'étais coupable...... Non, non, je ne saurais prétexter une erreur des sens, un accès de folie, sans ajouter le mensonge à ma faute : j'ai tout vu, tout compris; penchée au bord du précipice, j'ai pu en mesurer

la profondeur, et je m'y suis précipitée. C'est de l'orgueil, mon Dieu, c'est un vieux reste du méchant esprit qui revient encore et qui me fait inventer une excuse à mon humiliation. Pardonnez-moi, pardonnez-moi! »

Fanny, douloureusement affectée de l'exaltation où elle voyait son amie, n'osait prononcer une parole, et la sœur, après avoir exhalé tout haut son repentir, continua de prier à voix basse. Ce recueillement toutefois ne fut pas de longue durée : elle revint se placer auprès de l'ouvrière. Mais alors celle-ci :

— Assez, bonne Louise, dit-elle, assez; je le vois, ce récit vous agite, vous fait mal. Restons-en là, je vous prie; ce que j'en sais, ce que j'ai vu, suffit pour la leçon que vous vouliez me donner. Je vous réponds que j'en profiterai. — Et comme la religieuse témoignait une sorte d'impatience à ces mots, elle ajouta : — Ou bien, si vous m'en croyez, vous remettrez la fin de votre histoire à demain.

— Non pas, ma fille, non pas, il faut que je boive le calice jusqu'à la lie : c'est une punition que je me suis infligée; d'ailleurs, je suis calme à présent, et j'aurai bientôt fini....

« Notre bonheur des premiers jours fut profond, sans trouble, sans arrière-pensée; il dérobait tout à nos regards fascinés. Cachés au monde, ne vivant

que pour nous-mêmes, nous n'avions pas un désir qui ne fût chez l'un pour la joie de l'autre. Mais ce bonheur était criminel : il ne pouvait exister longtemps.

» Peu à peu nos minces ressources s'épuisèrent, il fallut en chercher d'autres; nous n'en trouvâmes pas, nous ne pouvions pas en trouver : les moyens de suffire à nos besoins nous manquaient à tous les deux; lui, il avait des bras et du courage, rien de plus, mais à quoi les employer? Moi je n'avais que du courage, et je ne savais rien faire. Ah! comme j'aurais alors voulu connaître un de ces métiers qui font vivre, si chétifs qu'en soient les bénéfices! Combien j'aurais trouvé de délices à entreprendre le travail le plus grossier, le plus rebutant! Mais dans mon ignorance absolue, à quel travail demander du pain? Nous essayâmes cependant, et grâce à des nuits passées, grâce à une activité que nulle fatigue ne pouvait ralentir, nous parvînmes à gagner de quoi traîner quelque jours encore. Après quoi, nos forces ne pouvant supporter les privations, et l'ouvrage nous ayant fait défaut, la misère arriva, la misère avec la maladie, avec la faim!

» Oh! je ne l'oublierai jamais, quoi que je fasse pour y parvenir, non, je ne puis oublier ces journées d'angoisses, où, luttant de générosité, nous voulions tout souffrir pour alléger la souffrance

l'un de l'autre, où nos cœurs trouvaient encore des élans d'amour et de tendresse sublime pour nous épargner le spectacle d'une douleur, où nos lèvres souriaient alors qu'un long jeûne tordait nos entrailles. Le malheureux ! je l'ai vu, je m'en souviendrai toujours, je l'ai vu se roulant sur notre misérable couche, en proie au désespoir le plus affreux, employant ce qui lui restait de voix à m'appeler des noms les plus doux, et moi qui subissais les mêmes tortures, je voulais le calmer, le consoler, lui rendre l'espérance, car il s'accusait, lui, du sort qu'il m'avait fait partager, il s'accusait d'être homme et de ne pouvoir me nourrir. Ah ! jamais il n'entendit une parole, jamais il ne lut sur mon visage une expression de regret. Seulement il vint un jour où, moi aussi, m'accusant de le rendre si malheureux et ne trouvant aucun sacrifice au-dessus de moi pourvu qu'il pût me placer au niveau de son dévouement, j'eus l'idée d'aller implorer pour lui la pitié des passans. Il devina que je voulais sortir sans comprendre le motif qui me guidait, ou peut-être craignit-il mon abandon, et il me retint de sa main défaillante, moins que par un cri douloureux sorti avec effort de sa poitrine ; je restai, sans toutefois renoncer à mon projet. Pour le mettre à exécution, j'attendis son sommeil ou, pour mieux dire, l'anéantissement total des facultés qui lui en tenait lieu. Que pouvais-je faire

de plus? Le soir, la figure voilée, je mendiais et nous vivions d'aumônes. Je n'étais plus si fière, comme tu le vois.

» On s'était mis à notre recherche, et en dépit de nos soins à cacher nos moindres démarches, malgré le mystère qui nous entourait, on ne tarda pas à découvrir notre retraite. Mieux conseillée cette fois, ma mère n'eut point recours à la rigueur pour me ramener près d'elle; après m'avoir maudite, elle était décidée à m'abandonner à mon malheureux sort, mais l'un de ses protecteurs lui fit comprendre que tôt ou tard je lui reviendrais et qu'alors elle devait me recevoir avec bonté, dans la crainte du scandale et du bruit; elle se rendit à cette considération, elle attendit sans essayer de me voir, le moment du repentir. Je sus tout cela plus tard. Du reste, ma mère avait raison : sa vue n'aurait eu pour résultat que de m'exaspérer encore, et qui sait? de m'inspirer quelque résolution funeste.

» Avertie sans doute de notre situation par ceux qu'elle avait chargés de nous épier, elle dut triompher en apprenant que nous étions privés de tout, et que si le repentir ne me venait pas, la nécessité finirait par nous dompter. Elle se trompait pourtant : plutôt que de nous séparer, nous avions résolu de mourir. On ne nous laissa pas accomplir notre projet; lorsque nos parens arrivè-

rent, ils nous trouvèrent mourans de faim. Loin de regarder cette intervention comme un bonheur, nous résistions encore; mais nos cœurs seuls conservaient de la force, nos facultés physiques étaient anéanties, et grâce à cette faiblesse, nous fûmes sauvés..... Sauvés! quand nous implorions la même fin à nos misères, quand nous ne demandions qu'à mourir ensemble : Dieu ne le voulut pas. On nous entraîna. Presque insensibles et comprenant à peine ce qu'on allait faire de nous, nous obéîmes machinalement, et ce ne fut qu'en recouvrant avec la santé le triste pouvoir de réfléchir, que nous sentîmes que désormais tout était fini pour nous. . . . .

» Du reste ma mère ne me le laissa pas longtemps ignorer. Dès que je fus en état de l'entendre, elle me signifia que toutes nos espérances étaient vaines, que toutes nos tentatives seraient inutiles, qu'on y avait mis bon ordre. Elle ne s'expliqua pas davantage pour le moment, et pourtant je devinai tout..... Ainsi je restai après ma faute avec des regrets, j'étais abandonnée sans pouvoir accuser personne de cet abandon, mes larmes qui coulaient, c'était sur moi que je les répandais et non sur la perfidie d'un autre; sa trahison, à *lui*, était involontaire : les circonstances lui en avaient fait une loi. Se soumettant aux prières de sa famille, il n'avait pu résister, il avait consenti.... Je ne lui

en voulais pas, je ne pouvais pas lui en vouloir, et je me voyais contrainte d'accepter notre séparation comme la juste punition de notre égarement. Ainsi, malgré nous, en dépit de nos sermens, de notre constance, ce que nous avions fait pour assurer notre félicité tournait contre elle; nous nous aimions autant qu'il est possible de s'aimer, et le malheur était plus fort que notre amour; malgré nous, il fallait courber la tête et obéir quoiqu'en gémissant. — Tu le vois, Fanny, Dieu se venge toujours d'une manière ou d'une autre de l'infraction à ses ordres sacrés; tôt ou tard il y a un châtiment pour les coupables, un châtiment d'autant plus terrible qu'on est deux à le subir.

» Tel était le mien. Souffrant avec *lui*, j'avais béni ma souffrance; mais loin de lui être malheureuse et le savoir malheureux, c'était un double malheur.... Enfin épuisée, consumée par les regrets, je cédai; l'énergie du désespoir qui me soutenait, tomba. Ma mère me répétait sans cesse qu'il fallait renoncer à l'espérance : je la connaissais assez pour croire qu'elle disait vrai; j'ajoutai foi à ses paroles, et du moment que la conviction qu'elle voulait m'inspirer fut entrée dans mon cœur, l'abattement succéda à la douleur. Je ne souffrais plus, je ne sentais rien. Pourquoi ne suis-je pas restée ainsi toujours? Non, cela ne de-

vait pas être, et je remercie le ciel de m'avoir réveillée. L'abattement passa et fit place au repentir.

» Alors je fus de l'avis de ma mère; alors je pensai comme elle qu'un grand sacrifice pouvait seul expirer mon erreur, mon crime veux-je dire. — Une vie consacrée tout entière à Dieu, la vie du cloître, voilà ce qui vous convient, me disait-elle. — Je l'avouerai cependant, cette existence inoccupée me faisait peur. Je redoutais la solitude, car dans la solitude on a beau faire, on ne peut chasser les pensées, étouffer les souvenirs, et si durant ces longues heures sans distraction j'allais me souvenir et penser! C'était me condamner à un supplice au-dessus de mes forces. Je ne pus m'y résoudre; pour satisfaire en même temps à l'exigence de mes remords et à l'état de mon cœur encore malade, je choisis un autre genre de dévouement plus utile à moi-même et aux autres : il me sembla qu'une activité bien employée à soulager, à consoler les douleurs de mes semblables, effacerait mieux que des années oisives les torts dont la première cause avait été l'oisiveté. Ce fut la bonne Madeleine qui me fortifia dans ma résolution. Si j'avais su travailler, j'aurais préféré devenir ouvrière, je l'avoue, car je croyais alors ce que je crois encore aujourd'hui, que le travail est non-seulement un devoir, mais un moyen de réparation, et que la vertu, pour n'être pas si facile, est par cela même

plus méritoire, pratiquée dans une mansarde au milieu des peines, que cultivée dans une cellule avec des prières. Mais je te l'ai dit, je ne savais rien et il était trop tard pour apprendre.

» Je me fis donc ce que tu me connais, sœur de Charité : titre qui m'imposait de pénibles obligations; mais qui donnait à mon sacrifice un but qui ne m'était pas purement personnel; ma mère avait consenti... — ma mère.... elle n'est plus! Que Dieu lui pardonne comme je lui ai pardonné!

» Que te dirai-je encore, sinon que je n'avais pas tort de craindre les souvenirs; car, le croirais-tu, au sein des occupations qui ne me laissent quelquefois pas une minute de repos, lors même que je me dévoue aux soins de mon ministère, quand je m'efforce d'accomplir ma tâche avec zèle, de songer aux autres et de m'oublier; croirais-tu qu'il y a des instans où le passé revit dans mon cœur, où ce passé tout honteux qu'il soit excite en moi des tressaillemens qui ne sont pas tous d'horreur et de repentir, des instans où le cœur me bat, où une image vient se placer devant mes yeux qui ne peuvent plus s'en détacher. Ah! que serait-ce donc dans un cloître où l'on vit en paix et tranquille, puisqu'en face des plaies saignantes, puisque l'oreille déchirée par les cris des agonisans, je ne peux parvenir à chasser ces rêves séduisans et douloureux à la fois. Non, rien n'y fait. C'est

encore une punition. Seulement alors je redouble de charité, je suis plus douce, plus compatissante avec mes malades, et si j'ai le bonheur de sécher une larme, de calmer une souffrance, cela ne me guérit pas sans doute, car ma guérison à moi est impossible, mais cela me soulage, cela me fait du bien, et il me semble aussi que Dieu jette sur moi un regard de pitié.

— Que vous êtes bonne, et que je vous plains! — s'écria la jeune fille avec effusion.

— Maintenant tu sais tout, — poursuivit la sœur, — et si mon exemple te profite, je serai assez payée du renouvellement de mes chagrins. Chère enfant, quel dommage qu'un ange comme toi.... Allons, cela n'arrivera pas, je l'espère : ce n'est pas pour rien que Dieu t'aura sauvée une première fois. Remercie-le bien de sa protection.

— Oh! c'est déjà fait. Mais je le remercierai tous les jours, et ma mère aussi, et vous aussi, qui êtes venue si à propos, et qui m'avez raconté..... Ah! ciel! avez-vous dû souffrir?

— Plus que tu ne peux le croire, Fanny, non-seulement autrefois, à présent encore. Vois combien il en coûte pour un moment d'erreur.

— Et dites-moi, ma bonne amie, l'avez-vous revu, *lui?*

— Oui, une fois. Il était prêtre! — répondit Louise d'une voix altérée.

— Oh ! pardon, — répliqua vivement la petite, — pardon de vous avoir demandé ça ; je ne savais pas que ça vous ferait du mal.

— Non, non, ce n'est rien, ma fille........ c'est passé. Parlons de toi......... Vois-tu, Fanny, tu te marieras un jour......

— Moi, ma sœur !

— Oui, je m'en charge, — et la religieuse parlait très vite pour s'étourdir sans doute, — oui, tu épouseras un honnête garçon qui t'aimera et que tu aimeras, un bon mari enfin. Je t'en chercherai un, sois tranquille.

— Je n'y pense pas du tout, je vous assure.

— Je ne te défends pas d'y penser, mon enfant..... au contraire.

— Puisque vous me le permettez.

— Oui, oui, je le permets.

Sœur Louise sourit en prononçant ces mots, puis elle se leva, dit un adieu affectueux à sa protégée qui le lui rendit à plusieurs reprises, et comme il était bien tard, elle se retira non sans avoir promis de revenir le lendemain.

Demeurée seule, l'ouvrière, quoique l'heure à laquelle elle avait coutume de se livrer au sommeil fût passée depuis long-temps, n'avait aucune envie de dormir, tant elle était agitée par mille pensées diverses, tant ce qu'elle venait d'apprendre l'avait jetée dans un profond étonnement. Une

heure après le départ de son amie, elle réfléchissait et s'étonnait encore ; mais il faut dire à sa louange que, plus elle s'étonnait et réfléchissait, plus elle sentait s'accroître son respect et sa pieuse amitié pour celle qui s'était dévouée pour elle au point de s'humilier à ses yeux, et lorsqu'elle s'endormit, elle avait tout oublié et les événemens de la soirée et le danger qu'elle avait couru, tout, excepté l'histoire de sœur Louise et la résolution qu'elle avait formée après avoir entendu cette histoire.

Le portier de la maison s'était assoupi en attendant la sortie de la religieuse. Aussi fut-ce en se tiraillant les bras qu'il l'entendit lui adresser cette phrase :

— Je vous préviens que mademoiselle Granger quittera sa chambre après le terme.

Stupéfait, il voulait répondre, elle ne lui en laissa pas le temps, elle le pressa de tirer le cordon, et partit. Le bonhomme alors se dit :

— Tiens, c'te idée ! Est-ce que c'est ma faute si c'te jeunesse a compris l'amour de bonne heure. Elle se fâche : à son aise ; tant pire ! Elle est bégueule, tout de même... J' m'en vas me coucher.

Et il se coucha, en songeant pour se consoler aux profits que lui avait valus la promesse de ne laisser monter personne chez la jeune fille, et la manière dont il avait tenu cette promesse.

Nous savons déjà que Fanny n'eut pas besoin de quitter son logement pour entrer dans un autre : nous avons dit que madame Mollier la reprit dans son magasin en qualité de première demoiselle. Nous l'avons vue se montrer dans son nouveau poste à sa sœur, et jusqu'à cette époque rien d'intéressant pour elle ne se passa, qui mérite d'être rapporté.

Quant au jeune homme audacieux dont la passion quelque peu brutale avait failli lui devenir si funeste, Fanny ne le revit pas ; soit qu'il fût honteux de sa violence, et qu'il comprît que de nouveaux efforts seraient vains ; soit peut-être qu'ailleurs il eût trouvé une conquête plus facile, toujours est-il qu'il ne reparut pas à ses yeux. Et la petite, guérie de sa curiosité, fut enchantée de cette disparition. Pendant quelque temps encore elle songea à lui, parce qu'elle le craignait, pas pour un autre motif, et puis après elle l'oublia.

CHAPITRE IV.

Une pensée de Dieu.

> Superstition ou foi vraie, il y a toujours de la religion au fond du malheur.
>
> E. ROBERTS.

Dans le petit salon du faubourg Poissonnière où nous avons introduit le lecteur dans la première partie de ce récit, trois personnes étaient assises devant un feu modeste, un des derniers jours de l'hiver d'après la révolution. Au dehors, une brume épaisse qui avait de la peine à se résoudre en pluie assombrissait l'appartement et venait jeter comme un voile de tristesse sur ces

trois physionomies, bien différentes pourtant de caractère et d'attitude. Cette lumière obscure éclairait plus particulièrement madame Féret, placée à l'angle gauche de la cheminée et presque en face de la fenêtre : par le jeu des muscles de son visage, par le froncement continuel de ses sourcils, par le tremblement de ses lèvres, surtout par la flamme incisive qui jaillissait de ses regards et qui semblait vouloir plonger dans les replis les plus cachés des cœurs de ses deux compagnons, la vieille dame révélait une singulière impatience, et par momens une sourde colère prête à éclater. Sur ses genoux un volume était ouvert, qu'elle lisait sans doute quelques instans auparavant et dont elle avait plié un feuillet sans pouvoir se décider à le fermer.

De l'autre côté de la cheminée, Claire, tournée vers le foyer et protégée ainsi contre l'investigation de sa tante par sa position qui laissait sa tête dans l'ombre, Claire se tenait immobile, en apparence fort indifférente à ce qui venait d'être dit et à l'entretien qui se préparait; mais s'il n'était pas possible d'examiner ses traits et d'y surprendre les secrètes pensées qui l'occupaient à cette heure, cependant, au mouvement de son sein qui accusait de violens battemens de cœur en dépit de ses efforts pour les comprimer, à sa respiration précipitée, au frisson qui parcourait ses membres et

qui quelquefois se traduisait en un léger frémissement, à ces signes imperceptibles mais qui n'échappent point à un observateur habile, on pouvait supposer, sans crainte de s'égarer dans de fausses conjectures, que la jeune fille connaissait le motif et le but de l'entretien qui allait commencer, et aussi qu'elle en redoutait le premier mot; se sentant rougir et pâlir, certes les forces lui manqueraient s'il lui fallait soutenir au grand jour l'examen dirigé sur elle par la vieille dame, qui néanmoins devinait comme si elle voyait.

Assis entre les deux femmes, le jeune mécanicien, Georges Marsault, affectait une contenance calme et assurée; ses yeux, qui ne se baissaient pas sous le regard scrutateur de sa voisine de gauche, se troublaient et trahissaient une émotion involontaire alors qu'il les reportait du côté opposé sur celle qu'il avait long-temps rêvée pour compagne de sa vie. Dans son maintien, à lui, il y avait de la crainte et de l'espoir; mais ce qui dominait c'était l'espérance, car maintenant il se croyait fort. On ne reconnaissait plus en Georges ce jeune homme timide et naïf, balbutiant et hésitant devant une demande dont le résultat pouvait être le malheur ou la joie de son avenir tout entier; non, à présent il s'était armé de courage en face du danger; il avait foi dans sa constance, dans sa persévérance à chercher, à attendre de

meilleures chances de réussite; d'ailleurs, quand il était venu dans cette maison pour la première fois, il ignorait les idées qui allaient se dresser en obstacles entre lui et le bonheur : aujourd'hui il les connaissait, et peut-être se flattait-il, sinon de les vaincre, du moins d'avoir fait assez pour satisfaire à leurs exigences : lui qui avait compté sur le travail comme moyen de fortune, il avait trouvé sa récompense dans le travail. A vrai dire pourtant, cette fermeté, ou mieux, cette hardiesse que madame Féret taxait d'impertinence, était plutôt calculée que réelle. Quoique singulièrement modifiée par le temps et les réflexions, une passion grande encore vivait dans son cœur.

Georges tenait sa promesse; il avait dit à Claire : Je reviendrai, j'essaierai de nouveau de fléchir votre tante et vous; je subirai un second refus, s'il le faut, mais vous me reverrez. » Et il était là près d'elle; profitant du premier prétexte venu, d'une commission qu'il avait eu l'adresse de se faire donner pour madame Féret par une de ses amies, il revenait encore tenter la destinée, et après s'être acquitté de la commission qui lui avait servi de motif d'introduction, arrivé au moment de s'expliquer, il attendait, ou il n'osait pas. Georges était bien changé, mais il conservait toujours quelque chose de sa nature primitive, composée de candeur et de défiance de lui-même. Il

est aussi besoin d'ajouter, pour compléter l'analyse de sa situation, qu'un sentiment étrange entrait pour beaucoup dans son hésitation de ce moment; il méprisait, il détestait cette femme qui avait accueilli avec mépris sa première demande; il faisait plus, il en avait peur. Ce sentiment, il ne se l'avouait pas, surtout il ne voulait pas le laisser soupçonner aux autres, encore moins à celle qui en était l'objet : telle était sans doute la principale cause de sa réserve.

Le silence durait depuis long-temps entre ces trois personnes si diversement impressionnées en regard de la même pensée : madame Féret continuait son muet interrogatoire; Claire soupirait et demeurait immobile; Georges attendait. Il eût bien voulu ne pas parler le premier, mais tout-à-coup la vieille tante s'agita sur sa chaise avec impatience, ferma son livre, le posa vivement sur la cheminée, et laissa échapper un de ces grognemens inarticulés auxquels on a quelquefois recours, à défaut de paroles, afin de provoquer le dénoûment d'un embarras qui se prolonge; en même temps elle lança au jeune homme le coup-d'œil le plus significatif, qui voulait dire : « Finissons-en : parlez ou sortez. » Celui-ci ne pouvait s'y méprendre; il n'y avait plus moyen de reculer.

— Je parierais, madame, dit-il posément, que vous devinez le but véritable de ma visite.

— Je le crois, monsieur ; répliqua-t-elle en faisant suivre sa réponse d'un bruyant soupir d'allégement qu'il put traduire ainsi : — Ah ! enfin nous y voilà !

Pour Claire, un tressaillement si fort s'empara d'elle qu'elle fut obligée de se tenir au marbre de la cheminée pour ne pas tomber en avant. Georges fit semblant de ne pas y prendre garde, et reprit sur le même ton de tranquillité apparente :

— Il y a long-temps, madame, que je serais venu vous faire cette visite intéressée, car depuis long-temps je crois avoir les moyens de répondre aux objections qu'autrefois vous avez opposées à mes vœux les plus chers; mais les intérêts de mon patron ont réclamé tous mes soins. Notre fabrique s'est ressentie de la crise éprouvée par le commerce depuis la révolution de juillet. Il m'en a coûté, je vous assure, de tant tarder à vous faire part des heureux événemens qui me sont survenus ; mais je me disais : « Mon bienfaiteur, à qui je dois tant, voit le fruit de ses travaux, son honneur peut-être, compromis dans une catastrophe que les fripons exploitent à leur profit et où les honnêtes gens succombent. Il ne s'agit plus de moi, mais de lui seul ; soyons donc tout à lui ; sauvons sa fortune, si c'est possible ; nous songerons après à mon bonheur. » Et c'est ce que j'ai fait tant qu'il a eu besoin de moi. Grâce au ciel

maintenant, madame, nous sommes à l'abri d'un désastre; si de long-temps nous ne gagnons pas, du moins nous ne perdrons rien : c'est toujours un bénéfice par le temps qui court. Nos efforts ont été couronnés du succès; de ce côté-là je suis tranquille, et je puis m'occuper d'autre chose, d'un objet qui n'intéresse que moi seul, dont mon bonheur dépend, d'un objet auquel je n'ai pas cessé un instant de rêver, que vous connaissez, mais qui, vous le concevez, devait, malgré son importance, céder le pas à la reconnaissance due à un bienfaiteur, à un ami, et si bien méritée par toutes les marques d'amitié dont il m'a comblé.

— Au fait, monsieur! s'écria madame Féret dont la patience était mise à une trop rude épreuve par ce long préambule.

— J'y arrive, madame; je voulais seulement me justifier d'un retard involontaire, car d'après ce que j'avais dit à mademoiselle, elle aura pu trouver étrange.... si toutefois elle tenait à ce que j'exécutasse le projet dont je lui avais fait part.

— Comment, Claire, tu as vu monsieur, il t'a parlé, et tu ne m'en as rien dit?

Claire sortant alors de l'atonie morale où elle était plongée, se tourna vers sa tante pour lui répondre, mais Georges ne lui en laissa pas le temps; s'adressant à la vieille dame avec une aisance qui,

certes, ne laissait pas deviner la passion qui bouillonnait au dedans de lui :

— N'en veuillez point à votre nièce, dit-il : je l'ai rencontrée par hasard ; je lui ai parlé malgré elle; elle m'a entendu parce que j'ai été importun, parce qu'elle n'a pas pu faire autrement que de m'entendre.

— Au fait, alors, au fait !

— M'y voici.

La jeune fille, dont l'avenir était en jeu, éprouva une violente secousse qui la fit se rejeter comme mourante en arrière sur le dossier de sa chaise. A cette vue, une sorte de désespoir ébranla toutes les fibres sensibles du cœur de Georges, et lui qui s'était juré d'avoir du sang-froid, de disputer pied à pied le terrain à son ennemie, lui qui s'était réduit à calculer avec une femme qui calculait si bien, il abandonna soudain toutes ses résolutions, il ne vit plus que Claire qui souffrait ; cette souffrance raviva la flamme de son amour qu'il avait amortie pour un temps ; enfin il ne s'exprima plus qu'en amant qui supplie, qu'avec la voix de l'amour qui tremble, au lieu de n'employer que l'ascendant qui subjugue, que la raison qui seule peut-être pouvait le sauver. En ce moment critique une voix secrète ne l'avertit pas qu'il allait une seconde fois perdre sa cause ; il continua vivement :

— Vous m'avez déjà refusé, madame, lorsque

je suis venu m'offrir pour époux à mademoiselle Claire ! si vous saviez combien j'ai été malheureux de votre dédain ! Je n'avais plus d'ardeur au travail, j'étais dégoûté de vivre ; mais je ne vous en veux pas : vous aviez peut-être raison pour elle, sinon pour moi... Vous m'avez donc rejeté, renvoyé comme un fou qui ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il veut... Je n'avais plus d'espoir....

— Je sais tout cela, monsieur ; à quoi bon rappeler ?

— Oh ! je me trompe, j'en avais un, c'est-à-dire il m'est venu plus tard, oui, plus tard, lorsque le plus fort de ma douleur a été passé. J'ai songé au motif de votre refus : je n'étais pas assez riche ! Alors je me suis dit : « Pourquoi ne le serais-je pas ? pourquoi ne chercherais-je pas du moins à le devenir ? » Et j'ai redoublé de courage, j'ai passé les nuits pour devenir habile dans mon art ; je n'ai pas perdu un instant. C'est une rude tâche que je m'étais imposée, allez, madame ; mais j'avais du courage, je veux dire de l'amour, et je l'ai remplie sans me rebuter, parce qu'il y avait une voix qui me criait sans cesse à l'oreille : « Travaille, c'est pour l'obtenir ! » Et je triomphais des difficultés, parce que j'avais toujours ces mots écrits dans ma pensée, devant les yeux : « C'est pour elle ! » Enfin, je suis arrivé au but : j'ai vu mes salaires doublés, je me suis acquis une aisance

pour le reste de ma vie. Mais ce n'était pas assez ; je n'étais pas content encore ; il me semblait que j'avais trop peu fait pour mériter le bonheur auquel j'aspirais, et, ne pouvant faire davantage, j'allais de nouveau tomber dans le découragement ; car, avec les idées que je vous savais, je n'aurais certainement pas osé me représenter. Heureusement mon patron, mon second père, ma providence enfin, a eu pitié de moi : le digne homme ! il avait deviné mes tourmens ; oh ! sans lui je ne serais pas ici. Vous vous souvenez peut-être des espérances qu'il m'avait données ?...... je crois vous en avoir parlé dans le temps. Je n'y pensais plus ; d'ailleurs j'aurais mieux aimé ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Là-dessus pourtant il m'a rassuré ; il m'a dit que c'était une récompense accordée à mon zèle, à mes talens, que sais-je ? mais je ne m'y suis pas trompé. Sa généreuse amitié usait d'un prétexte obligeant ; j'ai seulement l'amour-propre de croire que je n'en suis pas tout-à-fait indigne. Enfin j'ai accepté.

— Quoi, monsieur ?

— Ah ! c'est juste : vous avez oublié... Ses bienfaits, madame, un tiers dans les bénéfices, et de jolis appointemens comme directeur des travaux de la fabrique : c'est sur moi que tout roule maintenant, et nous prospérerons, je l'espère. Vous le voyez, je suis riche, dans l'aisance du moins, dans

un état qui ne peut que s'améliorer avec le temps.

— Eh bien?

— Eh bien! madame, donnez-moi votre nièce; elle m'a dit autrefois que votre volonté était la sienne; consentez, elle consentira. Je l'aime toujours, donnez-la moi, donnez-la moi!

— Monsieur Marsault, — répondit la vieille dame en appuyant sur chaque syllabe d'un ton froid et digne, — j'en suis fâchée, vraiment fâchée; mais je ne puis rien pour vous, Claire ne sera jamais votre femme.

— Comment! s'écria-t-il, après ce que j'ai fait, après m'être rendu tel que vous sembliez me désirer, après avoir détruit toutes vos objections, car vous n'en avez pas une à m'opposer, c'est de l'entêtement, un caprice, voilà tout! Oh! non, non, je vous offense, pardon, vous ne vouliez que m'éprouver, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas assez méchante pour briser ainsi toutes mes espérances; vous m'aviez montré un but, je l'ai atteint, il est impossible que vous vous soyez jouée de moi aussi cruellement. Mais mon Dieu, madame, vous ne rétractez pas cette horrible parole, jamais! Voyons, que vous ai-je fait, quel crime ai-je commis, qui m'attire de votre part tant de haine? Voyons vos raisons, madame, vos raisons. On prouve qu'un accusé est coupable avant de le condamner à mort. De quoi m'accusez-vous?

— Je vous ai dit, — répliqua-t-elle d'une voix tremblante de colère, — que vous ne serez jamais le mari de ma nièce : c'est mon dernier mot.

En ce moment, un profond soupir s'exhala de la poitrine de Claire. Était-ce douleur ou joie de se voir délivrée d'une poursuite qui lui déplaisait?

— Votre dernier mot! reprit Georges. En ce cas là, madame, il ne me reste plus qu'à vous dire que vous avez tort.

— Vraiment! — Et madame Féret se leva d'un bond, puis avec un accent où se mêlaient l'indignation et l'ironie : — Ah! j'ai tort! Je serais curieuse de savoir comment vous vous y prendriez pour me le démontrer; mais je n'aime pas qu'on me donne des leçons, monsieur, et vous oubliez que vous êtes chez moi.

— J'oublie tout avec ceux qui n'ont pas de mémoire. Oui, madame, vous avez tort, car j'ai tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de votre nièce, et vous pourriez bien vous repentir un jour.... Et vous, mademoiselle, ne me direz-vous rien, me verrez-vous malheureux sans m'adresser un mot qui me console ou qui me rende plus malheureux encore? Par grâce, par pitié!

Alors la jeune fille se tourna vers lui, jeta sur sa tante un regard presque suppliant, Georges se sentit renaître à l'espoir, au bonheur; déjà elle ouvrait la bouche, elle allait parler....

— Claire, reconduis monsieur, — dit la vieille dame d'une voix impérative en montrant la porte du doigt, et, suffoquant de rage, elle retomba dans son fauteuil.

Georges se leva, Claire obéit. Sur la figure du premier il y avait à la fois du dépit et de la désolation ; quant à la jeune fille, elle était triste, abattue ; machinalement elle passa devant le mécanicien pour accomplir la volonté de sa tante ; celui-ci, avant de sortir du petit salon, lança un dernier coup-d'œil à la vieille, laquelle y répondit par un autre regard inexorable, sans pitié : il vit que tout était fini, et suivit sa conductrice. Mais Claire en ce moment paraissait en proie à une agitation singulière, il semblait qu'un rude combat se livrât en elle ; elle venait d'ouvrir la porte donnant sur l'escalier, le malheureux amant était sorti et s'inclinait pour lui adresser un muet adieu, ne trouvant pas la force de prononcer un seul mot ; alors, faisant un effort prodigieux et prenant tout-à-coup un parti désespéré, comme elle se penchait en lui rendant son salut, elle lui dit bas, bien bas, en même temps que d'un geste de la main elle lui recommandait le silence :

— Demain, à midi, ma tante ne sera pas là, — L'expression de sa physionomie ajoutait : — Revenez.

Il comprit, mais ne se tenant pas pour assez

heureux de ce rendez-vous ainsi donné, et désirant une explication, il voulut balbutier un remercîment, saisir sa main pour la baiser : elle se dégagea vivement et referma la porte. Georges resta sur le palier, stupéfait de surprise et de ce bonheur inattendu. Tout cela se fit en moins de secondes qu'il ne nous a fallu de minutes pour l'écrire.

Après bien des jours, des mois de larmes et de regrets sur sa faute et sur la trahison de son vieux séducteur, la sœur de Fanny avait recouvré un peu de calme et d'énergie. Ces larmes dont madame Féret avait en vain maintes fois demandé la cause, ces regrets d'une faiblesse irréparable, loin d'être un baume à la blessure de son cœur ulcéré, ne faisaient au contraire que l'aigrir davantage, que l'envenimer encore en lui fournissant l'aliment des souvenirs. Elle l'avait senti enfin, elle avait vu clair dans sa position, peu à peu, par degrés, par transitions insensibles du désespoir à la douleur qui raisonne; elle s'était avoué que l'abandon de soi-même est un mauvais moyen de guérison, car elle voulait guérir, car, malgré la ruine de toutes ses brillantes chimères long-temps caressées, malgré la honte d'avoir failli qui seule et non plus accompagnée du dépit d'une chute inutile, lui rougissait le front par momens, car malgré tout, en un mot, à force de

considérer le malheur face à face, il lui avait semblé possible de le vaincre ; elle avait un pied dans le gouffre, mais elle était jeune, et l'habitude de souffrir lui avait appris qu'il n'est jamais trop tard pour faire un pas en arrière, qu'il y a toujours un pardon de prêt pour le repentir. Le jour où cette vérité lui apparut, ce fut comme une rosée bienfaisante qui l'inonda, son âme s'épanouit à une espérance lointaine, il est vrai, mais réalisable, un sang rafraîchi coula dans ses veines, son œil rayonna : elle avait trouvé le remède à ses maux. Long-temps elle s'était concentrée en elle-même, retournant le fer dans la plaie, maudissant le monde et la vie, nourrissant d'incroyables douleurs, méditant à ces douleurs un horrible dénouement ; long-temps ensuite elle avait crié : grâce ! sans savoir à qui elle s'adressait, sans s'attendre à une réponse ; ce jour-là, c'était au ciel qu'elle avait demandé grâce, et au calme qui lui vint après son invocation ardente, elle avait cru la réponse favorable et sa prière exaucée. Ce jour-là aussi, relevant la tête, non sans une sorte de fierté, elle se dit : « J'effacerai tout. »

Morissot s'était tenu pour dûment averti. Non-seulement il n'avait pas reparu chez madame Féret, mais encore il n'avait cherché par aucun moyen à renouer avec Claire. Sans doute, ainsi que nous l'avons donné plus haut à entendre, son

embarras étant le même de rompre ou de tenir des promesses dont l'accomplissement n'avait jamais été dans sa volonté, sans doute il ne demandait pas mieux que d'être délivré, n'importe comment, d'une femme qui commençait à lui devenir à charge; lorsque la jeune fille le surprit en état de flagrante perfidie, il prit peu garde au mépris dont elle l'accabla : dans cette rupture il n'avait vu qu'une chose, à savoir qu'elle ne venait pas de lui : cet accident le dégageait pour ainsi dire de sa parole, et c'était pour lui le principal.

Allant au-devant des questions que sa tante n'eût pas manqué de lui adresser vingt fois le jour sur l'absence du vieux monsieur qu'elle aimait tant et dont elle avait fait le point de mire de son ambition matrimoniale, Claire, dès le lendemain de leur dernière rencontre, avait dit, du ton le plus tranquille qu'il lui fut possible de prendre, qu'elle avait vu M. Morissot, qu'il allait quitter Paris pour long-temps peut-être, appelé par des affaires extrêmement graves dans le lieu de sa naissance. — Il m'a prié de l'excuser auprès de vous, avait-elle ajouté, car son départ est si prompt qu'il ne lui permet pas de venir vous faire ses adieux.

De la sorte, la vieille dame ne se doutait de rien. Seulement, lorsque son regard s'arrêtait sur les yeux rouges et cerclés de noir de sa nièce, elle se

surprenait à penser que Claire aimait Morissot, qu'elle le regrettait; il est vrai que sur-le-champ elle le mettait, lui aussi, de moitié dans ses regrets, et sa conclusion était toujours que, puisqu'il avait de l'amour pour elle, et il en avait : elle s'y connaissait trop bien pour s'y méprendre, il reviendrait un jour ou l'autre, enfin qu'un bon mariage aurait lieu tôt ou tard. Souvent elle avait voulu parler de cette espérance à Claire qui lui imposait silence au premier mot, avec une vivacité sur la cause de laquelle la bonne dame, malgré son expérience prétendue, se trompait toujours. Épanchant alors en dedans le trop plein de son cœur, elle entassait monologues sur monologues, comptant avec elle-même, attendant et se résignant à être heureuse toute seule, sans que les semaines et les mois qui s'écoulaient vinssent attrister par le doute sa longue attente. Une telle croyance si tenace et portée à tout interpréter en sa faveur, ne pouvait que puiser de nouvelles forces dans la tranquillité conquise enfin par la jeune fille qui, ne pleurant plus, devait nécessairement espérer. A cette vue, madame Féret crut, plus que jamais, prochain le jour qui éclairerait le triomphe de ses prévisions.

Mais Claire ! de bien autres pensées l'occupaient : à la suite de sa rentrée en grâce auprès de la Providence, elle avait fait un retour sur son

passé — retour plein d'amertume, — passé si riche d'abord en promesses, puis si sombre, si vide en somme et où une seule place était prise par une faute, par un remords, passé qui pouvait rejaillir si cruellement sur son avenir! — Dans cette rétrospection sévère des années écoulées, elle se démontrait avec fermeté, avec rudesse même, toute l'inanité des moyens qu'elle avait employés pour arriver à ce grand but : le bonheur. Impitoyable pour elle-même, à cette heure que la raison lui était venue par la souffrance, elle marquait chacune de ses erreurs du sceau de sa réprobation; toutes ses idées fausses, celles du moins qu'elle comprenait fausses par leur résultat, elle les rejetait comme autant de piéges; ses yeux étaient ouverts; elle le voyait : cette éducation, ces sentimens élevés qui devaient la conduire dans un sentier fleuri jusqu'à une belle et resplendissante destinée, n'avaient enfanté que mécomptes, désillusions, et qui pis est, que mépris d'elle-même. Oh! puisque Dieu, en accueillant son repentir, avait semblé lui dire qu'il en était temps encore, sa résolution était prise de ne plus écouter sa tante, de ne marcher qu'à la clarté du nouveau jour qui venait de luire à ses yeux. Elle le voyait aussi : la médiocrité seule pouvait la rendre heureuse; là seulement elle trouvera un port dans l'orage.

Ainsi donc, à dater de ce commencement de

paix, plus de rêves, plus d'orgueilleuses vanités! Non, elle a été lancée dans le monde par une mauvaise route, elle y est tombée déjà, il ne faut pas qu'elle y périsse. — Mais qui donc, ô mon Dieu, lui poussera une planche de salut, qui donc lui tendra une main secourable? Où prendra-t-elle aide et secours pour obéir, quand elle le veut si fortement, à cette inspiration d'en-haut? La réponse à ces questions était toute trouvée : Claire savait quelqu'un qui l'aimait, dont l'amour l'avait touchée autrefois, quoiqu'elle n'eût pas permis à cet amour d'aller chercher un écho dans son cœur alors séduit par de vaines images; Georges, qu'elle avait revu, qui l'aimait toujours malgré le refus de sa tante et ses propres dédains, Georges n'avait-il pas dit qu'il reviendrait? Oh! s'il revenait!

Soit attendrissement produit par le malheur dont elle avait été frappée, soit inclination ignorée qui n'attendait que ce moment pour apparaître, toujours est-il que la victime de Morissot, lorsqu'elle put réfléchir aux paroles de Georges, sentit en elle une douce compassion pour cette tendresse si mal appréciée, pour cette constance qui durait en dépit du coup le plus fait pour la briser. Bientôt elle aima le bon et honnête jeune homme qui jadis lui avait offert un bonheur qu'elle n'avait pas compris et qu'elle comprenait si bien à présent.

Et qui sait même? peut-être l'aimait-elle depuis long-temps! Qui sait? à son insu, malgré elle, peut-être pensait-elle à lui jusque dans les bras de son vieil amant! La comparaison était si naturelle et si triste. Quoi qu'il en soit, elle l'aimait aujourd'hui; ce qu'il y a de bien certain encore c'est que la vue de Georges, c'est que la promesse de Georges, avaient été pour beaucoup dans les sages résolutions de la jeune fille; tour à tour incrédule et confiante, elle avait beau se prouver l'impossibilité de son retour, elle y croyait néanmoins, et l'attendait. « Oh! qu'il revienne! » se disait-elle; et le silence qui suivait cette exclamation était plein de grandes et bonnes pensées, d'amour, d'une reconnaissance encore sans objet, mais qui pour cela n'en était ni moins vive, ni moins dévouée.

Ainsi vivaient ces deux femmes, désormais séparées par des pensées qui ne devaient plus se rencontrer. Telle était la situation respective de la tante et de la nièce, lorsque Georges Marsault vint tenter un nouvel essai aussi infructueux que le premier. Mais la jeune fille, tout en se promettant bien de ne plus se laisser guider à l'avenir par l'ambitieuse et inconsidérée madame Féret, n'avait pu subitement se dépouiller de la crainte et du respect que celle-ci lui avait inspirés. Cette espèce d'esclavage amical explique comment, pendant la

visite qui commence ce chapitre, et surtout lors de l'interpellation que Georges lui adressa, elle n'avait pas osé rompre en visière avec celle qui lui servait de mère depuis si long-temps; de-là aussi son recours à la ruse, cette consolation, cet espoir furtivement jeté à l'amant malheureux. Claire pensait qu'il valait mieux attendre à plus tard à faire parler une volonté qui exigerait un consentement. D'ailleurs, il fallait revoir Georges, avant de pouvoir rien décider, — et même, après l'avoir vu, était-il bien certain qu'il y eût à décider quelque chose?

Le mécanicien parti, Claire redoutait un orage: la tempête passa sans éclater sur sa tête. Dévorant sa colère en silence, la vieille dame se mit à achever le volume qu'elle avait fermé une heure auparavant; à la fin de sa lecture, un peu calmée sans doute, ou du moins feignant de l'être, car elle avait peur de ne plus trouver sa nièce à l'unisson de ses idées, et ne voulait pas irriter cette première contradiction, elle aima mieux employer le ton de la douceur qui persuade que celui de la sévérité qui révolte. C'était peine perdue, il est vrai, mais elle l'ignorait.

— Petite, — dit-elle avec une sorte de câlinerie dans la voix, trop étrange en elle pour ne pas être affectée, — ce jeune homme m'a vraiment fait de la peine.

— Ah! — s'écria Claire sortant d'une profonde méditation.

— Oui, et je t'assure que j'aurais consenti à te donner à lui, si cette fois il n'y avait pas pour toi la certitude d'un établissement plus beau et plus désirable. Quant à ce monsieur Marsault, mon Dieu, je lui pardonne volontiers ses réflexions quelque peu insolentes : il était si naturel qu'il ne fût pas maître de ses paroles; je lui pardonne, entends-tu, mais n'en parlons plus.

Un seul mot avait frappé la pauvre fille : aussi fut-ce avec une surprise angoisseuse qu'elle interrompit :

— Une certitude! ma tante; qu'est-ce donc?

— Écoute : tu sais si mes prédictions se réalisent, tu sais si je me trompe dans mes conjectures....

— Oh! oui, je le sais, je ne le sais que trop, — pensa Claire avec amertume; mais rien dans sa physionomie ne révéla cette observation intérieure.

— Eh bien! mon enfant, cette nuit j'ai fait un rêve, un beau rêve! Un homme riche, bien plus riche que ton M. Georges, et qui t'aime certes tout autant que lui, un homme dont l'absence t'a fait verser bien des larmes.... tu comprends de qui je veux parler; M. Morissot enfin était de retour.

Si en cet instant madame Féret eût regardé sa nièce, elle ne se fût pas trompée à l'expression de

mépris et de haine douloureuse qui, à ce nom, brilla dans ses yeux et contracta ses lèvres, expression tellement prononcée qu'elle eût sans contredit coupé court à l'éloquence de la superstitieuse matrone : celle-ci ne la remarqua pas, et continua :

— Je savais d'avance que cela ne pouvait être autrement, mais je suis bien aise de t'apprendre que ce retour est prochain maintenant. Qui sait? demain peut-être. Et ce n'est pas tout, car ce ne serait rien. Il arrive, songe donc, M. Morissot arrive pour t'épouser! Enfin, nous y voilà. L'ai-je assez attendu, l'ai-je assez désiré? C'est là ce qui te convient, ma chère amie : une belle fortune, un mari aimable, un cabriolet : je suis sûre qu'il t'en donnera un. A la bonne heure au moins, tu trouves là ce que tu mérites. Ah! çà, j'espère qu'à présent tu n'es plus fâchée que j'aie éconduit l'autre. Moi, au bout du compte, qu'est-ce que je veux? Ton bonheur, un bonheur digne de toi, pas autre chose. Voyons, es-tu contente? Tu ne me réponds pas?

— Si, ma tante.

— Allons, te voilà donc raisonnable : viens que je t'embrasse.

La réponse de la jeune fille n'avait, dans son esprit, aucun sens : les désirs de la vieille dame lui en prêtèrent un. Satisfaite, elle se tut, et Claire, après avoir été chercher le baiser si peu mérité,

retourna à sa place, toujours sérieuse; elle avait parlé sans que la pensée fût pour rien dans sa parole, uniquement pour parler. En ce moment comme pendant les minutes précédentes, elle s'efforçait de repousser le souvenir de cet homme qui, à part le remords enfermé pour elle dans son nom, lui inspirait du dégoût. A l'aide de ses efforts, elle appelait une autre image, celle du constant ami que le ciel lui avait envoyé pour soutenir et accomplir sa bonne résolution. La noble image finit par chasser la honteuse figure, et alors l'ange tombé, mais qui voulait à tout prix se relever de sa chute, se dit dans son cœur :

— Oh ! oui, demain je lui avouerai tout : que j'ai été coupable, indignement trompée; cet aveu complet et sans ménagement sera une expiation, la plus cruelle punition de ma faute. S'il me pardonne, lui mon juge, si après le pardon il m'accepte pour compagne de sa vie, alors je me dévouerai à une existence utile, je partagerai son sort, ses travaux ; j'aurai de la force, du courage : les remords, le bonheur et son exemple m'en donneront.

Mais s'il ne lui pardonnait pas ! Claire n'allait pas jusque-là. — Oh ! demain, demain ! répétait-elle ; ce sera un affreux supplice, mais il le faut. Mentir à lui, jamais ! Après la miséricorde d'en-haut, je n'ai d'espérance, d'avenir ici-bas que

dans sa pitié à lui, dans son pardon à lui, — elle n'osait pas ajouter : — Et dans son amour. — Qu'il me prenne en pitié ! Après cela les rudes travaux, les privations, la misère même si elle arrive, que m'importe ? J'ai tant à réparer !

Et à la même heure, à la même minute peut-être, Georges, en route pour regagner sa fabrique, se laissait aller à d'étranges, à de funestes soupçons, capables de refroidir une passion plus violente que la sienne. Ces mots : — Demain, à midi, ma tante ne sera pas là, venez ! — ces bienheureuses paroles qui, pendant la première moitié du chemin, avaient incessamment résonné à ses oreilles comme un touchant écho de joie et d'espérance ; cet appel consolant entendu alors qu'il lui semblait que pour lui il n'y avait plus de consolation possible, avaient peu à peu, et nous pourrions à peine dire par quelle suite de pénibles considérations, perdu à ses yeux de leur charme primitif ; à force d'en scruter le sens véritable, à force de les passer au creuset de la réflexion, il se désenchantait. Le passé donnait à Georges le droit de réfléchir : il en vint à voir un piége, ou du moins une arrière-pensée, un calcul, dans le doux avis de la jeune fille. — C'est peut-être parce que je suis riche à présent, — pensa-t-il ; et cette fausse et injurieuse supposition empoisonna sa joie, lui mit de l'amertume dans le cœur,

froissa son amour et le pervertit. Mais après tout, elle était horriblement logique : Elle l'avait dédaigné pauvre, par la seule raison qu'il était pauvre, et aujourd'hui que la fortune lui souriait, aujourd'hui qu'elle avait dû comprendre par l'expérience le vide de ses chimères, elle lui disait : — Venez !

Tout cela n'était-il pas probable ou croyable? cet odieux soupçon n'a-t-il pas une excuse toute naturelle? Georges avait appris à calculer en voyant du calcul dans l'esprit de celle à qui il avait voué un amour candide et désintéressé; lui dont le cœur pur et bon ne contenait d'abord que de fraîches et naïves croyances, lui qui jugeait les autres d'après lui-même, en expérimentant les autres, — et quelle autre, bon Dieu! — avides de trésors qui n'étaient pas ceux de ses rêves, il se mettait, malgré lui, à leur niveau. Sa nature se dépouillait de sa simplicité d'autrefois; en face du mal, il se faisait mauvais. Un pas de plus dans la connaissance des choses et des hommes, et peut-être l'œuvre de démoralisation était accomplie en lui. Claire s'était trompée jadis, il portait la peine de cette erreur; elle revenait à la vérité, il n'avait plus de foi en elle; car une fois sur cette pente, l'instruction est facile, l'entraînement rapide.

Malgré tout, Georges, décidé à ne pas manquer

ce rendez-vous, quel qu'en fût le véritable motif, quel qu'en dût être le résultat, se dit aussi en forme de conclusion :

— A demain!

CHAPITRE V.

La giboulée de mars.

Les nuages après le soleil, l'obscurité
du doute après un éclair d'espérance,
tout, comme dans la nature en malaise,
se suit dans un cœur qui souffre.

BURNS.

Triste comme l'attente
Quand on n'espère plus.

Mme A. TASTU.

Claire s'est levée inquiète et grave, en proie à des pressentimens tour à tour tristes et doux ; elle n'a pas dormi de la nuit, il est facile de le voir à la pâleur de son teint, à l'abattement de ses traits. Pourtant ce n'est pas cette fatigue, produite par l'absence du sommeil qui la courbe, pour ainsi

dire, comme sous un poids énorme ; non, le poids qui l'accable lui pèse au cœur, et la torture morale réagit sur le physique.

Cette jeune fille si légère il n'y a pas long-temps encore, si vaine, si futile, dans l'esprit de laquelle ainsi qu'en un terrain ingrat la semence la mieux choisie, une pensée féconde et sérieuse n'avait pu prendre racine, a fait, dans la nuit qui vient de s'écouler, des réflexions pour un siècle ; elle qui toujours avait regardé la vérité de loin, à travers un prisme adoucissant, ou, pour parler plus juste, qui avait repoussé la vérité comme une chose qui blesse, qui avait fermé les yeux pour ne la pas voir, soit qu'elle la craignît, soit qu'elle l'ignorât, elle s'est trouvée, cette nuit-là, face à face avec la perception vraie et complète de sa position. Elle a interrogé sans détour, sans lâche complaisance, toutes les possibilités de l'avenir, et certaines réponses, si toute espérance ne lui a pas été ravie par elles, ont du moins jeté en son âme le trouble et l'anxiété : il en est une surtout.

—S'*il* ne voulait pas me pardonner ! — Cette question, qu'elle n'avait pas osé aborder la veille, elle se l'est adressée. A vrai dire, la réponse a été confuse, plutôt instinctive que précise, plutôt dictée par la crainte que justifiée par le savoir : n'importe, ce doute, ce vague, ont suffi pour la plonger dans une immense frayeur; à ce moment, elle s'est

presque repentie de sa résolution expiatoire. Puis, lorsqu'elle en venait à songer que reculer serait tout perdre, que d'ailleurs un pas en arrière était désormais impossible, elle reprenait courage, mais ses forces étaient brisées; elle promettait bien de faire la confession offerte au ciel, mais elle aurait voulu en retarder l'instant. Sous le coup de cette angoisse, elle trouvait rapides ces heures d'ordinaire si longues, si lourdes à la douleur qui veille.

Au jour, tout a changé : la lumière lui a fait du bien, a rafraîchi ses idées, chassé les noirs pressentimens, et à l'aspect d'un joyeux rayon de soleil qui, glissant obliquement à travers les rideaux de sa fenêtre, venait scintiller et trembloter sur le mur de sa chambre, elle n'a pu s'empêcher de voir là un heureux présage. Pour son cœur attristé ce lumineux rayon a été comme le messager d'une espérance; dès-lors, quoique parfois elle tressaille au souvenir de ses méditations nocturnes, une singulière énergie brille dans ses yeux, se révèle dans ses gestes, dans ses brusques paroles. Il y a bien encore du doute en elle, — oh! un horrible doute qui l'anéantit; — mais par momens la confiance domine. Ce jour qui doit décider de sa vie entière, qui doit la rendre à jamais heureuse ou misérable à jamais, ce jour elle le contemple, non pas précisément sans terreur, mais animée du vif désir d'être arrivée à la fin. Maintenant, palpitante

d'impatience, elle appelle de tous ses vœux l'heure qui lui semblait fatale et terrible peu d'instans auparavant.

Avec des notions aussi incomplètes du monde réel dans lequel elle n'a jamais vécu, notions, de plus, étrangement faussées et perverties par l'éducation, les mauvaises lectures et les discours mensongers qui ont toujours flatté ses oreilles, il ne faut pas s'étonner si Claire, tout en se jugeant bien vis-à-vis d'elle-même, peut s'abuser sur sa faute eu égard aux autres. Pour elle, cette faute ne paraît pas impardonnable, car cette faute, à ses yeux, appartient moins à elle qu'à celui qui la lui a fait commettre. Par un entier renversement de rôle, elle croit que, si Dieu a le droit de la punir, les hommes ont seulement celui de la plaindre. Elle ne sait pas que c'est le contraire qui est vrai ; elle ignore que pour des chutes comme la sienne, les hommes n'ont pas de pardon. Nous l'avons dit, Claire a pris, — et en pouvait-il être autrement? — les romans pour de l'histoire.

Et puis, Georges, pour elle, ne ressemble pas à un autre homme : c'est un amant, un amant passionné, et celui-là ne peut pas être impitoyable. Lui, il ne verra que le piége où elle est tombée ; sa haine, son mépris, seront pour l'infâme qui a tendu le piége ; sa pitié, ses consolations pour la victime. D'ailleurs, ses regrets à elle, son repentir

d'avoir failli sont si poignans, si sincères! cela ne doit-il pas lui suffire? Ces raisonnemens, ces distinctions puériles de la part de toute autre jeune fille que celle dont nous écrivons l'histoire, Claire les fait dans la naïveté de son cœur; elle ne s'aperçoit pas de la contradiction qui existe entre le sentiment de la non-culpabilité et le repentir : il y a encore de la femme romanesque dans la pénitente qui a ouvert les yeux. Malgré tout, ce qui démontre que peut-être au fond se voit-elle plus coupable qu'elle ne feint de l'avouer, c'est qu'elle tremble en espérant, c'est cette question qu'elle s'est adressée, cette crainte qui la tourmente que Georges, en dépit de tout son amour, ne refuse de lui pardonner. Mais cette crainte, en attestant les subterfuges par lesquels la pauvre abandonnée cherche à se cacher la vérité, est là en même temps pour l'absoudre : ne prouve-t-elle pas à elle seule tout le mérite d'une telle résolution?

Ainsi passent les premières heures de la journée : en proie à une impatience, à une agitation plus vives à chaque instant qui la rapproche de celui du rendez-vous, Claire peut à peine tenir en place; elle va d'une pièce dans l'autre, prend un livre, s'assied, s'efforce de fixer son esprit sur des objets étrangers à celui qui la préoccupe. C'est en vain : le livre, elle n'en lit qu'une page, ou mieux, elle ne lit pas du tout, car les mots frappent ses

yeux sans qu'elle puisse en comprendre le sens. Assise, le repos la tue; il lui faut de l'exercice, et elle recommence ses allées et venues. Puis, c'est trop peu pour elle que cet espace si resserré : elle ouvre sa fenêtre, elle respire du moins! L'air frais et piquant du matin arrive comme une douce rosée à sa poitrine brûlante. Elle se penche dans la rue; le bruit la distrait; mais tout-à-coup elle se rejette dans sa chambre avec une sorte de honte mêlée d'effroi : elle vient de voir monter en voiture la danseuse Césarine dont elle a presque envié le sort quelques mois auparavant. Une bonne pensée a suffi pour tout purifier en elle, jusqu'au regard. Alors, comme il faut un aliment à ce besoin d'étourdissement qui la presse, elle court à son piano, négligé depuis bien des jours; là, ses doigts errent à l'aventure sur le clavier; les notes succèdent sans ordre. Il lui est impossible d'exécuter un morceau entier, même quelques phrases musicales qui forment un sens : tout est décousu, vague, incomplet, mais tout est bruyant. Un déluge de sons tumultueux et pressés jaillit de la table d'harmonie; il semblerait que c'est une gageure de discordance et de confusion. Claire se lasse bientôt de ce jeu sans résultat, et elle revient près de sa tante, lui demande l'heure, et se promène encore.

Madame Féret a remarqué l'agitation de sa nièce;

elle sourit d'un air malin, car elle croit en deviner le motif.

— Qu'as-tu donc, Claire? lui dit-elle, — tu ne peux pas rester une seconde tranquille, il y a quelque chose qui t'inquiète : on dirait que tu désires, que tu attends....

— Moi! — s'écrie la jeune fille en pâlissant, et continuant à marcher pour cacher son trouble.

— Oui, oui, il ne faut pas dire le contraire; surtout il ne faut pas que tu sois honteuse : je sais ce que c'est. Mes paroles d'hier relativement à *quelqu'un*, mon rêve.... Tu y crois donc? Allons, de la franchise et avoue-moi que ton impatience vient de l'attente.

— Eh bien! oui, ma tante, vous avez raison, — répond-elle sans trop savoir ce qu'elle dit.

Et la vieille dame de sourire, et d'ajouter tout bas entre ses dents :

— J'en étais bien sûre!

— C'est onze heures, je crois, qui sonnent à Saint-Vincent-de-Paule, notre pendule retarde, — continue Claire avec négligence; — ne disiez-vous pas que vous aviez à sortir? Dépêchez-vous.

— J'ai le temps, mon enfant. Tu sais qu'il ne m'en faut pas beaucoup pour me préparer : d'ailleurs, j'ai presque envie de rester; ces visites que j'ai à faire m'ennuient. Qu'en dis-tu? Si je les remettais à un autre jour?

— Comme vous voudrez, ma tante; — et Claire a besoin de faire un grand effort sur elle-même pour que le tremblement de sa voix ne trahisse pas son émotion ; — mais il me semble que vous les avez déjà remises bien des fois.

La tante ne réplique pas. Si elle persiste à demeurer, que deviendra la pauvre fille ? Dire son supplice pendant ces minutes qui volent maintenant et qu'elle voudrait retenir, nous n'en avons ni le pouvoir, ni le courage. L'expérience seule de pareils momens en peut faire comprendre toute l'angoisse. Une demi-heure s'est écoulée encore, et la vieille dame ne bouge pas. Claire est en proie à un véritable désespoir : il va venir. Que lui dira-t-elle pour le renvoyer? Et puis, ne croira-t-il pas, n'aura-t-il pas le droit de croire qu'elle a voulu se jouer de lui ? Et s'il est vu ! Que faire, mon Dieu, que faire ?

Cependant, madame Féret se décide, elle s'habille à la hâte, aidée de sa nièce qui voudrait ne pas trop se presser, de peur de donner l'éveil aux soupçons, tandis que ses mains frémissantes redoublent à son insu d'activité. La toilette s'achève.— « Adieu, dit-elle, ne m'attends pas avant cinq heures. » — Elle part : Claire est seule, enfin !

Dix minutes après, Georges qui a guetté dans la rue la sortie de son ennemie, est assis à deux

pas devant celle qui volontairement l'a choisi pour son juge.

Lui aussi depuis la veille a beaucoup réfléchi, et plus il s'est demandé le pourquoi de ce rappel inattendu, plus ses premiers doutes se sont corroborés de l'étrangeté de ce furtif rendez-vous : même, à bien prendre, ces doutes n'existent plus : la certitude, une certitude cruelle, mais exigée par l'évidence, les a remplacés. Il arrive donc résolu à se tenir sur ses gardes, à bien lire dans le cœur de l'astucieuse avant de se livrer, s'étant juré, si dans ce cœur il ne voit pas d'amour, de rompre définitivement avec la jeune fille qui ne lui montre un peu d'intérêt que depuis que sa fortune, à lui, a changé, qui peut-être ne l'accepte que faute de mieux ; il arrive, réprimant les élans de son cœur, affectueux tout juste assez pour ne pas être impoli, cuirassé contre les attaques de la coquette, presque froid.

Tel il était en entrant dans le petit salon ; mais tout cet échafaudage de calculs forcés, de menteuses promesses, croule bientôt : il ne tient pas contre la pâleur, la tristesse répandues comme un voile de souffrance sur le beau visage de Claire, plus beau encore de cette tristesse et de cette pâleur. Georges est touché jusqu'au fond de l'âme à cet aspect ; la voir ainsi accablée, lui qui s'attendait à la trouver un peu confuse d'abord à la vérité,

mais du moins fraîche et agaçante, armée de cette confusion même pour l'attirer et l'enchaîner ! Toutes ses idées sont bouleversées : il ne lui vient pas à l'esprit que cet affaissement peut n'être qu'un piége de plus; sa passion, qu'il a eu tant de peine à tenir assoupie, se réveille; dominé par l'entraînement du moment, poussé par le repentir, il est prêt à se jeter à genoux, à renouveler ses protestations, à lui demander grâce pour l'avoir méconnue, à la remercier de sa bonté, de sa tristesse, de tout. Cette bonté, il n'en est pas digne, cette tristesse qui lui déchire le cœur, elle lui prouve que sa tendresse est partagée, car il est dans une de ces positions où dans chaque chose on voit un signe d'espérance. Il maîtrise néanmoins cette exaltation, et l'instant d'après, comme elle continue à garder le silence, il retient son haleine, il craint de troubler du bruit de son souffle le recueillement dont elle semble vouloir prolonger la durée. Il se dédommage, il est vrai, par les yeux, du frein imposé à ses paroles : il la contemple avec ivresse, avec prière, avec pitié en même temps, et alors il oublie les refus, le dédain, ses longs jours de deuil, ses soupçons, cruels moins pour elle encore que pour lui : ce moment efface tout, il est subjugé, amoureux fou, comme il l'a été autrefois, comme il le sera toujours, il en est sûr !

Sous ce regard fixe et brûlant qu'elle a surpris, et à l'expression duquel elle se méprend, la jeune fille sent toutes ses terreurs lui revenir. Sortant de sa rêverie, rappelée à elle-même, elle a ouvert la bouche à plusieurs reprises, et sur le point d'entamer cet entretien qui doit marquer si profondément dans sa vie, elle hésite, la voix lui manque, les mots expirent sur ses lèvres. Le jeune amant jouit de cet embarras qui lui semble un présage de bonheur.

Quelques phrases indifférentes sont enfin échangées, mais la conversation tarit vite sur ce pied-là et un nouveau silence succède à ce vain effort tenté pour le rompre. Il la regarde encore, elle tressaille sur sa chaise et pâlit, et c'est tout.

— Monsieur Marsault, — balbutie-t-elle voulant en finir, — vous avez dû être bien étonné lorsqu'hier....

— Aussi heureux que surpris, mademoiselle, je vous le jure.

— Peut-être vous ai-je donné une mauvaise opinion de moi en agissant ainsi, en vous recevant en l'absence et à l'insu de ma tante?

— Oh! non, rassurez-vous : je pense seulement que vous avez eu pitié de mon amour, de mon malheur, que vous êtes bonne, et loin de vous nuire dans mon esprit, cela fait que je vous aime plus encore que je ne vous aimais, si c'est possible.

— Tant mieux ! car du moins vous ne croyez pas ce que j'ai craint un instant, mais j'espérais en votre indulgence..... Vous vous souvenez de notre rencontre, de mes larmes, de ce que je vous ai dit....... eh bien ! c'est pour tout vous confier que je vous ai prié de venir...... Mais, mon Dieu ! il y a de ces choses qui font honte à exprimer et je ne sais plus par où commencer : j'avais préparé d'avance mes paroles, je me croyais sûre de ma mémoire... voilà que tout se mêle dans ma tête.... Ah ! monsieur, je suis bien à plaindre !

— Vous, — s'écrie-t-il, — vous si jeune et si belle ! Si je puis vous être utile, parlez : mon existence vous appartient, vous devez le savoir.

— J'ai peur que vous ne changiez de langage quand vous saurez la vérité, — réplique-t-elle d'une voix concentrée.

— Jamais, mademoiselle, jamais !

Et se rapprochant d'elle, il va se mettre à ses pieds, lorsque tout-à-coup abandonnant le ton d'hésitation qu'elle a conservé jusqu'ici et reprenant courage :

— Non, monsieur Georges, non, — dit-elle avec une énergie qui tient du désespoir, — il faut que je vous dise tout. D'abord un aveu est nécessaire pour vous comme pour moi ; cet aveu je vous le dois, et si, après l'avoir entendu, vous persistez toujours, comptez sur moi, je saurai bien

forcer ma tante à donner son consentement....

— Vous consentez donc, vous?

— Vous ne le saviez pas?... — répond-elle avec cette ravissante coquetterie que savent conserver les femmes au fort même des circonstances les plus critiques.

— Que je vous remercie et que je vous aime! Maintenant dites, quoique cette assurance me suffise; mais puisque vous le voulez, dites, j'écoute; peu m'importe! Ce que je vais apprendre ne pourra m'enlever la joie que me donne ce que je sais. Je ne vois rien que mon bonheur : vous serez à moi, mademoiselle, vous serez ma femme! Mais, parlez, car il paraît que c'est d'un obstacle que vous avez à m'entretenir. Ah! s'il ne dépend que de moi...

— De vous seul.

— Alors il n'existe plus, je vous l'atteste par avance.

— Je vous crois, j'ai besoin de vous croire..... Eh bien!... — poursuit-elle, enhardie par l'énergique promesse du jeune homme, — eh bien, si j'avais un pardon à implorer de vous, une faute à me reprocher.... Je veux être franche tout-à-fait.... si j'avais été.... coupable....

A ce mot qui s'échappe avec effort de ses lèvres, Claire se couvre le visage de ses mains, et lorsqu'elle ose regarder Georges en face, elle l'entend répéter :

— Coupable !

— Oh ! oui. Écoutez-moi.

L'instant fatal est arrivé. Elle se recueille, rassemble toutes ses forces ; et lui, quoique un peu troublé, afin de soutenir son courage chancelant, dit toujours :

— Je vous pardonne, mademoiselle, je suis trop heureux pour ne pas vous pardonner tout.

Les yeux baissés, le sein palpitant d'une émotion où il se glisse de l'espérance, Claire va compléter le terrible aveu.... La sonnette qui retentit l'arrête au premier mot.

— Serait-ce ma tante? dit-elle toute tremblante, elle devait cependant rester dehors jusqu'à ce soir.

Mais prenant sur-le-champ son parti :

— Restez ici, monsieur Georges. Eh bien! si c'est elle, tant mieux ! elle saura ce que je pense un peu plus tôt, voilà tout. Je n'ai pas fait de mal, ainsi....

Et elle courut ouvrir.

— Est-ce vous, ma bonne tante? demanda-t-elle.

— Non, ma sœur, c'est moi.... Ouvre donc vite, je suis pressée.

Pendant les complimens et les baisers de bienvenue prodigués par Claire à Fanny, et prolongés à dessein par la première qui hésite à amener sa sœur en présence de Georges, celui-ci réfléchit un

instant à ce qu'il vient d'entendre; cet instant suffit pour refroidir singulièrement son exaltation momentanée. — « Qu'allait-elle m'apprendre? » — se dit-il avec plus de surprise alors que de compassion, avec plus de curiosité que d'amour, tremblant de deviner.

— Ta tante n'est pas ici? — s'écrie l'ouvrière en entrant dans le petit salon; — ma foi, je n'en suis pas fâchée : elle n'est pas très bonne pour moi, ta tante!

Puis apercevant Georges qui s'est levé pour la saluer, et devenant toute rouge en lui rendant son salut :

— Ah! monsieur, pardon, vous m'avez fait peur, je ne m'attendais pas.....

— Il n'y a pas long-temps que ma tante est sortie, — interrompt Claire négligemment, — et monsieur est resté... Mais par quel hasard aujourd'hui dans ce quartier ?

— Par un hasard qui n'est pas heureux, les affaires ne vont pas très bien : je te conterai cela... j'ai profité de l'occasion pour te faire une petite visite. Eh! mon Dieu! il faut bien que je vienne, puisque tu ne viens pas. Si nous étions seules, je te gronderais, Claire. Comment! je t'ai vue à peine deux ou trois fois depuis mon entrée en fonctions : c'est mal : des mois entiers sans pouvoir t'embrasser. Moi, toutes mes journées sont

prises... les dimanches il faut bien que je les passe avec sœur Louise. Et toi, tu ne mets donc jamais les pieds dehors ?

— Je n'ai pas pu, je t'assure que je n'ai pas pu, — répète l'accusée, voyant que Fanny fait un petit geste d'incrédulité ; — d'ailleurs, ne t'ai-je pas écrit ?

— C'est vrai, et je t'en remercie ; mais ce n'est pas la même chose ; enfin, je te crois : je sais que tu m'aimes, cela me suffit. Mais plus je te regarde, plus je te trouve changée : tu es pâle, tes yeux sont fatigués, on dirait que tu as pleuré. Es-tu malade ?

— Oui, c'est cela ; je n'ai pas été bien ces jours derniers, je m'en ressens encore.

— Pauvre sœur !

Et sans faire attention qu'il y a là un inconnu qui la regarde, elle se penche vers Claire et l'embrasse à plusieurs reprises. Après cette effusion touchante, surprenant un regard du jeune homme, et profitant de sa posture qui lui permet de parler sans être entendue :

— Est-ce que ce monsieur, — dit-elle, — serait celui qui devait venir, tu sais ?

— Non ! — répond l'autre, également aussi bas que possible et en rougissant beaucoup : heureusement Fanny ne peut s'en apercevoir, mais du ton de la vérité.

— Dam! il est très bien, et j'avais cru...

— Non, non, tu te trompes.

Persuadée, l'ouvrière n'insiste plus; elle reprend sa place, et la conversation continue presque toujours entre les deux sœurs, Georges n'y lançant qu'un mot çà et là pour se donner une contenance. De temps à autre et tout en causant, Fanny, curieuse de savoir si un examen plus complet sera aussi favorable à l'étranger que l'a été le premier abord, jette sur lui en dessous un coup-d'œil rapide. Sans doute elle est satisfaite du résultat de ses observations, car elle en poursuit le cours à la dérobée, de manière à ne se trahir ni aux yeux de celui qui en est l'objet, ni à ceux de Claire, avec assez d'attention cependant pour ne point remarquer l'embarras de cette dernière, et son trouble qui croît à mesure que les minutes s'écoulent. La jeune fille souffre évidemment de la prolongation de cette visite; déjà elle a essayé de laisser tomber l'entretien, en ne répondant pas aux naïves effusions de la bonne petite qui, préoccupée et non encore parvenue au terme de son examen, ne cesse de babiller. Elle s'agite sur sa chaise, consulte avec anxiété l'aiguille de la pendule qui lui semble courir sur le cadran, fait à Georges des signes qu'il ne comprend pas ou qu'il feint de ne pas comprendre, auxquels néanmoins il tâche de répondre que ce n'est pas sa faute; en

un mot, la nièce de madame Féret est au bout de sa patience.

Quant au mécanicien, il prend plaisir, lui, à étendre la durée de cette interruption d'une scène dont il n'est plus aussi envieux de connaître le dénoûment; il n'est, il faut le dire, nullement contrarié de l'arrivée de l'ouvrière, et, encore impressionné par l'espèce d'effroi que nous avons révélé en lui quelques lignes plus haut, il redoute maintenant son départ. Aussi s'est-il hâté de suppléer au silence affecté de Claire et de relever la conversation prête à languir, ayant, du reste, en cas de récrimination, une excuse toute trouvée dans son désir de ne pas laisser voir à Fanny l'impatience peu obligeante de sa sœur. Soit réalité, soit illusion, à part la différence du blond au brun qui existe entre les jeunes filles, il croit apercevoir dans leurs traits de nombreux points de ressemblance, et cette ressemblance lui cause une étrange émotion. S'étudiant à comparer le visage de l'une au visage de l'autre, il ne sait auquel donner la préférence, car Fanny est bien jolie aussi; elle paraît si bonne, elle est si vive, si gracieuse malgré sa timidité presque enfantine! il y a tant de gentillesse dans ses naïves paroles, tant de pureté dans le timbre argentin de sa voix, tant de sérénité sur son front, de douceur dans ses regards, et en même temps de candeur spiri-

tuelle dans tout ce qu'elle dit, dans ses manières, dans toute son attitude! Lui aussi, de son côté, sans qu'il s'en aperçoive, il la contemple par momens, tout en simulant une entière indifférence, et plus il s'attache à cette contemplation, plus il découvre en elle de grâces naturelles et par cela même plus séduisantes; il n'y a pas jusqu'à cet élan bien simple de tendresse fraternelle dont il avait été témoin tout-à-l'heure qui ne le touche singulièrement : là il voit la preuve d'un cœur sensible et bon.

Le temps passe, et Claire bout d'inquiétude, et Georges, tout entier à ce charme nouveau, est loin de trouver la visite trop longue, lorsqu'il est tiré de son extase admirative par cette exclamation de l'ouvrière :

— Ah! mon Dieu, dit-elle, déjà si tard! Je ne serai jamais revenue aussitôt que je l'avais promis. Et vite, vite, il faut que je m'en retourne. Adieu, Claire! monsieur, je vous salue, adieu! — Mais s'approchant de la fenêtre, elle s'écrie tout-à-coup : — Me voilà bien! il pleut à présent! Il faisait si beau quand j'ai quitté le magasin et tout-à-l'heure encore quand je suis entrée! C'est un fait exprès : comment vais-je faire?

— Quel contre-temps! — dit Claire bas à Georges qui paraît très affecté, — de la pluie ou du départ de Fanny : qui sait?

En effet, au beau soleil du matin a succédé brusquement, sans transition aucune, une bourrasque d'eau neigeuse que le vent balaie avec force dans tous les sens, une de ces giboulées si fréquentes dans ce mois d'équinoxe pendant lequel il n'est pas rare de voir, en un jour, le printemps faire place à l'automne, et l'été de l'après-midi à un soir d'hiver, froid et gris.

— Ma foi! tant pis, cela ne durera pas longtemps : je m'en vais.

— Mais, ma sœur, — réplique Claire, son amitié l'emportant sur son impatience, — tu te mouilleras, tu t'enrhumeras....

— C'est égal.

— Non, prends mon parapluie.

— Oui, et pour te l'envoyer, comment ferai-je? Madame Féret se mettrait dans une belle colère après moi! J'aime mieux me risquer. J'aurai bien vite gagné le faubourg Saint-Denis : j'y prendrai la *citadine*.

— Je ne le veux pas. Écoute : je sais un moyen de nous tirer d'embarras. — Et s'adressant à Georges : — Monsieur Marsault, voudriez-vous être assez bon pour nous rendre à toutes deux un service?

— De tout mon cœur, mademoiselle : parlez...

— Eh bien! conduisez ma sœur jusqu'à la voiture; et revenez vite, — ajoute-t-elle tout bas.

— Mais votre tante ? — répond Georges sur le même ton.

— Ma tante ne rentre qu'à cinq heures. — Puis à voix haute : — De cette manière j'aurai tout de suite mon parapluie : vous me le rapporterez, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, je vous le promets, — réplique-t-il ; car malgré le plaisir secret qu'il éprouve à rester quelques instans de plus avec l'une, il se fait un point d'honneur, une sorte de devoir de revenir écouter l'autre jusqu'au bout.

— Puisque monsieur a la bonté de m'accompagner, allons, j'accepte. Adieu, adieu, chère sœur !... Partons !

Georges et Fanny sont sortis ; Claire se retrouve livrée aux ennuis de l'attente ; mais celle-là du moins ne durera pas long-temps, vingt minutes au plus : le grand, le terrible aveu s'achèvera ce jour-là. A cinq heures du soir Claire attendait encore.

— Qu'est-ce que je te disais hier, qu'est-ce que je te disais ce matin ? — s'écria la vieille dame, rentrant toute radieuse, et trop enivrée de sa joie pour prendre garde à la torpeur effrayante dans laquelle sa nièce était plongée ; — j'avais raison ; mon rêve avait raison. Ne crois plus aux rêves après cela ! Je viens de le voir.

— Qui ? demanda la jeune fille.

— Qui ? Est-ce une question à faire ? Mais laisse-moi m'asseoir ; j'étouffe, je suffoque. Tiens, à propos, voici ton parapluie que la portière m'a remis en passant : tu l'avais donc prêté ?

— Oui, à ma sœur qui est venue....

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? tu as de la peine à parler. Ah ! je conçois, c'est le saisissement. Allons, calme-toi, reprends courage : je te dis que je l'ai vu, j'ai vu M. Morissot ; là, es-tu contente ?

Claire, qui avait relevé la tête, ranimée qu'elle était par cet espoir confus, la laissa, à ce nom, retomber sur sa poitrine ; madame Féret ne fit pas attention à ce changement, ou, pour mieux dire, elle n'y vit qu'une preuve de plus que son propre bonheur était partagé.

— Malheureusement, — continua-t-elle, — je n'ai pas pu lui parler ; il passait de l'autre côté de la rue. J'ai voulu le rejoindre, puis tout d'un coup il m'a échappé... Ah ! s'il m'avait aperçue, je suis bien sûre..... Mais nous devons être tranquilles : nous le reverrons, il faut espérer....

En ce moment un nouveau visiteur arriva à la porte de madame Féret, qui tressaillit ainsi que Claire. Elles se trompaient toutes les deux.

— Comment ! c'est vous, M. Charles ! Qui vous amène ? Nous avons appris dans le temps votre nomination à une sous-préfecture, et par d'autres

que vous encore. Je ne veux pas vous faire de reproche, mais c'est mal de négliger des amis qui ne vous ont pas oublié.

— Pardon ! j'étais si occupé, si pressé.... Ravi de vous voir en bonne santé. Et ma cousine, toujours belle, toujours charmante !

Claire s'inclina pour toute réponse.

— Ah ! çà, — reprit la tante, — j'espère que vous n'en resterez pas là, que vos talens, mieux appréciés, seront mieux récompensés. Vous ne dites rien, mais je devine : sans cela seriez-vous à Paris ?

— Oui, en effet, — répliqua Baudin en déguisant mal un dépit concentré, — il y a du nouveau, vous avez raison.

— Et vous êtes ?

— Je suis destitué.

— Destitué !

Ici Claire mêla son exclamation à celle de sa tante.

— Oui, ces misérables m'ont dépouillé d'une place si bien gagnée, sous prétexte que j'allais trop vite. Je suis accouru pour me faire rendre justice : j'ai trouvé toutes les portes fermées ; mais patience, ils n'iront pas long-temps eux-mêmes...

— Que voulez-vous dire ?

— Que les émeutes ne font que commencer, que ceux qui les ont portés au faîte pourront tout aussi

bien les renverser ; bientôt, j'espère.... gare la culbute !.... Que voulez-vous ? ils lassent la patience du peuple.... Hier au soir, *à la société,* nous avons juré....

— O ciel ! — interrompit la jeune fille —, il n'y a donc pas eu assez de sang versé ?

— Je vous dis, ma cousine, que nous sommes décidés.... Et puis, il y a de la honte à supporter la tyrannie....

— Qui vous enlève votre place, repartit-elle.

— Sans doute, je ne me fâche pas de l'épigramme; car maintenant que puis-je faire ? Mon journal n'existe plus.... Ah ! nous nous remettrons à l'œuvre, et alors....

— Alors, — dit la vieille dame qui l'approuvait du geste, — alors vous serez nommé....

— Ce qu'on voudra; car je suis désintéressé : je n'agis que pour mon pays et pour la liberté. A propos, je viens vous demander à dîner.

— Volontiers, M. Charles, volontiers; à la fortune du pot ! Justement, voici l'heure. Ah ! çà, j'espère que vous nous tiendrez au courant des affaires ; vous pouvez compter sur notre discrétion.

L'ex-sous-préfet promit tout en dissimulant un sourire; l'on se mit à table.

Une semaine, quinze jours se passèrent, et Georges non-seulement ne revint pas, mais encore

ne donna pas de ses nouvelles; même silence de la part de M. Morissot.

Au bout de ce temps, Claire n'attendait plus; madame Féret attendait toujours.

CHAPITRE VI.

Sous un parapluie.

> Dieu ne nous devait pas même les fruits, et il nous a donné les fleurs.
>
> E. ARNOULD.

Bras dessus, bras dessous, ils allaient sans s'adresser une parole ; de temps à autre seulement le regard du jeune homme glissant de côté rencontrait celui de sa jolie compagne de route : alors ils se détournaient subitement, rougissant tous deux et timides.

Pourquoi de la timidité entre gens qui se voyaient ce jour-là pour la première fois, qui avaient un sujet de conversation tout trouvé dans

la pluie neigeuse qui les inondait en tous sens? Pourquoi cette rougeur dont se colorait à de certains momens le front de la jeune fille, et pourquoi ces momens-là étaient-ils toujours ceux où elle surprenait un coup-d'œil de son voisin? Pourquoi aussi cette rougeur était-elle contagieuse? Nous n'en savons rien : eux-mêmes peut-être ne s'en rendaient pas bien compte. Probablement occupés de la même pensée confuse qui cependant les troublait et ne pouvait se traduire par des mots, ils semblaient l'un et l'autre avoir fait la gageure de garder le silence : silence de la pudeur d'une part, de l'autre silence d'un homme qui, en face d'un sentiment nouveau, se retrouve hésitant et craintif comme à un premier amour. Du reste, si le mot *amour* s'est rencontré sous notre plume, nous ne répondrions pas de la justesse de son application : faute de mieux, nous jugeons sur les apparences.

Ils allaient donc, et après une centaine de pas, comme cette taciturnité devenait embarrassante, Fanny jugea à propos d'y renoncer, et ce fut pour prier son cavalier de se hâter : celui-ci, en effet, sans le savoir, sans le vouloir presque, ne marchait que très lentement, tandis que le mauvais temps aurait dû le faire courir.

— Pardon, monsieur, lui dit-elle, je suis pressée......

Il ne parut pas l'avoir entendue, ne répondit rien, et n'obéit pas à la pression du bras qui l'entraînait en avant.

— Vous vous repentez sans doute déjà de votre complaisance, monsieur, car on dirait que vous n'avancez qu'à regret...... Je suis vraiment désolée que ma sœur vous ait ainsi mis à contribution....

Il ne répondit pas encore, et persista dans son allure insouciante. La petite enrageait : — Qu'a-t-il donc à ne rien dire ? pensa-t-elle ; est-ce qu'il le fait exprès ? C'est une chose singulière, je l'aurais cru plus aimable. — Et ce n'était plus d'émotion qu'elle était rouge, ou, pour parler plus juste, cette émotion c'était du dépit, de la colère. Fanny voulut allonger le pas ; sa colère redoubla quand elle se sentit retenue.

— Nous n'arriverons jamais, s'écria-t-elle avec humeur.

Pour le coup son compagnon l'avait entendue ; il sourit ; mais aussitôt, pour réparer cette gaieté intempestive, qui, à bien prendre, pouvait passer pour de l'impolitesse, il balbutia :

— Ne m'en veuillez pas, mademoiselle, j'avais oublié que vous étiez si impatiente. Excusez-moi, et puisque vous désirez marcher plus vite, allons... c'est que, voyez-vous, je ne sais trop à quoi je pensais, mais à coup sûr ce n'était pas à vous

mécontenter, ce que j'ai fait pourtant, si j'en juge par le ton dont vous venez de parler....

— Moi! je vous assure... que si j'ai paru un moment fâchée, je ne le suis plus.... — Et tout bas elle ajoutait : — A la bonne heure au moins, le voilà gentil : ç'aurait été dommage qu'il ne le fût pas....

Ils doublèrent le pas, elle se serrant contre lui, lui la protégeant de son mieux contre l'averse en la couvrant du parapluie au risque de se mouiller lui-même, la soutenant de son bras pour sauter les ruisseaux, l'entourant en un mot des soins les plus attentifs, si bien qu'elle s'en aperçut, et lui fit remarquer que ses habits étaient tout trempés.

— Je ne veux pas, monsieur, que vous attrapiez du mal pour moi, dit-elle.

— N'ayez donc pas peur, ce n'est rien, mademoiselle Fanny.

— Vous savez mon nom?

— Je l'ai entendu, je l'ai retenu... c'est un très joli nom que celui-là.

— Vous trouvez, monsieur... monsieur...

— Georges Marsault, mademoiselle.

— Georges! J'aime assez le vôtre aussi.

— Vraiment? J'en suis enchanté... Je...

— Pourquoi donc?

— Oh! mon Dieu, je ne sais pas précisément pourquoi, mais ça me fait plaisir.

— Vous plaisantez.

— Du tout, du tout, je vous le jure : qu'est-ce qui me forcerait à vous le dire si ce n'était pas vrai?

— Au fait, vous avez raison, c'est une idée comme une autre.

— Comme une autre, si vous voulez, et cependant c'est tout naturel, parce que, voyez-vous, il y a des circonstances, des choses... auxquelles on ne s'attend pas.... certainement on ne s'y attend pas... et ça fait que... N'est-ce pas qu'au bout du compte on est bien libre... si on peut?... Qu'en pensez-vous?

Georges s'embrouillait : ce fut au tour de Fanny de sourire; elle fit mieux, et le jeune homme demeura stupéfait en l'entendant éclater sous cape, malgré ses efforts pour étouffer un rire moqueur.

— Je vous semble ridicule, reprit-il.

— Oh! non, non ; un peu drôle, voilà tout; mais j'ai eu tort. Parlons d'autre chose.

— Je veux bien, mademoiselle, c'est-à-dire que je ne demande pas mieux. Il paraît que mademoiselle est ouvrière.

— Oui, monsieur, lingère, première demoiselle dans un magasin de lingerie.

— Ah!

— Cela vous étonne?

— C'est que si jeune ! mais c'est bien plus joli à votre âge ! Vous devez être fière...

— Non, je suis contente... Et vous?

— Moi, mademoiselle, je suis ouvrier comme vous... mécanicien...

— C'est une belle partie.

— Je ne m'en plains pas ; et de plus chef en second de la manufacture.

— Tiens, comme ça se rencontre !

— Ce n'est pas tout : j'ai une part dans les bénéfices.

— Alors vous avez beaucoup de talent.

— Mon Dieu, non ; j'ai un patron qui m'aime ; c'est à lui seul que je dois ma fortune.

— Je suis sûre, M. Georges, que vous dites cela par modestie.

— Vous êtes dans l'erreur.... Le digne homme! je ne lui rendrai jamais toute la justice qu'il mérite.... Si vous saviez ce qu'il a fait pour moi.... Ah ! mes éloges ne peuvent être au-dessus de ses qualités et de ses bienfaits : aussi je le vénère, je le respecte comme si j'étais son fils.

— Je le conçois, — dit-elle avec un petit air d'attendrissement qui la rendait plus jolie encore; puis en elle-même, tout en regardant Georges en dessous : — Il est reconnaissant, il a bon cœur : oh ! il est bien mieux que je n'avais cru d'abord.

Et en même temps lui aussi il se disait : — Comme

elle est bonne et gentille! Sa figure n'est pas trompeuse ; je l'avais deviné.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

— Oui, M. Georges, — répéta-t-elle presque aussitôt; car leurs réflexions mentales n'avaient pas duré plus d'une seconde ; — oui, je conçois votre tendresse pour un bienfaiteur. Moi aussi... et c'est singulier que nous nous trouvions dans une position à peu près pareille : ne le pensez-vous pas ?

— Oh ! bien extraordinaire ! Mais voyons, dites....

— Comme vous, — la voix de Fanny devint grave, — j'ai une protectrice qui m'a élevée, qui m'a comblée de marques d'amitié, qui m'a servi de mère depuis que j'ai perdu la mienne.

— Tout comme moi, mademoiselle ! Orphelins tous deux, ouvriers tous deux, et tous deux chefs d'atelier, de magasin....

— Ah ! par exemple, je ne gagne pas autant que vous, moi.

— Qu'est-ce que cela fait? Et dire qu'aujourd'hui le hasard nous réunit, nous rassemble ! Le hasard est quelquefois bizarre.

— Je n'en reviens pas....

— Ni moi non plus...

Georges donnait le bras gauche à Fanny qui était ainsi obligée de remonter le sien pour lui

donner plus de facilité à tenir le parapluie. A ce moment, la jeune fille sentit battre le cœur de son compagnon; à son insu, elle fut troublée, presque honteuse de cette découverte. Par un mouvement prompt et inattendu elle s'éloigna de lui; mais aussi rapide qu'elle, il retint de sa main droite ce bras qui voulait fuir, et il s'écria :

— Prenez donc garde, mademoiselle, vous vous exposez à la pluie.... Tenez, votre bonnet...

— Le pied m'avait tourné.

— Ah! mon Dieu, souffrez-vous?

— Non, ce n'est rien.

— Appuyez-vous sur moi davantage : rapprochez-vous... Bien!

Et la main de Georges n'abandonnait pas le bras de sa jolie voisine, et il le serrait comme pour la soutenir, et la fugitive se laissait faire. Le moyen de se fâcher contre celui qui veillait si attentivement sur elle! le moyen de ne pas rester là, tout près de lui, quand il s'efforçait d'empêcher un nouvel accident! Elle resta, quoique tremblante, et ce n'était pas de froid peut-être, tandis que le jeune homme lui répétait pour la rassurer : — Appuyez-vous, ne craignez pas de me fatiguer. — Sa crainte s'évanouit en effet; la minute d'après il n'y paraissait plus. L'entretien continua, mais non plus sur le même ton, vif et léger à présent, avec des rires sur le feint accident

de tout-à-l'heure, chacun des interlocuteurs ayant recouvré son calme habituel ou croyant l'avoir recouvré, ce qui revient au même, pourvu que l'épreuve ne se prolonge pas trop, à moins qu'un mot, frappant droit au cœur, n'aille y mettre à nu le mensonge et réveiller le feu qui dormait sous ce rempart d'insouciance affectée.

Ils causaient, ils riaient comme s'ils se fussent connus depuis long-temps, comme de vieux amis. Rien ne lie, rien ne rapproche aussi vite que la similitude dans les existences, surtout si elles ont été malheureuses, et au fond de toutes les destinées n'y a-t-il pas des larmes? Ici la ressemblance était complète; et puis l'une avait tant de candeur, de naïveté, l'autre désirait si ardemment reconquérir sa naïveté et sa candeur fanées mais non flétries; pour l'un et pour l'autre ce qui est bon avait un attrait si puissant! Deux êtres ainsi moralement disposés n'ont qu'à se rencontrer, à l'instant ils s'unissent par une sorte d'attraction magnétique dans un sentiment de mutuelle affection. C'est ce qui arrivait de Georges et de Fanny.

La connaissance était plus qu'à moitié faite, et il allait falloir se séparer. Ils entraient dans le faubourg Saint-Denis où la petite devait prendre la *Citadine;* après quoi le jeune homme retournerait auprès de Claire : tout cela avait été convenu. Déjà se quitter, quel dommage ! et pour se

revoir, quand? Jamais peut-être. On était si bien ensemble : oh! oui, c'était grand dommage. Si Georges savait la cause de ces regrets qui pour être intérieurs n'étaient ni moins vifs ni moins profonds, certes l'ouvrière l'ignorait. Ses regrets, elle les sentait bien plus qu'elle ne les comprenait.

Parvenus au terme d'une course qui devait laisser des souvenirs dans leurs âmes, Georges était triste, Fanny impatiente, oubliant sa tristesse involontaire pour satisfaire son impatience. On l'attendait au magasin où déjà elle aurait dû être rentrée, tout cédait en son esprit à cette impérieuse nécessité. Leurs regards se dirigèrent en même temps vers le haut du faubourg : Pas de *Citadine!* Puis en se retournant ils virent à trente ou quarante pas devant eux l'énorme voiture qui roulait au grand trot des chevaux sur la pente de la rue.

—Allons, —s'écria la jeune fille, —nous la rejoindrons.

Georges obéit, mais, il faut le dire, avec une lenteur qui permit au lourd équipage chargé sans doute d'autant de voyageurs qu'il en pouvait contenir, de prendre beaucoup d'avance sur eux. Fanny se désespérait. Néanmoins son désespoir se passa bientôt lorsque le mécanicien lui proposa de la reconduire jusqu'à son magasin. Elle sourit d'aise à cette offre.

— C'est pourtant bien loin, objecta-t-elle.

— Qu'importe, — répondit-il. — Croyez-vous que je voudrais vous laisser seule par un temps pareil; et puisque je dois reporter le parapluie chez votre sœur.....

— Au fait, vous avez raison : attendre une autre voiture, ce serait perdre plus de temps encore, même en admettant que j'y trouve une place ; autant vaut aller à pied, mais je crains vraiment d'abuser de votre obligeance.

— Marchons, mademoiselle.

— Marchons, monsieur Georges, — répéta-t-elle déjà toute consolée.

Et ils descendirent le faubourg.

— Bien sûr, — ajouta-elle un moment après, — bien sûr je n'aurais point accepté s'il ne pleuvait plus; mais on dirait que la giboulée ne veut pas en finir de toute la journée. Merci, tout de même, monsieur Georges, merci !

Cet incident, qui rendait le jeune homme si heureux, avait donné un tout autre cours à leurs idées à tous deux; il fallut trois ou quatre minutes de silence pour qu'ils pussent se rappeler ce qu'ils se disaient quelques instans auparavant. Georges ne songeait nullement à renouer l'entretien ; il avait près de lui la jeune fille vers laquelle il se sentait entraîné par un charme aussi doux que puissant, il serrait contre son cœur son bras qui

ne faisait plus le geste de se retirer; de temps en temps il jetait sur sa compagne un regard furtif et plein de feu : pour lui c'était assez. Ce fut donc elle qui parla la première.

— Que disions-nous tout-à-l'heure? — demanda-t-elle, — je ne m'en souviens plus. Aidez-moi, si votre mémoire est plus heureuse que la mienne.

— Nous en étions sur un chapitre bien intéressant, mademoiselle Fanny.

— Lequel?

— Le hasard, je m'explique mal, le bonheur qui fait que nous nous ressemblons presque en tout, vous savez....

— Ah! oui, je me rappelle.... et puis j'ai failli tomber.... et puis vous avez été si bon....

La petite s'arrêta tout-à-coup et tressaillit. On eût dit qu'elle venait de poser le pied sur un serpent. Il eut pitié de son embarras; malgré son innocence, elle lui en sut un gré infini.

— Même malheur au commencement de notre vie, — dit-il, — même existence de travail et de privations; ensuite même bonheur.

— Il n'y a qu'une petite différence, c'est que vous êtes bien plus riche que moi, vous.... Mais je suis contente de mon sort; j'avais des dettes, depuis que je suis première demoiselle je les ai payées : à présent je ne dois rien, c'est tout ce que je désirais.

— Des dettes?

— Certainement.

Alors elle raconta les bontés de sœur Louise, le prêt de deux cents francs, l'engagement contracté par elle, Fanny, de rembourser cette somme au moyen de ses économies, son chagrin de ne pouvoir tenir sa promesse, et aussi sa joie de l'avoir pu faire, et le petit livre de Madeleine, toute son histoire enfin, presque toute voulons-nous dire : n'était-il pas impossible qu'elle rapportât à Georges la scène du jeune homme audacieux dans sa mansarde, non plus que les aventures de sa bienfaitrice; en un mot tout ce dont elle se souvenait, elle le dit. Récit franc et naïf, du reste : elle s'abandonnait au charme de peindre ses chagrins passés; elle dévoilait son cœur aimant et bon, son âme tout entière. Le jeune homme l'écoutait avec un plaisir où d'abord domina la surprise, puis dans lequel il n'y eut plus que de l'enchantement, de l'ivresse. Elle avait fini, il écoutait encore.

— De sorte, — dit-il sortant de son extase, — que vous vous trouvez satisfaite?

— Oh! je ne suis pas ambitieuse, monsieur Georges.

— Et vous ne désirez point vous élever au dessus de la sphère où le sort vous a placée?

— Mon Dieu, non! Où serais-je mieux? Et vous?.. Oh! pardon, ça ne peut pas être la même chose.

— Vous vous moquez... Pourquoi donc?

— C'est qu'avec vos talens...

— Quelle plaisanterie! Mais, raison de plus; si j'ai des talens, je dois les faire valoir, travailler pour être utile. Tel est l'exemple que j'ai reçu de mon patron, je le suivrai.

— L'honnête homme! sœur Louise aussi m'en dit autant...

— La digne dame!

— Oh! ça c'est vrai!... Et comme elle ne me conseille que dans mon intérêt, je lui obéis. A quoi sert de se tourmenter l'imagination, d'envier ce qu'on n'a pas? à rencontrer plus mal, bien souvent. Pour moi, je suis heureuse et je serais joliment difficile si je ne l'étais pas; je ne demande rien, c'est-à-dire, si fait : une seule chose, que ça continue.

— Vous m'étonnez, mademoiselle.

— Pourquoi donc?

— Tant de raison à votre âge, et dans un magasin!

— Est-ce que c'est de la raison? — demanda-t-elle naïvement.

Georges parut plus surpris encore. Elle reprit :

— Dame! je ne sais pas: j'ai été élevée dans ces idées-là.

— De mieux en mieux, — pensait le jeune homme.

Puis tout haut :

— Que je suis aise de vous entendre! Sur ma foi, je ne croyais pas qu'il pût exister une jeune fille comme vous; et vous connaître de pareils sentimens, cela me remplit de joie.

— Vous aviez mauvaise opinion des femmes, monsieur.

— Bien malgré moi, je vous assure; mais vous m'en faites revenir.

— A la bonne heure!

— Et dites-moi. Une chose que je ne comprends pas, c'est que votre sœur, mademoiselle Claire....

— Oh! elle, c'est différent..... Son éducation, ses talens la mettent au-dessus de moi........ vous sentez que nous ne pouvons penser de même.

— Oui, oui, en effet.... Seulement je préfère votre manière de penser, à vous.

— Ah! au fait, chacun a son goût.

— Parlez, mademoiselle, parlez; j'ai tant de plaisir à vous écouter!

Fanny fut sur le point de répliquer : « — Et moi aussi! — » mais elle se mordit la langue, et se contenta de regarder à la dérobée son cavalier qui ne cessait de se répéter à lui-même :

— Oh! oui, quelle différence avec l'autre!

— Vous me croirez si vous voulez, mademoiselle, — dit-il après un court silence, — je ne

donnerais pas pour tout au monde l'avantage que j'ai de vous accompagner aujourd'hui, et le souvenir de cette course me restera long-temps dans la mémoire.

— Vous êtes trop bon !

— Non certainement, c'est vous plutôt...

— Ne trouvez-vous pas, monsieur Georges, — interrompit la petite, — que nous allons d'une vitesse! Je suis tout essoufflée, et le pavé est si glissant : j'ai peur de tomber.

En effet, au temps d'arrêt que fit le jeune homme enchanté, elle soupira longuement pour ne point donner un démenti à ses paroles; mais ce soupir, d'où venait-il : de la lassitude ou d'un trouble bien naturel en pareille circonstance? Le mécanicien ne chercha pas même à le deviner ; il aurait plus de temps à rester avec elle : cela lui suffisait. Ils continuèrent alors leur marche au petit pas.

— C'est pourtant la première fois qu'il m'arrive d'être avec un monsieur dans les rues.

— Et vous en êtes contrariée, peut-être?

— Moi, du tout ; je n'y vois pas de mal. D'ailleurs, je le dirai à ma bonne amie la religieuse : je lui dis tout.

— Et vous faites bien, puisqu'elle mérite votre confiance. Mais revenons à notre conversation....

— Qu'était-ce?

— Vous êtes heureuse, disiez-vous... et ne songez-vous pas... — Il hésitait.

— A quoi?

— A un établissement... Il me semble que vous devriez....

— Là, vous êtes comme sœur Louise à présent; elle me permet de penser au mariage, et vous m'y engagez : c'est drôle!

— Ah! elle vous permet......... c'est qu'elle le désire.

— Je crois que oui.

— Hé bien?

— Eh bien, c'est déjà fait.

— Vraiment!.... — Georges tremblait. — Vous avez sans doute jeté les yeux sur quelqu'un?

— Non, non. Comme vous y allez! J'ai pensé, voilà tout.

— Tant mieux... pour vous!... Après?

— Après... Je vous dis que j'y ai songé, mais...

— Mais?....

— C'est que je serais extrêmement difficile dans mon choix. Que voulez-vous? on a ses idées. D'abord, je voudrais connaître mon monde, savoir qu'il me convient. D'ailleurs j'ai le temps, je ne suis pas pressée. Mon Dieu! quelques années plus tôt ou plus tard, qu'est-ce que ça fait? Avec ça que je n'en grille pas d'envie, comme les demoiselles du magasin qui font des mines aux jeunes

gens pour se faire épouser. Et à quoi ça les avance-t-il, je vous le demande? Elles se font moquer d'elles. Il y en a pourtant qui réussissent, mais je ne suis pas jalouse de leur bonheur et jamais je n'emploierai les mêmes moyens : c'est trop chanceux. Peut-être que je n'arriverai pas si vite : tant pis! Elles courent après des maris; moi je ne sais pas si je fais mieux, j'en attends un.

— Qui ne peut manquer de venir, j'en réponds. Cependant.... Excusez-moi, mademoiselle, si j'ose ainsi vous questionner.... D'après vos prétentions, il faudrait sans doute pour vous plaire qu'un homme réunît des qualités ?...

— Quand le temps sera venu, je verrai, j'examinerai. Au bout du compte, je ne suis pas si exigeante que j'en ai l'air.

— Quelqu'un de riche sans doute?

— Eh non ! Il croirait me faire beaucoup d'honneur, et puis je ne veux avoir de reconnaissance envers mon mari que pour le bonheur qu'il me donnera. Avec de la fortune, d'ailleurs, il en est peu qui s'adresseraient à une pauvre ouvrière comme moi : il faudrait un miracle.

En parlant ainsi, elle souriait. Georges trembla moins fort.

— En ce cas, — poursuivit-il, — vous aimeriez mieux un jeune homme aimable, spirituel? N'est-ce pas, c'est cela : j'y suis.

— Continuez, vous n'y êtes pas : je tiendrais peu à l'esprit, à l'amabilité.

— Comment ?

— Cependant il est bon de vous prévenir que je ne voudrais pas que mon mari fût trop bourru, car alors.... je n'aimerais pas à être battue.

— O ciel ! battue, mais quel serait le monstre capable de....

— On l'a vu, on le voit, et des femmes qui me valent bien. Vous n'êtes pas un habile devineur, monsieur Georges... allez encore !

— Mademoiselle, je suis au bout de mon rouleau, je ne sais plus que dire, je ne vois rien ; vous m'embarrassez.... Ah! un joli garçon! Qu'en dites-vous? D'abord il n'y a plus que cette qualité-là maintenant ; ainsi, vous en convenez, vous auriez du faible pour un gentil garçon....

— Moi ! non, pas trop.... Ah ! je ne donne pas non plus dans les extrêmes, et si l'on m'offrait pour mari un mal-bâti, je vous assure que j'y regarderais à deux fois.... Allez, allez !

— Mais enfin....

— Mon Dieu ! vous me tourmentez.... je ne sais que vous répondre. Mais puisqu'il faut que je parle, tenez, voici ce que j'aimerais dans celui qui me demanderait en mariage : un bon cœur, un bon caractère avant tout, ensuite le reste comme ça se pourrait.... Ah! je me trompe, et j'oublie

quelque chose : je tiendrais aussi beaucoup à ce qu'il m'aimât bien, parce que s'il ne m'aimait pas.....

— Avec vos qualités, mademoiselle, mais il faudrait n'y pas voir clair, être aveugle. Tout le monde vous aimerait.

— Ah ! je n'en demande pas tant.... un seul, c'est assez.

— Alors voilà où se bornent vos vœux. Et dites-moi, si j'osais.... je vous prierais....

— Allez toujours !

— N'avez- vous encore trouvé personne?

— Non.

— Ne pourriez-vous du moins me dire à qui vous voudriez que ressemblât l'original du portrait que votre imagination s'est créé ?

— Ignorante comme je le suis, je me tromperais sans doute au premier aspect.

— Idées que vous vous faites ! Voyons !

— Idées tant que vous voudrez, mais ça n'est pas facile.

— Il me semble pourtant.... Jetez les yeux autour de vous, examinez tous ceux qui passent : n'y en a-t-il pas dans le nombre ?...

Ici l'ouvrière impatientée fit ce que Georges lui demandait ; mais, soit hasard, soit tout autre motif, elle ne put en désigner aucun. Celui-ci était trop grand, celui-là trop petit ; dans l'un c'était le

manque de tournure qui lui déplaisait, dans l'autre, le défaut contraire : une assurance affectée, une démarche compassée qui lui paraissait de la suffisance : nulle part, si loin que ses yeux se portassent, ne s'offrit l'objet de comparaison qu'elle cherchait. A la fin, — et nous n'oserions affirmer que tout cela ne fût pas le résultat d'un calcul, — à la fin donc, lasse de se voir si mal servie par ses rencontres, elle reporta ses regards sur son compagnon de route, et comme celui-ci répétait pour la dixième fois sa question :

— A qui voudriez-vous qu'il ressemblât?

— Eh mon Dieu ! à vous, — répondit-elle, — ça m'est égal.

Si jusqu'à ce moment Georges avait admiré dans Fanny une raison au-dessus de son âge, certes il est permis de croire qu'alors il lui trouva un sens droit, un excellent jugement. Quoique l'aveu de la petite pût passer pour un pis aller, il en fut très flatté néanmoins, et il répliqua :

— Je suis heureux, mademoiselle....

— De quoi ? De m'avoir mis à la torture ?

— Ah Dieu ! si j'avais su....

— Bien, bien ! je n'ai pas de rancune... A présent parlons d'autre chose, de vous par exemple : chacun son tour.

— Me voilà prêt à subir l'interrogatoire que vous êtes en droit, à charge de revanche...

— Je compte en user. Mais vous qui vous moquiez de mon embarras tout-à-l'heure, je suis sûre que vous ne répondriez pas plus aisément que moi.

— Essayez.

— Moi, c'est difficile. Il y a certaines questions qu'une jeune fille n'ose pas adresser à un homme de peur de s'attirer des éloges, et moi qui ne peux pas les souffrir....

— Vrai?

— Je n'ai pas l'habitude de mentir.

— Ni moi non plus... Nouveau point de ressemblance entre nous; mais je ne me fâche jamais, et vous il n'y a qu'un instant...

— Il y avait de quoi, j'espère. D'ailleurs, vous le voyez, je ne vous en veux plus. Commencez.

— Quoi?

— Vous le savez bien. Nous avons assez parlé de mon mari.

— Pour moi, — reprit-il, — si je pouvais choisir ma femme....

— Comment la prendriez-vous : brune ou blonde?

— Je ne regarderais pas à cela précisément.

Pourquoi donc, à cette réponse, la curieuse demeura-t-elle interdite? Elle se remit aussitôt, et :

— J'aime cela, monsieur Georges, vous ne voulez pas me flatter. Tant mieux! Allons, conti-

nuez : j'ai bonne envie de savoir votre goût.

— Je la prendrais.... — balbutia-t-il.

— Eh bien! vous vous arrêtez déjà!.... Qu'est-ce que je disais ?

Et elle éclata de rire comme une folle. En ce moment, une *Citadine* roulait à côté d'eux.

— Faubourg Saint-Jacques ! — cria le conducteur.

— Si vous montiez, mademoiselle, — s'empressa de dire le jeune homme ; — malgré tout le plaisir que j'ai d'être avec vous, je serais désolé....

Fanny continuait à rire. La voiture était loin.

— J'ai fait plus de la moitié de la route à pied, le reste ne me coûtera pas davantage ; et puis le temps est superbe !...

Elle disait vrai. La giboulée avait cessé, le soleil depuis long-temps dardait de chauds rayons sur les pavés qui commençaient à sécher, et le parapluie était toujours ouvert sur la tête des deux promeneurs. Tout entiers à leur conversation, ils ne s'étaient aperçus ni l'un ni l'autre du changement survenu dans la température. Il ferma le meuble désormais inutile, tandis que l'ouvrière d'un ton où perçait une sorte de timidité qui n'était pas exempte de malice :

— Si cela vous ennuie, monsieur Georges, vous pouvez vous dispenser de m'accompagner.... J'irai seule à présent.

Elle se disposait à dégager son bras, il la supplia de le laisser où il était. Elle consentit : elle ne demandait pas mieux peut-être.

— Avec tout ça, vous ne m'avez pas dit.... — poursuivit-elle, revenant à la charge.

— C'est que j'ai peur que vous ne me trouviez bien ambitieux.

— Allons donc! parlez tout de même. J'écoute.... J'attends....

— Vous me permettrez de vous trouver à mon tour un peu pressée.

— Dame! je vous rends la monnaie de votre pièce. Êtes-vous décidé?

— Oui.

— C'est pas malheureux.

— Que l'on m'offre une femme.... dans votre genre.

— Ah!... vous accepteriez?...

— Avec joie, avec un sentiment de bonheur et de reconnaissance!

— Vous parlez ainsi pour n'être pas en reste avec moi.

— Du tout, du tout, je n'y pensais seulement plus. Je dis la vérité, car vous êtes...

— Là! des complimens : je ne les aime pas.

— Mais si ce n'étaient pas des complimens?

— Les hommes disent toujours ça.

— Moi je ne sais pas en faire.

— Tout comme les autres.

— Je vous assure que non.

— Je crois que si.

— Mais, mademoiselle...

— Mais... ne vous fâchez pas... vous me connaissez à peine.

— Aussi désirerais-je vous connaître davantage avant de m'engager...

— C'est raisonnable : à la bonne heure!

— Vous ne soupçonnez donc plus ma bonne foi?

— Hum! je ne sais pas trop..... peut-être oui, peut-être non : qu'est-ce que cela fait? Tout cela c'était pour rire aussi bien de votre part que de la mienne.

— Pourtant, s'il y avait du sérieux?

— Alors, — dit-elle en changeant de ton, — je dirais : tant pis! car nous voici arrivés bientôt.... Assez là-dessus, et recevez mes remercîmens pour la peine que je vous ai causée.

Ils approchaient du terme de leur course. A quelques pas du magasin, l'ouvrière s'était arrêtée.

— Déjà! — disait Georges en insistant pour la conduire jusqu'au bout.

— Il le faut; restez ici. Si l'on vous voyait, ça ferait jaser : il y a de mauvaises langues à l'atelier.

— Adieu donc, mademoiselle.

— Adieu, monsieur Georges.

— C'est ennuyeux : nous étions si bien ensemble.

Elle n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre, et s'éloigna de deux ou trois pas. Tout-à-coup elle se retourna, revint au jeune homme, et le visage empourpré, d'une voix tremblante, avec une charmante naïveté :

— J'ai une prière à vous faire, — dit-elle. — Quoique tout ce que nous venons de dire soit de la plaisanterie, rien que de la plaisanterie, je serais désolée que ma sœur en sût quelque chose. Ainsi, en lui reportant son parapluie, n'en parlez pas. D'ailleurs, ça serait inutile : nous ne nous reverrons peut-être jamais.

— Qui sait ?... — repartit-il.

Elle le regarda un instant pour comprendre le sens de ces deux mots prononcés avec un accent particulier, le salua de nouveau et se dirigea vers le magasin de lingerie; mais avant d'y entrer, elle se détourna, lui envoya de la main un dernier adieu, puis elle disparut.

Georges était resté cloué à sa place jusqu'à ce qu'il n'aperçut plus la jeune fille, retenu là par un charme auquel il obéissait sans chercher à s'en rendre compte. Alors seulement il voulut rassembler ses idées : il ne le put pas. Ce qu'il éprouvait, c'était une émotion ineffable, dans laquelle il entrait de la joie et de la reconnaissance; au-

près de cette candide enfant, il avait retrouvé la fraîcheur première de ses sensations, et il lui en savait un gré !... Sa joie était pure, son cœur battait délicieusement; il ressentait par tout son être ce bien aise qui vous inonde aux jours de la convalescence, après une maladie longue et cruelle, une fièvre de cerveau par exemple, qui vous avait enlevé la mémoire. Il ne se reconnaissait plus, tant depuis une heure il s'était fait en lui un changement complet ! il respirait librement; il se réveillait comme d'une hallucination menteuse et pénible. Certes il y avait de l'agitation dans son âme, mais ce n'était plus ce violent transport qui l'avait rendu si malheureux; non, cette ardeur qui lui mettait du feu dans le sang, cet amour que Claire lui avait inspiré, qui ne lui laissait ni repos ni relâche dans ses souffrances, tout cela n'existait plus; quelque chose de meilleur le remplaçait, quelque chose d'aussi profond, un sentiment aussi grave peut-être, mais plus doux et touchant, onctueux pour ainsi dire.

Claire ! ce nom qu'involontairement Georges avait rencontré dans sa pensée, lui rappela un devoir, une obligation consentie par lui; à ce souvenir il tressaillit. Oh ! maintenant il lui en coûtait de retourner entendre l'aveu de la jeune fille, cependant il se remit en route. Mais peu à peu ses idées reprirent un autre cours et revinrent au mo-

ment où il avait quitté Fanny ; la gentillesse et le jugement, le sens droit et la gracieuse figure de l'ouvrière, il les voyait, il les admirait encore. Puis une comparaison toute naturelle s'offrait dans son esprit entre les deux sœurs, et cette comparaison se résumait par ses deux sensations différentes : il redoutait celle qu'il allait voir, l'autre, il la regrettait.

Peut-on lui faire un crime de cette infidélité apparente ? N'était-il pas, au contraire, bien fidèle à la femme qu'il avait toujours rêvée ? S'il avait cru la trouver là où elle n'était pas, était-ce donc sa faute ? et cette faute, deux ans d'amour sans espoir ne l'expiaient-ils pas assez ? Plus heureux aujourd'hui, Georges était l'homme qui a *longtemps* cherché un trésor, qui le découvrant enfin s'en empare et s'écrie : Le voilà ! et qui en même temps abandonne ce qu'il avait regardé jusqu'alors comme une riche trouvaille.

Mais non, le jeune amant ne s'emparait pas, lui, de son trésor ; son bonheur d'avoir vu Fanny n'allait pas au-delà du regret de l'avoir vue si peu. Quant à des projets pour l'avenir, il n'en faisait pas ; il était trop ému pour calculer, pour arrêter un plan. La reverrait-il ? il ne se le demandait pas; seulement il sentait que ce serait pour lui un grand chagrin de ne pas la revoir. C'était déjà beaucoup qu'une telle perception lui arrivât au

milieu de l'espèce d'extase dans laquelle il se plongeait avec délices; seulement encore il y avait certains mots qu'il se répétait à tout moment : — C'est bien la femme qu'il me faudrait! — N'était-ce pas beaucoup? Certes, de ces mots à un parti décisif il n'y a pas loin : une heure de calme réflexion, et l'on peut conjecturer que le jeune homme verra clair au fond de son cœur, et alors...

Tout en se livrant ainsi à de séduisantes rêveries, il se trouva subitement à la porte de madame Féret : il ne s'en croyait pas si près. Un froid glacial le parcourut des pieds à la tête : entrera-t-il, n'entrera-t-il pas? D'un côté sa promesse, de l'autre un embarras étrange, le poussaient tour à tour et le retenaient. Machinalement et pour se donner une contenance, car dans son trouble il se figurait voir la jeune fille à la croisée qui le regardait, il tira sa montre : — Cinq heures dans cinq minutes! — Il crut s'être trompé. Comment se faisait-il?...... C'est que pour lui le temps avait coulé si vite!

Oui, bientôt cinq heures! ce n'était point une erreur. Georges bénit le ciel de cet accident qui le délivrait d'un poids énorme. — Pas moyen de monter à présent : la tante va revenir, et si elle me trouvait auprès de sa nièce, tout serait perdu.

Cela dit il entra, mais il ne dépassa point la loge du portier auquel il remit le parapluie, avec

prière de le monter chez mademoiselle Granger. Après quoi il franchit lestement le seuil de cette porte, en deçà de laquelle il lui semblait que les pieds lui brûlaient, et, en descendant le faubourg, il s'excusait ainsi vis-à-vis de lui-même de son manque de parole :

— Je lui écrirai que je n'ai pas pu aujourd'hui. Pauvre fille pourtant!.... elle m'a attendu; mais je n'y puis rien faire à présent.... Je reviendrai, puisqu'elle le désire.... D'ailleurs, j'ai promis, quoique peut-être il vaudrait autant qu'elle gardât son secret pour elle... je ne le lui ai pas demandé... Enfin demain.... aussitôt que cela me sera possible... oui... je reviendrai... C'est reculé, voilà tout. Bah! elle est sans doute enchantée du retard : elle avait l'air si émue.... Ah! pauvre fille!....

Puis Georges, — et pourquoi? — s'efforça de ne plus songer à Claire : à l'aide de ses raisonnemens ingénieux, il avait étouffé une voix intérieure qui lui disait qu'il avait des torts à se reprocher, ou, pour mieux dire, il ne voulut pas s'appesantir sur ce qu'il éprouvait en ce moment, et de nouveau l'image de la gentille ouvrière vint occuper toutes ses pensées. Il est probable que son émotion n'était plus assez forte pour l'empêcher de réfléchir et de projeter.

— Eh bien! — lui demanda son patron lors-

qu'il arriva dans la fabrique, — ta course a-t-elle été bonne?

— Très bonne, répondit-il.

— Tant mieux! mon garçon. Et ta femme, est-elle trouvée enfin?

— Ce serait bien possible; mais ce n'est pas celle que je cherchais.

— Ah! — Et le brave homme partit d'un éclat de rire. — Mieux, apparemment?

Georges fit un signe affirmatif.

— Ma foi! je n'en suis pas fâché : d'après ce que tu m'avais appris de cette belle demoiselle, j'avais peur pour toi, en vérité. Non, elle ne me plaisait pas.

Il y eut comme une expression d'impatience et de remords dans le geste par lequel le mécanicien interrompit ces récriminations.

— Allons, soit! — reprit l'autre; mais tu fais bien de m'arrêter, j'allais en dire un mal! J'espère que tu vas me mettre au courant de tes nouvelles amours.

— Oui... plus tard.

— J'entends, tu veux être sûr du succès. A ton aise et au petit bonheur!

Le dimanche suivant, Fanny racontait à son amie la rencontre du jeune homme chez Claire, leur conversation pendant la route, jusqu'aux moindres détails, et cela avec une chaleur qui fit

sourire la religieuse; l'ouvrière surprit ce sourire, et trouva ce jour-là pour la première fois que sœur Louise n'était pas toujours bonne.

— Est-ce que j'ai mal agi en acceptant son bras? dit-elle le cœur gros.

— Non, petite, non.

— Et en lui répondant?

— Pas davantage.

— Alors, vous n'êtes pas fâchée?

— Certainement non.

— C'est que vous riiez tout-à-l'heure.

— Preuve que je suis contente.

— Vrai? moi aussi, allez, ma bonne amie!

Et toute rouge, toute honteuse, elle se tut.

CHAPITRE VII.

Mensonges.

> Et souventes fois voit-on de petits corps animés d'une âme grande.
>
> BRANTOME.

Un grand malheur est arrivé à madame Mollier, la maîtresse lingère de la rue Saint-Jacques : abandonnée de ses pratiques du faubourg Saint-Germain, qui, par bouderie contre le nouveau gouvernement, font la guerre au commerce en ne faisant plus de toilettes, — espèce de combat étrange, où les vainqueurs aussi bien que les vaincus devront porter la peine d'un triomphe qui

aura coûté à ceux-ci leur fortune, à ceux-là des privations de coquetterie et d'élégance ; — privée, disons-nous, de ce haut appui qui pour elle se traduisait chaque mois en bénéfices considérables, la propriétaire du magasin naguère si bien achalandé avait long-temps refusé de croire à la durée de cette opposition passive ; mais la lutte se prolongeant, la digne dame, dans ses momens de mauvaise humeur, ne se gênait pas pour maudire tout haut sa noble clientelle. Elle attendait néanmoins, faisant tête à l'orage, n'achetant de son côté que tout juste pour satisfaire aux rares et minces commandes du présent, occupant ses ouvrières au jour le jour, espérant des temps meilleurs, debout encore, non plus, il est vrai, le front joyeux et couronné de prospérité, mais toujours debout, envisageant l'avenir sans trop d'effroi.

Elle en était là, quand diverses sommes assez fortes qu'elle avait autrefois empruntées pour agrandir son commerce et dont les échéances du remboursement tombaient à des époques très rapprochées l'une de l'autre, lui furent redemandées coup sur coup ; en même temps elle éprouva des pertes, essuya une faillite. Il semblait que, par un accord unanime, tout conspirât contre elle, les hommes et les événemens. Il n'y avait pas un instant à perdre ; une résolution prompte et décisive pouvait seule la sauver : cette résolu-

tion, elle la prit. Pour parer à tous ses embarras, pour ne pas culbuter elle aussi dans le gouffre où s'engloutissaient tous les jours, sous ses yeux, les maisons les plus opulentes et les mieux assises, une ressource lui restait qu'elle a sur-le-champ employée, la ressource d'une réforme complète dans son atelier et dans son magasin.

Fanny était heureuse : depuis la longue course faite au bras du mécanicien, elle pensait à lui, et, à ce souvenir toujours présent, son cœur battait plus vite, une douce émotion s'emparait de son âme, elle s'enivrait des paroles du jeune homme qu'elle entendait encore, et cette fois, loin d'en avoir peur, elle voudrait bien les entendre de nouveau. Mais hélas! il n'a point reparu, n'importe, dût-il ne pas revenir, dût-elle ne jamais plus le rencontrer, elle se trouvait heureuse : elle l'était.

C'est que, sans se l'avouer, elle nourrissait l'espérance du contraire. Il n'y avait pas long-temps de cette bienheureuse promenade, et cependant elle avait pu réfléchir ; elle s'était rappelé le dernier mot de Georges : — Qui sait ? — avait-il répondu lorsqu'elle lui disait qu'ils se séparaient pour toujours sans doute. Ces deux syllabes lui retentissaient incessamment dans les oreilles ; elle y voyait une assurance, une promesse, et voilà pourquoi elle oubliait souvent de surveiller ses compagnes, pourquoi aussi, pendant que les es-

piègles babillaient et folâtraient, elle répétait, la tête penchée sur son ouvrage, avec un léger soupir : « Georges! Georges! » Distraction involontaire, préoccupation bien naturelle! Georges avait été si bon, si attentif, si poli! sans compter qu'il était fort bien. Et puis, elle croyait avoir compris qu'il ne la trouvait pas trop mal non plus : n'était-ce pas assez déjà pour que le même nom revînt toujours à la mémoire et à la bouche de l'ouvrière?

De plus, car à ces momens où l'âme s'ouvre à d'enivrantes impressions rien n'est indifférent, rien ne passe inaperçu, il n'y avait pas jusqu'au son de voix de sa nouvelle connaissance qui n'émût singulièrement la petite : à coup sûr, selon elle, l'accent du jeune homme, d'abord calme et froid, railleur même, n'était pas sans raison devenu touchant et doux. Enfin cette conformité de destinées, cette autre ressemblance de goûts qui de la part de tout autre que Georges n'eût paru à Fanny que de la galanterie, tout cela lui donnait à penser. Dans un cœur pur comme le sien, l'amour devait naître ainsi, tranquillement, sans secousse, grandissant plutôt par l'absence que par la présence de l'objet aimé, s'infiltrant, pour ainsi parler, jusqu'au plus profond de son être par la puissance des souvenirs. Sans contredit, si quelqu'un lui disait : « Vous l'aimez! » elle se récrierait vivement contre une pareille assertion; mais si l'on

ajoutait : « Il ne vous aime pas, lui! » ou bien : « Vous l'avez vu pour la première et la dernière fois; » oh! certes à de telles paroles elle ne répondrait pas, car elle sentirait comme un fer glacé lui pénétrer dans la poitrine, mais elle baisserait la tête, découragée par la perte de sa jeune et fraîche illusion. Pour en finir avec l'analyse de ses sentimens, la passion de Fanny, trop faible encore ou trop naïve pour ne pas se méconnaître, n'attendait qu'une occasion, qu'un mot, pour se révéler à elle-même par la joie ou les regrets ressentis à ce mot, à cette occasion.

Donc, la gentille enfant ne voyant dans l'avenir rien qui dût l'effrayer, n'y voyant au contraire que des motifs d'espérance, se laissait aller à des rêveries gracieuses, souriantes, pleines de sécurité; c'est au milieu de ces rêves que l'a surprise l'annonce du projet formé par sa patronne pour sauver d'un naufrage imminent les débris de sa fortune. Cette réforme nécessaire, indispensable, Fanny doit en être la première victime : non contente de ne garder qu'un petit nombre d'ouvrières, cela ne suffirait pas, madame Mollier veut travailler elle-même de nouveau et se remettre à conduire sa maison. Habituée à se reposer sur sa principale demoiselle des soins subalternes, de la tenue de l'atelier, de la surveillance des travaux, la vieille dame se résout difficilement à en venir

là ; mais il le faut, et Fanny est renvoyée. Si on a besoin d'elle et qu'elle ne trouve pas à se placer ailleurs, on ne manquera certainement pas de l'employer autant qu'on pourra : telle est l'assurance que la petite reçoit en sortant; mais cette assurance est loin de la consoler.

L'abattement et les plaintes ne l'avançaient à rien; par bonheur, ses meubles n'avaient pas été vendus lors de son entrée au magasin : elle n'est donc pas tout-à-fait sans ressources. Un logement est bien vite trouvé ; elle s'y installe aussitôt, puis elle se met en quête d'une nouvelle place. Mais ni son talent dont elle offre l'essai, ni les recommandations de la maîtresse qui la quitte à regret, ni même sa proposition de gagner moins qu'elle ne gagnait, rien n'y fait : ici on lui répond que l'ouvrage manque; là, qu'on a déjà trop d'ouvrières; partout, que les temps sont mauvais, que les émeutes qui courent les rues nuisent aux marchands, que les bourses se resserrent, que les pauvres sont gueux et que les riches se disent pauvres; en un mot, personne ne veut d'elle, et toutes ses recherches demeurent infructreuses. Lasse enfin de courir pour n'essuyer que des refus qui, elle le sent bien, sont commandés par la nécessité, elle se résigne, comme tant d'autres ouvrières dans la même position, à vivre de privations, à attendre, à souffrir; elle se résigne, mais que c'est donc triste !

Elle si joyeuse quelques jours auparavant, elle à qui l'avenir se montrait paré de si riantes couleurs, se voir réduite à une gêne voisine de la misère! Car elle n'a pas, tant s'en faut, autant d'occupation qu'elle le voudrait, et, en outre, le prix du travail est partout diminué : des journées entières inemployées, ou bien un chétif salaire après une nuit de fatigue, voilà son sort maintenant. Pourtant ce n'est pas cela qui l'affecte le plus : pour savoir comment on supporte le malheur, elle n'a qu'à se souvenir de ses premières années, et, quoiqu'elle ait pu en perdre l'habitude, c'est un souvenir qui revient si vite! non, elle subirait un sort plus rude encore sans se plaindre. Ce qu'il y a de pire, ce qui surtout lui met du noir dans l'âme, c'est d'être seule; si elle avait quelqu'un à qui parler, à qui faire part de ses chagrins, quelqu'un même dont elle n'attendrait aucun soulagement : mais personne, personne!

Chose étrange! cette jeune fille qui, tant qu'elle a cru n'avoir rien à redouter du sort, a ignoré l'état de son cœur, cette jeune fille qui rêvait seulement, sans donner un nom à la cause de ses rêves, n'est pas plutôt tombée du haut de sa modeste richesse, qu'elle a pu soudain lire au dedans d'elle-même : aujourd'hui elle sait qu'elle aime le mécanicien, l'infortune a hâté la révélation.

Mais hélas! en même temps que cette révélation,

les doutes, les craintes, tout le cortége des sensations pénibles, des défiances cruelles, est venu l'assaillir. Maintenant elle se demande si elle n'a pas caressé une chimère, s'il est bien vrai que Georges ait fait attention à elle et qu'il ne l'ait pas oubliée. — Je ne l'ai pas revu ! — se dit-elle avec une sorte d'effroi ; et cette pensée, qui naguère a glissé sur son âme sans y pénétrer, lui semble un arrêt irrévocable, une désolante certitude. Et puis, quand bien même il garderait d'elle un léger souvenir, il y a si loin de là à la tendresse, à cette amitié qu'elle éprouve, elle ! Il ne l'aime pas, non, bien sûr, il ne l'aime pas ! Fanny va plus loin encore, car aucune des réflexions douloureuses que peut lui suggérer sa position ne lui est épargnée : en admettant qu'il l'aime un peu, voudra-t-il l'épouser, si toutefois il y a jamais songé, à présent qu'elle est pauvre, qu'elle n'a rien, qu'elle ne peut rien gagner? Il faut le dire, cette pensée est la plus triste de toutes pour l'ouvrière : un pareil soupçon ne l'atteint pas seule, il atteint aussi celui qu'elle s'était plu à parer de générosité; il lui enlève une vertu, et l'aimable petite déplore ce mécompte à l'égal d'un vol fait à elle-même. Que ne donnerait-elle pas, mon Dieu, pour qu'une telle idée ne se fût jamais présentée à son esprit? Que ne donnnerait-elle pas pour pouvoir ne plus songer à *lui?* ou plutôt, —

elle soupire néanmoins en formant ce vœu, — qu'elle serait heureuse dans son malheur si elle ne l'avait pas rencontré ! Que l'amertume de ses méditations serait adoucie par l'absence de cette image qui sans cesse est là, devant elle, qui ne la quitte plus, qu'elle est impuissante à bannir de son pauvre cœur torturé de toutes les manières !

Ainsi, dans ses longues heures de solitude, tout ce qui peut accroître sa peine, Fanny le repasse cent et cent fois dans sa tête; ainsi elle souffre plus encore de ces souffrances morales que des autres, et toujours elle se tait, ne voulant confier son secret à personne, pas même à son amie, celle chez qui elle a trouvé si souvent appui et protection. Il lui faut bien du courage pour garder le silence avec la religieuse; mais, dans cette résolution de réserve vis-à-vis de la Sœur, il y a pour l'ouvrière une sorte d'allégement à ses chagrins, une grande consolation, voulons-nous dire; car ce silence est à présent un devoir, et ce devoir, si rigoureux qu'il soit, elle est décidée à le remplir.

Grâce à ses appointemens de première demoiselle, Fanny depuis long-temps a pu rembourser à sœur Louise les avances que celle-ci lui avait faites pour monter son mobilier et son fonds de garde-robe. Ce n'avait pas été sans un vif senti-

ment de plaisir que l'ouvrière s'était vue quitte avec sa bienfaitrice : désormais ce qu'elle gagnerait lui appartiendrait en propre ; désormais elle pourrait économiser et se mettre quelque chose de côté. Pour en venir là rien ne lui avait coûté ; pour augmenter ses épargnes, elle s'en était tenue au strict nécessaire; ses robes et ses autres vêtemens, elle les avait fait durer le plus possible. Peu coquette, peut-être parce qu'elle savait n'en avoir pas besoin pour être jolie, elle se contentait d'une mise extrêmement simple, et sur ce point peu lui importaient les reproches d'avarice que ses compagnes ne se faisaient pas faute de lui adresser. Du reste, ce système de parcimonie, si l'on veut l'appeler de ce nom, ne lui était pas difficile à suivre : qu'avait-elle besoin de dépenses extraordinaires, elle qui ne sortait de chez madame Mollier que pour aller passer les dimanches avec sœur Louise, et pour cette dernière n'était-elle pas toujours bien ? Pour elle, jamais de bals, jamais de parties de plaisir comme pour les autres ; partant, nul désir de plaire ; d'ailleurs elle savait si bien suppléer, par cet art naturel à toutes les femmes, à ce qui manquait en richesse à sa modeste toilette, que son exquise propreté pouvait être regardée comme de l'élégance. Au fur et à mesure donc qu'elle recevait le prix de son travail, elle le remettait à sa bienfaitrice, qui s'était chargée du ma-

niement de ses fonds : l'emploi que celle-ci en faisait était dirigé par la prévoyance la plus scrupuleuse. Une mère qui veut assurer l'avenir de son enfant n'eût pu agir avec plus de sagesse. Dès qu'elle avait en main le revenu mensuel sur lequel était retenu tout juste de quoi suffire aux dépenses indispensables du mois qui commençait, elle s'en allait le jour même, si c'était un dimanche, placer la somme à la caisse d'épargne, heureuse et fière de voir sa fille, comme elle l'appelait, ajouter insensiblement à sa petite fortune. De cette manière, Fanny se trouvait à la tête de quelques centaines de francs qui s'accumulaient en même temps que le capital grossissait, et du moins elle était certaine que lorsque le moment d'un établissement viendrait pour elle, cet événement ne la prendrait pas tout-à-fait au dépourvu. La religieuse avait dit : « Mon enfant, je te permets de songer au mariage. » Tôt ou tard cette parole devait porter ses fruits, et certes, au gré de celle qui l'avait prononcée, ce ne serait jamais trop tôt : un mariage comme elle l'entendait, avec un homme bon et honnête, qui saurait apprécier les qualités de Fanny, qui l'aimerait et qu'elle aimerait, n'était-ce pas ce qui pouvait arriver de plus heureux à la fille de Madeleine ? Sœur Louise avait assez l'expérience des choses du monde pour savoir qu'aux yeux d'un prétendu, quel qu'il soit, une petite

dot ne gâte jamais rien, et d'avance il fallait user de précaution.

Mais Louise est malade.

Le jour même où, après avoir reçu son congé, Fanny sortait, le cœur gros, du magasin de la rue Saint-Jacques pour aller raconter sa mésaventure à sa seconde mère, celle-ci était rapportée dans sa cellule de la rue des Postes de l'hopital, où, malgré sa faiblesse, elle avait voulu se rendre. Son mal venait de la fatigue, de son zèle charitable qui ne lui permettait pas de songer à elle, tant que ses soins étaient nécessaires aux autres. A son arrivée, l'ouvrière la trouva sur son lit, entourée de trois ou quatre habitantes de la maison. Bientôt un médecin vint qui ordonna le repos le plus complet, un silence absolu autour de la malade; il y avait du danger, et la guérison dépendait du calme d'esprit et de corps que l'on devait s'efforcer de procurer à la sœur. La moindre émotion pouvait lui devenir funeste.

Fanny entendit cet arrêt, et sur-le-champ sa résolution fut prise; elle serra doucement la main de son amie qui lui répondit par un regard plein de résignation, tandis qu'oubliant la recommandation du docteur, elle faisait un effort pour parler. De son autre main la jeune fille lui ferma la bouche, en se penchant vers elle :

— Pas un mot, bonne sœur, — murmura-t-elle

à voix basse, — on l'a défendu, et cela vous ferait mal. Adieu, je reviendrai ce soir, quand l'atelier sera fermé.

Puis, Fanny sortit, non sans avoir supplié celle des sœurs qui s'était constituée garde-malade pour le reste de la journée, de veiller attentivement sur la pauvre Louise.

Le moyen maintenant d'apprendre son malheur à sa protectrice quand une pareille nouvelle lui porterait peut-être un coup fatal; le moyen de lui demander son livret d'inscription pour aller chercher à la caisse d'épargne un peu d'argent; le moyen même de s'emparer de ce livret à la dérobée! Si la malade s'en apercevait, ne faudrait-il pas lui donner des explications, et quelle autre explication si ce n'est que Fanny n'est plus première demoiselle, qu'elle ne gagne pas de quoi vivre, qu'elle est dans le besoin? Pour tout au monde la petite ne voudrait pas être forcée d'en venir là. Son sacrifice sera plein et entier, elle se l'est juré.

Et voilà pourquoi Fanny, quoique possédant une aisance capable de la conduire jusqu'à des temps plus favorables, se trouve pauvre, presque indigente.

Malgré tout néanmoins, le plus grand sacrifice de l'ouvrière n'est pas dans ces privations qu'elle s'impose volontairement : le plus cruel à son cœur

est de ne pouvoir rester sans cesse auprès de la malade, de ne pouvoir la soigner elle-même, d'être contrainte à demeurer loin d'elle, quand loin d'elle rien ne la retient plus, et tout cela pour ne pas faire naître des soupçons fâcheux. Fidèle à sa promesse, Fanny est revenue le soir du jour fatal, et tous les soirs elle revient de même vers huit heures comme après la fermeture du magasin ; tous les matins aussi elle est censée avoir obtenu quelques instans de la maîtresse qui, dit-elle, est bien bonne, puisqu'elle la laisse sortir quoiqu'il y ait beaucoup d'ouvrage. Contente de tous ses mensonges comme un autre le serait d'une belle action, — et qui pourrait dire qu'il n'est pas beau de mentir ainsi ; — elle triomphe, car la religieuse ne sait rien.

Et puis, rentrée dans sa mansarde, elle travaille, ou bien, si elle n'a rien à faire, elle pense à celle qu'elle vient de quitter et qui ne va pas mieux, à elle-même, presque pas cependant, car elle a peur que son courage ne faiblisse en regard de sa triste position ; elle pense à Georges surtout, qu'elle ne peut oublier malgré tous ses efforts pour y parvenir. Ainsi elle passa ses journées, solitaire, sans distraction aucune, vivant de peu, se condamnant à une inaction absolue pour manger moins.

Jusqu'alors s'il lui a fallu se priver, du moins

elle n'a pas encore manqué du strict nécessaire; mais un temps arrive où, après vingt-quatre heures de jeûne, elle sent ses forces l'abandonner, sa constance est à bout, il lui est impossible de résister à la faim qui la presse, plus d'espoir pour elle que dans un aveu à sœur Louise ; elle va descendre, courir, tout dire : que peut-elle faire de mieux?... Tout-à-coup elle s'arrête :

— Je la tuerais, — s'écrie-t-elle. — Non, non! plutôt mourir!

Et se jetant à genoux, serrant convulsivement le petit livre de prières contre sa poitrine, elle invoque, elle appelle à son secours Dieu et Madeleine. Alors un peu calmée, elle cherche un moyen de sortir de l'affreuse situation où elle se trouve. Une idée soudaine lui surgit à l'esprit ; ce moyen de salut, il est là, en sa puissance : comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas vu plus tôt? Vite elle rassemble en un paquet une robe, quelques autres hardes, s'élance hors de son taudis, de la maison, et se dirige... lentement, car, le premier moment d'énergie passé, ses jambes tremblent sous le poids de son corps.... elle se dirige donc à pas lents, s'arrêtant souvent de peur de tomber...

Vers le Mont-de-Piété !

A l'aide de ces emprunts à gros intérêts, l'heure du dénuement est encore retardée. Mais quelque avarice que mette l'ouvrière à ménager cette der-

nière et misérable ressource, elle ne peut la faire durer long-temps, une huitaine de jours tout au plus; et de nouveau la hideuse misère lui apparaît, la misère avec ses dents longues, ses yeux caves et éteints, son visage hâve et jaune, avec ses membres décharnés, et Fanny jeûne encore, et sœur Louise qui ne guérit pas !....

A qui s'adresser ? Toutes ses compagnes de l'atelier, ou bien sont aussi malheureuses qu'elle, ou bien lui feraient payer cher leur pitié si elle n'avait pas honte d'aller l'implorer ; elle a honte aussi de recourir à son ancienne patronne. Car il y a quelque chose de plus fort que la faim, c'est la crainte de l'humiliation ; de plus faible que l'épuisement, c'est l'amour-propre. Elle raisonnait mal sans doute ; au lieu de s'abandonner elle-même, elle eût dû tout faire, frapper à toutes les portes, ne renoncer à l'espoir d'un secours qu'après avoir épuisé toutes les démarches, toutes les formules de demande, de prière même. Et cependant il est si cruel de tendre la main en disant : « J'ai faim ! » si horrible d'avoir à supporter les interrogations banales avant de recevoir l'aumône ! Il y a des êtres qui subiraient mille fois la mort plutôt que de prononcer une telle parole. Ainsi en est-il de l'infortunée ; elle ne sort que pour se rendre auprès de sa bienfaitrice. Victime tout à la fois d'une fausse honte et d'un sentiment de délicatesse que l'on

pourrait taxer d'exagération, elle aime mieux s'éteindre peu à peu, que de dire un mot, un seul. D'ailleurs, il est des instans où sa tête se perd.

Un redoublement de fièvre avait saisi la sœur de charité, et la fille de Madeleine, assise près du lit de douleur, oubliait les tiraillemens de son estomac pour ne voir que le danger de sa seconde mère; c'était à l'une de ses visites du soir. La garde zélée et trop occupée ce jour-là auprès de la malade, avait reculé son dîner jusqu'à cette heure. Profitant de la présence de Fanny, elle courut chercher ce qui devait composer son repas, et de retour, ce repas, elle offrit à l'ouvrière de le partager. Celle-ci allait accepter, mais tout-à-coup elle pensa que l'heure du dîner du magasin était passée.... Pourtant la tentation était grande.... Oh oui, bien grande! mais encore une fois la crainte de se trahir par trop d'avidité la retint : elle refusa.... Et pendant tout le temps que dura le repas, elle eut la tête appuyée sur le lit, tournant le dos à la table, se bouchant le nez et les oreilles pour ne rien entendre, pour ne rien sentir....

Après les jours de tortures, des jours moins mauvais; il était temps : l'espèce d'excitation fiévreuse qui soutenait la généreuse enfant dans cette trop rude épreuve, n'existait plus, elle succombait, et sa sublime maladresse lui serait devenue fatale. Par bonheur, il n'en fut pas ainsi. A dater

de sa dernière crise, la sœur était entrée en convalescence : la guérison sera lente, mais elle est certaine. En même temps aussi l'ouvrage revient pour Fanny, et madame Mollier, touchée de l'état de dénuement où elle la trouve, lui propose de lui en payer le prix d'avance. Pour le coup elle ne se fait pas prier pour recevoir ce qu'on lui donne, et peu à peu, recouvrant des forces et de la santé, l'ouvrière renaît à l'espérance, au bonheur, à un bonheur d'autant plus grand qu'elle a beaucoup souffert.

A présent qu'elle est au-dessus du besoin, Fanny ne songe pas à faire part à Louise du changement survenu dans sa position ; malgré le rétablissement qui s'avance à grands pas, malgré les assurances du médecin qui atteste qu'il n'y a plus rien à craindre, elle tremble à l'idée d'une rechute ; elle peut attendre, elle attendra. Elle continue ses visites du matin et du soir, et c'est avec une joie ineffable qu'elle suit les progrès de cette convalescence tant désirée, demandée au ciel par de si ardentes supplications. Rassurée de ce côté, tranquille sur son propre sort, elle n'a plus rien à souhaiter.

Rien ! En proférant ce mot, lit-elle bien au fond de son cœur ?

Un matin qu'elle vient apporter au magasin de la rue Saint-Jacques sa tâche faite et en prendre

une autre, elle est tout étonnée de voir à une certaine distance la lingère causant sur le seuil de sa porte avec un jeune homme, car ce jeune homme elle a cru le reconnaître. A son approche, la vieille dame s'est penchée à l'oreille de son interlocuteur; celui-ci veut fuir, mais Fanny ne le perd pas de vue, et se trouve à sa rencontre, au moment où, après avoir salué madame Mollier qui rentre aussitôt, il se retourne pour gagner au large et échapper aux regards de l'arrivante.

Elle ne s'est pas trompée : c'est bien Georges Marsault! Elle pousse un cri, et lui, frappé d'une surprise à laquelle se mêle de la tristesse, s'arrête un instant pour contempler les traits pâles encore et amaigris de la jeune fille naguère si rose et si fraîche... un instant, car il semble vouloir l'éviter.

— Ah! — dit-elle, sans prendre garde à son air de contrainte, — je ne m'attendais pas, monsieur....

— Pardon, mademoiselle, — interrompit-il vivement, — je suis pressé, très pressé, pardon... Je devrais déjà être à la fabrique où ma présence est indispensable, et la course est encore longue d'ici à la barrière.

Et sans oser lever les yeux sur elle, il balbutie à la hâte quelques mots du regret qu'il éprouve à la quitter si vite, puis il s'incline et s'éloigne à grands pas.

— Tiens, c'est singulier ! — dit la petite à part elle, en le voyant courir, — pour aller à la barrière il me semble qu'il aurait dû remonter le faubourg, et le voilà qui file du côté de la Place de l'Estrapade. C'est drôle ! il ne sait plus où il en est, bien sûr, de m'avoir rencontrée.... Il n'a pas fait attention à moi.... J'étais pourtant si contente !

Un soupir a clos ce monologue; poussée par la curiosité, elle s'enhardit jusqu'à demander à madame Mollier :

— Vous connaissez donc ce monsieur ?

— Oui, ma petite, — répond l'autre, — nous sommes en relation d'affaire tous les deux.

Et Fanny de répéter en elle-même :

— C'est drôle ! je n'en savais rien.

Le soir de ce jour, sœur Louise semble mieux portante, plus gaie surtout qu'à l'ordinaire.

— Je suis sortie, — dit-elle, la promenade m'a été bonne.

— A pied ?

— Non, en voiture. Et toi, chère enfant, dis-moi : es-tu toujours bien dans ton magasin ?

— Très bien, je vous assure, — répond-elle sans hésiter.

Louise se détourne pour cacher une émotion soudaine, et murmure : — « C'est un ange ! » — en même temps que Fanny : — « Cette pauvre sœur qui paraît si joyeuse, elle serait capable de

retomber malade si je lui disais la vérité. — »

Dix minutes après :

— A propos, c'est demain dimanche, — reprend la religieuse, — tu viendras déjeùner avec moi : nous ne serons pas seules.

— Ah ! Et qui donc ?...

— Des *connaissances* à moi qui sont assez aimables pour vouloir célébrer avec nous ma guérison.

Cela dit, elle change brusquement l'entretien, trop brusquement pour qu'il n'y ait pas là du mystère.

En vérité, ne croirait-on pas qu'aujourd'hui tout le monde s'est donné le mot pour mentir ?

CHAPITRE VIII.

Une nuit et un jour.

> L'ambition, le malheur, et dans quelque coin obscur un doux rayon de pure joie : tout cela pêle-mêle, côte à côte : c'est l'image du monde en peu de mots.
>
> H. Zschokke.

> Il semble alors qu'on vous broie le cœur, après l'avoir souillé de boue et de fiel.
>
> *Adrienne.*

— Citoyen, le mot d'ordre? — Ton nom? — Ta carte?

Et se penchant à l'oreille de chaque arrivant, l'homme placé à la porte en sentinelle recueillait les réponses à ces trois questions; satisfait de ces

réponses, il laissait entrer dans la salle le nouveau venu qui, après avoir distribué, reçu à droite et à gauche les poignées de main fraternelles, se dirigeait vers le membre de la société remplissant les fonctions de secrétaire. Celui-ci alors traçait avec un crayon une croix en signe de présence à la suite du nom indiqué : moyen de précaution en même temps, pour empêcher qu'un étranger, qu'un espion ne s'introduisît dans le sanctuaire. N'était-ce pas assez qu'un faux frère pût se glisser parmi eux sans qu'il fût possible de le reconnaître? Certes c'était trop déjà, et la défiance devait plus que jamais ouvrir les yeux. Aussi ne négligeaient-ils rien pour assurer leur sécurité.

Ceci se passait vers huit heures du soir dans le grand salon de deux cents couverts, enseigne fastueusement hyperbolique, inscrite au mur de la façade en lettres d'un pied de long, d'un restaurant situé près de la barrière d'Enfer, sur le boulevard extérieur. Le maître du lieu, largement payé sans doute pour sa complaisance et les risques qu'il courait, ou peut-être, ce qui est plus probable, partageant les vues des hommes rassemblés chez lui clandestinement; le maître de la maison, disons-nous, avait tout fait pour complaire à ses nocturnes visiteurs : débarrassant la vaste pièce des tables et des siéges qui l'encombraient, il n'avait laissé là de ces meubles indis-

pensables que ce qu'il en fallait pour la circonstance, et un couvert se trouvait dressé sur l'un des côtés de la salle qu'il garnissait dans toute sa longueur; de sorte qu'un espace assez considérable resté libre pouvait contenir ceux des assistans qui aimeraient mieux se promener que s'asseoir.

Un lustre à plusieurs branches suspendu au plafond répandait seul à ce moment une lumière peu éclatante sur les physionomies des convives exacts au rendez-vous; des quinquets accrochés à la muraille devaient à l'heure du repas compléter l'éclairage. Les retardataires arrivaient un à un, par prudence, afin d'écarter les soupçons.

Mais bientôt la liste que le secrétaire tenait à la main se trouva surchargée d'autant de croix qu'elle portait de noms; on n'attendait plus personne; la porte fut fermée au verrou; la sentinelle quitta son poste d'observation, et vint se mêler aux groupes déjà fort animés. Alors une voix recommanda le silence : ils se comptèrent.

Ils étaient cinquante : tous jeunes, à quelques rares exceptions près, tous portant la barbe longue au menton, au cou l'ample cravate noire couvrant la poitrine et cachant le linge, certains même des vêtemens dont le caractère distinctif n'était rien moins que l'élégance; tous, hommes d'énergie et de résolution, amenés là : les uns par l'entraînement de l'âge et la fausse direction don-

née à des idées généreuses, c'étaient les plus jeunes; les autres, esprits inquiets et chagrins par l'amour du changement et par humeur d'opposition guerroyante. Ils conspiraient : beaucoup ayant une première fois vu leurs espérances déçues, par ambition, comptant bien mieux profiter d'une seconde épreuve au jour du triomphe; beaucoup aussi par jalousie, par haine contre les plus habiles ou les plus heureux de la révolution précédente qui maintenant se fortifiaient dans leurs places en riant des dupes et des maladroits; la plupart faute de savoir que faire de plus utile; quelques-uns même sans savoir au juste ce qu'ils faisaient et où pouvait les conduire le jeu chanceux dans lequel ils s'étaient engagés; tous, parlant sans cesse de patriotisme et de désintéressement : chez les plus jeunes, encore sous le coup d'un enthousiasme vrai et pur d'égoïsme, nul doute que la bouche ne servît d'organe à la conscience; mais pour le grand nombre, il est permis de croire qu'il y avait là autre chose que de la bonne foi. Ces mots sonores, à l'ordre du jour dans leurs conciliabules, ils s'étaient habitués à les prononcer devant les *frères et amis* avec un accent de vérité produit par l'exaltation du moment, puis ils les répétaient sans y attacher de sens parce que cela complète admirablement une phrase; mais qui peut affirmer que, seuls à seuls

avec eux-mêmes, descendant au fond de leur pensée, ils ne les traduisaient pas, ces mots, par cet axiome populaire, éternelle raison de tous les bouleversemens d'états, passés, présens et à venir, par cet axiome si naïf et si profond : — *Ote-toi de là, que je m'y mette !* — Tous enfin, quel que fût le secret mobile de la conduite de chacun, réunis pour un même but : la ruine de leurs ennemis, adoptant pour arriver à ce but le même moyen : la révolte, quand le temps opportun serait venu de prendre les armes. Tous, en un mot, liés de cœur et d'âme, prêts à se lever courageusement au premier signal et à marcher comme un seul homme, sauf à compter ensemble plus tard, à l'heure d'après la victoire, sauf à devenir adversaires acharnés si l'événement tant désiré ne répondait pas à leur attente.

Au reste, ils n'en étaient encore qu'à l'espérance, à l'organisation de leur plan.

On le voit néanmoins, la séance de ce soir-là ne devait pas être tout entière consacrée à la politique ; la réunion avait deux fins : comploter et souper ; souper d'abord, comploter ensuite, ou *vice versâ*, ou bien les deux ensemble, de front, suivant les goûts et l'occurrence ; mais enfin, bien vivre si c'était possible, et puis conspirer en forme d'assaisonnement, pour dignement couronner le banquet.

Nous nous trompons : on n'avait pas pour cela attendu le dessert. L'assemblée était tumultueuse; des entretiens particuliers à trois, à quatre interlocuteurs, s'étaient établis sur tous les points du salon; on y discutait chaudement, sans doute quelques mesures à prendre dans les circonstances présentes, sans doute aussi des théories à mettre plus tard en pratique. Déjà ces discussions, qui d'abord avaient été calmes autant qu'elles pouvaient l'être en un tel lieu et entre de tels hommes, commençaient à perdre de cette tranquillité affectée, pour revêtir une physionomie plus mobile, plus agitée, plus grandiose. Déjà des voix s'élevant au-dessus du diapazon ordinaire, éclatant par explosions retentissantes, semblaient en provoquer d'autres à les imiter; un bruit sourd courant de bouche en bouche et montant jusqu'au plafond présageait un orage. Et pourtant aucune parole n'avait rencontré de contradiction; nulle part, au milieu des cinquante assistans, rien qui ressemblât à une divergence dans les idées ne s'était signalé. Nous l'avons dit plus haut, tous ici pensaient de la même manière, employaient ou à peu près les mêmes mots : ce choc d'adversaire à adversaire qui engendre les disputes violentes ne pouvait donc avoir lieu; mais ils s'animaient en parlant, l'ivresse de l'enthousiasme échauffait leurs cerveaux : en fallait-il davantage pour que d'un commun accord ils

sortissent des bornes qu'ils paraissaient avoir posées à leurs discours. C'était un torrent qui bouillonne, qui gronde et qui bat ses digues pour les briser. Eux, ils n'avaient qu'à vouloir.

Soudain, comme par l'effet d'une convention tacite, les groupes se rompirent, et la conversation devint générale.

Oh ! alors, il n'y eut plus de frein aux expressions furibondes; nulle mesure ne fut plus gardée; la rage coulait à pleins bords. S'élançant en toute liberté d'aversion et de colère, chacun jeta sa victime, prise parmi les hommes du pouvoir, dans cette arène d'un nouveau genre, la livrant aux malédictions de la foule, l'attachant au pilori de l'infamie, se disant en cela l'organe du peuple outragé, comme si le jour du jugement et de l'exécution était venu, comme si lui, l'exécuteur, eût été à la fois de droit juge et bourreau; chacun, se constituant vengeur des lois qu'il prétendait violées, s'érigeant à l'avance par la pensée vainqueur dans le combat qu'il appelait de tous ses vœux, usa des priviléges de la victoire en accablant le vaincu du poids de la réprobation publique.

Les gouvernans, ministres et autres, furent ainsi passés en revue, et à chaque nom proclamé, les insultes, les invectives, les épithètes flétrissantes pleuvaient et s'amoncelaient. C'était un pêle-mêle, un échange perpétuel et sans fin de

cris d'indignation et de vengeance, un chaos assourdissant de clameurs distinctes, d'appellations injurieuses, et par-dessus toutes les clameurs, ces mots dominant tout, ces mots lancés à la face des ennemis absens; Trahison! Expiation prochaine, terrible!

Tout ce qu'une espérance long-temps caressée et trompée, tout ce qu'un mépris soigneusement comprimé qui trouve enfin à se faire jour, peuvent avoir mis de fiel et d'exaltation fiévreuse dans le cœur d'un homme persécuté, jaillit à ce moment de ces cinquante bouches vomissant à la fois l'exécration et la menace; les paroles se croisaient, s'entrechoquaient, lancées, reçues, lancées de nouveau, et quelles paroles! Une éloquence brutale et sauvage dans sa conviction et dans son énergie, une éloquence à faire venir le sang aux oreilles, à faire dresser les cheveux sur la tête, à se croire dans une assemblée de fous, si les fous avaient au service de leurs extravagances une aussi cruelle et pressante logique!

Il y avait là pourtant des figures jeunes et douces, des physionomies aussi gracieuses que le permettaient les longs cheveux tombant à plat le long des tempes et dernière le cou en forme de crinières; de ces êtres délicats, presque frêles, qui, si vous les aviez rencontrés dans nos promenades, vous eussent paru occupés uniquement de projets

d'amour et de plaisir. Ceux-là, jaloux de se montrer à l'unisson des autres, grossissaient leurs voix et faisaient rouler leurs yeux d'une façon qui voulait être formidable.

Puis le tour des plaisanteries arriva. Vinrent les sarcasmes, les saillies, les bons mots, les épigrammes, et les traits moqueurs, et les applaudissemens. Les caricatures du jour furent racontées, amplifiées ; quelques-unes furent accueillies au milieu des bravos; d'autres, plus froidement : ces dernières étaient mauvaises, disait-on, moins violentes, aurait-on dû dire. Après quoi, il fallut bien puiser dans son propre fonds, et ce fut un débordement de calembourgs, de couplets improvisés, toutes gentillesses à emporter le morceau. On riait maintenant ; non pas d'un rire franc et bon, mais de ce rire qui crispe les lèvres, rauque et strident, qui glace et épouvante à entendre ; on riait donc, car l'esprit pleuvait à flots, s'aiguisant en pointes mordantes capables de tuer leur homme sur place; mais dans cet esprit il y avait de la boue, au bout de ces pointes, du sang.

Avec cela, penser que là, dans cette réunion d'intelligences si mal employées, à part les brouillons et les ambitieux, il se trouvait d'ardentes et profondes convictions ; que, l'occasion venue, beaucoup se présenteraient pour accomplir l'œuvre jusqu'ici seulement rêvée, et que ceux-là croiraient

bien faire : en vérité, c'est à désespérer de l'avenir ; mais aussi à maudire le passé et le présent. Car, il faut bien le répéter, qui donc les a égarés, ces malheureux, si ce n'est la stupide éducation des colléges, instruction déplorable, en effet, qui, si elle n'a pas pour résultat de créer des ennemis aux institutions actuelles, renvoie certainement au cœur de la société des membres inutiles ?

Et la conversation roulait toujours, rugissait toujours, passant d'un sujet à un autre, le même au fond, par secousses, par bonds impétueux : on eût dit une émeute déchaînée. Les vociférations, les regards flamboyans, le tumulte, rien ne manquait à la ressemblance que le théâtre : ici l'on parle ; dans la rue, avec des armes, on combattrait.

Le président du club, — c'était un jeune homme de trente à trente-deux ans environ, — loin d'user de son autorité pour exhorter ses compagnons, sinon à plus de calme, ce que peut-être il lui eût été impossible d'obtenir, du moins à plus de prudence, les dépassait encore en exagération, en sorties véhémentes. Était-ce chez lui bonne foi ou passion feinte ? La fureur d'énergumène avec laquelle il attaquait le pouvoir provenait-elle de cet amour pour la liberté qu'il faisait sonner si haut, ou du froissement de l'intérêt personnel ; ou bien de ces deux motifs réunis en faisceau, puisant l'un

dans l'autre un redoublement de haine et de rage? Quoi qu'il en soit, à en juger sur l'apparence, nous pouvons croire, sans être taxés de témérité, que ce personnage avait à placer le voile de l'oubli sur un antécédent fâcheux, et que pour mieux parvenir à ce but il employait la tactique ordinaire des adeptes et des convertis. Au reste, son nom répondra mieux que toutes les conjectures aux questions qui précèdent.

Charles Baudin, en effet, n'a-t-il pas servi le gouvernement qu'il cherche à renverser aujourd'hui? Ce titre de sous-préfet, qu'il a porté quatre mois, il lui semble que ses amis vont, s'il faiblit, le lui jeter à la face comme un reproche, comme un stigmate flétrissant. Ces quatre mois qu'il a passés à administrer pour le compte des *tyrans*, il voudrait les retrancher de sa vie. Et cependant il n'a rien négligé naguère, ni les démarches, ni les plaintes, pour que sa place lui fût rendue : par bonheur, nul de ses nouveaux *frères* ne connaît cette particularité.

Devant eux, il s'est posé en victime de l'arbitraire, en victime fière et contente du coup qui l'a frappée, puisque ce coup l'a rendu à ses anciens, à ses véritables sentimens : ils l'ont cru. Mais embrassant, avec toute l'ardeur que peut inspirer le sentiment d'une injustice à ses yeux imméritée, un parti qui lui promet pour l'avenir réparation

et vengeance, il lui importe avant tout de conserver la position qu'il s'est acquise dans ce parti. Aussi ne faiblit-il jamais; au contraire, et s'il se fait une motion violente, incendiaire, c'est de la bouche de Charles Baudin qu'elle est sortie; s'il y a un danger à courir, c'est Charles Baudin qui s'y exposera le premier : il pense qu'on l'observe, et, toujours à la brèche, toujours en avant, il marche....

Où va-t-il?

Suivant lui, à la gloire, ou au martyre qui est aussi une gloire; à la fortune, aux honneurs, dans le nouvel ordre de choses qu'il espère contribuer à fonder, ou à la mort. D'ailleurs, la partie qu'il joue serait à moitié perdue qu'il n'en persisterait pas moins. Impossible, à son âge, de revenir sur ses pas, de se faire une carrière, de se créer un avenir indépendant des événemens; plus impossible encore d'ouvrir les yeux, de renoncer à ces idées acquises qui l'ont jeté dans les chances d'un jeu où il risque aujourd'hui sa tête, de retourner à l'atelier paternel. Non, quand même il le voudrait, et il ne le veut pas, il ne peut descendre à la condition d'artisan; cette idée, si on la lui présentait comme moyen de salut, il la repousserait avec hauteur et dédain; il doit poursuivre, continuer la route où il est entré. Dans l'opinion qu'il sert, dans une autre révolution, est sa dernière,

son unique ressource, et il va, il obéit à une destinée inflexible; il va, parce qu'avec la demi-instruction qu'il a reçue, reculer serait une honte, il y a plus, une impossibilité morale.

Qu'il aille donc !

Dans le salon de deux cents couverts, l'exaspération était à son comble; les voix s'enrouaient à crier : un instant de plus, et il y aura calme plat, faute de poumons.

Trois coups sont frappés à la porte d'entrée : tout le monde se tait... il était temps!

Bonne nouvelle ! c'est le maître du restaurant qui annonce que le souper va être servi : le souper ! ils devaient en avoir besoin. Bientôt la longue table fut couverte de mets; un buffet chargé d'assiettes de rechange et d'un bon nombre de bouteilles fut dressé de l'autre côté de la pièce; puis les garçons sortirent, et de nouveau l'on ferma la porte au verrou. Les convives avaient déclaré qu'ils sauraient bien se passer de domestiques, et se servir eux-mêmes. Chacun prit la place qui lui fut désignée par les commissaires du banquet, et la politique cède le pas à la gastronomie.

D'abord, silence complet : on n'entend que le bruit des cuillers, des couteaux et des fourchettes, et aussi des bouchons qui sortent de leur prison, et puis des verres qui s'entrechoquent en signe de fraternité. Chacun ne paraît plus occupé

qu'à combler le vide produit dans son estomac par deux heures d'excitante fatigue, deux heures de clameurs non interrompues : ils prouvent en ce moment qu'il n'est point de merveilleux apéritif comme la loquacité. Encore une fois, ils avaient besoin de ce temps d'arrêt : béni soit donc le repas qui le leur procure ! L'exercice a été rude, l'appétit s'en ressent. A la bonne heure au moins ! bravo cette fois ! c'est vraiment plaisir de les voir exploiter la souscription patriotique convertie en gigots et en volailles froides. Un morceau n'attend pas l'autre ; ils en prennent pour leur argent. Si le restaurateur a compté sur les restes, il en sera pour ses espérances de bénéfices. Ils vont tous de l'avant, comme diraient nos romanciers maritimes ; pas un retardataire.

Beau spectacle en vérité que celui offert par ces cinquante bouches sans cesse en mouvement, acharnées à cette œuvre de destruction ! Les plats, les flacons se succèdent, et personne ne dit encore : Assez ! et pas un mot n'a été prononcé, si ce n'est pour dire : Merci ! donne ! verse ! — C'est bien !

Sans doute ils vont continuer ainsi long-temps ; sans doute ces cœurs ulcérés, s'épanouissant à l'odeur des mets, au bouquet des vins, oublieront leurs projets de ruine et de mort ; et la gaieté viendra, non plus s'exprimant en éclats sar-

doniques à la vue d'un ennemi qui tombe, mais la gaieté joyeuse, sans souci, sans arrière-pensée, la bonne : conspirer, métier de dupe! Enfin du plaisir, de longs rires, plus de politique!...

Non pas!

La première faim apaisée, quand un commencement de satiété laisse un plus long intervalle entre les morceaux, et que les libations copieuses ont humecté ces gosiers desséchés, alors les langues se délient. Un mot, jeté au hasard, est ramassé par un oisif, envoyé à son auteur qui pérore, et chacun à son tour, puis tous ensemble. Ce mot, c'est comme l'étincelle sur une traînée de poudre : le sifflement gagne de proche en proche, rapide, contagieux ; gare l'explosion!

L'explosion éclate, plus furieuse encore que tout-à-l'heure : à l'exaltation ordinaire se joint une autre ivresse, qui donne à la première un degré de plus de dévergondage et de délire. Le vin semble s'aigrir et se tourner en bile : c'est une fièvre chaude générale.

Le banquet touchait à sa fin. Charles Baudin se leva : à son aspect des *chut!* réitérés coururent de bouche en bouche jusqu'aux deux extrémités de la table, pour indiquer que le président voulait parler ; le silence et l'attention devinrent universels.

Lui, après avoir passé la main dans sa barbe

inculte, promena son regard sur les auditeurs, et d'une voix forte et vibrante :

—Citoyens, dit-il....

Rapporter dans son entier ce discours dont nos lecteurs, en rappelant des souvenirs bien récens, peuvent se faire une idée, nous paraît un hors-d'œuvre inutile.

Seulement on y remarquait ces mots plusieurs fois répétés :

Droits de l'homme.... Souveraineté du peuple.... Égalité.... Liberté.... Oisifs et travailleurs.... Riches et prolétaires.... Bonheur du genre humain....

Et ces phrases :

Une caste insolente se nourrit des sueurs du peuple... L'aristocratie de l'argent nous écrase... La société est gangrenée d'égoïsme... Le cœur du pauvre a seul conservé le germe des vertus... c'est à lui de travailler pour lui-même... Consentir à vivre esclave, n'est-ce pas se ravaler au-dessous de la brute?.... Si le passé nous a fait défaut, si le présent nous manque, l'avenir nous appartient.... Avant d'arriver au règne de la justice et de la raison, le monde doit passer par un baptême de sang.... etc., etc.

Eu égard au sang-froid de l'orateur, à l'énergie calme avec laquelle il débitait ces paroles, il y avait, à tout prendre, en lui une remarquable dignité. Il termina par un appel à tous les courages, invitant ses amis à serrer les rangs, à se tenir

prêts pour une occasion importante, décisive peut-être, et qui ne tarderait pas à se présenter.

En parlant ainsi, en invoquant le bon droit, qui prêterait appui à leur cause, au jour du combat, en offrant le sacrifice de sa vie pour le triomphe des principes qu'ils allaient défendre les armes à la main, Charles était de bonne foi : son regard inspiré croyait voir au-delà de la lutte ; il saluait la victoire....... ou la défaite qui ne serait pas l'anéantissement, qui serait un martyre.

Il se rassit : toutes les mains battirent autour de lui. Tous les verres se remplirent ; d'un bond chaque convive se dressa sur ses jambes, et semblable à un coup de tonnerre, un cri général retentit, qui ébranla les vitres des croisées, qui fit trembler le plafond, et qui s'en alla se perdre au dehors, où il pénétra comme le dernier mugissement d'une tempête lointaine, ce cri :

— Vive la république !

Puis les toasts, puis les chansons.

— Mais, dans l'intervalle d'un toast à l'autre, on put entendre autour de la maison un bruit sourd qui ne semblait pas de bon augure pour la sécurité de l'assemblée. On écouta... plus rien, le bruit avait cessé. La santé fut portée, et les applaudissemens qui l'accueillirent duraient encore, lorsqu'un signal, signal d'alarme convenu d'avance, donné à la porte, vint de nouveau porter l'inquié-

tude au sein du club. On ôta le verrou, et le restaurateur avançant sa tête dans l'entrebâillement :

— Sauvez-vous, — dit-il, — c'est de la troupe envoyée par la police.

Et il se retira.

— Nous résisterons ! — s'écrièrent les plus échauffés.

— A quoi bon ? ce serait de l'imprudence, — ajouta Baudin, dominant le tumulte de sa voix de Stentor, — de l'imprudence sans profit.

Au même instant les soldats du poste voisin, conduits et soutenus par un bon nombre d'agens vêtus en bourgeois et armés d'énormes bâtons, entrèrent dans la salle où régna bientôt une horrible confusion. Ils avaient ordre d'arrêter les conspirateurs ; ceux-ci ne voulurent pas se laisser prendre sans tenter une résistance qui leur offrait des chances de succès. Une lutte s'engagea : elle devint inégale par l'arrivée subite d'un renfort de gardes municipaux. Il fallut alors songer à la retraite ; mais comment ? par où ? Toutes les issues étaient fermées :

Non, pas toutes.

L'appartement, situé au premier étage, s'ouvrait des deux côtés sur le boulevard et sur un jardin faisant partie de l'établissement. Le salut était là, pour quelques-uns du moins, sinon pour tous. Il y eut une halte : c'est que les empoigneurs, s'avan-

çant et faisant tournoyer leurs gourdins, avaient vu dans les mains de leurs adversaires des couteaux qui brillaient; effrayés sans doute, ou reculant devant une terrible responsabilité de sang, ils s'arrêtèrent. Profitant de ce moment, les républicains éteignirent la moitié des quinquets et le lustre. Alors, dans cette demi-obscurité, ceux qui se trouvaient près des fenêtres les ouvrirent, et la fuite commença. Voyant leur proie s'échapper, les autres se précipitèrent, et, pour ne pas manquer leur récompense promise, se battirent en désespérés, corps à corps.

Durant cette nouvelle mêlée, pendant que soldats et hommes de police distribuaient et recevaient des horions dont sans doute plusieurs leur étaient assénés de main de maître par un camarade, les convives dégrisés, au risque de se casser bras et jambes, s'élançaient par les fenêtres, qui sur le boulevard, et c'était pour tomber au pouvoir de l'ennemi resté en bas, qui dans le jardin où ils se cachèrent comme ils purent en attendant la fin de la bagarre; beaucoup même y demeurèrent jusqu'au jour, blessés dans leur chute et ne pouvant escalader les murailles.

Restée enfin victorieuse et maîtresse du champ de bataille, la force armée compta ses prisonniers : il y en avait trente.

Charles Baudin n'était pas parmi eux.

On le chercha vainement; on tenait surtout à l'arrêter : signalé depuis quelques mois, depuis son retour de province, à la police, c'eût été un bon coup de le saisir en flagrant délit. Toutes les recherches furent en pure perte. On sonda le jardin dans tous les sens; on y fit quelques captures encore, mais lui, Charles Baudin, s'était sauvé.

. . . . . Claire s'était assise ou plutôt s'était laissée tomber dans une chaise auprès de son lit; la tête appuyée sur un de ses bras, le regard fixe, comme égaré, elle restait immobile, plongée dans un état voisin de l'anéantissement. Par instans, son autre main soulevée par un geste brusque allait presser son front comme pour y étouffer un souvenir funeste qui l'aurait fait lourd et brûlant; puis cette main retombait découragée de n'avoir pu en chasser le nuage de triste préoccupation qui était venu l'assombrir, et, lasse de lutter contre une puissance plus forte qu'elle, la pauvre fille s'abandonnait de nouveau à ses amères réflexions : on l'eût cru, du moins à ne juger que sur l'apparence. Mais ce mouvement était machinal, purement d'instinct : elle ne pensait pas. Pour méditer, pour coordonner des idées, il faut que la douleur n'ait pas brisé tout-à-fait les ressorts de l'esprit, qu'elle lui laisse encore la force de se tendre, le pouvoir de se fixer sur un objet, et cette force, ce

pouvoir manquaient à Claire. Qu'avait-elle? quel horrible malheur, après tant de maux, le sort envoyait-il donc à cette créature déchue, mais dont les vœux ardens n'avaient plus qu'un but, l'expiation de sa faute? Quel orage inattendu frappait cette fleur si belle naguère, quoiqu'ayant perdu de sa pureté primitive? Si ces questions lui étaient adressées, elle-même ne pourrait y trouver de réponse. En ce moment, elle ne savait rien. Elle demeura long-temps ainsi.

Le long et inconcevable silence du mécanicien l'avaient jetée dans d'indicibles terreurs. Ce silence, après une promesse positive de retour, d'abord la victime de Morissot essaya de l'expliquer par l'heure avancée, par un accident imprévu. — « Il viendra demain! » — se dit-elle. Puis les travaux de Georges à la fabrique lui parurent une excuse suffisante. Mais lorsque de lendemain en lendemain les jours eurent fait des semaines, et qu'elle en fut toujours au même point, à vivre d'attente, un doute qui bientôt se convertit en certitude lui serra le cœur. Elle se dit enfin : — « Il ne viendra pas. » — Depuis la dernière visite du jeune homme, Claire a vieilli de dix ans. Et cependant, à son insu, elle attendait encore : à quoi servirait l'espérance si elle fuyait l'infortuné alors qu'il a le plus besoin de son baume consolateur? Hélas! quand il lui fallut renoncer à ce dernier et frêle

rayon qui, par intervalles, illuminait son existence décolorée, obscure désormais, mieux pour elle eût voulu mourir.

Une feuille de papier à demi-déployée était devant elle, à ses pieds. Ses yeux que depuis quelques minutes elle ouvrait et fermait alternativement comme pour chercher autour ou en dedans d'elle-même les traces d'un souvenir rebelle, ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur ce papier. A cette vue, elle frémit, poussa un cri, le voile épais qui obscurcissait ses idées se déchira tout-à-coup : cette paralysie morale qui enchaînait son intelligence était passée. Une heure de plus, elle devenait folle. Qu'importe? Folle, on oublie; et après la crise, Claire se ressouvint.

Mais elle garda la même attitude d'abattement et de désolation ; si ce n'est sa tête qui s'affaissa sur sa poitrine, en elle rien ne changea; et quelle différence au fond de son cœur ! Maintenant elle pensait, elle sentait. Elle regretta, quelque lourd qu'il fût, le poids qui tout-à-l'heure écrasait son corps et ses facultés intellectuelles. Elle pensait, et chacune de ses pensées lui apportait une angoisse : dans le passé, une faute ; dans l'avenir, des remords, rien que des remords sans adoucissement, sans la consolation d'avoir, pour le reste au moins, bien rempli sa tâche, des peines toujours et partout : Dieu n'a pas voulu de son repentir.

Il était vrai pourtant et sincère ! Alors, ainsi que le coupable qui vient d'entendre son arrêt, elle tenta de s'étourdir, d'appeler son imagination vers des images étrangères à sa destinée présente, elle ne le put pas : sa mémoire était là, cruelle, implacable....

Et aussi cette feuille de papier qu'elle savait près d'elle, qu'involontairement elle regardait à la dérobée ; en dépit d'elle-même, en effet, car son regard, chaque fois qu'il se dirigeait vers la terre, attiré de ce côté par une sorte de fascination irrésistible, s'en détournait aussitôt avec effroi. On aurait dit que cet aspect lui causait une sensation d'intolérable souffrance. Néanmoins, comme s'il y eût eu pour elle nécessité fatale ou joie à souffrir davantage, elle fut prise du désir impérieux de relire ce que contenaient ces pages qui lui rappelaient un espoir déçu et un sentiment vivant encore dans son âme. Elle combattit cette envie : irrésolue, elle avançait, puis retirait sa main. A la fin, se croyant assez forte pour supporter un nouvel assaut, malheureuse d'ailleurs à ce point que son malheur ne pouvait s'accroître, elle ramassa la lettre. — C'en était une non-timbrée qui avait été remise chez le portier dans l'après-midi, deux heures auparavant. — Il lui sembla que le contact brûlait ses doigts. Quand elle la tint, quand elle eut conquis assez d'empire sur son émotion pour

être certaine qu'elle ne succomberait pas à cet effort de désespérée, elle l'ouvrit lentement, hésita l'espace d'une seconde, puis appelant à son aide tout le courage que la nature avait mis en elle, elle lut.

Presqu'aussitôt elle s'arrêta; la surprise, une surprise étrange se peignit sur ses traits, comme si ce qu'elle voyait elle l'apercevait pour la première fois. Sans doute son attention avait glissé d'abord sur certains passages que maintenant elle comprenait mieux. C'était bien encore et toujours de la douleur qui lui venait à cette lecture, mais il y avait en outre, de la confusion, de la honte.

Cette lettre, signée *Georges Marsault*, était ainsi conçue :

« A la veille de changer de position et d'existence, j'ai senti, mademoiselle, qu'un devoir me restait à remplir envers vous. Ma conduite, je le sais, est inexcusable à vos yeux ; je vais tâcher de l'expliquer. J'ai des torts, je le confesse ; vous êtes en droit de me reprocher mon manque de parole, ma longue absence plus coupable encore par cela qu'elle date du jour où je vous ai vue si malheureuse. Et cependant, j'ai aussi bien fait de ne pas revenir : que vous aurais-je dit ? Je n'étais plus le même pour vous. Mes torts, puisse un aveu sincère, sinon les effacer de votre mémoire, du moins diminuer l'odieux que leur donne l'apparence.

Claire passa quelques lignes où le jeune homme

essayait de se justifier, en mettant sur le compte d'une mauvaise honte son oubli et sa froideur. Après quoi tout-à-coup Georges reprenait :

» Eh bien ! non, mademoiselle, ce sont de pitoyables raisons que je cherche à mettre en avant ; le vrai motif de ma façon d'agir, je veux vous le dire, dussé-je par-là perdre davantage de votre estime et de l'intérêt que vous me portiez peut-être. Je serai franc, mais dans ma franchise, s'il m'arrive d'écrire un mot qui vous blesse, je vous prie d'avance de me le pardonner. Je suis peu au fait des délicatesses du style et du langage. Ce qu'il y a de certain, ce que je puis vous affirmer, c'est que dans l'offense, s'il y en a, mon intention ne sera pour rien.

» Ce secret que vous vouliez me confier, votre bouche m'en a dit assez pour que je le devine....

A ce mot Claire s'interrompit ; son pâle visage devint couleur de pourpre, la lettre faillit s'échapper de sa main tremblante, une sueur froide perla sur son front. Se remettant néanmoins, et dominée par une espèce de puissance pareille à celle qui vous pousse à vous précipiter du haut d'une tour pour ne pas sentir le vertige qui vous vient de regarder en bas, elle continua :

» Oui, je le connais : une jeune fille belle comme vous l'êtes ne peut être *coupable* que d'une manière, et puis l'accent avec lequel vous avez pro-

noncé cette parole a suffi pour tout me révéler. Ce n'est pas, croyez-le bien, mademoiselle, une excuse que je me donne, encore moins une accusation que je porte contre vous. Peut-être me suis-je trompé; mais quand même cette idée ne me fût pas venue, nous en serions sans doute, malgré tout, où nous en sommes. Elle n'a donc influé en rien sur mon changement, sur mon ingratitude, car je suis un ingrat, mais je le jure, il n'y a pas de ma faute. Ce que j'aurais fait après votre entier aveu, je ne le sais pas, je ne me le suis jamais demandé. D'ailleurs, cet aveu, vous ne me le deviez pas, et à quoi nous aurait-il servi à l'un et à l'autre? Pourquoi le commencer ?

— O mon Dieu ! — s'écria-t-elle, — lui qui devine si bien, il ne l'a pas compris !

» Aujourd'hui, mademoiselle Claire, j'aime mieux qu'il n'ait pas été achevé, j'aime mieux rester dans le doute, ou plutôt croire que ce mot qui m'a tant surpris avait un tout autre sens que celui que je lui ai prêté. Oui, cela est préférable, car j'ai pour vous une véritable amitié... De l'amitié ! n'est-ce pas vous dire que mon amour a changé d'objet ?

La pauvre délaissée avait retenu cela de sa première lecture : elle poursuivit rapidement :

» Pardonnez-moi si je vous avoue que j'aime ailleurs : vous l'auriez su plus tard, et là est ma jus-

tification, quelque bizarre, quelque injurieuse qu'elle vous paraisse. Comment il s'est fait qu'après deux ans de constance, deux ans passés à travailler pour vous mériter, qu'après deux refus qui m'avaient désespéré, j'aie pu tout d'un coup trouver dans mon cœur une place pour un autre amour; je l'ignore, mademoiselle, je ne pourrais vous l'expliquer, puisque je ne m'en rends pas compte à moi-même.

» Que vous me regrettiez, je ne suis ni assez vaniteux pour l'imaginer, ni assez méchant pour le vouloir. S'il en était ainsi, contre ma croyance, je donnerais la moitié de ma vie pour que cela cessât d'être. Mais j'ai à vous demander pardon de ne plus vous aimer d'amour, voilà tout, et non de la peine que ne saurait vous causer la perte d'un amour que vous ne partagiez pas.

— Il le croit! — s'écria-t-elle encore.

Georges disait en terminant :

» Quoi qu'il en soit, j'ai besoin de votre générosité, tout indigne que je m'en trouve moi-même. Ne me la refusez pas. Nous nous reverrons, je l'espère; revoyons-nous amis. Dites-vous que je ne méritais pas un trésor tel que vous, que je n'étais pas fait pour vous comprendre, pensez tout ce que vous voudrez, mais, c'est tout ce que je vous demande, accordez son pardon à l'amant infidèle : l'ami vous sera constant et reconnaissant. Oui,

nous nous reverrons bientôt, et en retour de ma franchise, oubliez tout alors, excepté l'amitié que je vous offre, l'amitié qui fera des vœux, mieux si elle le peut, pour votre bonheur, et qui ne finira qu'avec ma vie. Mon bonheur aussi est en votre pouvoir, dans votre silence vis-à-vis d'une personne bien chère. — Je ne m'explique pas davantage : vous ne serez pas long-temps sans savoir ce que signifient ces dernières paroles. — Je vous crois trop bonne pour chercher à punir sur un autre que moi mon crime involontaire. Un seul mot, vous le verrez dans peu, suffirait à votre vengeance, si toutefois le désir de la vengeance pouvait entrer dans un cœur comme le vôtre. J'ai l'espoir, je dis plus, la certitude du contraire. Adieu, mademoiselle, et ici comme au commencement de ma lettre, si vous vous souvenez de mes torts, pardonnez-les moi ! »

Georges avait eu raison de se confesser maladroit en semblables matières : si loin qu'aille la franchise, elle ne doit jamais conduire à venir jeter brutalement à la femme abandonnée ces mots qui sont toujours un outrage à la plus indifférente, ces mots pour le moins inutiles : Je ne vous aime plus, j'en aime une autre ! Mais sa position, à lui, était difficile, il faut en convenir, et l'aveu de la vérité tout entière lui semblait le meilleur moyen d'en sortir avec honneur. Justement il se trouva que

celle à qui il s'adressait pour une telle confidence était dans une disposition d'esprit à ne pas lui donner tort.

Ce ne fut pas pour l'accuser d'une offense gratuite que Claire repassa longuement et dans l'amertume de son âme cette lettre si dure, malgré les précautions que l'ouvrier avait prises afin d'en déguiser la cruauté ; de cette lettre elle ne vit que les faits, deux surtout, — Georges était infidèle : il le lui disait, — Georges allait se marier : de quelques circonlocutions qu'il eût enveloppé sa pensée à cet égard, elle la voyait certaine, indubitable ; si le mot n'était écrit nulle part, il se devinait partout. Quant à la manière dont ces faits étaient présentés, elle ne s'y arrêta pas un instant ; elle fit mieux : répondant à l'appel du jeune homme, elle lui pardonna, ou, pour parler plus juste, elle ne crut pas avoir à lui pardonner. Le coupable de l'abandon qu'elle subissait, était-ce lui ? N'était-ce pas le sort plutôt, le malheur qui s'acharnait sur elle, le ciel qui ne voulait accepter ni le remords ni l'expiation de sa faute ? Telle fut sa conviction : pensée généreuse, mais pleine de douleur, et qui, un instant, flétrit en son âme toute croyance ; retour poignant qui la laissait sans refuge autre que le désespoir. Après s'être débattue sous le poids de cette torture morale, après avoir tourné long-temps et retourné

le poignard dans la blessure, Claire se leva pour secouer par le mouvement physique cette épouvantable souffrance. Elle y parvint.

Alors ses idées tombèrent sur la fin mystérieuse de la lettre.

— Il me dit que nous nous reverrons... ..bientôt.... — s'écria-t-elle. — Ah! ce serait un horrible supplice! Mais comment pourra-t-il se faire?...... Qui donc aime-t-il? Qui donc épouse-t-il?..... Oui, ce serait affreux!....

Elle en était là de ses demandes et de ses réflexions, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de Fanny. Quoi qu'il fût déjà tard, comme c'était un dimanche, elle ne fut point surprise de voir sa sœur. Elle la bénit même intérieurement de venir si à propos lui apporter une distraction.

— Tu sais, — lui dit la petite, — mes peines et mes chagrins quand je me suis trouvée sans place et sans ouvrage.

— Oui, mais je n'ai appris cela que lorsque tu n'avais plus besoin de secours : je t'en veux, Fanny. Pourquoi ne pas t'être adressée à moi dans ta misère? Tu as dû passer des jours bien cruels, pauvre enfant!

— J'avais peur de ta tante.

— Mais de moi?

— N'es-tu pas sous sa dépendance? Eh bien, je te demande pardon, Claire, et si quelque jour je

me voyais dans la même position, je te promets, je te jure.... Mais ça n'arrivera plus, — ajouta-t-elle avec un élan de joie qu'elle eut de la peine à comprimer. Puis elle continua d'un ton plus calme :
— Non, je l'espère, ça ne reviendra plus... Tu sais aussi que ma bonne amie Louise a été malade.

— J'ai vivement regretté de n'avoir pu l'aller visiter; mais c'est si loin... Fais-lui mes excuses, je t'en prie.

— Je n'y manquerai certainement pas, et elle les recevra avec plaisir, j'en suis sûre, d'autant plus qu'elle est guérie. Oui, ma sœur, guérie tout-à-fait : je suis joliment contente, va !

— Elle est si bonne pour toi !

— Oh ! ce n'est pas tout... Il y a encore quelque chose que tu ne sais pas, que tu ne devinerais jamais.

— Alors, dis-le-moi.

— Tu crois que c'est si facile, toi!.... Ça m'étouffe. C'est drôle ! j'ai presque envie de pleurer. Allons, quel enfantillage !M'y voici : Tu te rappelles bien ce jeune homme que j'ai rencontré un jour ici, un jour que je voulais partir malgré la pluie... une giboulée affreuse, et que tu m'as prêté ton parapluie, ce jeune homme que tu as prié de m'accompagner jusqu'à la *Citadine?*

— Oui, je me souviens, monsieur...... Georges Marsault... n'est-ce pas ? Après ?

— Nous n'avons pas trouvé de voiture, et il m'a reconduite jusqu'au magasin.

— Je sais... je sais...

— Il te l'a raconté, c'est tout simple; mais il ne t'a rien dit de plus, au moins! je lui avais bien défendu.....

— Non, continue.

— A la bonne heure! Il est très aimable, monsieur Georges; il ne ressemble pas aux autres jeunes gens qui vous disent toujours que vous êtes jolie, qui vous font des complimens à n'en pas finir; si on voulait les croire, on s'imaginerait qu'on est des phénix; lui, au contraire, ne vous conte des gentillesses qu'autant qu'il en faut pour ne pas paraître malhonnête. Au reste, il n'a pas besoin de parler : ses yeux disent assez ce qu'il pense. J'aime mieux ça, moi; avec ça qu'il n'est pas un freluquet, lui! Ses manières sont toutes franches, toutes naturelles. Et puis, un si bon caractère! Il rendra sa femme bien heureuse. Je ne sais pas si c'était un pressentiment, mais à la première vue j'avais été tout de suite prévenue en sa faveur. Ce que je sais, par exemple, c'est qu'à la fin de notre course, je l'aimais déjà.

— Ah! — dit Claire.

— Ça t'étonne, pas vrai? pas plus que moi pourtant, je t'en réponds, quand je m'en suis aperçue; mais la chose est telle que je te la rap-

porte : ce n'est pas à toi, ma sœur, que je voudrais rien cacher. Il me semblait d'abord que c'était un mal de songer à lui, et j'y songeais toujours; malgré ça, jamais le travail ne m'avait paru si facile; c'était comme un rêve qui me berçait.... j'étais trop heureuse, ça ne pouvait pas durer. Figure-toi que, je ne sais pourquoi, je m'imaginais qu'il reviendrait, et je suis restée long-temps, bien long-temps sans le revoir; enfin, je n'avais plus d'espérance, lorsque hier, oui, hier : j'ai eu tant de joie depuis ce moment-là qu'on dirait qu'il y a dix ans... il s'est présenté à moi tout troublé, et il m'a quittée en courant : il allait chez sœur Louise. Et puis aujourd'hui... ce matin.... il m'aime, Claire, il m'aime, il me l'a dit!

— Ah!...... — dit encore la jeune fille en froissant de ses doigts crispés la lettre de Georges qu'à la vue de sa sœur elle avait serrée précipitamment dans la poche de son tablier. Fanny ne s'aperçut pas de ce mouvement, et se méprit sur le sens de cette nouvelle exclamation.

— Tu trouves ça extraordinaire? reprit-elle.

— Mon Dieu, non.

— Si fait, si fait, tu as beau dire, vois-tu, je n'en crois rien. C'est que vraiment c'est singulier : pour une fois qu'il m'a vue, qu'il a causé avec moi, conçois-tu? Oui, et en me faisant cette déclaration il s'est accusé de ne pas me l'avoir faite plus tôt;

il n'a pas pu, m'a-t-il dit : des affaires pressées, qui prenaient tout son temps, la fabrique de son patron, qui est la sienne aussi, courait des risques; et puis il n'osait pas. Dis donc il avait peur!..... comprend-on ça, un homme? C'est une preuve qu'il m'aime bien, et je ne suis pas fâchée qu'il n'ait pas été plus courageux.... d'autant plus qu'à présent tout est réparé, arrangé. Il m'a demandé pardon de son retard, est-ce drôle? Moi, je ne me suis pas fait prier : j'étais si heureuse!. Après ça.... toujours ce matin, comme je te le disais... voilà qui va te surprendre autrement que le reste! il m'a offert son cœur et sa main, il m'a suppliée de consentir à être sa femme.... sa femme! Il voulait une réponse sur-le-champ. D'abord je ne savais plus où j'en étais, j'avais des éblouissemens : quand on ne s'attend pas à ces choses-là, on est honteuse. Enfin j'ai dit oui. Si tu l'avais vu, lui si sérieux, si tranquille d'ordinaire, il ne se connaissait pas de joie, il battait la campagne, il était gentil comme tout. Quand son transport a été un peu calmé, nous nous sommes mis à parler raison.... c'est-à-dire pas nous, mais sœur Louise et son patron, son bienfaiteur, qui était venu avec lui..... j'avais oublié de te le dire, mais c'est égal, tu me comprends tout de même?....

Claire ne répondit pas.

— Alors il a été décidé que notre mariage se

ferait le plus tôt possible : nous n'aurons que deux bans, on achètera le troisième. Dam ! il est très pressé, M. Georges ! moi, ça ne me fait pas de peine non plus. Dimanche prochain, la première publication ; l'autre dimanche, la seconde, et la semaine d'après, les noces. Mes noces ! je serai la mariée ! je n'en reviens pas. Pendant ces arrangemens, lui et moi nous faisions des projets pour quand nous serons en ménage. J'irai demeurer avec lui à la fabrique... Il ne veut pas que je travaille, ni en magasin ni ailleurs ; je ne manquerai pas d'ouvrage pour ça : j'aurai toute la maison à conduire. Enfin il a fallu se quitter ; mais il reviendra tous les jours, jusqu'à celui où nous nous réunirons pour ne plus nous séparer. Quel plaisir !

L'ouvrière avait débité cette longue tirade tout d'une haleine, comme impatiente de décharger le trop plein de son cœur. En terminant, elle laissa tomber sa tête sur le sein de sa confidente, pour y cacher son visage rouge de pudeur. La première émotion passée, étonnée du silence que continuait à garder sa sœur, silence étrange pour elle qui s'attendait à des félicitations amicales, à de tendres épanchemens, Fanny se releva sur sa chaise et regarda : Claire était pâle comme une morte.

— Ah ! mon Dieu, — s'écria la fiancée de Geor-

ges avec effroi, — qu'as-tu ? Moi je babille, tout entière à ce qui m'arrive d'heureux, et je n'avais pas remarqué....

— Que je souffre........ en effet, je ne suis pas bien : à certains momens j'éprouve un mal singulier.......... Tu sais que ma mère est morte bien jeune........

— Allons, ne vas-tu pas te frapper à présent! N'aies donc pas de ces mauvaises idées ; il y a de quoi détruire tout mon contentement.

— Oui, je veux les chasser, — répondit-elle s'armant d'un prodigieux courage ; — tu as raison, Fanny, à quoi bon attrister ce jour si beau pour toi ? Que m'en reviendrait-il, sinon un chagrin de plus, celui de te voir malheureuse ? Tiens, je n'y pense plus ; me voilà bien : le mal s'est enfui à ta voix.

— Bonne sœur !

— Revenons à ton mariage.

— Tu ne m'en veux donc pas de ne t'avoir parlé de rien ? C'est que, vois-tu, jusqu'à maintenant je n'avais aucune certitude, et je craignais que tu ne te moques de moi : j'ai eu tort sans doute de m'imaginer ça ?

— Oh ! oui, tu as eu tort ; mais rassure-toi, je ne t'en veux pas.... Ton choix est bon, Fanny : celui que tu aimais, que tu vas épouser, — Claire ne se sentit pas la force de le nommer, — ton pré-

tendu est un brave et honnête homme ; je le connais, ce sera un excellent mari ; il te convenait sous tous les rapports. Vous avez les mêmes goûts, les mêmes idées peu ambitieuses ; modérés dans vos désirs, vous êtes moins difficiles à satisfaire, et cette existence calme et douce, vous l'obtiendrez. Je ressens un vif plaisir à te le répéter, ton mari possède une belle âme, un noble cœur.

— Je suis enchantée de t'entendre faire son éloge.

— Je ne dis que la vérité. Remercie Dieu, ma sœur, d'avoir placé sur ton chemin un ami semblable ; rends à celui-ci affection pour affection, bonheur pour bonheur.

— Oh ! j'en réponds, ou bien cela ne dépendra pas de moi.

— Maintenant crois que je suis, en cette occasion comme toujours, ta sœur qui t'aime ; je veux dire que personne plus que moi ne bénit le ciel des biens qu'il t'envoie. Si je me portais mieux, sans doute je m'exprimerais avec plus de vivacité. Mon cœur est le même ; ma santé est la seule cause de cette froideur apparente : si tu en doutais, c'est que tu ne me connaîtrais pas.

— Pauvre chérie !.... Ainsi tu m'approuves ?

— Tu ne pouvais mieux faire.

— Eh bien ! je suis encore plus contente qu'en venant ici ; je ne croyais pourtant pas que ce fût

possible. Ah! çà, j'espère que tu auras bientôt une semblable nouvelle à m'annoncer; car j'ai presque honte de me marier avant toi : tu aurais dû me montrer l'exemple. Enfin, ça ne tardera pas; je vais prier le bon Dieu de t'envoyer ce jeune homme beau et riche dont tu me parlais autrefois.

— Tes prières seront inutiles; je ne l'attends plus; je n'ai pas même envie qu'il vienne.

— De quel air tu me dis ça! Allons donc, quand il sera là, tu ne voudras pas être cruelle; je sais ce qu'il en est. A propos, quoique tu connaisses M. Georges, je serais bien aise de te présenter mon prétendu; je te l'amènerai un de ces jours.

— Comment!.... — s'écria-t-elle avec un accent d'épouvante qu'elle ne put maîtriser.

— Dame! c'est convenable, c'est dans l'ordre : il s'y attend sans aucun doute.

— Oui, mais... je te demande de n'en rien faire.

— Et pourquoi ça?

— Ce n'est pas que je n'eusse beaucoup de plaisir à vous voir.... mais ma tante, tu n'ignores pas quelles sont ses préventions contre toi : elle t'en voudrait encore davantage de te voir joyeuse; elle s'emporterait peut-être, vous recevrait mal; elle est si bizarre!

— Dis donc si méchante.

— Soit; pour éviter ce désagrément, il vaut mieux ne pas venir.... Tu me comprends?

— J'aurais cependant été bien fière de me montrer ici avec lui ; enfin, puisque ça te contrarie, et que ça ne se peut pas à cause de ta vilaine tante, n'en parlons plus. Je ferai part à M. Georges des difficultés.

— Et dis lui que je lui sais gré de sa visite comme si elle était faite.

— A la bonne heure ! mais au moins je pense que tu viendras à ma noce. Quand le jour sera fixé, je viendrai t'avertir ; alors plus de tristesse, entends-tu ? D'abord, si tu n'étais pas là, ou que tu y fusses avec ta figure d'à présent, il me manquerait quelque chose. Et puis, songe que je compte sur toi pour être la plus jolie.

Fanny partit enfin, et Claire !....

Le matin de ce jour, suivant l'invitation de sœur Louise, l'ouvrière, intriguée par l'air de mystère qu'elle avait cru remarquer la veille, était accourue de bonne heure dans la cellule de la rue des Postes. En y entrant, elle avait vu quatre couverts dressés sur une table ronde. A ses questions réitérées pour savoir au juste quels étaient les convives qu'on attendait, la religieuse avait fait la sourde oreille ; trottant par la chambre, arrangeant tout avec symétrie, sortant dehors, surveillant en un mot les apprêts du déjeûner avec une ardeur que jamais sa protégée ne

lui avait vu apporter à de pareilles occupations, Louise la laissait, en jetant sur elle de temps à autre un regard dont l'expression n'était pas dénuée de malice, se perdre dans des conjectures à perte de vue.

Mais bientôt les invités arrivèrent : c'était Georges accompagné d'un monsieur, beaucoup plus âgé que lui et d'une physionomie joviale qui néanmoins attirait le respect par sa douceur. A l'aspect du mécanicien, Fanny poussa un cri de surprise, rougit, se troubla : on eût dit qu'elle devinait le motif de cette réunion; et, tout en rougissant, par un coup-d'œil lancé à sa bienfaitrice, elle sembla lui reprocher de ne pas l'avoir avertie plus tôt.

— Tu as bien eu des secrets pour moi! — répondit celle-ci; — il y a long-temps que tu n'es plus au magasin, et tu me l'avais caché.

— Comment! qui a pu vous dire?

Du doigt sœur Louise montra Georges, et la petite, plus étonnée encore de le voir si bien instruit, ne sut que penser de tout ce qu'elle entendait.

— Madame, dit le vieux monsieur en s'inclinant, j'ai des excuses à vous faire pour n'être pas venu hier moi-même, et vous avoir dérangé....

L'ouvrière était stupéfaite; la sœur riait sous cape : enfin elle dit :

— Allons, asseyons-nous; nous allons causer de tout cela....

Le déjeûner était servi : chacun prit place autour de la table ronde.

Après le déjeûner, Georges avait quitté son compagnon au bout de la rue des Postes, et couru dans un café où il demanda tout ce qu'il faut pour écrire; puis il s'était jeté dans un cabriolet, et avait remis lui-même au faubourg Poissonnière la lettre que nous avons rapportée plus haut.

CHAPITRE IX.

La place vide.

J'arrivai...... Personne!

BURGER.

Que vous êtes triste, ô mon âme!

Psaume.

— C'est dans deux jours, Claire; ne te fais pas attendre; de bonne heure, entends-tu, je t'en prie.

— Sois tranquille, tu as ma promesse.

— Une voiture viendra te prendre.... ainsi que vous, madame, si vous voulez être assez bonne pour accompagner ma sœur.

Pour toute réponse, la vieille dame s'inclina

légèrement, et quand elle fut seule avec sa nièce :

— Est-ce que réellement, — dit-elle d'un ton où perçaient l'aigreur et le dépit, — tu aurais envie d'aller à ces noces? Tu serais déplacée, ma chère, au milieu de tous ces gens-là. Au reste, tu feras bien ce que tu voudras ; quant à moi, je n'ai pris aucun engagement, et il est certain que je resterai ici. Je ne vois pas la nécessité d'assister au triomphe d'une *mijaurée* qui, avec son petit air câlin, cherchera à nous humilier du spectacle de sa joie : le beau triomphe, en vérité !

Pour la première fois Claire ne prit pas la défense de Fanny, et madame Féret aurait pu parler longtemps encore sans risquer d'être interrompue : l'esprit absorbé par une pensée fixe et dominante, qui semblait la rendre étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, la jeune fille ne l'entendait pas.

Dès le matin du grand jour un mouvement d'une espèce inaccoutumée régnait dans la fabrique du patron de Georges Marsault : le brave homme avait voulu faire seul tous les frais de la noce, et quand son protégé s'était efforcé de combattre cette résolution, il lui avait aussitôt fermé la bouche avec cette réponse :

— N'est-ce pas moi qui dois te servir de père le jour de ton mariage ? laisse-moi donc remplir mon rôle dans toute son étendue.

C'était donc un joyeux tumulte parmi les ouvriers endimanchés, qui payaient l'invitation de Georges par maintes rasades versées et bues en l'honneur du marié et de la mariée ; cris auxquels l'excitation produite par le vin ne donnait ni plus de cordialité ni plus de franchise. Ils avaient autrefois aimé comme un bon camarade celui qu'ils fêtaient aujourd'hui, et devenus ses subordonnés de ses compagnons qu'ils étaient d'abord, ils avaient continué de l'aimer ; maintenant encore, malgré sa nouvelle fortune, ils l'aimaient, car lui n'avait pas changé à leur égard. Sorti de leurs rangs, il se rappelait son point de départ, avec un juste sentiment de fierté sans doute, mais cet orgueil il le gardait pour lui-même ; il jouissait dans son cœur d'une position acquise par un travail persévérant et courageux, mais en aucune circonstance il n'avait prit vis-à-vis des autres le ton arrogant du parvenu, jamais il ne les avait humiliés de sa supériorité : il était toujours leur frère, leur ami. Cette conduite, dans laquelle il entrait autant de bonté et de modestie que d'adresse et de savoir-faire, lui obtenait le pardon de ses succès ; de sorte qu'au milieu de ces hommes francs et loyaux dans leurs témoignages d'amitié, s'il se trouvait quelque envieux du mérite et de la prospérité de Georges, celui-là était forcé non-seulement de renfermer sa jalousie dans son âme, mais encore, entraîné par

l'élan général, de mêler sa voix aux voix unanimes qui félicitaient, au bruit des verres et des bouteilles, le futur époux de la gentille ouvrière.

Pour dresser un couvert capable de contenir tous les invités, on n'avait rien pu imaginer de mieux que de transformer un immense atelier en salle de festin. Aussi, tout en buvant, tout en chantant, tout en criant, chacun était à l'œuvre et débarrassait l'atelier de ses tables, de ses bancs, de ses établis, qu'on transportait ailleurs. Et puis, ne fallait-il pas un bal pour couronner dignement la journée? c'était là aussi qu'on danserait. Comme personne ne s'était fait tirer l'oreille pour prêter main-forte aux travailleurs, en un quart d'heure tout fut terminé : les libations recommencèrent. Le marié parut alors, et un vivat retentissant accueillit sa venue; comme à son ordinaire, il se montra bon, meilleur même. Rien de tel que le bonheur pour rendre bienveillant et doux : dans le bonheur, tout vous apparaît au travers d'un prisme qui embellit et colore de teintes séduisantes les plus sombres objets, toute créature vous semble amie, tout vous rit; on a besoin à propos de tout et au regard de tous d'épancher le trop plein de son cœur; il y aurait de l'égoïsme, presque de la honte à être heureux seul, et l'âme se fond en une affection universelle; le malheur, au contraire, c'est lui qui dessèche, qui tue la sensibilité, qui aigrit

le caractère, c'est lui qui fait les méchans. Georges remercia ses amis avec effusion, leur serra la main à tous, et lorsqu'il leur eut annoncé que d'après les ordres du patron cette journée serait payée comme une journée de travail, l'enthousiasme ne connut plus de bornes.

Cependant la matinée s'avançait : à un signal donné, le gros de la noce se mit en route pour la mairie. Georges et son bienfaiteur montèrent en voiture, et se dirigèrent au grand trot des chevaux vers la rue des Postes.

En dépit de la joie qui faisait tressaillir tout son être, le jeune homme tremblait, non pas d'ivresse, non pas sous le coup de cette vive émotion qui vous saisit à l'approche d'une grande félicité, mais de peur. Sans doute il n'eût pas voulu retarder d'une minute le moment heureux où il allait voir Fanny, jeune fille encore, pour ne plus la perdre de vue jusqu'à cet autre instant fortuné qui la ferait sa femme ; sans doute si par un accident fortuit ce mariage tant désiré se trouvait renvoyé au lendemain, Georges donnerait la moitié de son sang pour racheter ce délai ; oh ! oui, c'étaient de bien pures, de bien heureuses impressions qu'il courait chercher auprès de sa fiancée ; mais il y avait une image qu'il ne pouvait bannir, une crainte que ses efforts étaient impuissans à maîtriser : l'image de Claire, la crainte de la voir. Quoi-

qu'il eût la conscience d'avoir rempli vis-à-vis d'elle ses devoirs d'honnête homme, une sorte de frayeur mêlée de confusion lui venait, en songeant à celle qui avait eu son premier amour; vainement il s'encourageait, il se corroborait contre le trouble de cette entrevue, son courage échouait là : Claire devait être chez sa sœur.

Elle n'y était pas.

Depuis deux heures Fanny ne pouvait tenir en place : la religieuse, qui l'habillait, avait beau lui recommander de rester tranquille, rien n'y faisait. D'abord néanmoins elle avait été plus calme : elle sentait, malgré son désir profond d'unir son sort à celui de son amant, qu'il lui fallait cacher ce désir, et si tour à tour l'incarnat de la *joie* et la pâleur instinctive de la pudeur effrayée animaient et allanguisaient sa mobile physionomie, c'était dans le repos de son corps que se succédaient ces rapides métamorphoses. Mais quand la voiture qui devait ramener sa sœur fut partie, quand surtout, après ce départ, il se fut passé un assez long temps pour qu'elle dût être revenue, alors l'impatience de la jeune fille fut à son comble. La joie et l'attente se confondirent dans sa tête, et se résumèrent par une vivacité, une brusquerie de mouvemens et de paroles, que l'autorité amicale de sa protectrice se perdait à vouloir réprimer.

— Mon Dieu, comme il tarde!... Elle ne vient pas... — disait-elle à chaque seconde en parcourant la cellule à grands pas. Son agitation était si grande qu'elle ne comprenait pas qu'il y avait contradiction manifeste dans ses vœux de sœur et de fiancée ; car dès que Georges serait arrivé il faudrait partir, et Claire viendrait trop tard. Elle était bien capable de penser à cela!

L'un de ses souhaits du moins ne tarda pas à être exaucé : sa toilette était à peine achevée, que les deux hommes furent introduits par Louise toute radieuse. Enchanté de ne pas trouver là celle qu'il redoutait, plus sûr de lui à présent qu'il était le premier au rendez-vous ; car il n'est personne qui n'ait remarqué combien, dans une position difficile, il y a davantage à attendre son adversaire au lieu de marcher à sa rencontre ; délivré, disons-nous, de la moitié de sa terreur, Georges parla chaleureusement et long-temps. Fanny balbutiait en prononçant quelques mots, quelques bouts de phrases interrompues aussitôt que commencées. Il y eut après cela un court silence : la mariée était si jolie, sa blanche et simple parure lui allait si bien ! le jeune homme la contemplait avec délices.

Et puis, quel contraste saisissant entre cette ravissante créature et le lieu où elle était, émue et bien joyeuse pourtant ! D'un côté, la jeunesse dans sa force passionnée et dans sa beauté ; de l'autre,

des souvenirs de devoirs austères ; d'un côté, la vie qui s'offrait avec un large horizon, de l'autre, la mort, les agonies douloureuses, la tombe qui ferme tout ; ici un autel d'hyménée, là une cellule solitaire ; une mariée et une sœur de charité ; une épouse et une religieuse vouée au célibat !

Que les quatre personnes réunies en ce moment chez Louise fussent ou non absorbées dans de telles pensées, d'un ordre trop élevé sans doute pour que leur éducation à chacune leur permît d'y atteindre, toujours est-il que, sans savoir pourquoi, une tristesse communicative s'était répandue sur ces quatre physionomies tout-à-l'heure si animées. Georges sortit bientôt de cet état de méditation, étrange dans la circonstance :

— Si nous partions, dit-il ; je suis sûr qu'on nous attend à la mairie.

— Et ma sœur ? — objecta Fanny avec un soupir. — Si j'avais su, M. Georges, je vous aurais prié d'aller vous-même la chercher.

— Nous ne pouvons pas pourtant faire impatienter M. l'adjoint, — répliqua la religieuse ; — d'ailleurs, sois tranquille, elle nous rejoindra là-bas.

— Allons, — dit à son tour le patron, — nous sommes déjà en retard.

— Allons donc !

Ils descendirent. Toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes et garnies de têtes qui regardaient : c'était en effet un événement extraordinaire dans cette paisible et silencieuse retraite, qu'une jeune fille en sortît en costume de mariée, accompagnée d'une femme qui ne connaissait pour époux que Dieu et qui allait se mêler aux joies du monde, elle qui par devoir consacrait son existence entière à l'humanité malheureuse. Mais chacune des spectatrices savait que ce jour-là aussi Louise remplissait un devoir, et nulle ne se crut le droit de l'accuser ; seulement elles regardaient, parce que la curiosité qui ne fait de mal à personne est chose toujours permise et toujours féconde en jouissances.

Ils étaient déjà établis dans la voiture, lorsque le roulement d'un fiacre qui s'avançait dans la rue, venant du côté de la place de l'Estrapade, suspendit un instant le départ.

— C'est Claire ! — avait crié Fanny ; — attendons un peu.

Et penchant la tête hors de la portière, elle plongeait un regard impatient dans le lourd équipage qui marchait bien lentement à son gré. Enfin il approcha, le cocher sauta pesamment à terre, et vint apporter un billet à la jeune fille qui l'appelait.

Claire ne venait pas !

Elle disait à sa sœur que, plus souffrante ce matin qu'à l'ordinaire, elle ne pouvait assister aux cérémonies du mariage, mais qu'elle espérait être assez forte dans l'après-midi pour se rendre au repas des noces. Quant à madame Féret, elle ne voulait pas laisser la malade seule.

A la lecture de ce billet, qui détruisait une chère espérance, le joli visage de Fanny se rembrunit. Georges ne dit rien. On roula vers la mairie où déjà l'on commençait à s'inquiéter du retard des prétendus.

Mais l'impression fâcheuse produite par l'absence de sa sœur s'évanouit bientôt, il n'est pas défendu de le croire, dans l'esprit de la fille de Madeleine, devenu accessible à ces autres impressions plus vives, sinon plus profondes, qui naissaient de la solennité dont elle était l'héroïne. Sans nul doute, lorsqu'elle entendit Georges promener le *oui* d'une voix ferme, et qu'elle même d'une voix douce fit la même réponse à la question de l'officier civil; lorsqu'à l'église elle reçut avec ferveur la bénédiction du prêtre, et qu'elle sentit la main de Georges lui passer au doigt l'anneau nuptial; pendant ces deux ou trois heures qui traçaient la démarcation entre son passé de vierge et son avenir de femme, qui lui ouvraient une vie si différente de celle qui pour elle s'était écoulée jusqu'à ce jour, sans nul doute, tout entière à ses émo-

tions de nouvelle épousée, Fanny n'eut pas un instant pour penser à sa sœur.

Fanny Granger était madame Marsault.

La cérémonie terminée, ce fut un regard d'amour et de reconnaissance qu'elle laissa tomber sur celui qui lui donnait ce nom; dans ce nom il y avait pour elle de sérieux devoirs, de graves pensées : elle promit au ciel d'accomplir les uns, de ne point faillir aux autres. Ce nom renfermait aussi de gracieuses et riantes promesses, une certitude de félicité; elle jura dans la simplicité de son âme de se rendre digne de ces biens qu'elle ne croyait pas avoir mérités encore. Au sortir de la maison de Dieu, la jeune femme se sentit tout autre qu'avant d'y entrer : elle avait grandi à ses yeux, grandi non-seulement de son bonheur à elle, mais encore du bonheur dont elle s'était chargée et qu'elle devait donner au compagnon de ses jours bons ou mauvais. Le moyen, quand on a de tels sujets de réflexion, quand le cœur se fond sous le regard passionné de l'amant que la sainte parole a fait époux, le moyen de ne pas oublier, pour un temps du moins, un absent, quelque cher, quelque regretté que soit cet absent. Le souvenir de Claire ne revint à la mémoire de Fanny que lorsque le cortége arriva à la fabrique : elle s'informa; Claire n'avait point paru. Mais il était encore de bonne heure, et, le cœur plein d'espérance, car

elle avait foi en ce que sa sœur lui avait écrit ce matin, elle dit à son mari, qui maintenant faisait des vœux pour la réalisation de ses désirs :

— Elle sera mieux, mon ami ; nous la verrons.

Quelques minutes avant l'entrée de la noce dans l'église, une femme, enveloppée d'un schall qui déguisait sa taille, le visage caché sous un voile épais qui ne permettait pas de distinguer un de ses traits même à l'œil le plus perçant et le mieux exercé, une femme, étrangère sans doute à la cérémonie qui allait avoir lieu, était agenouillée à peu de distance du maître-autel. Pendant la messe, pendant l'exhortation du ministre de Dieu, pendant la bénédiction, tout le temps en un mot, cette femme conserva la même attitude, immobile, indifférente à ce qui se passait auprès d'elle. Il y eut un moment toutefois, — et encore eût-il fallu être placé à ses côtés et avoir intérêt à l'examiner avec attention pour s'en apercevoir, — où elle tressaillit et frissonna : ce moment fut celui où le prêtre demanda au jeune homme s'il consentait à prendre pour épouse mademoiselle Fanny Granger. Mais le tressaillement de l'inconnue ne dura qu'une seconde : à la réponse de Georges, un soupir s'exhala de sa poitrine, si léger, si étouffé, qu'à deux pas on ne l'aurait pas entendu : en même temps elle s'inclina plus profondément, et tout fut dit. Elle continua de prier sans doute, plongée dans

un recueillement que rien ne semblait capable d'interrompre. Arrivée la première, elle sortit la dernière de l'église ; sa marche était lente, mais assurée. A la porte, un flot de pauvres se précipita sur son passage : les aumônes des mariés étaient loin d'avoir pu rassasier leur avidité. Au milieu d'eux, elle vit une jeune mère à la figure pâle et souffrante, qui allaitait un nourrisson et qui avait un autre petit enfant à ses pieds. Celle-ci ne demandait pas : l'inconnue s'approcha d'elle, et lui mettant une pièce de monnaie dans la main :

— Priez pour moi ! lui dit-elle d'une voix qui paraissait brisée par la douleur.

Puis elle s'éloigna.

Quelle était cette femme ? Personne ne le demanda, personne ne l'avait remarquée : tous les regards, toutes les pensées étaient ailleurs.

Les heures s'écoulèrent vite à la fabrique jusqu'à celle du dîner. Les ouvriers jouaient et chantaient dans les cours ; non pas qu'on les eût relégués là par dédain, et qu'on se fût ainsi débarrassé de leur compagnie tant soit peu tapageuse, mais eux-mêmes avaient choisi ce vaste théâtre à leurs ébats : au dedans ils se seraient sentis mal à l'aise, gênés pour crier, pour lutter de vigueur, pour jurer. Au dehors, ils s'en donnaient de tout cela à cœur joie : par momens, lorsque dans une par-

tie de boules ou de siam s'offrait un coup douteux, toutes les voix s'élevaient, cherchant à se dominer les unes les autres, et c'était un vacarme à assourdir les oreilles ; puis un demi-silence s'établissait, jusqu'à ce que le jeu fournît matière à une nouvelle discussion qui souvent prenait tous les caractères d'une dispute. Heureusement quelque homme raisonnable et désintéressé dans la question s'agitait à grand renfort de poumons, leur rappelait le lieu où ils se trouvaient, et cette remarque suffisait pour calmer les esprits. En somme, une bonne grosse gaieté, comme à la guinguette, mais tempérée par une certaine dose de retenue, dont aucun n'était tenté de s'affranchir.

Dans la maison, le patron prêchait d'exemple : le digne fabricant, homme tout rond et jovial, qui avait toujours vécu dans les ateliers, ne s'entendait pas beaucoup à faire avec élégance les honneurs de chez lui ; mais il était si franc, si naturel, si expansif ; lorsqu'il riait ou lançait le petit mot à double sens, on voyait si bien son cœur s'épanouir, que personne ne pouvait échapper à la contagion de sa bonne humeur. Ici, comme dans la cour, on jouait : les papas et les mamans au *nain jaune* ou à l'écarté, suivant les goûts, les jeunes gens et les petites filles, même les grandes, à cause des pénitences, aux jeux innocens. Ici comme au dehors on s'amusait ; le maître de la

maison faisait des calembourgs et l'on riait à gorge déployée. Une seule physionomie eût pu jeter du froid dans la société, et à cette heure celle-là était animée par une douce et naïve expression de bonheur : Fanny, elle, ne riait pas, elle était heureuse. Parfois cependant une vague rêverie s'emparait d'elle, mais en sa qualité de nouvelle mariée c'était trop naturel pour qu'on y fît attention; seulement on chuchotait, on se parlait bas d'un air malin. Parfois aussi un nuage de tristesse voilait son front, mais Georges n'était-il pas là?

Lui qui savait pourquoi sa femme était triste, ce qu'elle regrettait dans ce jour si beau pour elle du reste, vite il accourait, il lui parlait doucement de son amour, et à sa voix le nuage s'enfuyait rapidement; et fier de son triomphe, Georges continuait pour que la tristesse ne revînt pas, pour que Fanny n'eût pas le temps d'y songer. Il réussit : il l'entoura de tant de soins, de prévenances, avec cette délicatesse que donne l'instinct du cœur, elle le vit si occupé d'elle, et elle en fut si contente, en un mot il sut si bien et si long-temps lui faire oublier la cause de ses regrets, qu'à l'heure du repas seulement elle se souvint que sa sœur n'avait pas pu sans doute tenir sa promesse, et encore pour se le rappeler fallut-il que son regard parcourût la longue table au haut bout de laquelle les mariés étaient assis.

Alors elle aperçut non loin de la sienne une place inoccupée, la place où Claire devrait être en ce moment. A cet aspect, son cœur se serra.

Georges fit aussitôt enlever le couvert inutile. Faut-il le dire? Georges n'était pas fâché de cette absence; intérieurement, en dépit du courage dont il s'était armé le matin, il voyait avec plaisir reculer l'instant de cette entrevue. Il lui semblait que plus tard, dès le lendemain, il aurait plus de force pour l'affronter, et cela sans précisément se rendre compte de ce qu'il éprouvait. Il savait bien qu'*elle* ne l'aimait pas, il en était sûr; c'était son amour, à lui, son amour si promptement retiré à la jeune fille pour être donné à une autre, qui lui faisait presque honte. Il croyait, on l'eût dit, qu'une femme a toujours droit de vous demander compte des sentimens dont nous lui avons fait l'aveu, même quand cet aveu l'a trouvée insensible, même quand elle est restée sourde à l'expression de ces sentimens. Il est bien possible que Marsault ne raisonnât pas ainsi; mais son contentement de ne point avoir à supporter la vue de celle qui causait sa terreur involontaire n'aurait pas été autre s'il eût ainsi raisonné.

Une fois convaincue que son attente serait vaine, et décidée à aller, dès le lendemain, savoir ce que c'était que cette maladie de Claire qui commençait à l'inquiéter, Fanny se livra tout en-

tière aux naïfs plaisirs de la fête dont elle était la reine ; elle ouvrit le bal avec son mari, vive et légère, suppléant par un charmant abandon et sa grâce naturelle à ce qui lui manquait d'art dans cet amusement que jusqu'alors elle ne connaissait que de nom.

Un peu avant minuit, et les danses duraient encore, elle s'éclipsa.

A l'approche de ce moment solennel où la mariée du matin va déposer entre les bras d'un époux sa couronne de vierge, les demoiselles bien élevées ont recours aux larmes pour dire adieu à leur passé de jeune fille, pour saluer leur avenir de femme, et le monde, qui a toujours un mensonge brillant à jeter sur la fausseté des convenances qu'il s'est imposées, dit emphatiquement : C'est la pudeur qui ne sait pas et qui s'alarme.

C'est le regret plutôt, et cela se conçoit : dans ce monde où l'argent d'abord, puis nous ne savons quelles mesquines et stupides considérations de bienséance, font la plupart des mariages, — unions honteuses dans lesquelles, si c'est l'homme qui reçoit il y a vente, et si c'est la femme, prostitution; — dans ce monde où l'amour s'escompte au plus haut prix, où un contrat n'est qu'un acte de société commerciale; là, disons-nous, une jeune fille perd plus qu'elle ne gagne en cessant de l'être, et il lui est bien permis, à la pauvre enfant livrée comme

une proie à des désirs que son cœur n'a eu le temps ni de comprendre ni d'embellir et de sanctifier en les partageant, il lui est permis, sans doute, de rejeter en arrière un regard de désolation sur ses belles années d'innocence, permis surtout de craindre le compagnon que l'on vient de donner à sa vie.

Il y en a aussi qui pleurent parce qu'une tante ou une mère leur disent : Adieu, mon enfant ! d'une voix si pénétrée que c'est presque pour elles un devoir de répondre à cette tristesse par des larmes.

En vérité, tout s'accorde à faire envisager le mariage comme un lien de douleur, tout, nos lois, nos mœurs, nos habitudes; et puisque dès le seuil nous rencontrons des regrets, doit-on s'étonner si plus tard ces regrets se changent en révolte, enfantent la perturbation des familles, et vont ajouter une maille à ce filet immense de la corruption qui, à l'égal d'une lèpre hideuse, menace d'envelopper notre société gangrenée du sommet à la base, une lettre de plus à ce mot gigantesque déjà, qui se dresse au milieu de nous comme un symbole de ruine et de dissolution : Adultère !

Fanny s'était liée par amour au sort de Georges : elle ne pleurait pas. Louise, absente pendant le bal et qui la chercha d'abord en rentrant, la trouva qui priait dans la chambre nuptiale, le petit livre

de Madeleine ouvert, sous ses yeux, à la page blanche. Le bruit des pas de la religieuse n'interrompit pas la fervente action de grâces qu'en ce moment elle adressait à Dieu. La sœur fut obligée de prendre la parole.

— Ma fille, lui dit-elle, je n'ai que peu de choses à te dire. Mon rôle finit aujourd'hui : dans les recommandations de ta mère il y a un mot à changer.

Et en même temps elle montrait du doigt son nom tracé par son amie ; elle continua :

— Ce n'est plus à moi que tu devras tout confier désormais : efface donc mon nom, et mets à la place celui... le sien !

Elle montra Georges qui entrait.

— Oh ! tous les deux, tous les deux ensemble ! — s'écria la fille de Madeleine.

Et Louise s'éloigna.

Il est des tableaux que la plume du conteur ne doit pas chercher à peindre, des voiles que sa main ne doit pas soulever. Ce chaste entourage du lit conjugal nous le respecterons : y laisser pénétrer un regard indiscret, ne serait-ce pas une profanation? Quoi qu'en ait dit et fait la littérature envahissante de nos jours, la vie intérieure a des retraites inabordables, des secrets que nul, sans se rendre coupable de trahison, ne peut divulguer. La chasteté de la langue ne fait pas certes

les hommes vertueux, mais l'impudeur dans le langage est toujours l'expression certaine d'une société corrompue.

CHAPITRE X.

La visite de noces.

> Où donc cette âme en peine trouverait-elle un refuge meilleur que dans votre sein, ô mon Dieu ? vous ne le lui fermerez pas à tout jamais, vous qui êtes notre père, parce que vous êtes bon, et que ce n'est pas en elle qu'a pris naissance la mauvaise pensée qui l'a faite coupable et malheureuse!
>
> J. SAND.

A plusieurs reprises déjà madame Féret avait appelé sa nièce pour déjeûner, et celle-ci n'avait pas répondu.

Peu affectée d'abord de ce silence, elle crut qu'elle dormait ; mais sa dernière invitation n'ayant pas plus que les autres obtenu de réponse, l'im-

patience commença chez elle à faire place à l'inquiétude. Enfin, n'y tenant plus, la croyant réellement malade, elle se disposait à entrer dans sa chambre, lorsque Claire parut et s'avança dans le petit salon. A sa vue, la vieille dame recula d'effroi.

Claire était pâle ; ses yeux ternes regardaient sans voir ; ses paupières bordées de rouge accusaient non pas des larmes, mais au contraire un effort excessif pour ne pas pleurer, à la suite duquel le sang violemment porté à la tête se serait écoulé entre la peau et la chair. Elle se traînait plutôt qu'elle ne marchait, et son accablement fut tel au bout de quelques pas qu'elle tomba sur une chaise, ne pouvant ni aller plus loin ni rester debout.

— Me voici, ma tante, — dit-elle alors. — Je vous ai fait attendre, pardon !

Sa voix était triste, basse et creuse, et l'accent dont elle prononça ces mots prouvait qu'il n'y avait entre eux et sa pensée aucun point de corrélation.

— Mais qu'as-tu donc, ma pauvre enfant ? — s'écria sa tante épouvantée en s'asseyant auprès d'elle, et en lui frappant dans les mains comme pour la rappeler à la raison. — D'où vient que tu te trouves dans un pareil état ? Hier au soir tu n'étais pas comme cela....

— Hier au soir.... je ne sais pas.... — répon-

dit-elle, — mais ce matin je crois que je suis folle.

— Folle ! Ne dis pas cela, Claire, car je le deviendrais.

— Écoutez-moi, ma tante : j'ai à vous parler, et le temps presse.

— Eh bien! oui, parle, ça te fera du bien; parle, ma fille, je suis là, je t'écoute....

Claire n'entendait pas. Elle avait dégagé une de ses mains dont elle se pressait le front avec force, cherchant à en faire jaillir un souvenir qui la fuyait. Tout-à-coup :

— M'y voici! Hier, ma sœur s'est mariée? n'est-ce pas? Et moi, moi, qu'ai-je donc fait?...

Elle s'arrêta, cherchant encore avec une singulière ténacité ; dans ce nouvel effort, son visage, par transitions brusques et qui se succédaient rapidement, exprima d'abord l'anxiété, puis la souffrance, enfin la colère. C'était pénible à contempler. Madame Féret ne respirait pas, incapable d'apporter par ses soins ou ses paroles une diversion à ce rêve affreux qui semblait anéantir toutes les facultés de la jeune fille. Le réveil arriva pourtant. Elle jeta un grand cri, sa tête se pencha plus décolorée, comme morte ; elle serait tombée si la vieille dame ne l'eût retenue. Cette faiblesse ne fut pas de longue durée ; au bout d'une minute, lorsqu'elle revint à elle, son regard brillait d'un éclat extraordinaire.

— Je me souviens maintenant! cria-t-elle.

Cet éclat et l'énergie momentanée qu'avait produits l'excitation de la fièvre s'évanouirent aussitôt, et dès qu'elle put parler :

— Je suis coupable envers vous, ma tante....

Sa voix alors était suppliante et douce.

— Allons, à présent! Je ne le crois pas, entends-tu, je ne le crois pas. C'est ta pauvre tête....

— Il faut cependant que vous me croyiez, — répliqua-t-elle, — car c'est vrai, car j'ai toute ma raison, voyez-vous, ma tante; oui, je suis coupable parce que vous m'aimez et que je vais vous causer bien du chagrin. Ce n'est pas ma faute, allez, si ce matin je n'ai pas songé à vous, à ce que vous deviendriez.... J'avais raison tout-à-l'heure : j'ai été folle.... folle à force de souffrir.

— Mais, mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie? Que veux-tu dire?...

— Vous ne savez donc pas .... Oh! non, vous ne pouvez pas le savoir.... Je l'aimais.

— M. Morissot!... J'en étais sûre, au contraire. Son absence te fait mal : eh bien! j'irai le trouver, je le trouverai, je lui parlerai.... Fie-toi à moi.... Dès aujourd'hui..... C'est indigne de sa part!..... Vieux....

L'injure expira sur les lèvres crispées de madame Féret. Claire secoua la tête d'un air profondément triste.

— Vous êtes aveugle, ma bonne tante. Non, pas lui, mais l'autre, celui que ma sœur.....

— M. Georges !

— Oui, Georges. Il est franc et bon, lui ! avec lui j'aurais été heureuse femme.... Je ne le méritais pas, imprudente jeune fille que j'ai été, non, je n'étais pas digne de son amour, de son cœur ; je l'ai aimé trop tard. Mon amour sincère et véritable n'a pu obtenir grâce pour l'indifférence orgueilleuse avec laquelle j'ai reçu son premier aveu. Dieu m'a punie de l'avoir méconnu si long-temps.

— Pourquoi n'as-tu pas eu confiance en moi ? Pourquoi m'as-tu caché ?... J'aurais tout sacrifié, ma fille, tout, mes idées, mes espérances, plutôt que te condamner à la position où je te vois. Les enfans sont ingrats ! On fait ce qu'on peut pour assurer leur avenir, on se donne bien du mal pour les conduire au bonheur à travers tous les obstacles, et voilà qu'ils ont un secret que vous ne connaissez pas, un secret qu'ils gardent, je ne sais pourquoi, et qui rend ensuite nos efforts inutiles. Claire, c'est mal de ne pas m'avoir avoué que tu aimais ce jeune homme, car enfin, si je l'avais su, j'aurais consenti, je lui aurais accordé sa dernière demande.

— Il me fallait d'abord un autre consentement.

— Et lequel ?

— Le sien, ma tante.

— Mais puisqu'il te suppliait?... Tu l'as vu, tu l'as entendu...

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Encore du mystère! Vraiment, avec toutes tes cachotteries, tu me feras mourir. Voyons, explique-toi....

— Mourir!...

Ce mot qu'elle murmura tout bas d'un ton mélancoliquement expressif, fut pour Claire comme un avertissement soudain. Elle se hâta de répondre :

— Je vais tout vous dire. Çette explication, je vous la dois pour que vous ne m'accusiez pas bientôt; je l'espère, elle me servira d'excuse.

Elle paraissait calme. Elle continua. Dans son accent il n'y avait ni amertume ni reproche, mais du repentir, un froid désespoir. On eût dit qu'elle éprouvait à évoquer de poignans souvenirs çette espèce de jouissance cruelle que ressent un malade en racontant le matin les tortures d'une nuit sans sommeil et sans repos. Sa voix était posée, un peu sourde par momens; elle souffrait, mais la souffrance ne se faisait pas jour au dehors. C'était encore son cœur, tout ulcéré qu'il fût, qui se fondait en paroles d'oubli et de pardon pour les autres, de regret sur elle et pour elle.

— Je n'en veux à personne, je ne vous en veux pas, ma bonne tante, je n'en ai pas le droit ni le

courage non plus, Dieu merci! Quoique vous m'ayez fait bien du mal, — plus de mal qu'un homme n'en peut faire à son plus mortel ennemi, autant que le démon peut en inventer pour entraîner à sa perte une créature abandonnée du ciel, — et cela sans le vouloir, sans le savoir...

— Comment? — s'écria la vieille dame au comble de la surprise et avec une vivacité qui tenait de la colère. — Ton esprit s'égare, ma chère, tais-toi.

— Oh! non, je suis dans mon bon sens... Mais veuillez ne pas m'interrompre, je vous en prie. — Quand j'ai perdu mon père, que je me suis trouvée pauvre et dénuée de secours, vous avez été bonne et généreuse pour moi, vous m'avez recueillie comme votre enfant, vous m'avez aimée comme une mère aime sa fille. Je vous rends justice. Pour moi, une destinée brillante, un riche mariage, ce qui constitue le bonheur selon vous! Ce désir, c'était votre vie; aussi pour parvenir à le réaliser, vous n'avez épargné ni les soins, ni les peines. Partout où l'espoir vous apparaissait de trouver ce que vous cherchiez pour moi, vous m'y avez conduite, dans les bals, dans les soirées. Je sais qu'il est impossible de travailler avec plus de courage et de persévérance que vous avez travaillé pour moi. J'étais le but de toutes vos pensées, de toutes vos actions. Si les vœux de votre tendresse eussent

été exaucés, j'aurais eu à mes pieds les richesses de la terre, dans mon cœur les plaisirs et les joies du monde, je le sais.

— Eh bien! alors?....

— C'est ce qui fait que je ne puis vous en vouloir. A votre avis, ma beauté allait me conquérir une félicité que vous me croyiez due. A votre avis encore, mes talens ne pouvaient manquer de m'attirer des hommages flatteurs, plus et mieux, me faire remporter une éclatante victoire, me mener par une pente rapide et fleurie à une union splendide. Tout me souriait. Je n'aurais qu'à choisir. De tant de chimères, qu'est-il resté? Vous aviez bâti sur le sable.

— Dis, est-ce ma faute?....

— Dieu m'en garde! Je vous répète que je ne le pense même pas. — Et le pire en cela, ma tante, c'est que j'ai partagé vos espérances, que j'ai vécu de la même vie d'illusions; ces idées de grandeur si au-dessus de ma position que vous excitiez en moi, que vous favorisiez en toutes choses et par tous les moyens, je les ai embrassées avec transport, avec une sorte de fureur. Je m'y suis attachée, parce qu'elles étaient séduisantes, comme à une ancre de salut. Je les ai caressées avec amour, avec l'abandon et l'élan aveugle de mon âge; je me suis bercée en elles. A force de vous entendre répéter que tôt ou tard j'arriverais

au but, ce but avait pris à mes yeux de la consistance, était devenu une réalité. Vous me disiez : « Marche, mon enfant, ne te rebute pas ! » et j'allais. Je faisais de beaux songes la nuit, ou plutôt éveillée comme endormie, c'était toujours des songes. Et puis, lorsqu'après deux ou trois tentatives infructueuses, je vous ai entendue maudire le monde, moi aussi je lui ai voué de la haine à ce monde qui me dédaignait; je me croyais supérieure à lui, je l'ai méprisé. J'avais tort.

» J'étais pauvre avec une éducation et des idées comme si j'eusse dû être riche, et encore !..... Instruite à moitié, trop pour me contenter d'une condition médiocre, pas assez pour que cela me servît à sortir de mon obscurité. Malgré tout, vous avez voulu me faire briller, et j'aimais à briller. Comment faire ? Mes talens dont vous étiez si fière, ces talens que votre partiale amitié s'ingéniait à mettre en évidence, à faire croire aux autres, comme vous les croyiez vous-même, du premier ordre, ils n'étaient que frivoles, ils n'étaient rien. A votre exemple, je me figurais que mes talens de danseuse et de musicienne suffiraient pour m'acquérir une fortune et un mari. Je l'ai cru long-temps, j'ai refusé de voir clair dans les sévères leçons que l'expérience infligeait à une ambition qui se posait pour monter si haut sur une base si fragile. Pauvres malheureuses que nous étions !

nous vivions en dehors du monde, au-delà du vrai, du possible, et nous nous flattions de soumettre quelqu'un de ce monde à nos désirs. Aveugles! Vous, ma tante, vous m'avez montré l'abîme couvert de fleurs et d'or, et moi je m'y suis précipitée.

» Je ne vous accuse de rien, je ne vous adresse aucun reproche. Le ciel m'est témoin qu'il n'y a pas en mon âme contre vous une goutte de fiel. J'ai trop à me faire pardonner moi-même pour que la pensée me vienne de détester comme un crime ce qui n'était qu'une erreur. Car voilà tout : vous vous êtes trompée de route : vous vouliez aller droit au bonheur, et c'est le malheur que j'ai trouvé au bout du chemin. Il y a de notre faute à toutes deux : si vous m'avez poussée, moi je n'ai pas reculé. Seulement j'ai obéi à votre impulsion, parce que rien ne me disait qu'elle fût mauvaise, et c'est votre amour pour moi qui vous a égarée. Je me trompais : il n'y a là ni de votre faute ni de la mienne. — Telle est ma conviction, soyez-en bien persuadée, ma bonne tante. »

La vieille dame demeurait stupéfaite, étourdie, incapable de comprendre la générosité de sa nièce qui s'efforçait d'amoindrir ses torts, qui en prenait la moitié pour elle afin d'en diminuer le poids; ce qu'elle entendait lui semblait si étrange que, persistant dans sa première idée, elle y vit

de l'extravagance, du délire. — Où va-t-elle chercher tout cela? pensait-elle. — Puis elle l'examina tristement en hochant la tête. Après quoi, elle dit d'un ton de douceur et d'affection peinée :

— Tu es malade, chère enfant! tu te fatigues à parler... Je te crois, je connais ton bon cœur, je sais que jamais tu ne prononceras volontairement une parole avec l'intention de m'affliger; mais ce que tu dis est inutile, repose-toi, je le veux. Tiens, rentre dans ta chambre, je vais refaire ton lit, tu te recoucheras; à quoi bon te tourmenter ainsi l'esprit? Viens, tu dormiras : cela vaudra mieux; ou bien, pour peu que cela te plaise, je te lirai quelque chose....... Vrai, tu n'es pas bien!... Allons, sois donc raisonnable... c'est moi qui t'en prie...

Joignant le geste à l'exhortation, elle voulut l'aider à quitter sa chaise. Claire résista, la força elle-même de se rasseoir, et sans répondre à la verbeuse sollicitude de sa tante, après un court silence employé sans doute à se remettre de l'espèce de lutte qu'elle venait de soutenir, elle reprit :

« Écoutez-moi donc : je ne suis pas encore à la fin, et mes instans sont précieux. — Dans les livres que vous m'avez mis entre les mains, j'ai vu des héroïnes, pauvres et jeunes comme moi, belles comme on dit que je l'étais... car je ne le suis plus, n'est-ce pas? Les angoisses de mon âme

sont écrites sur mon visage qu'elles ont vieilli.... non, pas toutes, c'est impossible : je serais horrible à voir... Je les ai donc vues, n'ayant pour tout bien que leurs charmes, finir par rencontrer des amans qui les épousaient, qui se faisaient une joie de les élever jusqu'à eux; et puis des jours brillans, un bonheur sans nuages, que sais-je? Vous me disiez, ma tante : — Tu feras comme elles. — Sans doute pour arriver là, il leur était besoin à toutes de patience et de force pour ne pas succomber aux efforts du temps, pour résister aux coups de la destinée, pour triompher des empêchemens qui s'amoncelaient sous leurs pas. Moi j'attendais patiemment : le dénoûment me paraissait assuré, le même qu'à elles pour moi. Avec le temps je devins un peu incrédule. Vous vous souvenez bien de ce bal, rue d'Enghien : comme on se moqua de la pauvre virtuose! cela me fit perdre une illusion. Bientôt je lus d'autres ouvrages : ce n'était plus le bonheur qui arrivait à la fin de ceux-là; au contraire, le découragement, l'infortune, la rage. Les personnages étaient tous méconnus du monde, hommes ou femmes, en butte à l'injustice, au dédain, jusqu'au jour qui terminait leur déplorable existence : ils maudissaient, à cette heure suprême, et Dieu et ses créatures. A les entendre, pas un qui ne fût un grand génie, un noble cœur, une belle âme exilée sur terre, et cette belle âme,

ce génie sublime, ce cœur noble et fier, vomissaient à leur tour l'imprécation et l'anathème sur cette société stupide qui les avait vus passer au milieu d'elle sans les appeler au partage de ses félicités dont seuls pourtant ils étaient dignes. Alors, ma tante, vous me disiez : — Ils ont raison ! — Alors je me crus pareille à ces prédestinés misérables ; comme eux je me trouvai indignement traitée par des gens qui ne savaient pas me comprendre, et comme eux je me suis révoltée. Ces jeunes gens que je m'étais, grâce à vous, accoutumée à regarder comme des esclaves prêts à s'enchaîner à mon char de triomphe, j'en vins à les tenir pour indignes de posséder un trésor tel que moi, puisqu'ils me méprisaient parce que je n'avais pas de dot à jeter à leur égoïsme : je raisonnais mal. Ces jeunes filles que ma glace me montrait si inférieures à moi en beauté, il n'en est pas une seule que je crusse capable de lutter avec moi. C'est l'orgueil de ma beauté qui m'a perdue, parce que vous m'aviez dit trop souvent qu'elle était sans égale, et que je le croyais.

» Vous avez tout-à-l'heure, ma tante, prononcé le nom d'un homme qui a contribué plus que vous, plus que tout, à détruire la soif exagérée de bonheur qu'une fausse direction donnée à mes idées avait mise dans mon cœur : M. Morissot, puisqu'il faut que je le nomme pour qu'il n'y ait

plus de doute dans votre esprit, M. Morissot, dont vous aviez encouragé les visites, les assiduités. En lui vous voyiez un mari sans doute; vous l'attiriez sans cesse : il était riche!...... Pardon! mais à ce souvenir la haine et le mépris débordent en moi....

Madame Féret depuis un moment était devenue plus attentive, et commençait à croire que Claire n'était pas folle.

— Eh bien? — demanda-t-elle avec un accent et une attitude de curiosité si prononcés que ses regards semblaient suspendus aux lèvres de sa nièce.

— Eh bien! ma bonne tante, si vous saviez de quelles promesses, de quels sermens il s'est servi pour abuser de mon imprudence! Je me suis laissée aller : je courais au but que vous m'aviez désigné et qu'il fallait atteindre n'importe comment. Mon crime à moi c'est d'avoir eu confiance en cet homme : vous me comprenez, j'espère.

—Mais c'est une infamie! — s'écria-t-elle; — je vais... je cours.... Il y a des lois... Je l'attaquerai devant les tribunaux; il sera forcé de revenir.

— Il y a long-temps, ma tante, que j'ai pensé, lui revenant, à rejeter ses offres avec toute l'indignation dont je suis capable. — Restez, ce serait inutile. — Cette trahison m'a fait connaître tout le néant de mes espérances, espérances mauvaises

puisqu'elles avaient leur fondement dans le mal. De là ma tristesse que vous avez remarquée, que vous avez attribuée à une cause toute contraire, tristesse dans laquelle il y avait un cuisant remords et que rien ne pouvait consoler; de là ce découragement, cette indifférence de toutes choses, sur laquelle vous plaisantiez, vous!

Madame Féret baissa la tête d'un air confus, non pas de honte, mais de dépit : elle sentait, elle voyait que sa pénétration avait été mise en défaut.

« Ce fut alors que je me réveillai, ce fut alors que je compris combien était chimérique mon ambition. L'amour de Georges vint à mon aide; j'espérais en lui pour me relever à mes yeux; mon amour à moi pour lui, amour pur d'égoïsme et digne du sien, je le regardais comme une expiation, comme une réparation. S'il l'eût accepté après l'aveu que je voulais lui faire, je rentrais dans cette médiocrité pour laquelle j'étais née, qui m'aurait rendue heureuse, cette médiocrité qui vit de son travail et que vous n'aviez pas voulue pour moi. Dieu seul ne l'a pas permis, voyez-vous; c'est là le plus terrible lorsque l'aveuglement a cessé, il n'était plus temps.

— Bon! ta sœur te l'a enlevé.

— Oh! ne l'accusez pas, n'accusez personne : je ne vous reproche rien, moi! Elle ne le savait pas : c'est le sort qui a tout fait.

— Tu ne me tromperas pas, — répliqua l'opiniâtre d'un air de doute.

— Croyez-en ce que vous voudrez, c'est la vérité. Il n'était plus temps, non pas à cause de Georges, non pas à cause de Fanny, mais pour moi : le moment d'un repentir efficace était passé.

— Mais non, tu es si jeune encore !

— Oui, jeune, vous avez raison, ma tante, bien jeune ! — repartit la pauvre fille ; et ce simple retour sur son âge suffit pour l'attendrir plus que toutes ses douleurs, plus que son désespoir : elle pleura. Sa tante fut singulièrement émue, eu égard à son caractère, en voyant couler ses larmes.

— Allons, dit-elle, mon enfant, il ne faut pas s'imaginer que tout est perdu pour une jeune fille comme toi parce qu'un amant lui a fait faux bond. Il n'y a pas qu'un M. Georges dans le monde, et puisque tu ne veux plus m'écouter, puisque tu ne veux suivre que ta tête, nous en chercherons, nous en trouverons un autre.

— C'est impossible, impossible, entendez-vous ! Je sais ce que je dis, — poursuivit-elle avec une véhémence toujours croissante, mais qui s'arrêta subitement. — Allons, je suis calme, je veux être calme jusqu'à la fin, et si vous vous étonnez de cette tranquillité, je vous répondrai que je l'ai demandée au ciel avec ardeur, que je le remercie de me l'avoir accordée ; j'en ai tant besoin pour ache-

ver!.... Je vous répondrai enfin que je me regarde comme une victime vouée au malheur, et que je me résigne.

—Le malheur, il était plus fort que moi.... M'être élancée dans la vie, belle et palpitante d'amour pour ses trésors; avoir couru au-devant du monde, le cœur avide de ses jouissances dorées : la richesse et l'orgueil satisfait, jouissances que vous m'aviez dit être le bien suprême; puis un jour m'être aperçue que je n'avais embrassé qu'un nuage, que de la fumée, me voir révéler toute l'inanité de mes projets si beaux, et cela par le remords d'une faute! tomber alors au dedans de moi-même avec amertume, avec une désolation profonde, courber la tête sous le poids écrasant d'une vérité implacable! Et quand la raison m'a lui et m'a montré un but de simple et modeste félicité, avoir espéré de nouveau, m'être sentie encore forte et courageuse pour un bonheur qui n'était pas impossible, avoir mis dans ce retour à des idées plus saines toute mon espérance, tout mon avenir, et dire avec conviction : —Cela m'est refusé! Il n'y a donc plus rien pour moi sur cette terre? — Oh! ma tante, si vous saviez de quel froid glacial ces paroles vous pénètrent, si vous saviez comme l'âme est vide quand elle a perdu ses croyances, ses illusions! Voilà pourtant mon sort à moi, voilà ce que vous avez fait, et je n'ai pas vingt-trois ans!

— Cruelle enfant ! murmura la vieille.

— Chacun, — l'expérience des maux soufferts m'a rendue bien savante, — chacun apporte avec lui-même en naissant sa dot de bonheur ou de malheur, suivant les bonnes ou les mauvaises inclinations de sa nature. C'est aux parens à en tirer parti sagement, avec vigueur quelquefois, jamais avec violence : la violence ne vaut rien, pas plus pour lancer vers ce qui paraît le mieux que pour empêcher de tomber. Le jardinier redresse un arbre, mais il n'a pas la prétention insensée de le faire monter plus haut que ne le permettent sa sève et le terrain où il est planté. J'en ai l'espoir, et cet espoir est une consolation, Dieu demandant compte aux parens de la manière dont ils ont fait leur tâche vis-à-vis de leurs enfans, si elle fut à moitié ou aveuglément remplie, Dieu chargera les premiers d'une partie de l'iniquité des seconds. Il y a toujours un peu de la faute des pères dans les fautes des enfans. Vous trouvez cela bien sévère, ma bonne tante, mais c'est un cri qui s'exhale malgré moi : mon cœur le désavoue. Non, l'on ne gagne rien à tenter la Providence : voyez-moi, voyez Fanny.

— Ne me parle pas d'elle ! — s'écria madame Féret avec fureur.

— Par bonheur, car il y a quelquefois un bien dans ce qui cause notre ruine, — reprit Claire, —

par bonheur, dans le nombre de ces romans qui m'ont été si funestes, il en est un du moins qui m'a appris comment, dans le désespoir, on peut guérir un mal incurable qui ne veut pas nous quitter : celui-là, je lui rends grâce. Battue de l'orage, je ne savais à quoi me retenir, à quoi m'adresser.... il m'a ouvert l'entrée du port. Vous rappelez-vous, ma tante, cette jeune fille abandonnée par l'amant qu'elle adore, qui, après avoir tenté en vain tous les moyens de le ramener, vient un jour trouver sa mère, et tombe à ses pieds en lui disant : — Pardonnez-moi, car j'ai commis un crime et je vais vous rendre la vie affreuse ; mais je souffrais tant ! Que ferais-je sans lui ? Pardonnez-moi, je me suis empoisonnée. — Vous n'avez pas oublié cette fin touchante de la pauvre délaissée ?

— Non, non....

— Vous l'avez approuvée ; vous me disiez, après cette lecture, que, placés ici-bas pour être heureux, quand le bonheur s'en va, quand l'espoir d'en conquérir un autre n'existe plus, nous devons mettre un terme à une existence flétrie, inutile ; qu'il y a du courage à chercher un refuge dans la mort. Vous pensiez, vous raisonniez ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.... — répondit-elle encore du geste plutôt que de la voix.

— Eh bien ! moi aussi.....

Madame Féret, ne sachant si c'était la vérité ou

l'expression d'un horrible vertige qu'elle allait entendre, la secoua rudement, espérant encore que la fièvre seule parlait en elle; mais Claire lui fit de la main un signe impérieux, et poursuivit rapidement comme si elle eût senti que ses forces allaient faiblir.

— Moi aussi, ma chère et bonne tante, j'étais trop malheureuse. Où serait le bonheur pour moi qui, d'après mes idées, l'ai rêvé là où ma position me défendait d'atteindre, où serait-il pour moi qui l'ai cherché au-dessus de moi et à mon niveau et qui ne l'ai trouvé nulle part? Moi aussi je suis à vos genoux et je vous dis : Pardonnez-moi, car j'ai commis un crime; je le vois maintenant, c'en est bien un...... Pardonnez-moi, ma tante, je me suis empoisonnée!

— Tu t'es tuée, méchante enfant!

— Oh! il y a long-temps que cette idée me poursuivait... J'ai long-temps résisté... mais hier, cette noce...

— Tu t'es tuée! — répétait la vieille dame avec toute la violence de la douleur. — Mais non, c'est impossible! Toi si jeune, si belle! Claire ma fille, relève-toi. Tu veux m'effrayer, pas vrai? Eh bien! accuse-moi, dis que je suis une mauvaise tante, une misérable, que j'ai fait ton malheur, tout ce que tu voudras... mais dis-moi que ce n'est pas vrai, dis-moi que tu ne t'es pas tuée!

— Une grâce, ma tante, j'ai une grâce à vous demander... Pas un mot à ma sœur, entendez-vous... et qu'il ne sache rien non plus..... lui..... vous savez... Embrassez-moi... pardonnez-moi.... Dieu me pardonnera... si vous...

Une convulsion lui coupa la parole : tout son corps se tordit sous l'effort du spasme, et sa tante, la tenant embrassée, répétait toujours :

— Tu ne mourras pas : reviens à toi ! Oui, je te pardonne, je te le promets, je te promets tout.... Ils ne sauront rien, ni lui, ni ta sœur... Mais parle encore, parle... Ah ! mon Dieu, c'est donc bien vrai ! — s'écria-t-elle tout-à-coup ; et elle tomba près de la moribonde, épuisée, anéantie.

Elle avait regardé Claire, et, à ce regard seulement, les doutes qu'elle s'efforçait de conserver s'étaient changés en une désolante certitude. Elle avait vu les yeux presque éteints de la pauvre fille, ses lèvres noires, son front et ses joues tachés de plaques livides, ses narines gonflées, et ses traits qui commençaient à se décomposer. Elle avait vu tout cela, et comme ce spectacle atteignait au vif le seul sentiment tendre qu'eût gardé son âme, son âme s'était brisée ; elle sanglotait, elle criait, elle blasphémait. Un éclair d'espoir lui revint subitement.

— Peut-être pourrait-on la sauver, — pensa-t-elle ; s'il en était temps encore !

Et sur-le-champ elle s'élança hors de la chambre et sortit sur le carré, sans songer à fermer la porte.

En ce moment, Fanny arrivait au haut de l'escalier, accompagnée de son mari.

— Êtes-vous médecin? — demanda la vieille dame à Georges qu'elle ne reconnut pas, et comme il ne répondit pas tout de suite, étonné de sa question autant que de son air égaré, elle continua à descendre précipitamment chez la portière de la maison, à laquelle elle dit de courir à l'instant chercher un médecin.

— Ma sœur est donc bien mal! — avait dit Fanny en proie à un funeste pressentiment, et elle entraîna Georges.

A l'aspect de Claire étendue et se roulant dans les dernières convulsions de l'agonie, elle se jeta sur elle, l'appelant des noms les plus tendres, essayant de la calmer et de la ranimer par ses baisers; Claire revint à la vie aux accens de cette voix chérie. Elle rassembla toutes ses forces pour adresser à Georges et à sa femme un regard empreint d'une ineffable douceur. Puis une épouvantable secousse crispa ses membres. Elle expira. On eût dit que pour mourir elle attendait sa sœur.

— Quelle mort étrange! — dit Fanny, — regarde donc, mon ami; son visage est tout bouleversé.

— C'est le poison.

Georges n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il s'en repentit.

— Le poison! — s'écria-t-elle en redoublant de larmes et de sanglots; — mais pourquoi donc?...

Elle n'eut pas le temps d'achever. Madame Féret parut à la porte de la chambre. Cette fois elle les reconnut et comprit à l'expression de leurs physionomies que tous les secours étaient désormais inutiles. Alors, venant se placer auprès du cadavre, elle considéra Fanny l'espace d'une seconde sans rien dire, les lèvres serrées; mais bientôt, n'écoutant plus que l'impulsion de la haine qui l'étouffait, oubliant sa promesse à la malheureuse Claire, elle voulut maudire les deux époux; elle ne le put pas d'abord : le sang l'étranglait. Enfin, une espèce de rugissement gronda dans sa gorge, et, l'œil flamboyant, d'une main désignant la morte, son autre bras tendu avec menace vers la nouvelle épouse, elle fit éclater sa rage dans ce cri de malédiction :

— Misérable! C'est toi qui l'as assassinée!

L'accusée, interdite un instant, ouvrait la bouche pour répondre.

— Laissez-moi, laissez-moi! — continua-t-elle d'un ton impératif; — je vous déteste tous.... Je n'aimais qu'elle, je ne puis plus, je ne veux plus vous voir. Sortez, je vous l'ordonne!......

Malgré les efforts de sa femme pour rester afin de se faire donner l'explication de ces étranges paroles qui lui semblaient surpasser toute l'aversion qu'elle avait de tout temps essuyée de la part de madame Féret, Georges avait réussi à l'entraîner loin de ce lieu de désolation. Fanny pleurait en marchant.

— Elle m'en veut donc bien, — disait-elle, — qu'elle m'accuse aujourd'hui d'avoir tué ma pauvre sœur, moi qui l'aimais tant !

— Il ne faut pas y faire attention, — reprit le jeune homme, — elle est en démence, il faut lui pardonner. Tu es heureuse : voilà le motif de sa colère. Si ta sœur avait eu à se plaindre de toi, t'aurait-elle regardée comme elle l'a fait tout-à-l'heure? Tu vois bien qu'il ne faut pas t'affecter de cela.

— Tu as raison, mon ami, et me voilà rassurée. Mais Claire?.... le lendemain de notre mariage.....

— Qui sait ce qui l'a porté à cette extrémité?... Sa tante l'avait rendue ambitieuse.... C'est un secret que je crois connaître....

— Et que tu me diras?

— Oui, plus tard.....

Pourtant ce suicide avait frappé Georges : un doute bizarre qui ne pouvait naître que du trouble causé par la première impression et dans un

cœur honnête comme le sien, le tourmentait. En dépit de la voix intérieure qui lui affirmait qu'il n'avait aucun reproche à se faire, sa conscience était troublée en regard de cette catastrophe arrivée dans de pareilles circonstances, et il eût payé bien cher l'éclaircissement de son doute, la preuve convaincante après laquelle il eût pu se dire en toute sécurité : Je ne suis pour rien dans ce malheur.

Le hasard vint à son secours.

Au détour d'une rue, le vieux séducteur dont nous n'avons pas parlé depuis si long-temps et que nous croyions pour toujours avoir perdu de vue, M. Morissot aperçut Fanny, et se présentant à elle avec le ton d'amabilité galante qui lui était ordinaire :

— Madame, — lui dit-il en souriant, — permettez-moi de vous féliciter. J'ai appris il n'y a pas long-temps votre mariage, chez votre ancienne patronne, la bonne madame Mollier..... C'est là sans doute votre mari.... monsieur, recevez mes sincères complimens.... ravi de vous rencontrer, en vérité ! D'autant plus enchanté que je ne m'attendais pas à ce plaisir-là.

Georges et sa femme s'inclinèrent.

— Mais que vois-je ? — continua-t-il alors changeant de ton : — Des yeux rouges, des pleurs le lendemain d'une noce.... Que peut signifier ?....

— Monsieur !.... dit Georges.

— Monsieur est une ancienne connaissance, — interrompit-elle, — et ses questions ne prouvent que de l'intérêt..... Vous connaissiez ma sœur, M. Morissot ?....

— Oui.... oui.... certainement.

— Eh bien ! elle est morte, et ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que c'est elle qui s'est tuée.... Vous le sauriez par d'autres, autant vaut vous le dire tout de suite. Vous concevez notre chagrin, vous qui avez été à même d'apprécier ses excellentes qualités, la bonté de son cœur !

— Elle s'est tuée ! — répéta-t-il.

Georges l'examinait. Il saisit sur son visage une pâleur imperceptible qui ne dura qu'un de ces instans qui n'ont pas d'expression dans la langue.

— Et sait-on pourquoi ? — demanda-t-il avec assez d'assurance.

— Nous croyons, — répondit le jeune homme en fixant sur le vieillard un regard scrutateur, — qu'elle aimait quelqu'un, que ce quelqu'un l'a abandonnée après lui avoir fait des promesses qu'un homme d'honneur tient toujours sous peine d'être un lâche.....

— Ah ! c'est donc là ton secret ? — dit Fanny.

Georges poursuivit :

— Mais vous, monsieur, qui avez été reçu chez madame Féret, admis dans son intimité, peut-

être pourriez-vous nous en apprendre davantage?

Il parlait ainsi poussé par l'instinct; l'autre se croyait deviné. Pourtant il prit un air d'aisance en répondant.

— Ce que vous me dites-là m'étonne et me confond. Je ne sais rien, et même j'ai peine à supposer.... mon cher monsieur, on ne se tue guère pour si peu aujourd'hui. Il y a d'autres causes que ni vous ni moi ne pouvons pénétrer, que probablement nous ne connaîtrons jamais.... Adieu! Désolé de vous avoir arrêtés... Pauvre jeune fille, nul ne la plaint plus que moi!.....

Et il les quitta.

Nous ne savons pas si Georges lut en effet une révélation dans le ton et sur la physionomie de Morissot, mais, de plus en plus convaincu à mesure qu'il rappela ses souvenirs, il ne tarda pas à se croire tout-à-fait étranger aux causes de ce funeste événement. Pour Fanny, il ne fut pas moins facile à son mari de lui persuader que l'apostrophe de la tante n'était que l'expression de sa haine injuste, aigrie encore par le sentiment de sa perte; et les deux jeunes gens pensèrent long-temps à Claire, mais pour la regretter seulement et pour la plaindre.

Restée seule, le visage inondé de larmes, les yeux attachés sur le corps déjà froid de sa nièce

infortunée, madame Féret s'écriait dans l'amertume de son âme :

— C'est pourtant son bonheur que je voulais, Dieu le sait bien !

Puis, sourde aux leçons de la mort comme autrefois elle l'avait été aux conseils de l'expérience, incorrigible jusqu'à la fin :

— Et je l'aurais fait, — ajoutait-elle, — si je n'avais pas rencontré sur mon chemin son hypocrite de sœur !

Épilogue.

> Sachez-le bien, hommes superbes, toutes vos théories politiques ne valent pas une goutte de sang.

Vers la fin de la première quinzaine du mois de juin 1832, Baudin, le serrurier de Chef-Boutonne, sortait de sa boutique, solitaire maintenant et déserte, où l'on n'entendait plus ni le bruit du soufflet de forge ni le marteau des apprentis, et se rendait chez une pratique, sans doute pour recevoir quelque commande concernant sa profession. A quelques pas de la porte il rencontra son ancien protecteur, celui dont les conseils raisonnables avaient été, quatorze ans

auparavant, si peu écoutés par le père ambitieux de procurer à son Charles un brillant avenir.

— Ah! monsieur!.... — lui dit-il en réponse à une poignée de main donnée avec une compassion affectueuse.

Dans l'accent de ces simples paroles, il y avait de la douleur, du regret, du repentir. Puis il resta un instant silencieux et immobile, comme affaissé sous le poids d'une pensée cruelle. Sa mâle figure, sillonnée de rides creusées par le chagrin plus que par la vieillesse, exprimait un de ces désespoirs naïfs qui navrent à contempler, parce qu'on sent qu'il n'est pas pour eux de consolation.

— Du courage, mon ami!....

Baudin secoua la tête d'un air tristement négatif.

— Et votre femme, comment va-t-elle?

— Mal.

— Je vais la voir.

— Vous êtes notre bon ange, vous! Ah! pourquoi?....

Sans attendre la fin de la phrase, l'autre le quitta brusquement et le serrurier continua sa route. Bientôt il arriva chez M. Garnaud, ce philanthrope de la petite ville, que nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié, quoiqu'il n'ait fait qu'apparaître, pour ainsi dire, au lever du rideau, sur la scène de notre histoire.

— Monsieur, — dit-il en entrant, — vous m'avez envoyé dire de passer ici, et je viens vous prier de chercher un autre ouvrier; je ne travaille plus.

— Comment donc cela, mon brave?

— Je n'en ai plus besoin, voyez-vous : pour moi et pour ma femme je suis assez riche, même trop, car il se pourrait bien.... Enfin, à la volonté de Dieu!

— Je comprends... je comprends... mais il s'agit d'être homme.

— On est père avant tout, M. Garnaud.

— Je ne dis pas le contraire, et c'est précisément ce qui doit vous consoler : quand on a eu un fils comme le vôtre, un sujet aussi distingué, un fils plein de qualités et de talens, qui a tenu tout ce qu'il promettait....

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Baudin.

— Oui, mon cher, tout ce qu'il promettait; car quel but plus glorieux que celui qu'il vient d'atteindre? La mort pour la liberté, pour la patrie opprimée, pour les droits du peuple foulés aux pieds, la mort d'un héros, d'un martyr, qui donne son sang à sa cause, à la France, qui pour elle a fait abnégation de lui-même, s'est dévoué aux persécutions d'un pouvoir despotique, qui a découvert sa poitrine devant les balles des assassins, et qui leur a dit : Tuez-moi! j'aime mieux tomber

libre que de vivre en traînant la chaîne de l'esclavage! Charles avait des idées grandes et généreuses, il sentait vivement l'humiliation dans laquelle on nous a plongés, dans laquelle on veut nous forcer à croupir; son cœur énergique a bondi d'une sainte colère, il a crié: Vengeance! Mais notre époque est molle et corrompue: bien peu ont répondu à sa voix. Lui et ses compagnons, voilà des hommes! Mais c'est beau, c'est admirable! c'est sublime!

Le républicain philanthrope s'échauffait en parlant.

— Je ne les plains pas moi, je leur porte envie. Ah! si je n'avais pas une famille, des biens qui réclament ici ma présence, j'irais comme eux.... Les journées de juin sont glorieuses, allez, quoiqu'on les calomnie; et votre courage est abattu parce que votre fils a succombé? Mais il y a des défaites qui sont plus belles que des victoires: soyez fier plutôt, soyez heureux!

Le serrurier avait voulu interrompre à deux ou trois fois différentes ces consolations d'un nouveau genre, qui ravivaient la blessure de son amour paternel; mais M. Garnaud, qui tenait probablement à terminer sa tirade, lui imposait toujours silence du geste.

— Je ne suis pas un savant, — put-il dire enfin, — et je ne pourrais pas vous répondre; mais mon

bon sens me fait voir que tout ça n'avance à rien. Ah! si je n'avais pas écouté mes idées de gloriole, je n'en serais pas où j'en suis. Au lieu de me laisser aller à de belles phrases.... Non, c'est ma faute à moi seul.... J'étais fou, et ma folie a conduit mon pauvre Charles.... C'tte idée-là me tuera. Ça ne s'rait pas arrivé si je lui avais mis un bon état en main.... Il vivrait, nous serions heureux; il se serait marié; j'aurais eu de petites *marmailles* qui m'auraient appelé grand-père.... Ah!.....

Après avoir tenu un instant sa tête pressée dans ses mains, il reprit :

— J'vous salue, j' m'en vas. Ne comptez plus sur moi, je vous l'ai dit : à qui ça servirait-il?

— Ces gens-là ne comprennent rien, — murmura entre ses dents le philanthrope désappointé.

— Si fait, M. Garnaud, — répliqua douloureusement le brave homme qui l'avait entendu, — je comprends que j' n'ai plus d'enfant, que ma femme est malade, et que si elle suit son fils, comme je le crains, il ne me restera plus qu'à les suivre tous deux.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

25